LIBRAIRIE MÉDICALE
CH. BOULANGE
14, Pl. de l'Ancienne Comédie PARIS (VI)

19936/A/1

950ᵉ achᵗ le 14 juin 1840 chez
Blanchard à avignon, rue Calade. —

95250

MEISSONNIER,
Docteur en médecine, à Nyons.

TRAITÉ
DES
TUMEURS
CONTRE NATURE,

Par M. DEIDIER, Conseiller-Médecin du Roy, ancien Professeur de la Faculté de Montpellier, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, de la Societé Royale de Londres, & Médecin Réal des Galeres de France à Marseille.

SIXIE'ME EDITION.

Où l'on trouve une Dissertation préliminaire sur la Chirurgie-pratique, plusieurs Consultations & Observations sur differentes maladies, suivies d'un Discours Académique sur la Contagion de la Peste, augmentée d'une Dissertation sur l'origine du Soufre commun, du Sel armoniac naturel, de l'Alun de Roche & de la Pierre-ponce.

A PARIS, rue Saint Severin.

Chez D'HOURY, seul Imprimeur & Libraire de Monseigneur le Duc d'Orleans.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS.

On donnera incessamment au Public, la MATIERE MEDICALE, du même Auteur.

DISSERTATION PRE'LIMINAIRE

Sur la Chirurgie-pratique.

LA Chirurgie eſt cette partie de la Médecine-pratique, qui renferme toutes les opérations manuelles qu'il convient de faire ſur le corps humain, pour la guériſon des maladies.

Les opérations en géneral ſe réduiſent à quatre par rapport aux intentions du Médecin. La premiere tend à raprocher les parties ſéparées contre nature, pour qu'elles puiſſent ſe réunir. La ſeconde, à ſéparer les parties unies. La troiſiéme, à retrancher le ſuperflu; & la quatriéme, à ſuppléer par addition aux parties qui manquent. Réunir, ſéparer, retrancher, & ſuppléer, ſont les quatre termes des operations chirurgicales, que les Anciens ont voulu déſigner par ces quatre mots, Sinthèſe, Diéreſe, Exhéreſe & Prothéſe.

Par le nom géneral de *Sinthèſe* ou de réunion, on doit entendre cette operation chirurgicale qui travaille à raprocher ce qui eſt ſéparé, ou à rétablir les parties dans leur place naturelle; cette operation

ſe pratique principalement dans la réunion de toutes les playes, dans toutes les fractures des os, & dans leur réduction, dans les hernies vrayes, & autres cas ſemblables.

On fait la *Diéreſe* ou diviſion & ſéparation, lorſqu'on diviſe & ſépare les parties continues, comme dans l'inciſion des veines pour pratiquer la ſaignée, dans l'ouverture des abcès, des tumeurs, & des fiſtules, dans l'application des cauteres, des veſicatoires, des ventouſes & des ſangſues.

Par l'opération d'*Exhéreſe* ou de ſortie des corps ſuperflus ou étrangers, on comprend l'action de retrancher quelque partie ſoit liquide, ſoit ſolide; par exemple, dans la ſaignée, après avoir inciſé, il faut en faire couler le ſang en la quantité requiſe; après l'ouverture des abcès, des tumeurs & des fiſtules, on doit en faire ſortir le pus, le ſang extravaſé, la ſanie, & emporter les duretez des ſinus; après l'application des cauteres & des poudres ſcarrotiques, & dans toutes les playes de feu, il faut procurer la chute des eſcarres. L'on doit ſortir les corps étrangers qui peuvent s'être introduits dans toutes ſortes de playes, lorſque ces corps peuvent y produire par leur ſéjour de fâcheux

accidents, ou empêcher la réunion des playes.

En pratiquant la saignée l'on fait successivement les trois operations ci-dessus marquées, on commence par la Diérese en ouvrant la veine, on pratique l'Exhérese en faisant sortir le sang, & l'on finit par la Sinthése en raprochant les bords de la playe sur laquelle on applique une simple compresse soutenue par quelques tours convenables d'une bande, avec quoi la playe se réunit d'elle-même sans le secours d'aucun médicament, sur quoi il est bon de remarquer, que toutes sortes de playes simples aussi-bien que les fractures des os, si considerables qu'elles soient, se réuniſſent aussi d'elles-mêmes, sans le secours d'aucun médicament externe, pourvû qu'on puisse en rapprocher toutes les piéces & les contenir rapprochées par des bandages convenables qui ne gênent point le cours des liqueurs, mettant pour cela la partie malade dans une situation aisée & convenable à l'état de la playe ou de la fracture: La Sinthèse ou réunion n'est donc que le seul ouvrage de la Nature & non de l'Art, comme en conviennent tous les bons Praticiens tant anciens que modernes.

La quatriéme operation de Chirurgie,

qu'on a voulu désigner par le nom général de *Prothèse*, supplément ou addition, comprend l'action d'ajouter au corps humain quelque partie artificielle en place de celle qui manque; c'est par cette operation qu'on place dans la bouche des dents artificielles, & des yeux de verre dans les orbites, on applique de même des mains, des bras, des pieds & des jambes de bois ou d'autre matiere convenable aux personnes mutilées, ou pour couvrir leur défaut, ou pour les commoditez de la vie.

On ne sçauroit faire la plûpart des operations chirurgicales, sans le secours des instruments convenables que le Chirurgien doit se choisir de differente forme, grandeur & matiere, suivant les differents cas qui se presentent dans la pratique. Les principaux de ces instruments les plus indispensables & dont il faut toujours être muni, se peuvent réduire à six, sçavoir, les ciseaux, les rasoirs, les lancettes, les sondes, les pincettes & les éguilles.

Parmi les ciseaux, les uns sont principalement destinez à couper les linges, des bandes, compresses, bourdonnets, tentes ou fausses tentes & les emplâtres, dont on doit former l'appareil des operations, les autres ciseaux doivent être destinez à couper les chairs, soit pour emporter les

bords des grandes playes qui ſont avec déperdition de ſubſtance, ou avec contuſion conſiderable, & qui ne peuvent ſe raprocher, ſoit pour pénetrer dans les fonds des ſinus dont les calloſitez ont auſſi beſoin d'être emportées. Lorſqu'on eſt obligé de porter les ciſeaux dans des ſinus profonds, on les y conduit ou avec le doigt indice de l'autre main, ou à la faveur des ſondes creuſes, & dans ce dernier cas, l'une des pointes des ciſeaux doit être mouſſe & ſe terminer en une eſpece de petit bouton pour éviter de piquer les chairs & pour conduire cette pointe dans la canelure de la ſonde creuſe.

Les raſoirs ſont néceſſaires non-ſeulement pour raſer le poil qui couvre les tumeurs & les environs des playes ou des ulceres, ſur leſquels on veut appliquer des remedes ; l'on s'en ſert auſſi pour couper les chairs dans l'ouverture des grands abcès profonds, pour l'extirpation des groſſes loupes & du cancer des mammelles. Dans ces trois cas on envelope une partie du manche & de la baze du raſoir avec une bande de linge pour ſoutenir celle-ci & l'empêcher de branler ; ce raſoir ainſi diſpoſé eſt aujourd'hui d'un grand uſage en Chirurgie.

Des lancettes, les unes ſont petites &

d'une trempe très-fine, on s'en sert pour les saignées; les autres sont plus grandes, longues & grosses, on les nomme, à raison de leur principal usage, lancettes à abcès, on les plonge dans l'intérieur des chairs, jusqu'à ce que l'on ait trouvé le pus, on incise ensuite en relevant la pointe de ces lancettes, pour faire une ouverture proportionnée à la grandeur de l'abcès, & capable de laisser sortir tout le pus avec aisance; que si ce pus ne peut pas bien sortir par cette premiere ouverture, on a recours aux ciseaux ou à un autre instrument nommé bistoury, qui differe de la lancette à abcès, en ce qu'il ne tranche ordinairement que d'un côté, il est souvent d'une figure un peu courbée vers son milieu, pour qu'il puisse s'accommoder à la recourbure de differents sinus qu'on doit ouvrir, & pour qu'on ait plus d'aisance à couper par sa pointe lors qu'on veut la relever; ces bistouris sont droits & courbes, ils doivent quelquefois de même que la pointe des ciseaux être conduits dans les sinus profonds à la faveur d'une sonde creuse.

Les sondes qu'on employe en Chirurgie, sont droites ou courbes, & massives ou caves. Leur matiere est d'acier, d'argent ou de plomb. Les sondes massives &

droites servent simplement à examiner la profondeur des playes & des ulceres ; les courbes s'accommodent aux differens contours des sinus ou autres cavitez dans lesquelles il faut les introduire, leurs recourbures sont plus ou moins grandes suivant le besoin, par exemple les sondes pour la vessie des femmes sont plus courtes & moins recourbées que celles qu'on porte dans la vessie de l'homme ; ces sortes de sondes à vessie lorsqu'elles sont caves dans le milieu & ouvertes par les deux bouts, se nomment algalies, elles servent à vuider l'urine ; celles qui servent à porter les injections dans les cavitez intérieures, ou dans le fond des sinus profonds, se nomment simplement sondes caves ou des canules ; lorsqu'elles n'ont qu'une simple canelure dans le milieu de leur épaisseur, pour conduire la pointe des cizeaux ou du bistoury, on les appelle sondes creuses ou canelées ; toutes les sondes massives & creuses sont ordinairement d'acier ; les caves comme les algalies & les canules, sont pour la plûpart d'argent ; on fait des sondes massives de plomb pour introduire dans l'uretre des hommes, où il est question de tenir le conduit ouvert, ou d'en abattre les cicatrices des vieilles gonorrhées, qu'on nomme improprement des car-

noſitez ; ces ſondes de plomb ſervent auſſi pour l'operation de la fiſtule complette de l'anus, où on les introduit par les deux trous, après quoi on les plie aiſément en forme d'anſe, au milieu de laquelle on coupe la chair pour ſe faire jour dans le fond du ſac ; on introduit auſſi quelquefois dans l'uretre des bougies de cire au milieu deſquelles on a mis des cordes de violon en place de coton pour les rendre plus fermes, elles ſervent de même que les ſondes de plomb à abbattre les cicatrices des vieilles gonorrhées ; je m'en ſers quelquefois pour porter l'onguent mercuriel ſur les ulceres véroliques, ou petits ulceres véneriens qui ſe forment dans le conduit de l'uretre & qui en impoſent ſouvent pour des gonorrhées ; j'employe auſſi dans la même vûe les canules d'argent à la faveur deſquelles je fais couler l'onguent juſqu'au chancre, ſur lequel la bougie introduite & retirée alternativement, ſert à y donner des frictions ; les bougies ſe nomment des ſimples tentes lorſqu'on ne les tient introduites que pour conſerver une cavité qu'on a fermée, comme on le pratique aujourd'hui après l'operation de la fiſtule lacrymale pour donner le tems à la chute de l'os unguis brulé & briſé de ſe rétablir avant que les chairs ferment le

trou qu'on a formé & que l'on veut conſerver pour l'écoulement des larmes par le nez.

Les pincettes ou tenettes ſervent en Chirurgie à retirer les corps étrangers introduits dans les playes, dans les ulceres profonds ou dans les ſinus, & à relever les parties inutiles qu'on a deſſein d'y couper ; par exemple, lorſqu'il y a dans le fond d'une playe quelque piéce de fer, de bois ou de pierre qui a fait le coup, quelque piéce d'habit ou des eſquilles d'os détachées, après avoir dilaté ou aggrandi la playe, on y introduit les tenettes pour prendre ces corps étrangers & les tirer à ſoi auſſi doucement qu'il eſt poſſible ; de même quand les tentes, les plumaceaux ou les bourdonnets ſont trop engagez dans les fonds des ulceres où on a été obligé de les porter, on a ſoin de les en tirer à chaque pancement avec les pincettes ; l'on prend auſſi avec cet inſtrument les filaſſes des tendons coupez, des ligamens déchirez, ou des chairs pourries & gangrenées, qu'on veut emporter à coups de ciſeaux du fond des playes, des ulceres ou ſinus.

Outre les pincettes ou tenettes, il y a pluſieurs autres inſtrumens de Chirurgie, qu'on a inventez & qu'on invente tous les jours pour la même fin, c'eſt-à-dire, pour

tirer les corps étrangers, ou pour emporter des piéces d'os, on se sert, par exemple des curettes pour emporter les bales des playes, ou nétoyer le gravier de la vessie aprés la taille; dans cette opération, on se sert aussi des tenettes propres à dilater les playes par lesquelles on veut tirer la pierre, les tenailles avec lesquelles on prend cette pierre sont de ce genre, de même que le tirefonds avec lequel on enleve la piéce du crâne faite par la couronne du trépan, les fers élevatoires dont on se sert après cette operation, pour relever les piéces d'os enfoncées, & le lenticulaire avec lequel on racle le tour du trépan; il en faut dire de même des rugines & des scies avec avec lesquelles on racle & l'on scie les os découverts & ainsi de plusieurs autres instrumens, dont on voit la description exacte dans les Auteurs, principalement dans l'Arcenal de Chirurgie de Jean Sculter.

Les éguilles sont ou simples & communes, dont on se sert pour coudre les bandages, les compresses & autres piéces de l'appareil, ou elles sont plates & tranchantes des deux côtez, pour être introduites facilement dans les chairs & raprocher les bords des grandes playes simples transversales qu'on doit coudre; ces éguilles plat-

tes & tranchantes ſont tantôt droites & tantôt courbes ſuivant le beſoin, non-ſeulement pour les coutures des playes, mais encore pour le bec de liévre, pour l'ouverture des ſétons, pour la ligature des arteres, & pour embraſſer certaines tumeurs, comme les loupes qu'on a deſſein d'emporter par les ligatures, & ainſi de pluſieurs autres cas qu'il eſt inutile de rapporter ici.

Outre les ſix principaux inſtrumens cideſſus décrits, dont le Chirurgien doit toujours être muni, les anciens Chirurgiens portoient avec eux une boëte à cinq quarrez qu'ils nommoient leur boitier, où ils mettoient cinq ſortes d'onguents differens; ſçavoir, 1°. Du baſilicum pour faire ſuppurer les tumeurs. 2°. De l'onguent d'althea pour calmer les douleurs. 3° De l'apoſtolorum pour mondifier les playes. 4°. De l'album Rhaſis pour conſolider; & 5°. De l'onguent doré pour incarner, diſoient-ils, les playes & les ulceres. L'on regarde aujourd'hui ce boitier, comme tout-à-fait inutile, & nos Chirurgiens n'en portent plus. Les playes ſe réuniſſent par le ſeul dévelopement des petits vaiſſeaux capillaires qui compoſent leurs bords & dans leſquels le ſang eſt obligé de rouler plus librement & en plus grande quan-

tité qu'auparavant, à raison du dessèchement des vaisseaux coupez, dont ces capillaires sont les conduits collateraux. Ce dessèchement se fait peu à peu par les seuls battemens reguliers des nouveaux vaisseaux développez qui heurtent contre les bouts coupez, & en chassent tout le liquide sous la forme de vapeur ou de transpiration. L'on doit regarder en Chirurgie la formation des chairs, le renouvellement des os, le dessèchement des bouts coupez & leur suppuration, comme de purs ouvrages de la Nature, en ce que ces quatre operations naturelles, dépendent uniquement de la circulation reglée & naturelle du sang, qui répare d'elle-même les parties coupées & qui chassent en dehors du corps les petits bouts des vaisseaux coupez; ceux-ci se dessechent simplement lorsqu'ils sont tout-à-fait vuides de leurs propres liqueurs, au lieu qu'ils se convertissent en pus lorsqu'ils sont assez humides pour former par le battement de leurs voisins cette liqueur contre nature, connue en Chirurgie sous le nom géneral de matiere purulente, qui s'observe constament dans toutes les suppurations.

La circulation du sang doit être regardée en Chirurgie comme la seule cause conjointe de la vie, de la santé & de la

maladie. La vie ne consiste que dans la circulation du sang (je comprends ici sous le nom de sang toutes les liqueurs du corps humain.) Cette circulation se fait par les principaux vaisseaux du cœur, du poulmon & du cerveau, parties que nos Anciens appelloient princesses, ou principales, parce qu'ils observoient comme nous, que pour peu qu'elles continuent de se mouvoir, on ne sçauroit dire que l'animal soit mort, au lieu qu'il périt dans l'instant que ces parties cessent de se mouvoir, ce qui ne peut se faire que par la cessation totale de la circulation du sang, de laquelle seule dépendent tous nos mouvemens.

L'on jouit d'une parfaite santé toutes les fois que le sang roule avec aisance & librement dans tous les vaisseaux du corps humain, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, & que par le seul secours de cette circulation les mêmes parties intégrantes de nos liqueurs vont successivement des petits conduits dans les plus gros, & de ceux-ci dans les autres, suivant qu'elles y sont déterminées par les objets extérieurs, ou par les actes libres de notre volonté, conformément aux usages auxquels nous nous sommes habitués dès notre enfance, ou qui changent avec nos differens âges, à mesure que nos parties tant solides

que liquides changent entr'elles cette mutuelle correſpondance dont elles ont toujours beſoin pour concourir enſemble à la liberté de la circulation.

Les tumeurs contre nature, les playes, les ulceres, les fractures & les diſlocations ſont les principales maladies chirurgicales; il n'en eſt aucune dans laquelle nous ne remarquions conſtamment que nos parties ſolides ſont déplacées de leur lieu naturel; toutes les tumeurs humorales ſuppoſent un arrêt ou extravaſion des liqueurs avec gonflement des ſolides; les playes déplacent les ſolides & font épancher les liquides; les ulceres ſuppoſent des déplacemens perpetuels, les fractures & les diſlocations ſont des briſemens ou des déplacemens des ſolides qui ne peuvent ſe faire ſans un véritable épanchement ou du moins un ſimple arrêt des liqueurs; il paroit donc qu'il ne ſe peut faire aucun déplacement des ſolides ſans que le cours naturel de nos liqueurs ne ſe trouve dérangé, & c'eſt à mon avis, dans ce ſeul dérangement notable & contre nature, qu'on doit faire conſiſter l'eſſence des maladies, comme j'ai taché de le prouver dans la derniere Pathologie que j'ai dictée dans nos Ecoles.

Le dérangement des liqueurs (que j'ai

crû pouvoir désigner par le nom général de circulation du sang vitiée) est de trois sortes. Le premier consiste dans le seul arrêt des liqueurs ou retardement de circulation; le second, dans la même circulation trop accelerée; & le troisiéme, dans le trouble de circulation: J'entends par ce dernier dérangement, que dans une partie déterminée qui constitue le siége de la maladie, les liqueurs s'arrêtent dans certains vaisseaux, tandis qu'elles vont trop vîte dans les autres voisins & continus. 1°. La circulation est simplement arrêtée dans le schirre, retardée dans l'œdeme, & totalement abolie dans le sphacéle. 2°. La circulation est augmentée ou accelerée dans toutes les maladies chirurgicales considérables auxquelles il survient de grandes fluxions avec fiévres, convulsions ou délire. 3°. La même circulation se trouve toujours troublée dans le phlegmon, dans l'érésipele, dans les fractures & dislocations; ces trois vices ou dérangemens de circulation me paroissent d'une telle conséquence dans la pratique de la Chirurgie, que je ne vois pas qu'un habile Chirurgien ait rien de mieux à faire que d'être continuellement attentif à rétablir, autant qu'il dépend de lui, le cours naturel des liqueurs, non seulement en ôtant à propos

par les opérations de la main tout ce qui gêne la circulation, mais encore en prenant garde de ne pas trop comprimer sans nécessité les parties malades, de ne pas trop insister aux tamponnemens des playes, ni aux fréquents pansemens, cherchant toujours de placer les parties malades dans la situation la plus aisée & la plus convenable au cours naturel des liqueurs; c'est aussi dans cette même vûë qu'on doit avoir soin de faire remuer de tems en tems les parties malades, qui étant obligées de rester trop long-tems dans une certaine situation, quoique d'ailleurs aisée & commode, se rendent ensuite estropiées & hors d'état de faire leur jeu naturel, surtout du côté des articulations des os qui se rempliſſent à la longue d'une sinovie épaisse, à raison de laquelle elles ne peuvent plus agir.

Ce n'est que par une étude exacte de l'Anatomie du corps humain, qu'un Chirurgien doit se mettre en état de prévenir les accidents fâcheux qui lui peuvent survenir en pratique; cette Anatomie lui est absolument nécessaire, non seulement pour bien ménager les différentes parties externes sur lesquelles il opere, en évitant d'ouvrir les gros vaisseaux, de couper des muscles en travers, de pincer des tendons, d'endomager

d'endomager les os & les cartilages, &c. mais encore par rapport aux parties internes sur lesquelles on attire quelquefois des dépôts fâcheux, ou des fluxions mortelles, pour ne pas avoir eû assez d'attention à conserver ou à rétablir le cours libre des liqueurs dans les parties malades ; cette juste attention dans la pratique de la Chirurgie ne sçauroit mieux s'acquerir, à mon avis, qu'en se représentant toujours le corps humain vivant comme un simple tissu des vaisseaux souples & élastiques, toujours remplis d'une liqueur à ressort, qui doit rouler sans interruption dans leurs cavités, de maniere que tous les vaisseaux tant grands que petits, communiquent ensemble par tous les côtés possibles, & sont sans cesse dans une mutuelle dépendance les uns des autres ; cette idée du corps humain se trouve aujourd'hui tout-à-fait conforme aux nouvelles découvertes qu'on a faites dans l'Anatomie ; ainsi je ne crois pas qu'on puisse me la contester, & j'ai crû pouvoir en tirer dans ma derniere Phisiologie la conséquence qui suit.

Les différentes hypothèses que Galien, Paracelse & Willis ont introduit dans les Ecoles de Médecine, sont manifestement fausses, & tout-à-fait opposées à la pratique de la bonne Chirurgie, puisqu'elles

détournent sans cesse l'esprit du Médecin & du Chirurgien de l'attention qu'il doit avoir au mouvement essentiel de la circulation du sang. Galien en supposant les quatre Elémens s'est entêté de quatre humeurs qui n'existent point, & dont les Galenistes prétendent déduire toutes les causes des maladies. Paracelse en frondant les quatre Elémens, leur a substitué les principes de Chimie qui ne sont pas plus réels; & Willis en admettant ces mêmes principes de Chimie, a crû pouvoir supposer trois différentes fermentations; la premiere, dans l'estomach pour la digestion des alimens & la formation du chile; la seconde, dans le sang pour la sanguification & la génération de différentes humeurs, principalement de ses chers favoris les esprits animaux, auxquels il fait jouer toute sorte de personnages au gré de son imagination; la troisiéme fermentation Willisienne, qui porte le fameux nom d'explosion, se joue entre les esprits animaux & la copule explosive dans les moindres petites fibres musculeuses, que l'Anatomie démontre dans presque toutes les parties de notre corps, & où l'on est obligé de supposer des véficules romboïdes sans nombre.

Toutes ces hypothèses scholastiques font

ſouvent prendre le change au Medecin & au Chirurgien, en ce qu'elles obligent à former de fauſſes indications curatives qui détournent l'eſprit des ſimples loix de la circulation du ſang ; ces loix ſont les ſeules ſur leſquelles on doit fonder aujourd'hui la théorie & la pratique de la Chirurgie : J'ai tâché de prouver cette vérité dans mon Traité des Tumeurs contre nature. Il eſt aiſé à tout Médecin de rapporter à ces tumeurs la plûpart des maladies internes, telles que ſont pour la tête, l'apoplexie, l'épilepſie & les délires, pour la poitrine, la péripneumonie, la phtiſie & l'aſthme ; pour le bas ventre, les inflammations de l'eſtomach, des boyaux & des reins, les obſtructions du foye, de la rate, du menſentere & les différentes eſpeces d'hydropiſie. Qui ne voit qu'une forte apoplexie ſanguine doit être rapportée au phlegmon du cerveau, l'épilepſie à une ſimple phlogoſe de ce viſcere, & les délires à ſon érẹſipele ? Perſonne ne doute aujourd'hui que la peripneumonie ne ſoit une véritable inflammation du poulmon, qu'on raporte tantôt à l'éréſipele & tantôt au phlegmon ; la phtyſie pulmonaire eſt un phlegmon ſuppuré & ouvert ; l'aſthme à tubercules eſt le produit de petites tumeurs ſchirreuſes diſperſées dans le tiſſu

du poulmon ; les inflammations des viſceres du bas ventre doivent néceſſairement ſe rapporter comme toutes les autres à la phlogoſe, à l'éréſipele & au phlegmon ; dans la colique néfrétique, il n'y a le plus ſouvent qu'une ſimple phlogoſe par l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins des reins, ou des ureteres, cet engorgement eſt occaſionné par les glaires ou par les petits calculs qui bouchent les conduits urineux, cette phlogoſe dégénere quelquefois en éréſipele ou en phlegmon ſuivant que les vaiſſeaux ſanguins ſont plus ou moins gênés, & ce phlegmon dégénere en abcès, dont l'ouverture ſe manifeſte par les urines purulentes, dans le cholera-morbus mortel, & dans les diſſenteries épidémiques malignes négligées ou maltraitées, le ventricule & les boyaux ſont attaqués ſucceſſivement de phlogoſe, d'éréſipele, de phlegmon & de gangrene ou de véritable ſphacèle qui donne la mort comme on le voit conſtamment par l'ouverture des cadavres, pour peu qu'on ſoit verſé dans l'Anatomie & dans la pratique de la Médecine ; l'on ne ſçauroit douter que dans la plûpart des pâles couleurs, où l'on ſent battre l'artere céliaque avec trop de force, il n'y ait de véritables obſtructions ſchirreuſes dans les viſceres du bas

ventre ; ces ſchirres ſe manifeſtent ſouvent par le tact au meſentere, au foye, au pancreas & à la rate, lorſque ces obſtructions ſchirreuſes ou ces véritables ſchirres ne dégénerent pas en cancers mortels, il ſe forme à la longue au voiſinage de ces obſtructions des tumeurs œdémateuſes, ou l'hydropiſie s'enſuit, en ce que le cours naturel de la limphe s'y dérange peu à peu ; cette liqueur ſejourne dans ſes propres vaiſſeaux, les gonfle, les diſtend, les déchire, & ſe répand ainſi dans la cavité ; or, ſi toutes les tumeurs extérieures peuvent s'expliquer ſans la ſuppoſition des élémens d'Ariſtote, des quatre humeurs de Galien, des principes de Paracelſe, des fermentations Williſiennes & des eſprits animaux, comme je tâcherai de le faire voir dans le cours de ce Traité, pourquoi ne pourra-t-on pas de même rendre raiſon des maladies internes ſans toutes ces ſuppoſitions inutiles, puiſque toutes nos parties tant internes qu'externes, ſe trouvent eſſentiellement les mêmes, ce ſont partout les mêmes vaiſſeaux plus ou moins ſouples à la vérité, mais toujours élaſtiques & remplis d'une liqueur qui doit rouler ſans ceſſe pour leur donner la vie, & dont le cours reglé établit la ſanté, & le déréglé conſtitue la maladie comme il a été dit ci-deſſus.

Les Tumeurs contre nature qui se présentent extérieurement à la vûe & au tact, sont toujours marquées par leurs propres signes si certains qu'ils n'en sçauroient imposer à l'habile Chirurgien; au lieu que les mêmes tumeurs internes demandent une grande attention de la part du Médecin qui ne sçauroit désigner préciſément la nature de la tumeur, s'il ne s'eſt plutôt formé une idée juſte de l'Anatomie des viſceres, dont il doit avoir étudié les uſages ou fonctions principales indépendemment de toute hypothèſe; ainſi quoiqu'on ne puiſſe pas voir pendant que le malade vit, ſi ſon cerveau, ſon poulmon ou ſes boyaux ſont véritablement engorgés de ſang, on ne laiſſe pas de l'aſſurer poſitivement, comme ſi on le voyoit, non ſeulement parce que les fréquentes ouvertures de cadavres des perſonnes mortes de pareilles maladies doivent en avoir convaincu, mais encore en ce que l'état du malade & le caractere des fonctions leſées le perſuadent; par exemple, lorſqu'en examinant un apoplectique l'on trouve ſon poulx plein, dur, élevé, ſa face rubiconde tendant au livide, & qu'on ſçait qu'une colere, qu'un excès de vin ou autre cauſe ſemblable a précedé le mal: Je crois qu'on eſt en droit de conclure, que la privation ſu-

bite & totale de tout ſentiment & des mouvemens volontaires, avec un relâchement des membres, dépendent dans ce cas d'un engorgement total de ſang dans le cerveau, tel qu'on le remarque dans les véritables phlegmons extérieurs.

Il ſurvient ſouvent des tumeurs contre nature aux playes, aux ulceres, aux fractures & aux diſlocations, qui en retardent la guériſon & la rendent quelquefois impoſſible, toutes les playes faites par inſtrument tranchant tant les ſimples, externes, que les compoſées pénétrantes, tirent leur principal danger ou des grandes pertes de ſang, qui affoibliſſent bien-tôt le malade & le conduiſent à la mort, ou des fluxions qui s'y forment peu de jours après, en ce que le ſang ne pouvant plus couler par les vaiſſeaux coupés, eſt obligé de s'arrêter peu à peu aux environs de la playe où il peut former des éréſipeles fâcheux, des phlegmons dangereux ou des gangrenes incurables; les éréſipeles qui ſe forment aux environs des playes en empêchent la ſuppuration & la réunion, les phlegmons augmentent la playe, attirent la fiévre, les convulſions, des inſomnies & des délires, principalement ſi les parties nerveuſes ou tendineuſes ſont bleſſées ou comprimées par la tumeur; enfin la gangrene ſe termine

bien-tôt en ſpacèle, qui eſt la pourriture totale, & par conſéquent la mort de la partie bleſſée; pour éviter tous ces accidens, on commence par arrêter autant qu'il eſt poſſible les grandes hémorragies, il faut enſuite s'attacher à prévenir les fluxions par des ſaignées proportionnées aux forces du bleſſé, & une diéte très-exacte où il faut le tenir abſolument les cinq à ſix premiers jours ſans craindre de le trop affoiblir, & ſans ſe mettre en peine de la grandeur ou profondeur de la playe, à laquelle on ne doit toucher que peu ou point avec la ſonde, les doigts ou le tamponage, de peur d'en augmenter le mal en y troublant le cours des liqueurs & en faiſant de nouvelles déchirures des vaiſſeaux; quant aux playes de feu, connues chez les Anciens ſous le nom général des playes d'arquebuſades, comme elles cauteriſent toujours la partie bleſſée, il faut attendre la chute de l'eſcarre plutôt de l'accroiſſement des chairs ſaines qu'elle couvre, que de l'application des remedes extérieurs, cette chute ne ſe peut faire ſans quelque petit gonflement ou tumeur contre nature, qui demande la même attention que les playes faites par un inſtrument tranchant, ſi l'on veut en éviter le progrès, il faut auſſi prendre garde de ne pas arracher l'eſcarre de force,

force, tant parce qu'on fait pour lors de nouvelles déchirures, que parce qu'il pourroit s'en ensuivre des hémorragies fâcheuses qui n'arrivent pas lors des coups de feu, parce qu'ils cauterisent les vaisseaux coupés, & que tout cautere forme nécessairement une escarre.

Les moindres playes de feu, aussi-bien que les grandes playes par incision qui se trouvent avec déperdition de substance, ne peuvent jamais se réunir par le seul secours des bandages unissans, parce que leurs vaisseaux coupés ne sçauroient tomber en dessèchement; ces vaisseaux se trouvant sans cesse arrosés par les sucs que la circulation leur fournit, doivent nécessairement se convertir en pus, & la playe ne peut guérir que peu à peu par la voie d'une suppuration louable; cette suppuration doit durer jusqu'à ce que tous les bouts des vaisseaux cauterisés ou coupés soient entiérement séparés & poussés en dehors par les nouveaux vaisseaux qui se développent, qui croissent sans cesse pardessous & qui doivent enfin s'entrelasser les uns avec les autres pour former une bonne cicatrice; ces playes qui se terminent par une longue suppuration peuvent être rapportées aux ulceres, & ne différent des ulceres ordinaires qu'en ce que

leurs chairs doivent être toujours d'un rouge vif incarné & médiocrement fermes, formant des bords souples, mols & naturels; ce bon état dépend le plus souvent de la dexterité & de l'habileté du Chirurgien qui prend soin des pansemens; si ces playes sont menées rudement, qu'on les tamponne sans necessité, qu'on les humecte & qu'on les dessèche trop tôt & mal-à-propos, par une application bizarre de différens remedes opposés les uns aux autres & forgés au gré des hypothèses, les nouvelles chairs deviennent pâles, livides ou blaffardes, les bords s'enflamment ou s'endurcissent, & le pus diminuant en quantité devient séreux, sanieux ou sanguinolent; c'est pour lors un véritable ulcere, non parce que le pus en est devenu corrosif & rongeant, comme on le croit vulgairement, mais parce qu'il est survenu des fluxions ou qu'il s'est formé peu à peu des embarras dans les petits vaisseaux qui constituent les nouvelles chairs; celles-ci sont pâles lorsqu'il y survient éréſipele, elles sont trop rouges, gonflées ou blaffardes avec des bords enflammés par l'arrivée d'un phlegmon; ces mêmes bords deviennent mols & lâches par un œdeme, ou au contraire durs & calleux par la formation des petits schirres; dans tous ces différens

cas la quantité du pus diminue, il se rend clair, sanieux ou sanguinolent, parce que les battemens des vaisseaux qui se développent sont pour lors irréguliers & différens du naturel; cette irrégularité des battemens dans les petits vaisseaux qui constituent les nouvelles chairs, se manifeste clairement par les divers changemens qu'on remarque aux playes lorsque la fiévre survient, car pour lors toutes sortes de playes & d'ulceres, même les plus simples & les mieux pansées changent si fort, qu'il m'est arrivé très-souvent de juger de l'arrivée de la fiévre par la seule inspection des playes, avant que d'avoir examiné le poulx des blessés; il en est à peu près de la couleur & de l'état des playes des fébricitans, comme de la langue dont les différens états de rougeur, de blancheur, de noirceur, de sécheresse ou d'humidité nous servent de signe ou d'indice ordinaire pour juger du caractere & des progrès de la plûpart des fiévres.

De ce que toutes les vieilles playes qui suppurent, peuvent former l'ulcere le plus sordide par le seul battement irrégulier de leurs vaisseaux, il est aisé de conclure que la pourriture des chairs ou la corrosion du pus ne concourent en rien à l'exulcération des parties; tout ulcere sup-

poſe néceſſairement un écoulement de pus ; cependant, lorſqu'une partie ſe gangrene peu à peu & qu'elle devient enſuite tout-à-fait ſphacelée, elle paſſe ſucceſſivement par tous les degrés de pourriture poſſible, ſans aucune apparence d'ulcere ou la moindre goute de pus ; ce qui n'arriveroit certainement pas s'il étoit vrai que le pus & l'ulcere fuſſent produits par la pourriture ; il n'eſt pas moins vrai que les ulceres ne ſçauroient être l'effet de la corroſion du pus, puiſqu'on obſerve conſtamment que tout corroſif appliqué ſur les playes ou ſur les ulceres produit une véritable eſcarre qui arrête toute ſuppuration, & il eſt conſtant par l'expérience journaliere qu'il n'en eſt aucun depuis la ſimple poudre d'alun brûlé (qui eſt un des plus doux qu'on a coutume d'appliquer ſur les chairs baveuſes) juſqu'au ſublimé corroſif de mercure, qui ne ſoit tout-à-fait contraire à la ſuppuration à raiſon de l'eſcarre qu'il a coutume de produire ; la pourriture & le pus qui ſurviennent aux playes peuvent bien être regardées en Chirurgie comme le produit & l'effet de l'exulceration, mais on ne doit jamais conſiderer le pus comme la cauſe des ulceres, ceux-ci dépendent toujours originairement d'une ſimple ſolution de continu, dont les vaiſ-

ſeaux coupés & remplis de ſuc forment un pus de différente couleur & conſiſtance, ſuivant les différens battemens des vaiſſeaux voiſins & continus, comme il a été remarqué ci-deſſus.

Quoiqu'un ulcere perſiſte des années entieres, il ne laiſſe pas de s'y faire ſans ceſſe de nouvelles déchirures des petits vaiſſeaux remplis de leur ſuc qui ſe convertiſſent en pus, tandis que leurs voiſins vivans continuent à ſe développer pour réparer leur perte; c'eſt préciſément par-là que toute exulceration eſt néceſſairement accompagnée d'un écoulement de pus, ſans que le plus ſouvent le volume de la partie ulcerée diminue; cela ſe remarque tous les jours ſur la peau des perſonnes d'ailleurs très-ſaines, qui par pure précaution entretiennent pendant fort long-tems des écoulemens de pus par l'ouverture des cauteres qu'ils tiennent ouverts à la faveur des petits pois placés ſur les bords ou au milieu de l'ulcere; les phtiſiques dont le poulmon eſt ulceré, ne crachent point leur poulmon, comme le penſe le vulgaire, ils n'ont ſouvent qu'une petite exulceration qui leur donne la mort, parce que le pus qui ne peut pas tout ſortir par les crachats, eſt forcé de ſe remêler avec le ſang, & de produire des embarras ſubits

dans les vaisseaux capillaires de tout le corps, à raison desquels il s'excite une fièvre lente suivie d'un marasme, avec lequel ils périssent, leur poulmon se trouvant après la mort presque dans son entier, & quelquefois même plus gonflé, & plus gros qu'il ne doit être, lorsque l'accroissement des vaisseaux qui se sont trouvés au voisinage de l'ulcere a été excessif.

L'ulcere externe qui n'occupe que le dessus de la peau ou la partie charnue d'un muscle, & dont tout le pus sort librement est appellé simple ou superficiel, pour le distinguer de celui qui s'avance sous la peau vers les tendons ou entre les aponevroses des muscles, dont le pus est obligé de croupir, & qui se nomme ulcere profond & sinueux, parce que le pus qui séjourne se trouvant pressé par le jeu des solides qui l'enveloppent, est obligé de se porter dans l'interstice des parties qui lui résistent le moins, & c'est précisément ce qui forme les différentes sinuosités; ces sinus se rendent durs & calleux par le froissement réïteré que la matiere retenue est obligée de faire aux parties voisines qui la pressent à peu près par la même raison que l'intérieur des mains des laboureurs devient fort dur & calleux par le continuel froissement

qu'elles souffrent de la part des corps qu'ils sont souvent obligez de tenir en main pour leur travail ; lorsqu'un ulcere sinueux & calleux est plus large dans son fonds que vers le dehors, & qu'il n'a qu'une petite ouverture calleuse, on le nomme fistule, que si la suppuration est simplement dans l'entre-deux des chairs, ou sous la peau sans aucune ouverture pour la sortie du pus, c'est un véritable abcès ; on en voit des exemples après tous les phlegmons qui se terminent par suppuration, & aux tumeurs froides comme les écrouelles, ces derniers abcès se forment peu à peu sans douleur & sans aucun changement de couleur à la peau, pour lors la matiere purulente se trouve enfermée dans une espece de sac, connu en Chirurgie sous le nom de Kist, & qui n'est à mon avis autre chose qu'une simple envelope membraneuse, qui s'étant dilatée insensiblement, a reçu plus de limphe, s'est épaissie & est devenue ferme & calleuse par le froissement réïteré de la matiere purulente qui s'y trouve renfermée de toutes parts ; cette matiere s'épaissit par son long séjour, & prend la consistance de cire fondue, de miel épais, ou de plâtre suivant que ses parties les plus fines se sont dissipées par la suppuration.

Les ulceres fistuleux & à clapiers, ou les véritables fistules, dont tous les parois sont durs & calleux, ne donnent jamais la fiévre non plus que les abcès enkistés, parce que le gros de leur pus ou la grosse matiere purulente qui s'y forme, ne sçauroit se mêler avec le sang, aussi ces maladies chirurgicales subsistent-elles des années entieres & quelquefois toute la vie; on ne peut esperer de les guérir qu'en les réduisant à l'état des ulceres simples & superficiels: pour cet effet il faut néceſſairement les mettre à découvert & en emporter toutes les callosités où le Kist en entier par le moyen du fer ou des pierres à cautere, pansant ensuite l'ulcere à la maniere des playes ordinaires, qui doivent être conduites à parfaite cicatrice par voie de suppuration.

Tout ce qui arrive aux playes se passe à peu près de même dans les fractures & les caries des os; les fractures sont de véritables playes des os, & les caries en sont les ulceres; il y a dans toutes ces maladies chirurgicales des petits vaisseaux déchirés qui doivent ou se dessécher ou se ramollir tandis que leurs voisins vivans & continus se développent sans ceſſe & croissent insensiblement pour suppléer aux bouts déchirés; les petits vaisseaux osseux séparés

& desséchés se dissipent par la transpiration, lorsqu'ils se trouvent dispersés, au lieu qu'étant unis plusieurs ensemble, ils s'élevent en écailles séches ou petites feuilles de différentes grandeurs & épaisseurs, que l'on désigne en Chirurgie sous le nom général d'exfoliation des os; il arrive aussi bien souvent quelque chose d'approchant aux cartilages, aux ligamens & aux tendons découverts dont les surfaces desséchées sont obligées de s'exfolier; toutes ces exfoliations répondent précisément aux escarres des chairs, en ce que les unes & les autres de ces piéces ne tombent naturellement que par l'accroissement des vaisseaux qui se développent & qui croissent par-dessous; ces mêmes vaisseaux développés qui procurent la chûte de l'escarre & de l'exfoliation, forment sur la fin la réunion de toutes nos parties coupées; l'endroit réuni qu'on nomme cicatrice des chairs, porte le nom de calus dans la réunion des os; ce calus est tout-à-fait mol dès son commencement, il n'est composé que de nouvelles chairs qui sortent de tous les points de l'os coupé, & qui se durcissent ensuite peu à peu, passant successivement de la fermeté du muscle, du tendon & du cartilage à la dureté de l'os d'où ces chairs sont parties; cette formation du

calus se voit clairement & se fait toucher au doigt dans tous les os que les playes laissent quelque tems à découvert, & principalement dans le trou qu'on a été obligé de faire au crâne par l'opération du trépan. Nous voyons constamment fermer ce trou peu à peu par de nouvelles chairs rouges & vermeilles qui sortent de tous les points de la circonférence, & qui se durcissent ensuite par leur pression mutuelle, qui donne seule aux tendons, aux cartilages & aux os la dureté qui en fait le caractere, comme j'ai tâché de le prouver en Phisiologie.

Les os se carient, lorsqu'après la déchirure de leurs fibres osseuses, les petits vaisseaux qui en partent se ramollissent, croissent irrégulierement, & continuent à se déchirer en heurtant par leur battement contre le solide de l'os, ce qui les empêchent de s'ajuster au point qu'il faut pour parvenir à cette espece de cicatrice ferme qui constitue le calus; c'est par une semblable raison que toutes les playes des chairs mal pansées dont les bords se rendent calleux, dégenerent bientôt en ulcere sordide; cet état de fibres osseuses cariées s'observe constamment dans toutes les exostoses qui se terminent autrement que par voye de résolution, & dans les abcès é-

crouelleux qui attaquent les os ; les exoſtoſes ſont des tumeurs oſſeuſes dans leſquelles les conduits oſſeux doivent néceſſairement ſe ramollir puiſqu'ils ſe gonflent à l'excès, en ſe portant beaucoup au-delà de leur état naturel ; quand ce gonflement exceſſif arrive peu à peu ſans douleur, & que l'os paroit ſimplement ramolli au tact, c'eſt pour lors une eſpece d'œdeme dans la ſubſtance de l'os qui ne ſe carie jamais. J'ai vû ce cas dans deux vérolez dont l'un ſe caſſa le bras gauche en faiſant effort pour monter à cheval, & l'autre ſe briſa la clavicule droite en voulant mettre ſimplement le bout de ſon manteau ſur le nez ; ces deux malades n'avoient abſolument aucune carie d'os, ils avoient chacun une ſimple exoſtoſe, que je crois pouvoir appeller œdémateuſe à raiſon de l'extrême molleſſe des os exoſtoſez, & pour la diſtinguer des autres exoſtoſes ordinaires, qui ſe forment aſſez vîte & qui ſont accompagnées de vives douleurs, on peut rapporter celles-ci au phlegmon oſſeux ; ces exoſtoſes phlegmoneuſes ſe changent bientôt en une ſorte d'abcès qui ſe convertit en véritable ulcere lorſque l'abcès s'étant crevé, la carie eſt à découvert.

On trouve à l'ouverture des tumeurs froides écrouelleuſes qui attaquent les os,

des caries qui ont commencé ou par la moelle de l'os, dont les vaisseaux graisseux obstruez sont aisez à déchirer, ou par la surface externe de l'os couverte de chairs ulcerées dont le vice a gagné l'os & produit la carie. Dans ces deux cas tout comme dans l'exostose, les fibres osseuses se ramolissent & se déchirent; & c'est précisément par là que les os cariez tombent par piéces comme d'eux-mêmes, & que les caries gagnent d'un endroit à l'autre en fusant vers les parties voisines, comme il arrive aux ulceres des chairs qu'on nomme rongeants, non parce qu'ils rongent en effet, puisque nous avons déja prouvé qu'il n'y a jamais aucun pus rongeant, mais uniquement parce que les nouvelles chairs s'y déchirent sans cesse en heurtant contre les corps durs voisins, où la dilatation de leurs vaisseaux les pousse à chaque battement d'artere, comme il arrive constamment dans tous les vieux cancers ulcerez; il se forme aussi quantité de sinus & de fistules dans les os cariez, principalement quand la carie part de la moelle ou qu'elle y a penetré, parce que les fibres de l'os se ramolissent inégalement, & que les petites piéces qui s'en détachent ne sont pas poussées au dehors avec autant de force & d'aisance que le pus ordinaire répandu

parmi les chairs ; il se forme dans toutes les caries un véritable pus comme dans les ulceres charneux ; mais il n'est jamais ni si abondant ni si épais, parce que les vaisseaux coupez ou déchirez sont & plus petits & en plus petit nombre, & qu'ils contiennent par-conséquent moins d'humeur épaisse, aussi le reste étant égal, la carie est-elle beaucoup plus longue dans ses progrez & dans la durée, que les ulceres des chairs.

De ce que les fractures & les caries ne different point essentiellement des playes & des ulceres, il est aisé de voir que leur curation doit être à peu-près la même ; la fracture des os prise en géneral, tout comme la playe des chairs, n'exige que la réunion des piéces coupées, qu'il faut remettre chacune en sa place & les y contenir en repos par un bandage convenable jusqu'à l'entiere formation du calus ou cicatrice osseuse ; cette réunion se fait naturellement par la simple circulation du sang, sans le secours d'aucun remede ; ce qui s'observe tous les jours dans les fractures simples, c'est-à-dire, lorsque les seuls os sont fracassez sans playe dans les chairs, comme il arrive souvent aux os du bras, de l'avant-bras, de la cuisse & de la jambe. Dans les fractures compliquées, dont les piéces d'os écartées ou totalement sépa-

rées, ont blessé les chairs ou pressé quelque viscere, il survient des accidens fâcheux ausquels il est essentiel de remedier; par exemple, dans les fractures du crâne qui se trouvent avec enfoncement d'os qui presse le cerveau, ou avec séparation des piéces éclatées qu'on nomme des esquilles qui pincent la dure-mere, on ne sçauroit faire la reunion des os qu'après avoir troué le crâne par la couronne du trépan, afin qu'à la faveur de ce trou, on puisse relever l'os enfoncé, détacher les esquilles & faire sortir le sang épanché, supposé qu'il s'en trouve de répandu sur la dure-mere.

Lorsque l'enfoncement du crâne est fort considerable, ou que les esquilles des os fracturez sont très-éloignées les unes des autres, il est beaucoup mieux pour contenir le cerveau en place, de faire plusieurs ouvertures de trépan à differentes distances, que d'emporter une grande piéce d'os, de peur que le cerveau cédant à l'abord continuel du sang, ne vienne à se gonfler & à s'élever avec ses enveloppes au-dessus du niveau du crâne à travers de la grande ouverture d'os, comme je l'ai vû arriver depuis peu à une jeune Demoiselle de cette ville, âgée d'environ dix-huit ans, qui s'étoit fracassée la partie moyenne & latérale gauche de l'os coro-

nal, en tombant la tête la premiere d'une fenêtre assez haute de sa maison dans la cour, sur un pavé égal formé de pierre de taille. Je fus appellé d'abord après cette chûte avec MM. Germain le beau-pere & le gendre, tous deux Maîtres Chirurgiens de réputation. Nous trouvâmes cette Demoiselle sans sentiment & sans mouvement volontaire, avec une playe sur l'os coronal d'où il avoit coulé beaucoup de sang, cette playe fut agrandie par une incision cruciale, & les bords étant emportez, nous apperçumes un enfoncement à l'os coronal de la grandeur d'un écu de trois livres. Le trépan fut appliqué à la partie la plus ferme de cet os, prenant sur la fracture par une petite portion de la couronne, lorsqu'il fallut ensuite à la faveur de ce trou de trépan, relever l'os enfoncé, toute la piéce sauta parce qu'elle étoit détachée de toute part, il resta donc une grande ouverture au crâne, par laquelle peu de jours après nous vîmes sortir la dure-mere enveloppant une partie du cerveau de la grandeur d'un gros œuf de poule, & qu'il ne fut pas possible de remettre en place, cette dure-mere engagée dans le trou se gangrena bien-tôt, il fallut la scarifier à coups de lancette & la ranimer avec des liqueurs spiritueuses pour

éviter le progrès de la gangrene, ce qui nē produisant aucun bon effet, nous fûmes forcez de couper avec le bistoury toute la tumeur qui paroissoit en dehors, & par-conséquent une partie du cerveau, nous eûmes beau vouloir ensuite comprimer ce viscere & le tenir enfoncé par des compresses piramidales soutenues d'un couvre-chef, la propre substance du cerveau dépourvûe de ces deux envelopes, s'éleva de nouveau, & produisit une nouvelle tumeur en forme de champignon, qu'il fallut couper par deux fois; nous eûmes ensuite recours à une plaque d'argent qui réussit moins que les compresses, car une nouvelle portion du cerveau ressortit pour la quatriéme fois, étant devenue livide, elle fut emportée de même sans qu'il survint cependant jamais aucun fâcheux accident de ces fréquentes coupures; la malade qui avoit repris tous ses sens & ses mouvemens volontaires depuis que la piéce d'os avoit été enlevée, ne sentoit aucune douleur dans toutes les incisions qu'on fit au cerveau; cependant les nouvelles chairs qui croissoient peu à peu de tous les points de l'os coupé gagnerent le dessus, recouvrirent le cerveau en entier & se convertirent en une cicatrice ferme, qui dégenera en veritable calus dans l'espace

pace de trois mois que dura toute la cure, & cette Demoiſelle jouit du depuis d'une parfaite ſanté, comme ſi elle n'avoit jamais reçu aucune bleſſure à la tête.

Comme on ne ſçauroit guérir aucun ulcere qu'en le réduiſant à l'état d'une ſimple playe dont toutes les chairs ſoient rouges, vermeilles, égales & aſſez fermes pour former une bonne cicatrice ; de même on ne peut jamais eſperer de venir à bout d'une carie, ſi on ne la réduit à l'état précis où nous voyons que ſe trouve une fracture d'os découvert, qui fournit par tous ſes points des veritables chairs qui doivent former le calus ; il faut donc emporter dans la cure des ulceres & des caries tout ce qui s'oppoſe à l'accroiſſement & à la réunion des nouvelles chairs, pour cet effet en traitant les ulceres, on ouvre tous les ſinus, on coupe les calloſitez & on applique des remedes fondans, tels que ſont les digeſtifs compoſez, le baume d'acier, le baume vert de Madame Feuillet, & ſur les tendons, l'eſprit ou l'huile de therebentine, de même pour guérir les caries, il faut racler tout l'os gâté en pénetrant juſqu'au vif, afin qu'il puiſſe ſe couvrir de chairs rouges, & c'eſt à raiſon de ce coloris que ce raclament eſt appellé rugination de l'os ;

on le brule auſſi avec des cauteres actuels, ou bien on en procure l'exfoliation avec l'euphorbe, la mirrhe & l'aloes, tantôt en poudre ſimple & tantôt réduits en teintures à la faveur de l'eſprit de vin, ces trois actions, ruginer, bruler & faire exfolier l'os carié, tendent à la même fin, qui eſt d'emporter les parties d'os qui s'oppoſent à la formation des nouvelles chairs, tant de celles qui croiſſent du fond & des côtez de la carie pour former le calus, que de celles qui croiſſent au-deſſus de l'os découvert, & qui doivent s'unir aux chairs de la playe dont les bords doivent recouvrir l'os.

Il arrive aſſez ſouvent en pratique, qu'après l'exfoliation de l'os brulé, il ſe preſente de belles chairs qui ſe réuniſſent bientôt, & qui croiſſent en déhors pour former une bonne cicatrice en apparence; mais qui laiſſent pourtant une fiſtule, ou qui ſe recouvrent lorſqu'on s'y attend le moins; & cela parce qu'on n'a pas pénetré juſqu'au fond de la carie, qui part quelquefois non ſeulement de la moelle de l'os, comme nous l'avons fait remarquer cy-deſſus, mais encore du deſſous de la moelle ayant gagné tout le corps de l'os; pour éviter cet inconvenient, il ne faut jamais appliquer le feu ſur l'os carié, qu'on ne

soit plûtôt bien assuré que la carie n'a formé aucun sinus, & que tout le fond en a été bien découvert; j'aime beaucoup mieux dans ce cas ou ruginer l'os chaque jour, ou en emporter de petites lames avec une espece de gouge & à petits coups de marteau, ce qui m'a réussi en bien des occasions, & notament sur un jeune Etudiant en Droit, natif de Langogne en Gevaudan, qui portoit depuis long-tems une carie aux os du pied venue par tumeur froide on avoit tenté inutilement toute sorte de remedes tant internes qu'externes, l'os avoit été brulé plusieurs fois, mais la playe prête à se fermer s'étoit toujours rouverte. Lorsque je fus appellé, il y avoit plus de six mois qu'on travailloit sur ce pied, je proposai d'emporter tout l'os carié avec une gouge poussée à petits coups de marteau souvent réiterez, ce qui fut executé avec tant de succès, que l'os étant emporté peu à peu, se regenera bientôt, & la playe fut menée à parfaite cicatrice dans l'espace d'un mois, sans qu'elle se fut rouverte depuis environ dix-sept ans qu'il y a de cette cure.

Ce n'est pas précisement que dans le cas de carie, qu'il est absolument nécessaire d'emporter toutes les lames d'os, qui sont un obstacle à la formation du calus, lors-

qu'un os eſt à découvert ſans être carié, il eſt tout-à-fait inutile d'y appliquer des remedes externes pour le faire exfolier; il faut le recouvrir s'il eſt poſſible, dans les playes récentes dont on doit raprocher les bords, après avoir verſé dans l'entre-deux de la térebenthine fondue, ou quelqu'autre baume convenable, par ce moyen les chairs ſe reprennent bientôt à l'os, & la playe ſe guérit, ſans qu'on ſoit obligé d'y retoucher: que s'il n'eſt pas poſſible de recouvrir l'os, parce que les chairs ont été emportées par le fer, ou trop meurtries par le coup, ou cauteriſées par le feu, l'on doit ſe contenter de tenir du ſimple charpy ſec ſur l'os découvert, qui en ſe deſſechant peu-à-peu s'exfolie de ſoi-même par le dévelopement de ſes propres vaiſſeaux qui s'uniſſent enſuite aux nouvelles chairs de la playe, lorſque ces chairs s'avancent un peu trop avant le terme ordinaire de l'exfoliation, il ſuffit de les tenir ſujettes ou écartées, pour retarder leur entiere réunion juſqu'après la chûte de la lame d'os exfoliée, ce qui ne ſe doit pratiquer que lorſque la partie de l'os découvert eſt conſiderable, car lorſqu'elle eſt petite, il vaut beaucoup mieux laiſſer recouvrir l'os, que de tenir plus long-tems la playe ouverte, les petites exfoliations ont accoutumé de

tomber avec la ſuppuration de la playe ou de ſe faire jour à travers les chairs par les ſimples battemens reguliers des arteres voiſines qui les pouſſent ; on doit en uſer de même pour les os découverts dans la plûpart des fractures compliquées ſurtout du bras, de l'avant-bras, de la cuiſſe & de la jambe, ſoit que les piéces de l'os fracturé ſe preſentent par leurs bouts coupés ou ſimplement par leur face externe, en remettant les piéces d'os en place par l'extenſion du membre bleſſé, les bouts coupez ſe recouvrent des chairs, & quoique leur ſurface doive reſter découverte, il n'eſt plus queſtion que de contenir les parties reduites par un bandage convenable où l'on a ſoin de laiſſer une ouverture, nommée fenêtre, à travers de laquelle on puiſſe panſer commodément la playe ſans remuer les piéces de l'os fracturé.

Dans le traitement des fractures & des diſlocations, on ne doit avoir en vûe que de remettre les os en place, & de les y contenir, pour remettre les fractures, on tire de part & d'autre en deux ſens oppoſez la même partie bleſſée, par exemple, le bras, pour que les piéces d'os ſéparées, puiſſent être raprochées & miſes dans leur niveau, au lieu que pour remettre la diſlocation du même bras par laquelle la tête

de l'humerus est tout-à-fait sortie de la cavité glenoide de l'omoplatte, l'on fait tirer à force tout le bras en bas directement pour retirer la tête de l'humerus du dessous de l'aisselle où elle se trouve engagée ; on releve ensuite cette tête en haut pour la faire rentrer dans la cavité : cette élevation se fait à la faveur d'une serviette passée sous l'aisselle du malade & attachée au col de l'operateur ; celui-ci a soin de faire son élévation lorsqu'il juge que le bras étendu se trouve à portée d'être réduit ; dans le cas de fracture on travaille à redonner à l'os fracturé sa figure & sa longueur naturelle, en rajustant les piéces brisées, au lieu que dans le cas de dislocation, il s'agit simplement de remettre un os en place pour lui rendre le jeu naturel de son articulation ; ainsi on connoit que la fracture est remise par la simple inspection de la figure & de la longueur de l'os, qu'il faut comparer avec la partie saine ; mais l'on ne peut s'assurer de la réduction d'un os disloqué que par la liberté des mouvemens de l'articulation qu'on doit retrouver dans l'os bien remis ; on connoit aussi que les os fracturez ou disloquez ont été bien remis, en ce que le malade ne souffre plus aucunes vives douleurs dont il se plaignoit avant la rédu-

ction ; pour peu que les piéces de l'os fracturé reſtent écartées, elles déchirent les chairs voiſines au moindre mouvement de la partie bleſſée ; & tandis que la tête de l'os diſloqué reſte hors de ſon articulation, les tendons des muſcles qui l'environnent ſont gênez ; ainſi le ſang ne pouvant rouler qu'avec peine dans les parties voiſines de l'os déplacé, il y ſurvient differentes fluxions ; les os une fois remis en place il n'eſt plus queſtion que de les y contenir aſſez long-tems pour que les piéces briſées repouſſent à former le calus, & que les ligamens, les cartilages, les tendons & les membranes qui environnent l'articulation ſoient entierement rétablis des froiſſements qu'elles ont ſouffert, tant lors de la diſlocation que dans le tems de la reduction ; il paroit par ce que nous avons fait remarquer ci-deſſus des playes des ulceres, des caries, des fractures & des diſlocations, que toutes ces maladies chirurgicales ſont ſi fort ſujettes à produire des tumeurs contre nature, que ſans l'étude & la pratique de celles-ci, il eſt moralement impoſſible de bien connoître & de bien traiter celles-là ; & c'eſt principalement ce que je me ſuis propoſé de faire voir dans cette Diſſertation préliminaire, pour tenir lieu de Préface au Traité des Tumeurs.

TRAITE'

TRAITÉ
DES TUMEURS
CONTRE NATURE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs en général.

ON entend par Tumeur en général, tout ce qui s'éleve au-dessus de la surface du corps humain ; ces éminences sont ou naturelles, ou non naturelles, ou contre nature ; le gonflement des mammelles, & l'enflure du ventre des femmes grosses, sont des Tumeurs naturelles ; les Tumeurs non naturelles sont les verrues, les taches de rousseur, quelques envies, & les ganglions, qui ne blessent point les fonctions.

La Tumeur contre nature est une maladie dans laquelle les parties de notre corps quittent leur situation naturelle, & aug-

mentent en volume : une partie peut devenir plus grande, & contre nature, ou par une humeur qui s'y arrête, ou par des vents qui s'y ramassent, ou par une situation vicieuse des parties solides ; il y aura donc trois genres de Tumeurs par rapport à la matiere contenue ; sçavoir, Tumeurs par les humeurs, par les vents, & par les parties solides ; la Tumeur qui vient des humeurs arrêtées, s'appelle humorale, celle qui vient des vents qui distandent, s'appellent emphisême, & celle qui vient du vice de situation des parties solides, se rapporte aux luxations, aux fractures, aux hernies veritables, au renversement de l'anus, & à la chûte de l'uterus.

Nous ne parlerons ici que des Tumeurs humorales qui attaquent les parties externes, parce qu'elles sont les plus fréquentes dans la pratique, & qu'elles demandent le secours du Medecin & du Chirurgien ; la cause prochaine de ces Tumeurs sera toujours un dérangement de nos liqueurs ramassées dans leurs propres vaisseaux, ou extravasées dans l'interstice des mêmes vaisseaux.

Les Galenistes, qui admettoient quatre humeurs dans la masse du sang, sçavoir le sang proprement dit, la bile, la pituite & la mélancolie, vouloient aussi que ces qua-

tre humeurs produisissent quatre especes de Tumeurs humorales, qui étoient le phlegmon produit par le sang proprement dit, l'érésipele par la bile, l'œdeme par la pituite, & le schirre par la mélancolie; ils appelloient ces quatre tumeurs simples, lorsqu'ils croyoient que chacune d'elles étoit produite par une seule humeur particuliere à l'exclusion des autres; & lorsque ces Tumeurs leur paroissoient compliquées, ils les rapportoient à plusieurs humeurs qu'ils supposoient s'être mêlées. Les Chimistes prétendent déduire toutes ces differences du different mélange des principes qu'ils suppose nt dans le sang. Nous les déduirons du simple dérangement de la circulation, & nous les distinguerons les unes des autres par leurs propres signes. Lorsque le phlegmon est joint à l'érésipele, la Tumeur s'appelle Phlegmon érésipelateux, ou bien érésipele phlegmoneux; lorsque l'érésipele est joint à l'œdeme, on le nomme œdemateux. Le phlegmon se joint ou survient souvent au schirre, comme il arrive aux écrouelles enflammées; lorsque le schirre est douloureux, soit à raison d'un phlegmon, ou d'un érésipele, il change de nom, & s'appelle cancer. Toute Tumeur au-dedans de laquelle il se trouve du pus ramassé, se

nomme abcès ; les Anciens confondoient mal à propos ce nom d'abcès avec celui de Tumeur ; car quoique tout abcès soit une Tumeur, toutes les Tumeurs ne sçauroient être des abcès ; la Tumeur contre nature est un genre qui renferme sous soi les abcès, ceux-ci sont des Tumeurs suppurées dans leur interieur. Toutes les especes de gale, les dartres, la teigne, la rache, la petite verole & semblables sont aussi des Tumeurs accompagnées de suppuration, qui se manifeste au dehors par les crevasses de la peau. Il y a de plus certaines Tumeurs compliquées, qui degenerent souvent en gangrene & en sphacele, comme le charbon & le panaris.

Nous examinerons dans ce Traité chacune de ces Tumeurs en particulier. Il suffit à present de faire remarquer que toute Tumeur ne sçauroit être contre nature, si elle ne blesse les fonctions de la partie affectée, & c'est à cet égard seulement qu'une simple verrue peut être quelquefois regardée comme Tumeur contre nature, par rapport à sa grandeur & à sa situation, par exemple, une grosse verrue située entre les doigts de la main, l'empêche de se resserrer, quand elle est aux paupieres, elle blesse la vûe en tenant les yeux trop ouverts, ou en les empêchant de se fer-

mer, suivant qu'elle est située. On doit penser de même des taches de rousseur qui se forment sur la cornée & lui font perdre sa transparence naturelle. Les ganglions qui viennent sur les tendons, blessent l'action du muscle, lorsqu'ils sont gros & mal placez ; de même les envies mal placéespeuvent quelquefois blesser les actions des parties qu'elles occupent, mais comme cela n'arrive pas ordinairement, on ne s'avise pas de parler de ces Tumeurs, lorsqu'on ne se propose que de traiter de la Médecine pratique ; celle-ci se doit établir sur la structure des parties plûtôt que sur la fiction des hypotheses.

Tout notre corps n'est qu'un composé de vaisseaux & d'humeurs ; ainsi une de nos parties solides ne peut pas se tumefier contre nature, qu'il n'y ait des vaisseaux qui se dilatent au-delà de leur état naturel, & que les autres ne soient comprimez ; ces vaisseaux en se rompant épanchent les humeurs, alors la situation naturelle des vaisseaux & des humeurs se dérangent ; si ce dérangement se fait presque tout d'un coup, on l'appelle fluxion, s'il ne se fait que peu à peu, on l'appelle congestion ; les Tumeurs qui se font par fluxion sont ordinairement chaudes, celles qui se font au contraire par congestion sont

le plus souvent froides ; le phlegmon & l'érésipele s'appellent Tumeurs chaudes, à cause de la grande chaleur que l'on y ressent ; l'œdeme & le schirre au contraire s'appellent froides, à cause du peu de chaleur naturelle qui s'y trouve ; toutes les Tumeurs humorales peuvent être produites & entretenues par la trop grande quantité ou par le vice particulier des humeurs qui se ramassent ordinairement dans la partie la plus foible où la Tumeur se forme ; les humeurs qui péchent par la trop grande quantité circulent difficilement, elles distendent les vaisseaux qui y ont le plus de disposition, & donnent lieu à la Tumeur ; la même maladie survient aussi le plus souvent de quelque cause exterieure, telles que sont un coup, une chûte, une violente & longue situation, une distortion, une trop grande compression, & autres semblables. Les humeurs & les vaisseaux se dérangent par l'abus ou le mauvais usage des choses non naturelles ; & c'est proprement par là que nos parties se trouvent disposées à produire les Tumeurs.

Diagnostic.

La Tumeur contre nature se connoît par la vûe & par le toucher, le phlegmon

est élevé, il a sa circonference fort distincte, il est rouge, chaud, dur, accompagné d'un sentiment de douleur & de pulsation. L'érésipele est une Tumeur superficielle accompagnée d'une couleur rouge de rose, qui change par la compression, il est fort chaud & mol. L'œdeme n'est pas si tumefié que le Phlegmon, mais il est plus étendu, il est sans douleur, blanc & mol. Le schirre est dur au toucher, froid & indolent; quand la partie tumefiée est d'une part circonscrite, ferme & constamment rouge; & quand d'un autre côté la même Tumeur ne s'étend que superficiellement, qu'elle cede facilement au toucher, qu'elle change de couleur lorsqu'on la comprime, & qu'elle est également chaude par tout; c'est alors une Tumeur composée de phlegmon & d'érésipele, qui s'appelle phlegmon érésipelateux, ou érésipele phlegmoneux, selon que les uns ou les autres de ces signes prédominent. Si les signes de l'érésipele qui viennent d'être énoncez se trouvent dans une partie singuliere & principale; par exemple sur tout le visage, & que les parties voisines comme le col, les oreilles soient froides, blanches, molles & indolentes, c'est un érésipele œdemateux. On dit de même qu'un phlegmon est œdemateux,

lorſque les parties qui ſont à la circonference d'un phlegmon ſe trouvent œdemateuſes, quand aux environ d'un ſchirre les parties de la peau ſont affectées des ſignes du phlegmon, de l'éréſipele ou de l'œdeme, la Tumeur ſe nomme ſchirre phlegmoneux, ou éréſipelateux, ou œdemateux.

Par les propres ſignes des abcès & des ulceres, on connoit aiſément ſi la Tumeur eſt compliquée avec ſolution de continuité; dans l'abcès il y a un amas de pus caché, au lieu que le pus ſort toujours de l'ulcere; le pus ne peut pas s'être amaſſé dans une partie & en ſortir qu'il n'y ait ſolution de continuité; lorſque les puſtules de la petite verole paroiſſent, ce ſont des petites éréſipeles; lorſqu'elles ſont déja tumefiées, ce ſont des phlegmons; la ſupuration commençant, ce ſont des abcés, & les puſtules ouvertes, ce ſont des ulceres. L'on peut dire la même choſe de la gale, de la teigne, & des croutes lactées; tout abcès eſt une Tumeur compliquée, mais toute Tumeur n'eſt pas abcès.

Le phlegmon, le ſchirre & l'emphiſême ſont durs & réſiſtent au toucher, ce qui n'arrive à l'emphiſême, que lorſque les vents ne peuvent s'échapper ailleurs; l'œdeme naturellement blanc cede à la

compreſſion du doigt, ſans changer ſa couleur, au lieu que l'éréſipele rouge naturellement, blanchit en cedant à la compreſſion du doigt, & il roule de lui-même d'une partie à l'autre; l'emphiſême ſonne lorſqu'on frappe deſſus avec la main, ce que ne font pas les autres Tumeurs, cela vient dans l'emphiſême de ce qu'il eſt produit par des vents ramaſſez.

Vous connoitrez ſi la Tumeur eſt produite par luxation ou par fracture, en ce que les os ſont luxez ou rompus en un inſtant, & en même tems les actions ſont bleſſées, au lieu que les Tumeurs humorales ne paroiſſent que peu à peu, & ne bleſſent l'action qu'après être parvenues à un certain point de groſſeur, qui gêne ſenſiblement le cours des liqueurs, comme la ſituation des os eſt changée tout d'un coup dans les luxations & dans les fractures, la Tumeur paroit d'abord, & elle eſt acompagnée de douleurs lorſqu'on remue la partie malade; les Tumeurs humorales au contraire parcourent leurs quatre tems ordinaires, lors mêmes qu'elles ſurvienent, comme il arrive très-ſouvent aux luxations & aux fractures negligées; pour diſtinguer alors ces maladies, on doit s'en tenir au rapport du malade ou des aſſiſtans, ſi l'on eſt appellé trop tard; lorſque

la tumeur eſt produite par une veritable hernie, par une chûte de matrice, par une deſcente de l'anus, on la diſtingue des Tumeurs humorales, en ce qu'elle ſe fait tout à coup, & que la partie peut ſe replacer en ſon état par une compreſſion exterieure ou par une ſituation particuliere, à moins que la partie ſolide déplacée ne ſoit trop gonflée, enflammée ou abſcedée; & il y a pour lors une complication du déplacement avec une Tumeur humorale.

Prognoſtic.

Il faut conſiderer quatre tems dans les Tumeurs humorales, ſçavoir leur commencement, leur augmentation, leur état ou plus haut degré, & leur déclin. Dans le commencement, quand la Tumeur ne fait que de naître, les ſymptomes en ſont legers; dans l'augmentation la Tumeur croît ſenſiblement & les ſymptômes auſſi; elle eſt dans ſon état lorſque la Tumeur conſerve ſa grandeur, & que les ſymptômes ſont les plus violens; elle eſt dans le déclin lorſque la Tumeur diminue avec ſes ſymptômes. Les Tumeurs chaudes parcourent leur tems promptement, on les appelle à cauſe de cela maladies aigues; les foibles au contraire ſont appellées chroniques, parce

qu'elles durent long-tems & se terminent difficilement.

Les Tumeurs se terminent par ces quatre voyes, résolution, suppuration, endurcissement & gangrene. L'on connoit la résolution par la grande transpiration qu'on remarque dans l'emplâtre résolutif appliqué sur la partie où il y a une espece de rosée qui en découle, & sur-tout si la partie demange. Vous connoitrez que la suppuration se fera par la grandeur des symptômes, sçavoir par une grande douleur, une chaleur brulante & un sentiment de pulsation qui l'accompagnent, s'il survient une fiévre erratique, ou que celle qui y étoit augmente sans aucun ordre, si on ressent des frissons irreguliers par tout le corps, cela marque une grande suppuration, ou bien que celle qui se fait est dans une partie très-sensible; le pus étant une fois formé, les symptômes diminuent, la Tumeur s'amollit, & pour lors on sent le pus & la fluctuation avec le doigt, qui sont les signes propres de l'abcès.

Vous connoitrez que la Tumeur s'endurcit, lorsqu'elle devient sensiblement plus petite & plus dure, ce qui vient de ce que les particules les plus subtiles de l'humeur croupissante se sont dissipées par la transpiration, ou lorsque les plus tenues

ſont repriſes par la maſſe du ſang, & que les plus craſſes ſont reſtées, l'on connoit que la partie ſe gangrene par le changement de couleur, par la vehemence de la douleur & par le changement ſubit de la partie de dure en molle. La gangrene ſera faite lorſque ces douleurs ceſſeront, que le ſentiment ſera fort obſcur & la Tumeur livide; lorſque la partie eſt tout à fait privée de ſentiment, qu'elle eſt noire, ayant une odeur cadavereuſe & puante, on conclud qu'elle eſt ſphacelée. De toutes les manieres dont ſe terminent les Tumeurs, la meilleure eſt celle qui ſe fait par réſolution, enſuite celle qui ſe fait par ſuppuration, il eſt toujours mauvais qu'elles s'endurciſſent, & le pis de tout eſt que la partie périſſe par la gangrene & le ſphacéle.

Il faut porter un prognoſtic different des Tumeurs ſelon les differentes cauſes & la partie affectée; par rapport aux cauſes, les Tumeurs ſont ſalutaires, malignes & peſtilentielles, il y en a de veneriennes, quelques-unes d'héréditaires & la plûpart accidentelles, eû égard à la partie affectée; les Tumeurs ſont plus dangereuſes à la face & dans le goſier qu'ailleurs, elles ſont auſſi plus dangereuſes dans les parties membraneuſes & dans les

articles proche les tendons & les os, que dans les parties charnues, & ainsi des autres, selon que les parties sont plus ou moins sensibles & délicates ou nécessaires à la vie

Curation.

On ne doit pas traiter toutes les Tumeurs de la même maniere; il y en a qu'il faut abandonner au seul soin de la nature, d'autres qu'on doit tâcher de résoudre, d'autres qui doivent suppurer, il y en a qu'on doit emporter de leur place.

Vous abandonnerez au soin de la nature celles que vous croirez critiques, & qui apporteront du soulagement au malade, comme la petite verole & la rougeole benignes, par lesquelles le sang prend un nouveau cours sans produire aucun fâcheux symptôme; les Parotides quoiqu'ordinairement critiques, arrivent au commencement des fiévres malignes avec augmentation de symptômes, on doit pour lors les résoudre; si au contraire elles arrivent dans le déclin de la maladie, les symptômes diminuant, on les doit faire suppurer. On ne doit jamais résoudre les bubons veneriens, mais toujours les faire suppurer, on croit par là se garantir de la Verole, ce qui arrive cependant très-ra-

rement. Les Tumeurs peſtilentielles comme le charbon & l'anthrax, les venimeuſes comme celles qui ſont faites par la morſure d'une vipere, d'un chien enragé, du ſcorpion, & de la tarentule, demandent d'être ſcarifiées, cauteriſées & non réſoutes ni ſuppurées.

Les autres Tumeurs humorales doivent être traitées differemment en divers tems, les unes lorſqu'elles ſe font, il faut empêcher que les humeurs ne tombent ſur la partie tumefiée & qu'elles n'y croupiſſent, il faut pour cela diminuer la quantité du ſang pour faire révulſion; lorſque les Tumeurs ſont déja faites, il faut travailler à les réſoudre s'il eſt poſſible.

Si elles ſe font par fluxion, il faut deſemplir les vaiſſeaux ſanguins, & temperer le mouvement de circulation; on doit dans les contuſions comprimer la partie affectée, la munir des défenſifs, comme l'on dit ordinairement, afin que la Tumeur n'augmente plus, & puiſſe peu à peu diſparoitre. Si les Tumeurs au contraire ſe font par congeſtion, on ne doit point ſaigner, ni arrêter le mouvement de circulation, encore moins comprimer la Tumeur, ce qui ſeroit très-nuiſible, on doit s'attacher à déſemplir les vaiſſeaux limphatiques, & détourner la congeſtion en

évacuant par des purgatifs, des sudorifiques, des aperitifs & des diurétiques.

Dans le phlegmon & l'érésipele naissans, on doit réiterer souvent la saignée selon la grandeur de la maladie, les forces du malade, son temperament & la saison de l'année, de peur que les humeurs ne se portent trop dans la partie affectée, & ne s'y extravasent, on doit encore arrêter le trop grand mouvement de circulation par des rafraichissemens selon la necessité; au contraire lorsque les Tumeurs sont froides comme l'œdeme & le schirre, on doit provoquer le mouvement du sang, évacuer la trop grande quantité des sérositez, ou briser la limphe trop grossiere qui en gêne le cours.

Il survient quelquefois des phlegmons & des érésipeles aux contusions; pour les prevenir on doit comprimer la partie, ou la munir d'un défensif immediatement après le coup reçu, par là vous empêcherez le grand abord des humeurs sur la partie.

Lorsque les quatre Tumeurs dont nous avons parlé ci-dessus, sont en leur état, le principal secours qu'on leur doit apporter, c'est de tâcher de les résoudre, ayant toujours égard à la suite des symptômes, que l'on doit adoucir lorsqu'ils sont trop

violens ; c'eſt pourquoi on appaiſera la trop grande douleur par les anodins & les narcotiques, ſur tout s'il ſurvient des convulſions, ayant ſoin de faire préceder les remedes généraux ; que ſi la fiévre ſurvient aux Tumeurs par cauſe ordinaire, on doit l'éteindre en employant les febrifuges, qui ne ſçauroient convenir lorſque la fiévre vient de ſuppuration, il faut toujours avoir égard aux ſymptômes qui peuvent empêcher la gueriſon de la Tumeur.

Pour bien traiter les Tumeurs dans leur déclin, il faut tâcher de réſoudre l'humeur arrêtée, ou bien l'évacuer par la ſuppuration, afin d'éviter un endurciſſement ou prévenir une gangrene & le ſphacéle. On doit donc ſe ſervir d'abord des réſolutifs, s'il paroit enſuite que la ſuppuration veuille venir, on doit l'aider par des ſuppuratifs, juſqu'à ce qu'elle ſoit meure, & l'ouvrir pour lors, ſi elle ne s'ouvre d'elle-même pour en évacuer le pus. Si la partie affectée a de la diſpoſition à la gangrene, on doit ſe ſervir intérieurement des cardiaques & des remedes ſpiritueux, faire des ſcarifications à la partie gangrenée : & l'emporter avec le fer lorſqu'elle eſt ſphacelée. Il y a differentes eſpeces de réſolutifs, de ſupuratifs & de remedes

pour

pour prévenir la gangrene, qui peuvent être utiles ou nuisibles selon la differente nature de la maladie, ses complications, sa cause, sa situation & plusieurs autres raisons dont nous parlerons plus amplement dans la suite de ce Traité en parlant des Tumeurs en particulier.

CHAPITRE II.

Du Phlegmon.

LE Phlegmon est une Tumeur humorale circonscrite avec chaleur, rougeur, tension, douleur & pulsation qui augmente la douleur; on l'appelle parotide lorsqu'il naît derriere les oreilles, bubon lorsqu'il vient à l'aîne, aux cuisses & sous les aisselles, paronichie ou panaris, lorsqu'il vient à la racine des ongles; on met au nombre des phlegmons les furoncles, l'angelure, le cloud, les boutons de la petite verole, la gale, les exanthêmes, & plusieurs autres, généralement tout ce qui s'éleve sur la peau avec une grande tension, rougeur, douleur, chaleur & pulsation, doit être appellé phlegmon.

Cette Tumeur se forme de ce que le sang arrêté dans ses propres vaisseaux gê-

ne le cours de la circulation, de maniere que le nouveau sang qui aborde ne pouvant continuer sa route, force tous les vaisseaux libres de se porter au-delà de leur diametre par de violentes secousses, ce qui produit la douleur pulsative de la partie; celle-ci rougit parce que le sang y passe en plus grande quantité qu'auparavant, & distend excessivement les vaisseaux capillaires; la chaleur se déduit aisément, tant de la quantité du sang dont la partie est surchargée, que de la violence avec laquelle les moindres petites arteres sont secouées; la grande pulsation des arteres & la chaleur excessive du phlegmon cause une espece de fiévre particuliere à cette partie; en ce que la fréquence des pulsations des vaisseaux, ne vient pas tant des contractions du cœur, que du sang qui engorge la partie; la dureté & la tention du phlegmon viennent de cet engorgement de vaisseaux & de leur extrême distention, ce qui rend le tissu de la Tumeur fort serré; sa circonscription dépend des obstacles que le sang trouve à se répandre, parce que venant toujours de nouveau par les arteres, il est obligé de se ramasser en plus grande quantité dans toute la Tumeur, ce qui paroit évidemment dans l'inflammation des glandes qui se

trouvent répandues sous la peau, comme elles ont une figure ronde & circonscrite, en élevant la peau, elles produisent une Tumeur de même figure, ce qu'on observe constamment dans les bubons & dans les parotides.

Le phlegmon ne sçauroit venir, à mon avis, de ce que les sels du sang se développent dans la partie malade, ni de ce qu'ils se dégagent de leurs soulfres, puisqu'il suffit que le cours du sang y soit gêné, comme on vient de l'exposer, & comme on peut s'en convaincre par cette experience; faites une forte ligature à l'extremité du doigt, vous y verrez bientôt paroitre tous les symptômes du phlegmon, l'extremité du doigt se gonflera, la chaleur, la tention, la rougeur, la douleur & la pulsation surviendront au dessus de la ligature, & tous ces symptômes disparoitront après que la ligature aura été ôtée; les veines étant d'un tissu plus foible & plus délicat que les arteres, n'ont pû renvoyer tout le sang qu'elles avoient reçu pendant le tems que la ligature a subsisté, ainsi la tumeur s'est formée de cela seul qu'il est survenu un obstacle à la circulation du sang, mais après qu'on a ôté la ligature, la circulation s'est rétablie & la Tumeur a disparu, sans qu'il ait été né-

ceſſaire de recourir à certains ſels imaginaires, qui devroient s'être arrêtez à l'extremité du doigt ; pour s'envelopper de nouveau dans les ſoulfres du ſang avant la réſolution de la Tumeur ; ſuivant ce principe on ne pourroit jamais réſoudre les Tumeurs, tout phlegmon devroit néceſſairement ſuppurer, s'il étoit vrai qu'il fût produit par des ſels étérogenes développez, & qui concouruſſent enſemble pour fermenter dans le ſang extravaſé, comme on le ſuppoſe.

Les parties qui ont ſouffert une forte contuſion où l'on a fait une grande playe, dont les os ont été caſſez ou luxez, ſont très-ſouvent ſaiſies de fâcheux phlegmons, parce que les vaiſſeaux ſanguins ont été comprimez ou rompus, ainſi le cours ordinaire du ſang y eſt très-gêné ; c'eſt par la même raiſon qu'il ſurvient ſouvent des phlegmons aux gencives & aux articulaculations, en conſequence des vives douleurs des dents & de la goutte ; les glandes ſe tumefient plus ſouvent que les autres parties du corps, parce que leurs vaiſſeaux ſont entortillez & repliez les uns ſur les autres, ce qui fait qu'à la moindre occaſion ils peuvent ſe comprimer de maniere à gêner le cours des humeurs qui roulent dans leur tiſſu interieur ; d'ailleurs

commme la plûpart des glandes ſont compoſez de vaiſſeaux limphatiques très-délicats, lorſque les humeurs s'y portent en trop grande quantité, elles farciſſent les petits vaiſſeaux; ſi ces humeurs ſont trop épaiſſes, elles bouchent les vaiſſeaux ſanguins; c'eſt ainſi que les amigdales & les parotides ſe tumefient lorſque la ſalive eſt trop groſſiere, & que la limphe trop épaiſſie produit des bubons.

Diagnoſtic.

Bien des gens prétendent que l'inflammation & la phlogoſe ſont des eſpeces de phlegmon, je ne ſçaurois en convenir, parce que l'inflammation n'eſt pas eſſentiellement accompagnée d'une Tumeur apparente & circonſcrite, telle qu'on doit la trouver toujours dans le phlegmon; l'inflammation eſt un genre qui renferme ſous ſoi la phlogoſe, le phlegmon & l'éréſipele; la phlogoſe eſt une ſimple inflammation ſans Tumeur apparente; l'éréſipele eſt une Tumeur ſuperficielle; le phlegmon eſt une Tumeur élevée avec circonſcription; par ce moyen on pourra diſtinguer aiſément la phlogoſe, l'éréſipele, & le phlegmon. L'on connoit l'inflammation par la rougeur, la chaleur & la douleur qu'on obſerve toujours dans les phlogoſes,

dans l'éréſipele & dans le phlegmon ; il y a d'autres ſignes qui ſervent à diſtinguer ces deux Tumeurs, le phlegmon réſiſte au toucher ſans changer de couleur, il eſt toujours accompagné de douleur & de pulſation ; l'éréſipele cede au toucher, il blanchit lorſqu'on le comprime, & reprend auſſitôt ſa couleur de roſe, il eſt chaud, mais il n'y a point de pulſation, le phlegmon ne change jamais de place ; l'éréſipele au contraire change fort ſouvent & paſſe d'une partie à l'autre.

On diſtingue le phlegmon du ſchirre ſimple, non pas tant par la dureté & la tenſion, que par l'inflammation, la douleur, & la maniere d'où elle vient ; le phlegmon dans ſon commencement eſt toujours rouge, chaud, douloureux, & ſe produit par une prompte fluxion ; le ſchirre au contraire ſe fait par congeſtion peu à peu & ſans douleur, il ne s'enflamme point à moins qu'il ne ſoit joint avec un phlegmon ; vous diſtinguerez le phlegmon d'avec l'œdeme, en ce que l'œdeme n'a pas une circonference ſi diſtincte, qu'il eſt mol, blanc & ſans douleur. Pour bien connoître quand le phlegmon, l'éréſipele, le ſchirre & l'œdeme ſe compliquent, il n'y a qu'à ſe rappeller les ſignes particuliers de ces quatre Tumeurs, comme

nous l'avons fait remarquer dans le Chapitre précedent.

Prognostic.

Le simple phlegmon est une maladie aigue, rarement salutaire, souvent dangereuse, & quelquefois mortelle; elle est aigue, parce que comme la circulation du sang se trouve gênée dans la partie affectée, il est nécessaire que la Tumeur soit résolue au plûtôt, ou bien que les petits vaisseaux sanguins se rompent & viennent à suppuration, alors il se fait un phlegmon suppuré ou compliqué, qui dégenere en une autre maladie.

Quelquefois les petites veroles sont salutaires lorsqu'elles sortent facilement, qu'elles suppurent promptement, & qu'elles ne sont point accompagnées de fâcheux symptômes; elles sont au contraire dangereuses, lorsqu'elles sortent difficilement, & qu'elles suppurent de même, lorsqu'elles sont élevées tout d'un coup & que leur suppuration, qui étoit commencée s'arrête pour un tems ou sans retour, & que de plus les mauvais symptômes augmentent, alors la petite verole devient mortelle.

Dans l'Esquinancie le gonflement des amigdales ou des parotides empêchent la

déglutition & la reſpiration, ainſi lorſqu'on manque de réſoudre promptement ce phlegmon, il peut étouffer bien-tôt le malade; le phlegmon eſt donc pour lors une maladie aigue toujours dangereuſe, quelquefois mortelle, non ſeulement par lui-même, mais par rapport à ſes ſymptômes.

Lorſque les parotides qui ſurviennent aux fiévres laiſſent la gorge libre, elles ne ſont pas plus dangereuſes que les autres phlegmons; ſi au contraire elles preſſent le goſier des deux côtez, elles ſont toujours dangereuſes & le plus ſouvent mortelles. Si elles ſurviennent à une fiévre maligne, & que lorſqu'elles naiſſent les ſymptômes de la fiévre diminuent, on peut tirer un bon prognoſtic pour le malade.

Outre le phlegmon malin, il y en a de peſtilentiels & de venimeux; les peſtilentiels ſont des maladies épidemiques qui font mourir la plûpart de ceux qui en ſont attaquez; les venimeux qui viennent de la morſure des viperes, du ſcorpion, de la tarentule, & autres ſemblables ſont mortels, à moins qu'on n'y apporte promptement du ſecours; ceux qui viennent dans l'aîne par un coit impur, connus ſous le nom de poulins, s'appellent proprement bubons veneriens, lorſqu'on les guerit par voye

voye de résolution, ils donnent toujours la verole, ils la donnent aussi très-souvent quoiqu'on les ait bien ouverts & fait supurer pendant long-tems; le sang est ordinairement infecté du venin verolique, avant que le bubon venerien paroisse.

Curation.

Les Phlegmons, qui ne peuvent avoir aucune suite fâcheuse, doivent être abandonnez au soin de la nature, sur tout quand ils sont petits, comme les petites veroles benignes, qui n'ont point de fâcheux symptômes; si au contraire ils sont trop grands ou dangereux, on doit les faire supurer au plutôt, comme sont les parotides critiques & salutaires; les dangereuses & les mortelles doivent être ouvertes sur le champ, on doit ouvrir aussi les phlegmons venimeux, de peur que le venin n'infecte davantage le sang, & pour qu'il sorte au plutôt avec le pus ou la sanie. Dès le commencement on doit résoudre & réprimer certains phlegmons dont l'accroissement menace les malades d'un extrême danger, comme les Tumeurs des amigdales dans l'esquinancie, qui enleve bien-tôt son malade.

Pour se conduire avec ordre dans la guérison de cette Tumeur, il faut consi-

derer si le phlegmon se forme, ou s'il est déja formé ; lorsqu'il se forme par une contusion, on doit arrêter d'abord la fluxion, en munissant la partie de quelque défensif & d'un bandage qui puisse comprimer, on employe pour cet effet des pieces de linge ou compresses trempées dans un blanc d'œuf battu, on y applique aussi ce que les Anciens appelloient des repercussifs, qui sont l'emplâtre *pro fracturis*, le bol d'Armenie, le sang-dragon, la terre sigillée, le mastic, l'alun, le colcotar ; on en fait une mixtion avec le blanc d'œuf sous cette formule.

Prenez du bol d'Armenie, de la terre sigillée & du sang-dragon, de chacun deux parties, du mastic & de l'alun de roche, de chacun une partie, du colcotar, demi partie ; faites du tout une poudre très-fine, qu'on battra avec une suffisante quantité de blancs d'œufs pour un défensif qu'on appliquera sur la partie contuse.

Ces sortes de secours, qui peuvent éloigner le phlegmon de la partie contuse, seroient très-nuisibles au plegmon naissant qui viendroit de lui-même, & sur tout lorsqu'il provient d'une glande tumefiée : il ne faut donc pas dans ce dernier cas appliquer aucun défensif sur la partie tumefiée, de peur de comprimer les vais-

seaux, & gêner la circulation, on doit au contraire faire circuler les humeurs, & prévenir l'engorgement des vaisseaux par des fréquentes saignées & par une diéte exacte. On se servira des médicamens alterans & des évacuans qui conviennent à la qualité des symptômes & de la cause; la saignée est ici d'un grand secours, elle diminue la quantité du sang, en faisant révulsion ou dérivation; on doit la réïterer selon le besoin trois à quatre fois par rapport aux forces du malade, à la grandeur de la Tumeur, & au danger des symptômes; dans une esquinacie par exemple, on doit faire saigner de quatre en quatre heures, crainte que le malade ne soit suffoqué; trois ou quatre saignées faites consécutivement les unes après les autres, qui se suivent de fort près, soulagent bien plus que huit ou dix, entre lesquelles il y auroit beaucoup d'intervale; on doit donner aux heures commodes des lavemens émollients, & laxatifs, lorsque le malade n'ira point du ventre, afin de rendre la circulation plus libre.

Lorsque le phlegmon est accompagné de violentes douleurs, que la fiévre y survient avec des veilles continuelles & le délire, on doit moderer le grand mouvement du sang par des rafraichissemens,

des incraſſans, des anodins, des narcotiques; pour cet effet on ordonne des juleps rafraichiſſans, ou des émulſions ordinaires, y ajoutant un grain de laudanum, ou demie once de ſirop de pavot blanc; que ſi cette premiere doſe de narcotique ne ſuffit pas, on doit la réïterer, ou l'augmenter peu à peu ſelon la violence de la douleur & la prudence du Medecin; les narcotiques ne ſoulagent gueres, lorſque le corps eſt d'ailleurs mal diſpoſé, & que les premieres voyes ſont trop remplies, dans ce cas il faut avoir ſoin de purger ſouvent avec des remedes doux; dans tous les phlegmons les violens purgatifs échauffent, donnent trop de mouvement au ſang, & augmentent ſouvent la fluxion; on peut donc preſcrire un doux purgatif à peu près comme celui qui ſuit.

Prenez de la rhubarbe choiſie, caſſée par petits morceaux, demie dragme, de pulpe de caſſe récemment tirée, une once; ayant enveloppé la rhubarbe d'un linge lâchement plié, faites bouillir ces deux drogues pendant un quart d'heure dans une ſuffiſante quantité de décoction de tamarins gras, & dans ſix onces de cette décoction filtrée vous diſſoudrez une once & demie de manne graſſe, & demie dragme de ſel végetal pour une potion à prendre le matin à jeun.

Pour appliquer des topiques convenables, il faut considerer avec attention en quel état est la Tumeur ; dans son commencement les résolutifs conviennent, pour redonner la fluidité aux humeurs & résoudre la Tumeur, s'il est possible ; dans cette vûe on doit avoir égard aux differens accidens qui l'accompagnent, tels que sont la chaleur, la douleur, la grande sechereſſe des vaiſſeaux ou leur trop grand relâchement ; tout cela pouvant empêcher le cours libre du sang ; & c'est ce qui fait que certains remedes donnez en un tems soulagent, tandis qu'ils nuisent dans un autre. Ainsi lorsque la douleur du phlegmon sera grande, & la partie fort échauffée, on doit se servir des résolutifs faits avec du lait chaud, le cataplasme de mie de pain & de lait, auquel on ajoute le saffran commun, les huiles de lys, ou d'œuf, ou autre de cette nature ; s'il faut en même tems résoudre les humeurs, & rendre les vaiſſeaux plus fermes, le vin seul chaud ou le pain trempé dedans, ou bien une décoction des plantes aromatiques dans le vin conviennent ; l'onguent d'althæa, l'huile de laurier, de camomille, de melilot, & autre de cette nature, rempliſſent les mêmes intentions. Si on veut en même tems résoudre la Tu-

meur & la dessecher, comme dans le phlegmon œdémateux, on doit se servir ou d'eau de vie, ou d'esprit de vin seul ou camphré, quelquefois des esprits volatils de sel armoniac, d'urine, de crane humain, de même que des huiles fétides des animaux, de l'urine tiéde & plusieurs autres semblables.

Pendant l'usage des differents résolutifs ci-dessus marquez, qu'il faut sçavoir changer à propos, suivant le different besoin, on doit observer lequel a le mieux réussi, pour lui donner la préference en le continuant plus long-tems. Si par ces remedes la partie malade transpire aisément, on se contentera d'appliquer des simples compresses imbues de la liqueur convenable, soutenue par des bandages, tenant la partie bien couverte, que s'il faut la faire mieux transpirer, on peut y appliquer l'un de ces cataplasmes.

Prenez une livre de mie de pain blanc, & deux livres de lait de chevre récemment tiré, faites cuire le tout jusqu'à consistence de cataplasme, & le remuant de tems en tems, y ajoutant sur la fin une pincée de saffran réduit en poudre, & deux onces d'huile de lys. Ce cataplasme convient principalement pour calmer la douleur du phlegmon accompagnée d'une chaleur excessive.

Prenez trois livres de bon vin rouge, une livre & demie de pain ordinaire coupé à petits morceaux ; faites cuire le tout jusqu'à consistence de cataplasme ; ajoutez-y sur la fin de la coction environ une once de bonne eau de vie, & faites du tout un cataplasme résolutif qu'on renouvellera de tems en tems, pour qu'il ne se desseche pas sur la partie, ce cataplasme est résolutif & humectant.

Prenez des feuilles de parietaire mondée une poignée, battez-les dans un mortier de marbre, en y ajoutant peu à peu une suffisante quantité d'eau de vie ou d'esprit de vin, pour faire un cataplasme résolutif & dessicatif que vous appliquerez chaudement.

Après avoir marqué les remedes qui conviennent au phlegmon dans son commencement & dans son augmentation, il faut parler de ceux qui lui conviennent, lorsqu'il est dans son état & sa déclinaison ; dans l'état on doit toujours insister aux résolutifs, à moins que la Tumeur ne vienne à suppuration. La curation des Tumeurs humorales varie si fort par l'application des topiques résolutifs, que les plus habiles Chirurgiens y sont trompez ; on a vû quelquefois des phlegmons résister aux plus fort résolutifs, & ceder aux plus doux, par exemple, dans les phlegmons des mammelles produits par un lait

grumelé ſouvent l'eſprit de vin nuit, quelquefois l'eſprit de ſel armoniac ſoulage beaucoup, & la ſimple urine tiéde réſoud ſouvent ces ſortes de phlegmons des mammelles, lors même que vous auriez cru qu'ils fuſſent dans leur état ou dans leur déclin & prêts à ſuppurer, l'eſprit de vin coagule le lait, tandis que l'eſprit volatil du ſel armoniac le diſſout, l'une & l'autre de ces liqueurs donnent du mouvement au ſang, piquotent les nerfs, & affermiſſent les vaiſſeaux; l'urine au contraire diſſout peu à peu le lait concret, & relâche la partie trop tendue & engorgée de ſang, qui doit rouler dans le tiſſu de la peau.

Lorſque le phlegmon eſt dans ſon déclin, & qu'il tend à la ſuppuration, on doit ſe ſervir des remedes qu'on appelle ſuppuratifs ou maturatifs, dont les uns ſont ſecs, & les autres mols, les premiers en retenant interieurement la tranſpiration, mettent en mouvement les humeurs extravaſées & croupiſſantes hors des vaiſſeaux, les ſeconds leur donnent du mouvement auſſi, mais c'eſt en diviſant leurs parties les plus ſubtiles.

La ſuppuration eſt un ouvrage de la nature, & non pas de l'art, le ſang contenu dans les vaiſſeaux coupez ſe convertit en

pus, non parce qu'il pourrit, comme il arrive dans la gangréne & dans les cadavres, mais parce qu'il eſt agité continuellement par l'oſcillation des vaiſſeaux des parties voiſines qui conſtitue leur chaleur naturelle; pour s'aſſurer que toute ſuppuration dépend de la chaleur naturelle ou de l'oſcillation des parties qui environnent le ſang extravaſé, il ſuffit de remarquer qu'il ne ſe fait jamais de pus que dans un animal vivant, & que les ſuppurations varient d'elles-mêmes, ſuivant la différente oſcillation des vaiſſeaux ſanguins plus ou moins forte, comme nous l'avons fait remarquer dans la diſſertation préliminaire.

Toutes les fois donc qu'on voudra faire ſuppurer le phlegmon, comme au cloud & au furoncle, pour ſoutenir l'oſcillation des vaiſſeaux, vous appliquerez ſur la Tumeur des maturatifs ſecs, tels que ſont l'emplâtre diachilum ſimple & compoſé, l'emplâtre de mucilage, de diapalme, de la poix navalle diſſoute dans l'huile, & pluſieurs autres de cette nature; lorſqu'il ne ſuffit pas de ſoutenir l'oſcillation, mais qu'il faut de plus mettre en mouvement les humeurs trop pareſſeuſes, comme aux Parotides & aux Bubons, on doit ſe ſervir des maturatifs mols; on a accoutumé

de les composer avec des feuilles d'althea, de mauve, de branc-ursine, d'oignons de lys blanc, de fleurs de camomille, de melilot, de farines de lin, de fenugrec, des figues, des pois chiches, des oignons & autres semblables, auxquels on peut ajouter l'onguent basilic sous cette formule.

Prenez des feuilles de mauve & de guimauve de chacune demie poignée, des fleurs de melilot, & de camomille, de chacune une pincée, des racines de lys blanc, & des oignons cuits sous la cendre, de chacun deux onces, faites cuire le tout dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, jusqu'à putréfaction, ensuite pilez le tout dans un mortier, & ajoutez-y des farines de semence de lin & de fenugrec de chacune une once, avec deux onces de basilicum, dont vous ferez un cataplasme.

Quelquefois la branc-ursine seul pilée, ou les seuls oignons cuits sous les cendres, & les feuilles d'ozeille cuites de même, suffisent pour faire venir les phlegmons à suppuration. On se sert aussi dans le phlegmon des gencives des seules figues grasses coupées par le milieu, & appliquées sur la partie malade ; de tous les cataplasmes maturans ou suppuratifs que j'ai employés dans la pratique, je n'en ai pas trouvé de

meilleur & de plus universel que celui qui suit.

Prenez de la vieille theriaque, du levain & du suppuratif ordinaire, parties égalles; mélez le tout exactement, en y ajoutant peu à peu du bon vinaigre en suffisante quantité, pour faire un cataplasme mol.

Quoique ces remedes s'employent ordinairement dans la vûe de résoudre le Phlegmon, ils ne laissent pas quelquefois d'en avancer la suppuration, ils le résolvent, lorsque le sang est encore dans ses propres vaisseaux, au lieu qu'ils le font suppurer, lorsque les vaisseaux déchirez laissent un vuide pour le pus dans l'entre-deux des vaisseaux; il faut donc être attentif à découvrir si la suppuration se forme; l'on conjecture qu'elle est faite par la molesse de la Tumeur, par une espece de blancheur ou d'œdeme qui y survient, & par la fluctuation du pus que l'on sent avec le doigt. Lorsque le pus est fait, il faut l'evacuer, de peur qu'il ne gagne les parties voisines, & ne fasse des sinus fistuleux, il faut donc ouvrir la Tumeur, si elle ne s'ouvre d'elle-même, & cela dans le lieu le plus mol & le plus bas, si l'abcès est petit & sans sinus, on doit l'ouvrir avec le scalpel; on se sert du caurere potentiel, lorsqu'il faut faire une

grande ouverture, que l'abcès eſt grand & ſinueux ; lorſque la Tumeur eſt ouverte, c'eſt une playe ou un ulcere qu'il faut panſer à la maniere ordinaire avec des digeſtifs convenables.

CHAPITRE III.

De l'Eréſipele.

L'Eréſipele eſt une Tumeur humorale ſuperficielle, accompagnée d'un rouge de roſe & d'une chaleur brulante, à raiſon de quoi on l'appelle la roſe & feu ſacré ; cette maladie eſt quelquefois précedée de la fiévre & des friſſons, & ſouvent la fiévre l'accompagne. L'Eréſipele ſe manifeſte d'abord par ſa rougeur ſur une petite partie de la peau, dans ſon augmentation il s'étend & s'éleve un peu, dans ſon état il s'aplanit & il repréſente aſſez bien une coline aplatie dont les bornes ſont inſenſibles : dans ſon déclin il change de place & va d'une partie à l'autre, laiſſant la derniere fort ſaine En quelqu'endroit que la Tumeur ſoit, ſi vous y appliquez légerement le doigt, l'Eréſipele cede & blanchit ; ſi vous ôtez le doigt, auſſi-tôt la Tumeur reprend ſa

rougeur ordinaire ; il arrive quelquefois que dans ſon augmentation l'épiderme s'éleve en veſſie, pleine d'un ſuc lymphatique ; ces veſſies ſe rompent d'elles-mêmes, la maladie étant guerie toute la ſurpeau de la partie affectée tombe en écailles, & il s'en engendre une autre deſſous.

Toute inflammation vient de ce que le ſang circule difficilement dans la partie malade, ce qui en fait la rougeur & la chaleur ; ces deux ſimptômes arrivent à l'Eréſipele, parce que c'eſt une eſpece d'inflammation ; le cours naturel du ſang eſt gêné dans l'étendue de cette Tumeur, de maniere que la tranſpiration trop abondante, ou trop groſſiere, y eſt conſtamment retenue ; or comme cette limphe excrémenteuſe doit ſe ſéparer ſans ceſſe en abondance, c'eſt préciſément par là que ſon excrétion retenue fomente l'Eréſipele, en ce qu'elle engorge les vaiſſeaux capillaires qui ſervent à la ſéparer.

Quoique le cours du ſang ſoit retardé dans la partie que l'éréſipele attaque, il n'y croupit ni ne s'y extravaſe pas ; ſi le ſang étoit extravaſé, il reſteroit dans la partie, & ne cederoit pas au tact ; dans tout éréſipele le ſang roule puiſque la Tumeur cede facilement à la compreſſion du doigt, que ſa couleur de roſe diſparoît

lors de cette compreſſion, & que la Tumeur change d'une partie à l'autre.

Les vaiſſeaux gonflez dans l'Eréſipele ſont ſi ſouples, qu'ils ſe vuident aiſément par la compreſſion du doigt, mais ils ſe rempliſſent bien-tôt après la compreſſion, parce qu'ils ſont dans leur entier continus avec leur tronc; la ſoupleſſe & la molleſſe de ces vaiſſeaux font clairement voir pourquoi l'Eréſipele ne ſçauroit être accompagné des douleurs pulſatives qui ſe trouvent toujours dans le Phlegmon.

La vive chaleur de l'Eréſipele fait que la limphe qui roule ſous l'épiderme, & que l'on appelle ordinairement corps muqueux, ſe rarefie ſi fort que ſes vaiſſeaux crevent & la ſurpeau ſe ſouleve en petites veſſies; pour s'aſſurer que les vaiſſeaux de la ſurpeau ont été coupez par la ſimple raréfaction du corps muqueux, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y ſuppoſer aucune limphe corroſive, il ſuffira de remarquer que dans preſque toutes les brulures conſiderables la ſurpeau s'éleve en veſſies, elle s'éleve auſſi dans le cadavre par l'approche d'une chandelle allumée, comme on le pratique en Anatomie pour la démonſtration des tégumens.

La cauſe prochaine & immédiate de l'Eréſipele eſt le ſang qui circule difficile-

ment dans la partie, & qui n'y peut transpirer, ce qui fait que les petits vaisseaux sanguins se distendent, que la partie se tumefie un peu, qu'elle rougit & s'échauffe à l'excès; ces accidens n'arrivent, à mon avis, que parce que le sang ne sçauroit pousser la transpiration; une fois que celle-ci s'arrête en quelque endroit, comme il en vient continuellement de nouvelle par le sang qui circule dans la partie, il s'y fait un engorgement de sang, qui constitue l'Erésipele lorsqu'on s'est exposé à un air froid, dans le tems qu'on étoit échauffé, & qu'on transpiroit beaucoup, peu de tems après on est attaqué d'un Erésipele, parce que les conduits de la transpiration ont été bouchez, l'eau froide, la neige & la glace peuvent produire le même effet, en ce qu'elles bouchent aussi les pores de la peau; je ne crois pas que les pores soient bonchez par le nitre aërien, comme on le dit ordinairement, mais seulement de ce que la partie échauffée communique tout à coup de son mouvement aux corps froids, cette perte subite d'oscillation & de mouvement des vaisseaux cutanez, fait que les pores de la peau se bouchent ou se resserent beaucoup, & empêchent la transpiration; les pores étant une fois bouchez, la transpi-

ration retenue gêne le cours du ſang, en trouble le mouvement, & fait augmenter l'oſcillation des petites arteres, de maniere à produire une chaleur brulante, qui perſiſte juſqu'à ce que la tranſpiration ſe ſoit rendue libre; pour lors les vaiſſeaux ſanguins ſe contractent plus librement & le ſang circule avec plus d'aiſance dans la partie, ce qui fait que l'Eréſipele ſe réſout de lui-même, lorſqu'il eſt produit par une cauſe exterieure, & que le ſang eſt d'ailleurs bien conſtitué; lorſque le ſuc de de la tranſpiration eſt trop épais, & qu'il abonde dans toute la maſſe du ſang, de maniere à ne pouvoir s'évacuer dans la même proportion qu'il ſe préſente pour ſortir, il fait des petits efforts ſur les parois de ſes vaiſſeaux ſecretoires, qui produiſent des friſſons par tout le corps, en donnant des ſecouſſes irregulieres aux fibres nerveuſes, & s'arrêtant peu à peu ſur la partie la plus foible il s'y amaſſe en grande quantité, & produit l'Eréſipele, tantôt au viſage, tantôt au col, quelquefois à la partie exterieure de la poitrine, de l'abdomen, aux bras, aux cuiſſes, & à toute autre partie, ſelon qu'elle ſe trouve plus diſpoſée par une cauſe interne ou externe; la tranſpiration qui ſe ramaſſe naturellement ſur la tête s'y rend plus craſſe, celle

celle des aiſſelles plus aqueuſe, celle des pieds plus agitée, celle du viſage eſt la plus tenue & la plus égale, de-là vient que l'Eréſipele paroît tantôt ſur une partie tantôt ſur une autre, ſuivant les differentes qualitez de la tranſpiration ramaſſée; l'Eréſipele attaque plus ſouvent les parties externes que les internes, parce que celles-ci plus chaudes tranſpirent plus librement que les parties externes expoſées à l'air froid, le ſang ſe ſurcharge peu à peu d'une tranſpiration trop groſſiere, à raiſon du mauvais uſage de ſix choſes non naturelles. L'on voit ſouvent de jeunes filles ſujettes aux Eréſipeles de cela ſeul que leurs regles ſont ſupprimées; parce que le lait uterin ne pouvant ſe ſéparer par ſon couloir bouché dans le tiſſu de la matrice, rend la tranſpiration trop abondante & trop groſſiere; ceux qu'on appelle bilieux ſont fort ſujets aux Eréſipeles, non parce que leur bile n'eſt point évacuée, comme on le croit vulgairement, mais de ce que leurs vaiſſeaux & leur ſang trop agitez, ſe troublent à la moindre occaſion.

Il ſurvient des Eréſipeles aux fiévres malignes & peſtilentielles, parce que le ſang dérangé dans ſon cours, ne peut ſe décharger de la tranſpiration; dans la

rougeole & la petite verole, le ſang ſurchargé d'un mauvais ſuc ſe décharge une ou deux fois dans la vie par la voye de la tranſpiration,

Diagnoſtic.

L'Eréſipele ſe connoit facilement par la tumeur ſuperficielle de la partie, qui ne s'éleve pas en pointe, par ſa chaleur brulante, par ſa couleur de roſe, qui change à la compreſſion du doigt, pour lors on l'appelle ſimple; on appelle compoſé celui qui eſt joint à quelqu'autre Tumeur, par exemple l'Eréſipéle ſera phlegmoneux, loſqu'il aura une circonference diſtincte, quelque fermeté & un ſentiment obſcur de pulſation, mais qu'il conſervera toujours une couleur de roſe & une chaleur brulante; on l'appellera Eréſipele œdémateux ou ſchirreux ſelon qu'il approchera plus de la nature de l'œdéme ou du ſchirre, pourvû qu'il tienne plus de celle de l'Ereſipele.

Nous avons déja dit dans le Chapitre précédent par quels ſignes on doit diſtinguer l'Eréſipele ſimple d'avec le phlegmon ſimple; il faut voir de quelle maniere on le diſtingue d'avec le ſimple œdéme & le ſchirre; l'Eréſipéle eſt chaud, rouge & douloureux, l'œdéme au contraire eſt

froid, pâle & indolent; l'un & l'autre cedent au toucher, mais l'Eréſipele change de couleur par la preſſion du doigt, & non pas l'œdéme; on appelle Eréſipele œdémateux lorſqu'il paroît dans les parties voiſines quelques ſignes de l'œdéme. Vous le diſtinguerez d'avec le ſchirre en ce que l'Eréſipele eſt mol, chaud, teint d'un rouge de roſe; le ſchirre au-contraire eſt dur & ne cede point à la compreſſion, il eſt froid & pâle. L'Eréſipele ſera appellé ſchirreux s'il a quelqu'un des ſignes du ſchirre, pourvû que ceux de l'Eréſipele prédominent toujours.

L'on peut diviſer l'Eréſipele en critique & ſymptomatique, le critique eſt celui qui ſurvenant naturellement, délivre le malade des fâcheux accidens, dont il étoit tourmenté, comme dans la rougeole; le ſimptomatique eſt ſimptôme de quelque autre maladie, comme quand il ſurvient aux fiévres malignes, à la goutte, aux playes, aux fractures.

On connoît par la maniere dont ſe fait l'Eréſipele, s'il vient d'une ſimple obſtruction de la peau; vous jugerez qu'il ſera produit par un ſimple reſſerrement de la peau, lorſqu'il naîtra ſans fiévre, ou que celle-ci ſurviendra ſeulement dans l'augmentation de la Tumeur: vous jugerez

qu'il proviendra du dérangement du sang, lorsque des frissons par tout le corps & la fiévre l'auront précedé, pour lors la fiévre accompagne l'Erésipele dans tout son cours, & il survient des Erésipeles qui se succedent les uns aux autres en differentes parties du corps même très-éloignées.

Les hypocondriaques & les scorbutiques sont souvent attaqués d'Erésipeles errans qui sont fomentés par des obstructions rebelles des visceres du bas ventre, ce qui fait que le sang se dérange aisément à la moindre occasion. Vous connoitrez si les Erésipeles proviennent du dérangement du sang par les signes propres des obstructions, & par la mauvaise constitution du malade : vous pourrez juger certainement que le lait uterin concourt à la production de l'Erésipele, lorsque les régles étant supprimées, les Erésipeles arrivent aux tems marquez pour ces évacuations.

Prognostic.

L'Erésipele est une maladie aigue, qui se termine pour l'ordinaire en douze jours souvent en bien, quelquefois en mal ; sa terminaison est salutaire, lorsqu'il est simple & particulier, & qu'il est produit par une cause exterieure, sans que le

cours du ſang ſoit beaucoup dérangé, il ſe termine encore aſſez heureuſement lorſque le ſang ſe décharge d'une tranſpiration trop groſſiere par une eſpece de criſe, & que l'Eréſipele change d'une partie interne à une externe : s'il ſurvient à une affection ſoporeuſe ou à un délire, & que pour lors l'eſprit ſe dégage, & devient plus ſain, on doit le regarder comme ſalutaire. On doit dire la même choſe de la Pleureſie, de la Peripneumie, & autres affections internes, lorſqu'il leur ſurvient un Eréſipele exterieur, au contraire lorſque l'Eréſipele paſſe d'une partie exterieure à une interieure, il cauſe des facheux ſimptômes, ſurtout dans la tête, comme des délires, des affections ſoporenſes ; dans la poitrine des pleureſies, des peripneumies ; dans le bas ventre des cardialgies, des vomiſſemens & des diſſenteries ; ce qu'Hypocrate avoit obſervé lorſqu'il a dit en l'Aphoriſme 25. de la ſixiéme ſection, que c'eſt un mal quand l'Eréſipele rentre du dehors en dedans, au contraire c'eſt un bien, lorſqu'il ſort du dedans au dehors.

Lorſque l'Eréſipele vient dans la matrice d'une femme groſſe, la tranſpiration de ce viſcere retenue fait perir le fœtus, & la matrice diſtendue par l'inflamma-

tion ne peut pas se contracter, d'où vient que l'enfant & la mere perissent ; l'enfant perit par la raison donnée, & le défaut de contraction de la matrice fait que l'enfant ne peut pas sortir ; ce fait est encore conforme à l'observation d'Hipocrate, comme il paroît par l'Aphorisme 43 de la cinquiéme Section.

L'Erésipele universel qui attaque les enfans nouveaux nez est mortel, à raison de la transpiration de tout le corps qui est empêchée ; quel ravage n'excite point le suc de la transpiration dans un corps si tendre, qui étoit auparavant avec une transpiration copieuse & continuelle dans la matrice ? Afin d'éviter un si grand danger, on a accoutumé d'envelopper les enfans nouveaux nez dans des linges fort mollets & bien chauds, & de ne les point exposer au grand air.

L'Erésipele particulier externe n'est point ordinairement dangereux ; s'il est simple, mais s'il est compliqué, le succès en est douteux ; s'il survient à une playe, à un os découvert, à une fracture, ou s'il suppure, Hipocrate nous en annonce le danger, quand il nous dit, Aphorisme 19. Section septiéme, *l'Erésipele qui survient à un découvrement d'os est mauvais*, & dans le suivant il dit, que *quand la sup-*

puration ou la putréfaction ſurviennent à l'Eréſipele, c'eſt un mal.

L'Eréſipele qui ſurvient aux grandes playes, ou aux fractures compliquées eſt très-dangereux; parce que les vaiſſeaux de la partie ſont diſtendus extrêmement par le ſang, & qu'ils battent ou oſcillent trop rudement, ce qui empêche la réunion des parties, ainſi les os découverts ne ſçauroient ſe recouvrir de chairs; c'eſt par la même raiſon que la ſuppuration ne peut pas ſe faire, lorſqu'il ſurvient un Eréſipele aux playes, parce que les vaiſſeaux étant trop diſtendus, ne laiſſent pas couler aiſément les humeurs, ainſi la playe ne ſuppure pas aſſez; or la ſuppuration étant retenue, la gangrene & le ſphacele s'en enſuivent; les fractures demandent des bandages plus ſerrez, l'Eréſipele au contraire demande qu'ils ſoient lâches, afin que la tranſpiration ſe faſſe plus facilement, & c'eſt par-là que l'Eréſipele eſt pernicieux aux fractures compliquées, parce que ou les ligatures trop lâches ſeront nuiſibles aux fractures, ou ſi elles ſont trop ſerrées elles ſeront nuiſibles à l'Eréſipele; ſouvent les médicamens qui conviennent aux playes ou aux fractures, ſont nuiſibles aux Eréſipeles, & c'eſt encore pour cela que les

Eréſipeles qui ſurviennent aux playes, aux fractures & aux os découverts, ſont toujours très-dangereux.

Curation.

Puiſque la partie eſt enflammée & tumefiée dans l'Eréſipele, que le ſang y roule avec peine, & qu'il eſt ſurchargé d'une tranſpiration trop groſſiere, les principales indications doivent être de temperer le mouvement du ſang, de briſer le ſuc trop groſſier de la tranſpiration, & de rendre les voyes plus libres dans la partie affectée. Pour remplir ces indications on doit faire differens remedes, ſelon la differente qualité du ſang, les differens tems de la maladie, & la difference de la partie malade. On doit encore traiter d'une maniere differente l'Eréſipele qui eſt produit ſeulement par une cauſe externe, que celui qui eſt cauſé par un dérangement général de la circulation; dans l'Eréſipele qui commence, ſouvent les cardiaques, les diaphorétiques & les ſudorifiques conviennent; quand il eſt déja fait, il faut ſe ſervir des rafraichiſſemens & des anodins; dans ſon déclin de legers purgatifs doivent être employez. Les topiques dans l'Eréſipele du viſage ſont nuiſibles, tout ce qui eſt huileux, froid, & répercuſſif

répercuſſif l'eſt encore en toute ſorte d'Eréſipele; les remedes qui conviennent lorſqu'il ſe fait, deviennent nuiſibles lorſqu'il eſt fait.

Lorſque le ſang eſt bien conſtitué, & que l'Eréſipele n'eſt produit que par une tranſpiration empêchée, il faut ſe ſervir dans le commencement des remedes capables de faire tranſpirer; pour cet effet on doit ordonner au malade de ſe tenir dans une chambre bien fermée, & de reſpirer un air modérément chaud, évitant avec ſoin le froid; on doit le faire tenir au lit un peu plus couvert qu'à l'ordinaire, & lui preſcrire une diete tenue, on lui ordonnera des cardiaques & des diaphorétiques doux de differentes façons à peu près ſous cette formule.

Prenez des eaux de chicorée & de bugloſe, de chacune trois onces, de poudre de vipere, dix grains, de l'eau de fleurs d'orange, trois cuillerées, avec un peu de confection d'hyacinthe; mêlez le tout, & faites une potion cardiaque que vous agiterez avant de la prendre.

Dans l'augmentation de l'Eréſipele, on doit prendre garde s'il eſt ſimple & ſans danger, ou non; dans le premier cas une ou deux ſaignées ſuffiſent; dans le ſecond au contraire on doit la réiterer, ſelon les

forces du malade & la plenitude des vaiſſeaux, de peur que l'Eréſipele ne ſe complique avec un phlegmon, & que le ſang gêné dans ſon cours ne s'étende dans les parties voiſines, & ne penetre les interieures; dans l'une & l'autre de ces occaſions les lavemens émollients & laxatifs donnez tous les jours conviennent, crainte que les excremens retenus, & endurcis dans les inteſtins, n'empêchent le cours libre du ſang dans les viſceres de l'abdomen, ce qui pourroit fomenter l'Eréſipele, en déterminant le cours du ſang vers la partie malade.

Quand l'Eréſipele eſt dans ſon état, on reſſent une chaleur brulante, qui ſouvent produit des longues veilles, & fait élever l'épiderme en petites veſſies; dans ce cas il faut ordonner les émulſions, & des juleps rafraichiſſans, auxquels on ajoûte, mais avec précaution, des narcotiques; pour boiſſon ordinaire, on ſe ſervira d'une ptiſanne, faite avec les diurétiques froids. Lorſque la maladie ſera dans ſon déclin, on doit ſe ſervir des purgatifs qui déterminent le cours du ſang vers les boyaux, & en déchargent la partie malade.

Lorſque l'Eréſipele a été précedé des friſſons par tout le corps, on a lieu de

ſoupçonner que toute la maſſe du ſang ne ſoit dérangée dans ſon cours naturel ; ainſi dès que l'Eréſipele commence à paroître, que le poulx eſt petit & concentré, ce qui marque que le ſang a beſoin d'être animé, on doit avoir recours aux plus puiſſans cardiaques & ſudorifiques, tels que ſont, par exemple, la vieille theriaque, la confection alkermes, differens bezoards, l'antimoine diaphorétique, l'anthiectique de Poterius, l'ambre gris, la poudre de vipere, ſon ſel, le ſel volatil huileux de Silvius, celui de crane humain qu'on peut ordonner ſous les deux formules ſuivantes.

Potion ſudorifique.

Prenez des eaux de ſcabieuſe, de chardon bénit, & de pavot rouge, de chacun deux onces, d'antimoine diaphorétique récemment préparé & de la vieille theriaque, de chacun un gros, de poudre de vipere, demi gros ; mêlez le tout enſemble, pour en faire une potion ſudorifique, qu'on prendra toute à la fois, & on ſe tiendra dans le lit bien couvert, pour tâcher de provoquer la ſueur.

Potion cordiale.

Prenez des eaux cordiales ci-deſſus mar-

quées, ſix onces, de bezoard oriental & minéral, de chacun vingt grains, du ſel volatil huileux de Silvius, douze grains, d'ambre gris, un grain, avec un peu de confection d'alkermes; mêlez le tout & faites-en une potion cordiale, pour prendre à cuillerées.

On ne doit employer de forts cardiaques, qu'au commencement de la maladie; lorſqu'elle augmente, il faut prendre garde ſi la fiévre s'allume de plus en plus, & ſi l'Eréſipele croît, on ſe contente pour lors des cardiaques les plus doux, les diaphorétiques & les ſudorifiques forts, ne ſçauroient convenir, lorſque la Tumeur s'augmente, comme il arrive ordinairement à meſure que la fiévre s'allume; dans ce cas on doit réïterer les ſaignées, ſe ſervir des remedes rafraichiſſans, des anodins & des narcotiques par le moyen deſquels on moderera le grand mouvement des vaiſſeaux; & on préviendra les inflammations internes, la tranſpiration ſera plus libre; & on donnera lieu à l'Eréſipele de ſe produire avec plus de facilité. On doit ſuivre la même pratique dans la ſortie & le commencement des Eréſipeles, que dans la rougeole & la petite verole, qui dans leur éruption ſont des petits Eréſipeles; lorſque ces érup-

tions ſe font avec facilité, on s'abſtient de la ſaignée, & l'on s'en tient aux legers cardiaques ou ſudorifiques ; lorſqu'au contraire la trop grande fiévre s'oppoſe à ces éruptions, nous ordonnons la ſaignée, & nous rejettons les cardiaques.

Si l'Eréſipele augmente avec des ſimptômes violens, comme des affections ſoporeuſes, des délires, des convulſions, ce qui arrive quelquefois dans la petite verole & dans la rougeole ; pour lors les cordiaux non plus que les ſaignées ne ſuffiſent pas, c'eſt à dire, que ſelon le différent état du malade, & la difference des ſimptomes, il faut avoir recours à des purgatifs plus forts & même ſouvent aux émétiques, afin que donnant des ſecouſſes à tout le corps, la circulation du ſang ſe rétabliſſe, que la tranſpiration trop groſſiere ſe briſe, & que le ſuperflu s'en échappe par le ventre ou par le vomiſſement ; c'eſt le moyen de rendre le progrès de l'Eréſipele plus ſupportable, & le conduire heureuſement à ſon état.

Lorſque l'Eréſipele eſt dans ſon état ; & qu'il eſt joint à un dérangement univerſel, marqué par une grande fiévre ; il n'eſt pas beſoin d'autres remedes, que ceux que nous avons preſcrits : il faut de plus ordonner quelque douce purgation, afin

de briſer peu à peu les humeurs, & les évacuer par les ſelles, par là vous remédierez & à la fiévre & à l'Eréſipele, en ôtant la cauſe de l'une & de l'autre. On peut ordonner une purgation de la maniere qui ſuit.

Prenez du ſenné mondé demie once, de l'anis contus deux pincées, de la graine de lin pilée, environ deux dragmes, du ſel vegetal un gros & demi; infuſez le tout tiéde ſur les cendres chaudes pendant la nuit dans une ſuffiſante quantité de décoction de feuilles de capillaire, de chicorée ou de pimpernelle, dans la colature qui ſera d'une livre de liqueur; vous diſſoudrez deux onces de manne de Calabre, & de l'électuaire de diacartami, deux gros; faites du tout une potion, pour prendre en deux verres, en faiſant boire un bouillon dans l'intervalle d'un verre à l'autre.

Quoique pluſieurs remedes exterieurs, qui conviennent au phlegmon, ſemblent convenir à l'Eréſipele, pour remplir les mêmes indications, & moderer le mouvement des vaiſſeaux & du ſang qui ſe fait dans la partie, & pour rendre ſon cours plus libre, cependant l'experience nous fait voir le contraire, en ce que les topiques, qu'on applique avec ſuccès dans le phlegmon, nuiſent à l'Eréſipele. Le

phlegmon eſt dur, élevé, il a une circonférence diſtincte, & ne paſſe point d'une partie à l'autre, l'Eréſipele au contraire eſt ſouple, mol, & n'a point de circonférence diſtincte, changeant d'une partie à l'autre, ce qui fait que l'Eréſipele ne doit point être comprimé ni chargé d'aucun cataplaſme; lorſque le phlegmon eſt formé, il faut procurer la ſuppuration, dans l'Eréſipele l'indication doit tendre à exciter la tranſpiration; la plûpart des topiques aident à la ſuppuration, ils empêchent & arrêtent la tranſpiration. Dans le commencement de l'Eréſipele les topiques répercuſſifs, les aſtringents & les deſſicatifs deſſechent les vaiſſeaux les plus tendres de la partie affectée, en bouchent les pores, & retiennent la tranſpiration, ce qui gênant davantage le cours du ſang, fait que les vaiſſeaux ſanguins ſe rompent, & que le ſang s'extravaſe, ſe pourrit, produit la gangrene, & enſuite le ſphacele. Lorſqu'on applique du vinaigre pur ou de l'oxicrat ſur l'Eréſipele, on s'en ſent ſoulagé pour un tems, parce que le mouvement des vaiſſeaux ſe ralentit, mais ce ſoulagement coute bien cher, lorſqu'il eſt ſuivi de gangrene, comme il arriva à un Chirurgien de Montpellier, qui voulant calmer la chaleur brulante de l'Eréſipele

qu'il avoit au pied, y mit du vinaigre ordinaire pendant quelques jours, au bout deſquels la gangrene & le ſphacele s'y mirent ſi fort, qu'on fut obligé de lui couper le pied. Il faut auſſi prendre garde de n'apliquer aucun réſolutif ſur l'Eréſipele, parce que le ſang qui croupit dans la partie, & qui s'y rarefie par le moyen du réſolutif avec plus de violence, pourroit faire rompre les vaiſſeaux, & produire par-là les accidens dont nous avons parlé ci-deſſus. Les huiles ſont toujours pernicieuſes aux Eréſipeles, tant parce qu'elles relâchent trop de vaiſſeaux déja foibles & relachez, que parce qu'elles bouchent les pores de la tranſpiration. Fabricius Hildanus dans l'obſervation 82. de la premiere Centurie dit, qu'un payſan étant attaqué d'un Eréſipele phlegmoneux à la main gauche, ſe frotta pendant quelques jours la main & le bras d'huile roſat, ce qui lui cauſa de grandes douleurs, augmenta l'inflammation & les autres ſimptômes de telle ſorte que toute ſa main ſe gangrena.

Il n'y a donc aucun topique qui ne ſoit pernicieux à l'Eréſipele. On ne doit point ouvrir les veſſies qui s'y forment par deſſus, encore moins les traiter par aucun remede, puiſqu'elles ſe rompent d'elles-

mêmes, que la chaleur de la partie en réſout la ſéroſité, la cuticule ſe deſſeche & tombe par écailles. Nous exceptons néanmoins un ſeul topique de cette proſcription générale, parce qu'il entretient le mouvement du ſang, qu'il favoriſe la tranſpiration, & qu'il maintient la Tumeur dans ſa molleſſe; c'eſt le vin tiéde dont on peut laver ſouvent la partie, & même y appliquer de tems en tems un linge qu'on aura trempé dedans, par la même raiſon on applique de même avec beaucoup de ſuccès le vin tiéde ſur toute ſorte de brulure.

La tranſpiration qui ſe fait au viſage eſt ſi ſubtile, qu'elle ne ſçauroit ſouffrir aucun topique, pas même un linge trempé dans du vin, lorſqu'il y ſurvient un Eréſipele, parce que les vaiſſeaux de la peau y ſont ſi petits & ſi délicats, que le moindre linge en bouche les pores, & y trouble ſi fort le cours de la tranſpiration, que celle-ci ne pouvant paſſer à travers le linge appliqué, fait retour ſur elle-même, ce qui fait que les vaiſſeaux ſanguins de la face ſe déchirant, forment des phlegmons, des abcès, des gangrenes, & le ſphacele; ou bien l'Eréſipele rentre au-dedans de la tête, ce qui eſt mortel comme nous l'avons fait remarquer dans le Prognoſtic.

CHAPITRE IV.

De l'Oedéme.

Quoique l'Oedéme en Grec signifie toute sorte de Tumeur, cependant en Médecine on n'appelle Oedéme, que la Tumeur qui est blanche, molle, lâche, sans douleur, sans chaleur, produite par un amas contre nature d'une humeur séreuse ou limphatique; ainsi par rapport à ces simptômes essentiels, on peut définir l'Oedéme, une Tumeur humorale, blanche, molle, lâche, indolente, & froide.

Il n'y a aucune partie solide de notre corps qui ne soit composée de vaisseaux sanguins & limphatiques, la partie rougit, lorsqu'il y a du sang en trop grande quantité, elle blanchit au contraire, lorsque la limphe y vient trop abondamment; la membrane conjonctive de l'œil est composée de vaisseaux sanguins & limphatiques, mais parce que les limphatiques y sont en plus grand nombre que les sanguins, cette tunique est naturellement blanche; cependant elle rougit, lorsque ses vaisseaux sont beaucoup plus distendus par le sang que les limphatiques par la limphe, comme on l'observe dans l'ophtalmie; il arrive toujours que dans les

inflammations la partie affectée rougit, parce que les vaisseaux sanguins sont gorgez de sang, comme la théorie du phlegmon & de l'érésipele nous l'ont démontré; il s'ensuit pareillement que lorsqu'une partie est attaquée d'Oedéme, elle blanchit contre nature, parce que les vaisseaux limphatiques, tant des parties membraneuses & tendineuses, que des charnues, s'engorgent de limphe.

Lavez telle partie qu'il vous plaira d'un cadavre humain avec de l'eau simple, ou bien laissez-l'y tremper assez long-tems, l'essuyant ensuite avec un linge; vous verrez qu'il n'y a aucune partie solide de notre corps qui ne soit naturellement blanche, elle n'étoit rouge que par ce que le sang rempliſſoit ses gros vaisseaux, cette liqueur est naturellement blanche dans tous les petits tuyaux capillaires qui constituent nos parties solides, lorsque le sang est pousſé des arteres par les loix de la circulation dans les veines, il paroît tout blanc dans l'entre-deux, comme on l'obſerve par le microscope; les cheveux par exemple, quoiqu'ils ayent leurs vaisseaux sanguins, rougiſſent très-rarement, on les voit transparents par le secours du microscope, ils deviennent blancs dans un âge avancé, parce qu'ils conservent leurs

vaisseaux sanguins fort petits & resserrés, quoiqu'ils admettent le même sang : tous les os & surtout les dents, blanchissent à cause de la petitesse de leurs vaisseaux sanguins, lorsque le sang passe dans les plus petits vaisseaux de toutes les parties du corps vivant, il ne sçauroit rougir, parce que ces globules y sont trop petits & trop écartés les uns des autres, & ce sont ces globules ainsi disposés qui constituent la limphe en général & toutes ses differentes especes, comme nous l'avons fait voir dans notre derniere Phisiologie imprimée à Paris.

Il est aisé de conclure par tout ce qui vient d'être dit, que l'Oedéme doit toujours reconnoitre pour cause prochaine & immediate une limphe séreuse, qui s'est ramassée peu à peu, de maniere à soulever la partie malade en s'y infiltrant pour la blanchir, la refroidir, la relâcher, la rendre molle & moins sensible, comme nous voyons qu'un linge ou une carte imbue d'eau se relâche & se ramollit, de même une partie de notre corps ne peut pas être imbue de la sérosité ou suc limphatique, qu'elle ne devienne molle, lâche, qu'elle ne cede au toucher, & ne conserve pendant quelque tems l'impression du doigt qu'on y aura appliquée.

Dans l'Oedéme les parties membraneuſes ſe trouvant relâchées, leurs fibres nerveuſes cedent aux impreſſions exterieures, & ne peuvent pas par conſequent tranſmettre des vives ſecouſſes juſqu'au cerveau, ce qui rend la partie moins ſenſenſible & indolente, au lieu que dans le phlegmon, & dans l'éréſipelle les fibrilles nerveuſes ſont extrêmement tendues & ſecouées, ce qui fait que le ſentiment eſt vif & douloureux; ces deux Tumeurs ſout auſſi rouges & chaudes, parce que le ſang y abonde, & que les vaiſſeaux oſcillent rudement; l'Oedéme au contraire eſt pâle & froid, à raiſon de la limphe ſéreuſe qui relâche la partie, & émouſſe l'oſcillation des vaiſſeaux.

Puiſque la cauſe prochaine & immédiate de l'Oedéme eſt toujours une limphe ſéreuſe, qui s'infiltre dans la partie où elle eſt obligée de ſéjourner, comme on l'a déja fait voir; il eſt aiſé de conclure que tout ce qui ralentit la circulation du ſang, peut concourir à la production de l'Oedéme, toutes les veines prennent leur origine de ces vaiſſeaux limphatiques, qui ſont l'expanſion des arteres; ainſi lorſque le cours du ſang eſt un peu ralenti dans les veines principales, l'origine de ces vaiſſeaux limphatiques ſe dilate, s'a-

grandit, & la limphe séjourne dans les vaisseaux. Le cours du sang se ralentit dans les veines à l'occasion de quelque compression, ou des vieilles obstructions, comme il arrive ordinairement dans les pâles couleurs, pendant lesquelles le visage est bouffi de sérosités, les pieds sont enflez, & toute la peau se trouve souvent œdémateuse, ce qui persiste, tandis que les obstructions du bas ventre subsistent; si l'on fait une ligature à la veine crurale d'un chien vivant, l'on voit que le pied & la cuisse s'enflent peu à peu par la limphe qui s'y ramasse, si l'on lie ensuite au même chien la jugulaire externe, l'on voit bien-tôt paroître un Oedéme sur toutes les parties externes de sa tête. Les pieds, les cuisses & les jambes des femmes grosses deviennent souvent œdémateuses, de cela seul que la matrice grossie, comprimant les veines iliaques, est cause que le sang circule difficilement dans les parties inferieures. Si après une saignée on fait une ligature trop forte au bras, on voit tuméfier au dessous de la ligature la main & la partie inferieure du bras; lorsque les glandes des aisselles se tuméfient, les veines axillaires comprimées rendent le bras œdémateux. Nous avons dit ci-dessus que dans les pâles couleurs l'habitude

du corps paroit œdémateuſe, parce que les viſceres du bas ventre ſont obſtruez, ce qui fait que le ſang ne remonte que difficilement au cœur; la plûpart des convaleſcens, & preſque tous ceux qui ont ſouffert de grandes hémorragies, ou qu'on a été obligé de ſaigner fort ſouvent, ſont ſaiſis d'enflures aux jambes ou d'autres Oedémes en differentes parties, parce que les vaiſſeaux capillaires déſemplis ont perdu une partie de ce reſſort naturel, dont ils ont beſoin pour pouſſer & conduire le ſang juſques dans les grands vaiſſeaux, à la même proportion & avec la même vîteſſe qu'ils le reçoivent.

Tout ce qui peut rendre la limphe trop abondante, ou empêcher la ſortie ordinaire des ſéroſités par la peau ou par les urines, concourt à la production des Oedémes; ce qui vient ordinairement du mauvais uſage qu'on fait des ſix choſes non naturelles, telles que ſont un air humide, nébuleux & marécageux, des alimens ou des boiſſons trop aqueuſes, une vie molle & oiſeuſe, un ſommeil trop long, une grande perte de ſang, les urines long-tems retenues, les paſſions de l'ame, comme les chagrins, la triſteſſe, & autres ſemblables; toutes ces choſes concourent à la production de l'Oedéme en

arrêtant le mouvement du sang, de maniere que la limphe trop abondante se ramasse peu à peu dans ses propres vaisseaux les gonfle & les relâche au point qu'il faut pour produire la Tumeur en question.

L'Oedéme se fait ordinairement par congestion, & quelquefois par fluxion; il se fait par congestion, lorsque la limphe naturellement lente se ramasse peu à peu, s'insinue à travers les chairs, & s'extravase; il se fait au contraire par fluxion, lorsque par la compression des veines, la limphe étant obligée de séjourner & de se ramasser en plus grande quantité, bouche les vaisseaux, & les distend au-delà de leur état naturel; c'est ainsi que les parties voisines d'un érésipele, d'une playe ou d'un phlegmon deviennent souvent œdémateuses par fluxion, lorsque la limhe n'y circule qu'avec peine; il y a lieu de penser que la même chose arrive aussi dans le cerveau, lorsque le malade est saisi tout à coup d'une apoplexie séreuse ou de la catalepsie; dans la catalepsie les fibres du cerveau sont simplement relâchés, dans l'apoplexie non seulement ces fibres, mais encore tous les troncs des nerfs; ce qui paroit évidemment par le relâchement de toutes les parties, & par

la

la paralysie qui accompagne toujours, & qui suit ordinairement l'apoplexie. L'observation suivante prouve que les Oedémes de la peau se font aussi quelquefois par fluxion. Un Habitant de Montpellier nommé Jean Gaillard, âgé d'environ vingt ans, étant descendu, pendant qu'il suoit, dans un puits, au fond duquel il ne resta qu'un demi-quart d'heure, en sortit avec l'habitude du corps toute œdémateuse; la même chose arrive quelquefois à ceux qui pour avoir couché une seule nuit dans des lieux bas, marécageux ou humides, se trouvent le lendemain matin les mains, les pieds, le visage & quelquefois tout le corps œdémateux; dans ces occasions la transpiration retenue oblige le sang de s'arrêter dans les urines & gonfle les propres vaisseaux limphatiques de la peau.

Diagnostic.

L'Oedéme se connoit par la vûe & par le toucher; cette Tumeur est ordinairement superficielle & applanie, quelquefois elle s'éleve davantage, & elle a sa circonscription bien déterminée, celle qui est superficielle s'appelle simplement œdémateuse, & celle qui est circonscrite se nomme proprement Oedéme. L'Oedéme

est nommé encore plus proprement une Tumeur aqueuse comme l'hydrocele, dont la circonscription dépend du scrotum naturellement figuré & circonscrit, plûtôt que de l'humeur même qui cause la Tumeur, lorsque les seuls tégumens du scrotum sont imbus de sérosité, c'est une Tumeur œdemateuse, au lieu que la sérosité étant contenue dans la cavité des bourses, c'est un veritable Oedéme qu'on nomme hydrocele, & qui se rapporte aux hernies fausses.

Comprimez l'Oedéme avec le doigt, si après avoir ôté le doigt, la Tumeur se remet d'abord, & l'enfoncement se releve, c'est une marque que la limphe est simplement arrêtée dans ses propres vaisseaux & non pas extravasée, que si les marques de la compression ou de l'impression qu'a faite le doigt ne s'effacent que quelque tems après, c'est que les humeurs sont extravasées, ou bien cela suppose un grand relâchement dans la partie; si dans le tems de la compression vous sentez une fluctuation, & que la Tumeur ne se releve point, vous pourrez être assuré que les humeurs seront extravasées. En quelque état que soit la partie affectée, elle est toujours molle & cede au toucher.

L'Oedéme est une Tumeur simptoma-

tique ou essentielle ; on l'appelle simptomatique, lorsqu'elle est la suite d'une autre maladie ; par exemple, dans le dernier dégré de phtisie, dans les pâles couleurs & dans les differentes especes d'hydropisie, les pieds deviennent souvent œdémateux, surtout le soir, parce que le corps ayant demeuré pendant le jour dans une situation perpendiculaire, le sang ne peut pas remonter aussi aisément par les veines, ainsi toute la limphe qui est descendue par les arteres dans ces parties, y séjourne peu à peu, & y reste en grande quantité ; cette enflure passe dans la nuit, parce que le corps étant dans une situation horizontale, le sang roule avec plus d'aisance & plus vite, ainsi il est pour lors en état de reprendre le cours qu'il avoit abandonné pendant le jour dans les parties inferieures ; dans ces occasions, à mesure que les pieds désenflent pendant la nuit, le visage devient quelquefois œdémateux, parce que les veines jugulaires comprimées laissent ramasser la liqueur dans les vaisseaux limphatiques, qui se trouvent le matin trop distendus & remplis dans toute la face, celle-ci se désenfle dans le jour, à mesure que les pieds deviennent enflez. On appelle une Tumeur œdémateuse essentielle, lorsqu'elle vient du pro-

pre vice de la partie, telle eſt celle qui paroit à la main après une forte ligature du bras, & ainſi des autres.

On connoit que la Tumeur ne vient que du ſeul vice de la partie, ſi la partie affectée eſt ſeule malade, le reſte du corps étant bien ſain; au contraire ou doit conjecturer qu'elle vient d'un dérangement totale de la circulation du ſang, ſi pluſieurs parties differentes en ſont attaquées à la fois. Lorſque la limphe imbibe toute la peau de l'habitude du corps, la relâche, la blanchit, & la bourſouffle, c'eſt un Oedéme univerſel, qu'on nomme en Médecine Leucophlegmatie, ſi la peau n'eſt gueres tumefiée; ſi elle l'eſt beaucoup, on l'appelle Anaſarque, qui eſt une eſpece d'hydropiſie. Il y a des Oedémes particuliers qui prennent des noms differens ſelon les parties qu'ils affectent; il y en a auſſi qui ſont conſtans, fixes & permanens; d'autres périodiques & erratiques. Les filles délicates & mal conſtituées ſont ſujettes aux Oedémes périodiques avant que leurs mois coulent, ces Tumeurs ſe manifeſtent par les enflures qui leur paroiſſent au viſage, aux mains, & le plus ſouvent aux pieds; les hommes ſont ſujets aux Oedémes erratiques qui ſurviennent après des grandes pertes de ſang,

tel qu'eſt le flux immoderé des hémorroides ; la même choſe arrive aux femmes en couche, après une trop grande perte de vuidanges, ou un flux immoderé des mois.

Prognoſtic.

L'Oedéme eſt une maladie chronique & difficile à guérir, elle n'eſt pourtant pas dangereuſe d'elle-même, mais elle le devient très-ſouvent par les mauvais traitemens, comme il arrive par exemple, à ceux, qui s'aviſant de la ſcariffier mal à propos, y attirent la gangrene, lorſque l'Odéme eſt cauſé par le ſeul vice de la partie, il eſt plus facile à guerir que lorſqu'il eſt fomenté par le dérangement de toute la maſſe du ſang, ou par quelques obſtructions inveterées des viſceres ; ceux qui ſurviennent aux cuiſſes & aux pieds des femmes groſſes, ſe diſſipent d'eux-mêmes après l'accouchement, & gueriſſent ſans l'uſage d'aucun remede ; ceux qui arrivent aux filles qui ont les pâles couleurs, ſe diſſipent en guériſſant cette maladie ; l'Oedéme qui ſurvient dans le dernier degré de la phtiſie eſt incurable, parce que la phtiſie confirmée l'eſt auſſi ; les Tumeurs œdémateuſes qui ſurviennent à la goutte, en appaiſent la douleur & en

moderent la grande chaleur, parce que s'amaſſant une trop grande quantité de limphe aux environs des articles, la chaleur & la douleur diminuent par le relâchement qui y ſurvient. Les Oedémes qui arrivent autour des playes & des ulceres ſont un obſtacle à la ſuppuration, & empêchent que les parties ne ſe réuniſſent, parce qu'ils amortiſſent l'oſcillation des vaiſſeaux & détruiſent le tonus des parties; les Tumeurs œdémateuſes ſont beaucoup plus fréquentes en Hyver & en Automne, & ſe guériſſent plus difficilement qu'au Printems & en Eté; les enfans en guériſſent plûtôt que les vieillards, ceux-ci y ſont plus ſujets que les jeunes gens.

L'Odéme ſe termine ordinairement par réſolution, jamais par ſuppuration, rarement s'endurcit-il, quelquefois il ſe gangrene, il ſe réſout parce qu'ordinairement il n'eſt produit que par une ſimple congeſtion ou croupiſſement d'humeurs limphatiques dans leurs propres vaiſſeaux; il ne ſuppure jamais par lui-même, parce qu'il eſt toujours froid; rarement il s'endurcit, parce qu'il eſt lâche & mol; & quelquefois il ſe gangrene, parce qu'il eſt froid, lâche & mol, & que la partie qui eſt preſque inanimée, ſe corrompt entierement, ſi on y applique mal

à propos des remedes rongeans, ou qu'on le comprime inégalement par des fortes ligatures, ou des compresses mal appliquées.

Curation.

Pour guérir l'Oedéme, il faut faire en-sorte que la sérosité ramassée dans la partie s'évacue par les voyes les plus commodes, telles que sont les selles, les urines, ou les sueurs; on se sert exterieurement des résolutifs & des dessechants pour affermir la partie relâchée, ouvrir les pores, & rendre la circulation plus libre. L'Oedéme par lui-même ne demande jamais la saignée, parce que les vaisseaux limphatiques étant relâchez, se relâcheroient davantage, & l'on diminueroit l'oscillation des arteres, qui n'est déja que trop ralentie.

Pour résoudre la limphe qui croupit dans l'Oedéme, on doit faire attention à la cause éloignée; l'Oedéme simptomatique ne sçauroit guérir qu'en guérissant la maladie, dont il est simptôme. On guérit sûrement l'Oedéme venérien, en guérissant la Verole par les frictions mercurielles; en guérissant les pâles couleurs des filles, l'on guérit les Oedémes qui leur viennent aux pieds; il est ordinaire-

ment dangereux de négliger les remedes interieurs, lorsqu'on applique des topiques desiccatifs aux pieds ; cela peut produire une hydropisie du bas ventre ou de poitrine, celle-ci est presque toujours précedée d'une enflure des pieds, qui disparoît à mesure que l'oppression de poitrine commence.

Lorsque l'Oedéme est produit par un vice de digestion, qui retarde le cours naturel du sang, on doit purger souvent avec les hydragogues, qui vuident les vaisseaux & les déchargent de leur limphe arrêtée, en excitant des irritations dans les intestins, qui font vuider beaucoup de sérosité ; pour cet effet on peut ordonner une potion purgative qui suit, ou autre semblable.

Prenez du senné mondé, trois gros, des fleurs de pêcher une pincée, des roses muscates desséchées, trois gros, du sel polychreste un gros ; faites infuser le tout à tiéde dans une suffisante quantité de décoction de centaurée ou de petit chêne ; dans six onces de cette coulure, vous ajouterez une once de syrop de Nerprun, ou à son défaut, deux onces d'infusion de fleurs de pêcher, & dix grains de jalap en poudre, pour faire une potion qu'on prendra le matin à jeun, & qu'on réiterera une fois ou deux dans la semaine suivant le besoin. Lorsque

Lorsque l'Oedéme universel se trouve joint à une hydropisie, & que celle-ci vient d'un vice de la digestion, on doit se servir de la teinture hydragogue suivante, qui depuis quelques années réussit assez bien dans cette occasion.

Prenez de la racine d'iris de Florence en poudre & du jalap pulverisé parties égales, mettez ce mélange dans un matras de verre, ajoutez-y de l'eau de vie ordinaire à la hauteur de quatre travers de doigts, bouchez le matras, exposez-le au bain de cendres chaudes pendant vingt-quatre heures, agitant de tems en tems la matiere, pour en mieux tirer la teinture qu'on versera au clair pour s'en servir au besoin.

La dose de cette teinture qu'on appelle eau de vie allemande, est depuis demie once jusqu'à une ou deux onces, on la prend le matin à jeun pendant quinze ou vingt jours, elle a cela de particulier qu'elle vuide par les selles beaucoup de sérositez de maniere à dissiper les enflures & les hydropisies qui resistent aux autres remedes, tels que sont les diurétiques & les sudorifiques.

J'ai guéri assez souvent des Oedémes considérables, & même des hydropisies sans le secours d'aucun remede, en ordonnant seulement au malade de s'abste-

nir de toute sorte de liquide pour si alteré qu'il fût ; il ne faut pour lors se nourrir que de pain cuit & de la viande rôtie ou grillée, sans prendre aucune espece de soupe, de bouillon, de ptisanne, d'eau, ni de vin ; par cette maniere de vivre, que j'appelle diete seche, il arrive que la limphe arrêtée est forcée de couler, étant battue continuellement peu à peu par l'oscillation des arteres voisines, lesquelles étant devenues trop seches par leur battemens réiterez, sont ensuite en état de reprendre la limphe répandue dans leurs interstices.

Cette diete seche ne sçauroit être toujours employée, soit parce que les malades n'ont pas assez de force d'esprit ou de patience pour supporter long-tems une soif excessive, qui augmente de jour en jour, soit parce que les reins, naturellement trop resserrez, ne peuvent pas toujours vuider la limphe à proportion qu'elle rentre dans les vaisseaux sanguins ; dans ce dernier cas, où les urines sont peu abondantes, il faut ordonner des diurétiques chauds, afin d'ouvrir, s'il est possible le tissu des reins, qui se trouve trop resserré dans certaines personnes, on peut se servir pour lors de cette infusion, qu'une longue experience a confirmé con-

venir dans plusieurs hydropisies.

Prenez des sommitez de pimpernelle, des feuilles de capillaire & de politric, de chacune la troisième partie d'une poignée; jettez le tout dans trois livres d'eau de fontaine bouillante; retirez le pot du feu, laissant infuser le tout jusqu'à ce qu'il soit froid, filtrez ensuite l'infusion, & la gardez pour l'usage.

Cette ptisanne, qui n'est point désagréable au goût, doit être la boisson ordinaire, on en boit non seulement à ses repas, mais encore dans l'intervale; & par-là on pousse doucement par les urines; on en continue l'usage pendant un mois ou plus, suivant le besoin, supposé qu'on s'en trouve soulagé.

La graine ou semence de palieurus, réduite en poudre & délayée dans un demi verre d'eau, à la dose d'une dragme jusqu'à deux, est aussi un excellent diuretique qui me réussit très-souvent dans les hydropisies, où il est question de pousser par les urines; cette poudre n'a aucun mauvais goût, elle n'échauffe point du tout; il en faut continuer l'usage pendant quelques jours; on la prend le matin à jeun, ou le soir en se mettant au lit.

Toutes les fois qu'il est question de vuider la sérosité en partie par les selles, &

en partie par les urines, il ne suffit pas d'ordonner des purgatifs hydragogues & des diurétiques alternativement les uns après les autres, il arrive quelquefois que les hydragogues seuls déterminent les humeurs par les selles, & laissent les reins à sec, ce qui les rend moins propres à filtrer l'urine; dans ce cas on pourra tenir les intestins & les reins ouverts en même tems par un long usage du sel polichreste dissout dans une décoction de pariétaire sous cette formule.

Prenez des feuilles de pariétaire cueillies récemment, & mondées, une poignée; faites-les légerement bouillir dans une livre d'eau de fontaine; dissolvez dans cette coulure deux dragmes de sel polichreste ordinaire; le malade en prendra le matin à jeun deux verrées, laissant une heure d'intervale de l'un à l'autre, & réiterant le remede pendant quelques jours.

Lorsque l'Oedéme a été produite par une transpiration retenue, pour s'être exposé à l'air froid, ou pour avoir couché dans des lieux humides, il faut se servir des diaphoretiques, dont nous avons parlé dans la curation de l'érésipele, surtout pour les personnes qui ont de la disposition à suer, & dont les intestins ou le ventre sont naturellement paresseux.

Sur la fin de l'Oedéme on peut appliquer des topiques résolvans & dessicatifs, l'Oedéme qui survient aux playes & aux ulceres se guérit souvent par l'esprit de sel armoniac, ou par l'urine chaude appliquée deux ou trois fois le jour sur la partie malade; quelques Praticiens ordonnent de lier fortement les cuisses œdémateuses, d'autres appliquent des véficatoires, ou font des scarifications dans les lieux où les humeurs ont le plus de pente; quelquefois, mais rarement, ces sortes de remedes réussissent; les compressions trop fortes rendent la circulation du sang plus lente, & les scarifications occasionnent souvent la gangrene.

CHAPITRE V.

Du Schirre.

LE Schirre est une Tumeur humorale, froide, dure, résistant au tact, sans douleur, & sans aucun changement de couleur, elle est humorale & froide, parce qu'elle se fait par des humeurs épaissies & destituées de leurs deux principaux mouvemens, qui sont le progressif & l'intestin; elle est dure, & résiste au

tact ; parce que l'humeur ramassée & concrete ne scauroit changer de place ; elle est sans douleur, parce que la concretion s'étant faite peu à peu, les humeurs d'alentour, qui ont continué de circuler, se sont pratiqué une voye plus libre & plus aisée qu'avant la Tumeur, une prompte distention des vaisseaux, qui se fait dans une partie où il y a des embarras, produit de la douleur, comme il arrive au Phlegmon & à l'Eréſipele, au lieu que celle qui se fait peu à peu dans le Schirre n'est accompagnée d'aucun fâcheux simptôme, parce que les parties voisines du Shirre conservent leur tension naturelle ; comme les humeurs circulent librement dans les parties voisines du Schirre, le sang n'y croupit pas pour y produire une rougeur, la limphe n'y est pas arrêtée pour y produire une blancheur : ainsi la couleur naturelle subsiste en son entier dans la peau qui couvre la Tumeur.

Le Schirre reconnoit donc toujours pour cause prochaine & immédiate une humeur qui se ramasse peu à peu, croupit, & s'épaissit jusqu'à s'endurcir ; cette humeur est ordinairement une limphe trop crasse, quelquefois c'est le lait qui est dans les mammelles, ou le lait uterin dans le tissu de la matrice, il n'y a acune humeur

qui, devenue trop épaisse, ne puisse produire un Schirre ; ainsi le suc pancréatique se durcit dans le pancreas ; la bile dans le foye, l'humeur bronchiale dans le poulmon, le sang veneux dans le foye & dans la rate ; ces choses sont manifestes par l'ouverture des cadavres & par la pratique. Les humeurs s'épaississent par leur séjour dans les glandes du col, des aisselles, des aînes, du mezentere, la graisse s'épaissit aussi dans les conduits graisseux de la peau, lorsque le sang se trouve surchargé de parties étrangeres capables de s'arrêter dans les plus petits conduits limphatiques ; comme on le remarque dans les pâles couleurs confirmées, dans la petite verole inveterée, & dans les anciennes écrouelles. Le Schirre se forme aussi quelquefois par le seul vice de la partie, quoique le sang soit bien constitué ; lorsque les femmes en couche & les nourrices reçoivent un leger coup au sein, qui ne leur fait épancher d'abord qu'une seule goutte de bon lait dans le tissu des mammelles, il arrive que si cette goutte de lait n'est pas dissipée aussi-tôt par la transpiration, ou n'est pas reprise par les vaisseaux sanguins, la seule chaleur des parties voisines absorbe la sérosité, & ce qui reste de grossier, se rapproche, s'é-

paissit peu à peu, se durcit & devient le germe du Schirre imperceptible, qui paroit plusieurs mois après le coup, lorsque plusieurs petites gouttes de lait se sont jointes à la premiere, & qu'elles s'y sont durcies de même, pendant tout le tems que le petit vaisseau laiteux a resté déchiré, & ouvert par le coup reçû, ou par une inégale compression du sein. Ce que nous avons dit de la concrétion du lait des mammelles se doit entendre de la limphe & de toutes les autres humeurs qui s'épaississent par leur simple séjour.

Les humeurs & les vaisseaux concourent à la production du Schirre; les humeurs, lorsqu'elles sont trop épaisses, & les vaisseaux, lorsque leurs membranes se trouvent trop délicates, ou qu'elles se dessechent facilement par les moindres impressions exterieures; ces mêmes vaisseaux se dérangent & perdent leur ressort, lorsque le mouvement des humeurs est troublé. La limphe, la graisse, le lait sont des humeurs grasses qui circulent lentement; ainsi lorsqu'elles ne sont pas détrempées, elles s'arrêtent peu à peu, crevent leurs vaisseaux, s'extravasent, & s'épaississent de maniere à produire des veritables Schirres dans les differentes parties du corps qui se trouveront les plus foibles,

& les plus disposées à recevoir le dépôt par la délicatesse de leurs vaisseaux.

Toute sorte d'abus des six choses non naturelles contribuent aussi, mais indirectement, à la formation du Schirre, en donnant lieu aux humeurs de s'amasser & de se coaguler, & aux vaisseaux de se trop dessecher. Les alimens grossiers, crus & de difficile digestion, une vie trop sédentaire & oisive, un sommeil trop long, un air froid & sec, peuvent épaissir les humeurs, en retardant leur mouvement; au lieu que l'air trop chaud, les alimens poivrez, salez, les liqueurs ardentes, les grandes veilles, les exercices immoderez, la colere & autres passions semblables, concourent à la production de cette Tumeur, en épuisant le sang, & en desséchant les vaisseaux, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux acides coagulans ou aux alkalis fondans, pour expliquer la maniere d'agir des choses non naturelles; n'est-il pas beaucoup plus simple & plus naturel de penser, par exemple, que les cataplasmes trop desiccatifs, qu'on applique imprudemment sur les érésipeles & sur les phlegmons, font durcir ces Tumeurs en dissipant la limphe qui tenoit la partie souple, plutôt qu'en bouchant les pores par des acides, ou en dérangeant les

vaisseaux par des sels acres & corrosifs, qu'on suppose souvent sans aucune nécessité.

Diagnostic.

Partout où il se rencontre une Tumeur dure, résistant au toucher, sans douleur & sans changement de couleur, là même il se trouve un Schirre, en prenant ce terme généralement; si on touche cette Tumeur sans la presser, on y trouve plutôt un sentiment de froid que de chaud, la couleur naturelle se conserve tant sur toute la Tumeur qu'aux environs; le Schirre se divise en parfait ou légitime, en faux ou illegime, & en Tumeur schirreuse; dans le Schirre parfait & légitime, il y a une dureté semblable à celle d'une pierre, dans le faux & l'imparfait la dureté est moindre; on distingue un veritable Schirre d'une Tumeur schirreuse, en ce que le Schirre a sa circonscription, au lieu que la Tumeur schirreuse l'emprunte de la partie qu'elle occupe; par exemple, si toute la mammelle s'endurcit, qu'elle résiste au toucher, qu'elle soit indolente, & qu'elle conserve sa couleur naturelle, ce sera une Tumeur schirreuse; & si une seule partie de la mammelle est endurcie, c'est un Schirre. Une mammelle peut être

attaquée de plusieurs Schirres & pour lors elle est d'une surface inégale & raboteuse. Les parotides sont aussi souvent attaquées d'un Schirre, ou seulement schirreuses; il arrive la même chose dans le foye, la rate, l'épiploon, le pancreas & la matrice. La figure du veritable Schirre est ordinairement ronde, elle varie souvent par rapport à la partie qu'elle attaque, ce qui rend sa surface tantôt polie & égale, & tantôt âpre & raboteuse; la Tumeur schirreuse ne change pas la figure de la partie, elle la tend, la rend plus dure, & quelquefois raboteuse.

Quoique le Schirre retient ordinairement le nom des differentes parties qu'il occupe, on l'appelle pourtant écrouelle, lorsqu'il attaque les glandes du col, & ganglion lorsqu'il saisit les parties tendineuses, au lieu qu'on le nomme verrue quand il n'est qu'à la peau, & loupe quand il cause une Tumeur en d'autres parties, par exemple sur la tête, au nez, aux genoux & ailleurs. On distingue la loupe ou le ganglion, en ce qu'on ne peut mouvoir le ganglion que selon la longueur du tendon, comme y étant attaché; la loupe au contraire se peut mouvoir en tout sens, parce qu'elle est adhérente à une partie mobile; le ganglion & la loupe devien-

nent quelquefois immobiles à cause de leur situation gênée ou comprimée de leur grandeur ou de leur exacte compression. Lorsque l'écrouelle, la loupe ou la verrue sont accompagnées d'une seule suppuration enfermée dans un Kiste, on y sent une molleſſe obscure & ce Schirre suppuré a été appellé par nos Anciens de ces trois noms, atherome, steatome, & melliceris, suivant la differente consistence de la matiere suppurée.

On doit remarquer si le Schirre est la premiere maladie, ou la suite de quelque autre, il est premiere maladie, lorsqu'il naît de lui-même & par le vice de la partie, sans qu'il ait été précedé d'aucun vice des humeurs: lorsqu'il succede à une autre maladie, comme à l'érésipele ou au phlegmon, il est appellé secondaire, il est souvent la suite d'un autre maladie qui subsiste avec lui, comme il arrive aux pâles couleurs, à l'affection hypocondriaque, au scorbut, & à la verole; il faut pour lors avoir recours aux signes particuliers de chaque maladie dont le Schirre se trouve être simptôme.

Prognostic.

Le prognostic du Schirre est toujours incertain par rapport aux accidens qui lui

ſurviennent ; lorſqu'il eſt produit par une humeur épanchée & endurcie, qui bouche les vaiſſeaux, & qui n'a aucun commerce avec les liqueurs qui circulent dans le voiſinage, il ne peut ni ſe réſoudre, ni être repris ; ce qui ſe doit entendre du Schirre parfait, confirmé, réïteré & petrifié. Lorſqu'on le traite rudement, on le voit devenir de froid chaud, d'indolent extrêmement douloureux, il ſe convertit en cancer mortel & incurable ; le Schirre qui commence à devenir douloureux, & dont la couleur naturelle ſe change en livide, rouge ou noire, eſt un veritable cancer commençant ; le Schirre n'eſt guériſſable qu'au commencement, tandis que l'humeur n'eſt pas encore apierrie, & qu'elle ſe termine d'elle-même par une douce ſuppuration.

On doit auſſi tirer le prognoſtic du Schirre de la partie qu'il occupe, & de ſon caractere, l'interne eſt plus dangereux que l'externe ; l'interne produit ſouvent l'hydropiſie ; celui qui eſt fixe & adherent la produit plutôt que le mobile ; celui qui attaque les parties membraneuſes, tendineuſes, nerveuſes, & les articulations, eſt plus dangereux que celui qui vient aux parties charnues ; on peut le traiter ou l'extirper dans les parties charnues, ce

qu'on ne peut faire dans les autres sans un grand danger. Le Schirre compliqué qui survient à une autre maladie, est toujours plus mauvais que le simple; le simptomatique suit ordinairement le prognostic de la maladie qui le produit, lorsqu'il est entretenu par un vice dans les humeurs, on a beau vouloir le guérir dans une partie, il revient bientôt après dans une autre, jusqu'à ce qu'on ait corrigé le vice du sang.

Pour établir le prognostic du Schirre, il faut considerer l'âge du malade; il arrive quelquefois que les glandes schirreuses des enfans se résoudent d'elles-mêmes sans le secours d'aucun remede, comme l'épilepsie & le rachitis, qui se dissipent avec le tems à mesure que les enfans avancent en âge, lorsque ces maladies ne viennent uniquement que d'une augmentation inégale des parties solides, sans que les liquides soient gâtées. Souvent les enfans ont les glandes des aisselles, des aînes, & surtout celles du col fort gonflées depuis l'âge de quatre à sept ans, jusqu'à quatorze ans; ces glandes schirreuses des enfans étant abandonnées au soin de la nature, se dissipent ordinairement d'elles-mêmes, que si l'on s'avisoit de vouloir les traiter par des remedes exterieurs, elles

viennent à suppuration. Lorsqu'elles sont écrouelleuses, elles suppurent sans y toucher, parce qu'elles sont accompagnées d'un vice dans les humeurs ; cette suppuration se fait fort lentement, on ne la connoît qu'après qu'elle est parfaite, & cela par la seule mollesse de la partie; quelquefois même cette mollesse n'est pas sensible, lorsque le pus s'y trouve renfermé dans une membrane dure & épaisse connue sous le nom de Kist, & c'est ce qu'on appelle communément des Tumeurs froides, dont le pus ayant la consistence d'une bouillie de suif, ou de miel épais, a donné occasion aux Anciens d'établir les trois Tumeurs qu'on nomme aterome, steatome, & melliceris, comme il a été rapporté dans le diagnostic ; les Tumeurs de cette nature suppurent toujours peu à peu, parce que le sang qui roule continuellement aux environs de la Tumeur, ne peut y pénetrer que par quelque petit vaisseau, dont l'ouverture insensible ne fournit que quelques gouttes imperceptibles, & à plusieurs reprises éloignées les unes des autres. Le Kist est une enveloppe membraneuse dans laquelle le pus est ramassé ; cette membrane se trouvant secouée à reprises de toute part, reçoit dans son tissu une plus grande quantité de limphe, ce

qui la rend plus épaisse & plus ferme ; ce Kist devient ensuite calleux par le froissement réïteré du pus qui s'y trouve renfermé ; lorsque le Kist ne peut plus se dilater, comme il est secoué du dehors en dedans par le mouvement des parties voisines, il se détache du vif, & est forcé de se rompre, la Tumeur s'ouvre en dehors, & il en sort une matiere épaisse sous la forme de bouillie, de suif ou de miel ; ses parois ont été dissous & détrempez par le pus, ainsi la Tumeur enkistée s'ouvre d'elle-même sans le secours des sels corrosifs, comme une goutte d'eau creuse une pierre, non par sa force, mais en tombant souvent dessus, de même les gouttes de pus brisent & détrempent le Kist peu à peu par le simple mouvement de liquide, & sans aucune sorte de corrosion.

Curation.

Lorsque le Schirre est entretenu par un vice constant des humeurs, comme il arrive dans les pâles couleurs des filles, dans l'affection hypocondriaque, & autres semblables maladies ; l'on doit d'abord employer les humectans & les aperitifs, pour donner de la liquidité au sang & à la limphe qui se trouvent épaissis c'est pourquoi après avoir fait préceder les remedes

medes généraux, on prescrit des apozemes ou des bouillons faits avec les racines de bruscus, d'asperges sauvages, de rubia-tinctorum, d'éringium, de gramen, & autres de cette nature, & avec les feuilles de chicorée sauvage, de capillaire, de politric, de scolopendre, de beccabunga, les sommitez de petit absinthe, de fumeterre, des fleurs cordialles, le tartre calibé, vitriolé, ou soluble, voici la formule de ces apozemes & de ces bouillons aperitifs.

Prenez des racines de bruscus, d'éringium & de rubia-tinctorum de chacune deux onces; des feuilles de chicorée sauvage, de pimpernelle & de capillaire, de chacune une poignée, des sommitez de petit chêne & de petit absinthe, de chacun demi poignée; des quatre fleurs cordiallos, une pincée; de tartre calibé soluble, deux dragmes; faites cuire le tout dans une suffisante quantité d'eau de fontaine jusqu'à la diminution de la moitié, passez cette décoction à travers une serviette, ajoutez à la coulure deux onces de sirop d'althea de Fernel, ou bien autant de sirop des cinq racines aperitives, dont nous ferez un apozeme pour prendre en deux verres, l'un le matin à jeun, & l'autre le soir, en continuant l'usage pendant dix jours.

Prenez du ſaffran de Mars aperitif, préparé ſans ſoulfre, & ſuſpendu dans un nouet vingt grains ; de la rhubarbe concaſſée, auſſi ſuſpendue dans un autre nouet, demi gros ; des racines de chiendent & d'aſperges ſauvages, de chacune une once ; des feuilles de borrache ; de beccabunga & de ſcolopendre, de chacune la troiſiéme partie d'une poignée ; des ſommitez de fumeterre, une pincee ; de ſel végetal, demi gros, avec un morceau de veau ou de col de mouton, faites bouillir le tout dans de l'eau de fontaine, pour faire un bouillon qu'on prendra le matin à jeun pendant dix jours.

Il y a un autre bouillon, qu'on a coutume de préparer au bain marie avec un morceau de veau, des feuilles de chicorée ſauvage, de cerfeuil, de la rhubarbe, & des fleurs de ſel armoniac martiales ; ce bouillon réuſſit dans toute ſorte de Schirre guériſſable, tant interne qu'externe, qui eſt produit par un vice d'humeurs ; voici la maniere de préparer ce remede.

Prenez du maigre de veau, coupé par tranches deux livres, des feuilles de chicorée ſauvage hachées menues, deux poignées, du cerfeuil pareillement haché, une poignée, de la rhubarbe pulveriſée, un gros, des fleurs de ſel armoniac martiales, douze grains ; placez le tout couche ſur couche dans

un vaisseau de terre, ensorte que les herbes coupées couvrent la chair, & que les poudres ci-dessus nommées soient sur les herbes : ensuite mettez-y trois ou quatre cuillerées d'eau de fontaine, après quoi bouchez exactement le vaisseau, & le mettez au bain marie pendant six heures, au bout duquel tems vous prendrez le tout, que vous exprimerez fortement dans une serviette : vous en tirerez sept à huit onces de liqueur, que le malade prendra le matin à jeun, pendant douze ou quinze jours, & même quelquefois pendant un mois de suite, suivant son état.

Pendant qu'on use de ces sortes d'apozemes & de bouillons aperitifs, la coutume est chez les bons Praticiens de vuider de tems en tems les premieres voyes avec un purgatif convenable ; on est même souvent obligé de mêler les purgatifs avec les aperitifs, afin que les humeurs, devenues plus coulantes, puissent s'évacuer par les selles ; c'est pour satisfaire à cette intention, qu'on prépare une opiate à peu près comme celle qui suit.

Prenez du saffran de Mars aperitif préparé à la rosée de May, & réduit en poudre très-fine, demie once once, de la rhubarbe bien choisie, & du senné mondé, réduit en poudre, de chacun deux gros, de la

ſcammonée préparée ſans ſoulfre, un gros, du jalap pulveriſé, un gros & demi, de la bonne myrrhe & de la gomme ammoniac deſſechées & miſes en poudre, de chacune demi gros, des fleurs de ſel armoniac martiales, vingt grains, avec une ſuffiſante quantité de ſirop de chicorée compoſé; mêlez le tout, pour en faire une opiate, de laquelle le malade prendra le matin à jeun, depuis un gros juſqu'à deux, ſe promenant pendant une heure après, & buvant par deſſus un bouillon, où on aura fait bouillir une poignée de feuilles de chicorée, il faut en continuer l'uſage pendant dix jours, leſquels étant paſſez, on ordonne une potion purgative convenable.

Lorſque les malades ſe trouvent incommodez du trop long uſage des purgatifs, parce qu'ils ſont difficiles à purger, & aiſez à s'échauffer à la moindre occaſion; les bains d'eau douce conviennent, pour moderer la vivacité des oſcillations des vaiſſeaux, que les aperitifs ſecouent, lorſqu'on ne peut pas ſupporter les purgatifs forts, le ſeul borax ſuffit quelquefois, depuis huit juſqu'à dix grains, ou bien une poudre compoſée de parties égales de rhubarbe & de ſel armoniac martiale, la doſe de cette poudre eſt depuis vingt grains juſqu'à un gros; d'autres fois la ſeule infuſion de ſaffran de Mars aperitif

dans une suffisante quantité de vin rouge réussit ; la dose de cette infusion est depuis deux onces jusqu'à quatre, deux fois le jour ; on doit continuer l'usage de ce remede pendant vingt jours & même davantage. Les obstructions rebelles du Schirre ne se guérissent que par un long usage des aperitifs ; on ne doit pas sans nécessité ordonner les aperitifs forts qu'au Printems & en Automne, parce que les humeurs en Eté sont trop agitées, & en Hiver au contraire elles sont trop concentrées, pour sortir librement par la transpiration.

Quand un Médecin sage & prudent en usera avec ces précautions dans le traitement d'un malade, un habile Chirurgien doit être exact à considerer les differens états de la Tumeur, pour voir si dans son commencement on peut la faire résoudre, ou si dans son état il faut la faire suppurer. Le succès d'un Schirre naissant est toujours douteux, & on doit prendre garde surtout de ne pas y appliquer des topiques ou des résolutifs trop forts, qui pourroient le faire devenir chancreux ; si c'est une premiere maladie & indépendante de toute autre, qu'elle vienne par le seul vice de la partie, sans être entretenue par le vice général des humeurs,

on doit tenter de le faire résoudre par le secours de differens topiques, tels que sont les doux émolliens, les attenuans & les incisifs, on se sert avec succès surtout pour résoudre les Tumeurs schirreuses des mammelles, du sable de la mer, après l'avoir exposé pendant long-tems à l'ardeur du Soleil & fort desseché; si on l'applique chaudement sur la partie, il donne un peu de mouvement à l'humeur concrete, il la divise & la fait transpirer par les pores de la peau; la transpiration que ce remede procure est si grande, que le sable, qui étoit très-sec auparavant, devient peu de de tems après fort humide, lorsqu'il s'est mouillé, on le renouvelle autant qu'on le juge à propos; on doit préferer le sable de la mer aux autres, parce qu'étant beaucoup plus chaud & plus massif, il met les humeurs en mouvement, les divise, & les fait sortir par la transpiration.

Après avoir tenté en vain plusieurs résolutifs, si le Schirre se pétrifie, on doit l'abandonner au soin de la nature, surtout s'il ne blesse aucune fonction, comme les loupes & les ganglions; que s'il en blesse quelqu'une, on doit le couper, & l'extirper, si la Tumeur est moins large dans sa baze qu'ailleurs, & on doit la lier avec un fil ciré, & serrer de jour en jour

la ligature, jusqu'à ce qu'on ait entierement intercepté le passage des humeurs, & que la Tumeur étant liée de cette façon tombe d'elle-même ; si la Tumeur est trop large dans sa baze, & qu'elle ne puisse pas être liée, on doit la couper & l'emporter avec le scalpel ; lorsque le Schirre suppure lentement de lui-même, comme il arrive dans l'aterome, le steatome, le melliceris, on ne doit point se presser de l'ouvrir que tout le kist n'ait été consommé par suppuration, on ouvrira pour lors l'abcès avec le fer ou par le cautere potentiel, pour évacuer toute l'humeur glutineuse, & faire sortir tout le kist, parce que si on n'emporte pas toute la matiere, ou il restera une fistule, ou un ulcere calleux, dont la guérison sera fort difficile ; on doit entendre la même chose du Schirre qui n'a pas suppuré, s'il en reste la moindre partie après l'amputation, elle sert de germe pour un autre Schirre.

Lorsque le Chirurgien par son operation a radicalement emporté cette Tumeur, le simple beaume d'Arceus peut cicatriser la playe, comme nous l'avons pratiqué plusieurs fois avec M. de la Peironie à présent Premier Chirurgien du Roi, & notamment sur une femme de quarante ans, à laquelle il extirpa en notre presence

un gros Schirre de la mammelle, il restoit après l'extirpation une grande playe qui fut guérie par le simple baume d'Arceus appliqué pendant vingt jours.

CHAPITRE VI.

Du Cancer.

LE Cancer, ou Carcinome, est une Tumeur humorale contre nature, qui résiste au toucher, & qui est accompagnée de douleur; cette Tumeur est toujours la suite d'un Schirre, dont elle ne differe essentiellement que par la douleur. Dès qu'un veritable schirre qui doit toujours être indolent, devient douloureux, c'est pour lors un Cancer commençant: il n'est pas nécessaire que cette douleur soit continuelle, il suffit qu'elle se fasse sentir à la moindre occasion, lorsque le cours du sang se trouve gêné aux environs de la dureté; ce qui arrive principalement après que le malade s'est échauffé par quelque vive passion de l'ame, par un exercice violent, pour avoir pris quelque aliment piquant, ou bien pour avoir usé de quelque remede chaud, dans tous ces cas le malade se plaint de fois à autre des élancemens douloureux, qui sont produits par la

la violence avec laquelle les filets nerveux ſont pouſſez par le battement des arteres contre la dureté, les rudes ſecouſſes de ces filets ſe tranſmettant juſqu'au cerveau, avertiſſent l'ame de leurs déchirures qui cauſent la douleur.

On diviſe le Cancer en occulte & en manifeſte, on nomme Cancer occulte, celui qui n'eſt accompagné d'aucun déchirure apparente, pour le diſtinguer de celui qui ſe manifeſte en dehors par la déchirure de la peau, qu'on nomme pour lors Cancer ulceré. Il y a neceſſairement dans toute ſorte de Cancer de veritables déchirures, & il ne s'y trouve preſque jamais des veritables exulcerations; il eſt très-rare qu'on y remarque aucune goutte de vrai pus blanc tel qu'on l'obſerve dans les ulceres. Les déchirures ſont déſignées par le caractere des douleurs, & par les grands progrès que fait la Tumeur dès le moment qu'elle commence à devenir douloureuſe. On obſerve conſtamment en pratique, que les progrés d'un ſimple Schirre ſont trés lents, de maniere que cette Tumeur dure & indolente demeure des années entieres à ſe former, & perſévere long-tems, quelquefois même toute la vie dans ſon état d'accroiſſement parfait, pourvû qu'elle ne devienne pas dou-

loureuſe ; mais une fois que la douleur eſt ſurvenue, la Tumeur croît avec tant de vîteſſe, que dans l'eſpace de quelques jours ou de peu de mois tout au plus, elle augmente trés-conſiderablement ; cela vient de ce que les déchirures des vaiſſeaux voiſins à la dureté, laiſſent bientôt épancher toutes leurs humeurs, & celles-ci ſe trouvant par là tout à fait extravaſées, ſont hors d'état de changer en pus, ainſi la limphe extravaſée ſe joint à celle qui a formé le commencement du Schirre, tandis que le Cancer eſt occulte ; au lieu que cette même limphe ſe répand en dehors, lorſque la Tumeur ayant gagné la peau, ce tégument commence à ſe déchirer pour conſtituer le Cancer manifeſte ; cette peau une fois découverte préſente des chairs d'un rouge vif, comme dans les playes récentes, & il en découle ſouvent du ſang ou de la ſanie comme de la laveure des chairs plutôt que du veritable pus. La plûpart de ces faits de pratique ſe trouvent confirmez par la relation ſuivante, que j'avois dreſſée ſur l'examen d'une Dame de la premiere conſideration de cette Ville, pour l'obliger d'envoyer conſulter ſon mal à Paris, & la déterminer à l'extirpation d'un Cancer, qui ayant reſté occulte pendant trois ans,

commençoit à se manifester en dehors.

La malade, pour laquelle on demande conseil, est âgée de cinquante ans, d'un temperament mélancolique, mariée depuis environ trente ans, sans avoir fait aucun enfant, quoiqu'elle fut assez bien reglée en son tems tous les mois; elle se plaint actuellement d'une tumeur dure de la grosseur d'un œuf de poule située à la partie laterale interne de la mammelle gauche, tirant du côté des os du sternum, & à deux travers de doigt du mammelon; du milieu de cette Tumeur, il s'est separé depuis peu une petite piéce trés-mince de la surpeau, que la malade acheva de séparer sans douleur; il s'est formé au même endroit une croute seche à travers de laquelle il suinte de fois à autre quelque goutte d'une humeur claire; aux environs de cette croute, qui est un peu enfoncée, il paroit deux petits rebords d'un rouge pâle, relevé à l'épaisseur de deux lignes, le reste de la peau de toute la mammelle a conservé sa couleur naturelle. La Tumeur se laisse manier & toucher par tous ses points sans aucune douleur, il n'y a nulle adhérence aux parties voisines; il n'y paroit aucune fusée, ni racine; on y sent seulement quelques petits élancemens ou battemens d'artere, après qu'on

s'eſt un peu fatigué, & principalement lorſque la malade eſt tourmentée par des vives contentions d'eſprit, qui lui produiſent des fréquentes vapeurs auſquelles elle eſt ſujette depuis l'année 1712, elle eſt auſſi fort ſujette depuis ſon enfance à differentes fluxions ſurtout à la tête, aux yeux & aux gencives. Cette Tumeur commença de ſe former d'elle-même, il y a environ trois ans par une eſpece de petite glande de la groſſeur d'un pois; on s'y donna peu de tems après un rude coup contre le tranchant d'une porte, ſans que pourtant il parut encore aucun changement à la peau : cependant la Tumeur groſſiſſant, on y appliqua pendant peu de jours un cataplaſme fait avec le ris cuit dans du mouſt, mais ce remede ne produiſant aucun effet, on ſe contenta de couvrir toute la mammelle d'une piece de lin crud ſans filer, que l'on gardoit jour & nuit, & que l'on changeoit de tems en tems, enfin ayant remarqué que la petite piéce de la ſurpeau ci-deſſus marquée s'attacha audit lin, & que la couleur de la peau changeoit au milieu de la Tumeur, on abandonna ce remede, & l'on n'a plus voulu y rien appliquer qu'un ſimple linge en ſix doubles. Pour prévenir les progrès de la Tumeur, on

s'eſt contenté de prendre pendant cinq ou ſix mois, ſans interruption du lait de vache quatre fois par jour avec du pain pour toute nourriture ; par cette diéte la malade a conſiderablement engraiſſé, elle a repris le ſommeil naturel, qu'elle avoit perdu depuis quelque tems, & elle s'eſt garantie des indigeſtions d'eſtomach & des diarrhées, qui lui ſurvenoient à la moindre occaſion. M. Gendron fameux Médecin oculiſte ayant été conſulté ſur cet expoſé, nous envoya l'Ordonnance qui ſuit.

„ Il paroit évident par l'expoſé que l'on „ me donne, que la Tumeur en queſtion „ eſt carcinomateuſe, & déja arrivée au „ moment qu'elle dégenere en une exul- „ ceration ; la croute qui ſe forme ſur la „ peau qui couvre la Tumeur annonce que „ bientôt la dureté s'ulcerera en ſon tout ; „ il faut y mettre ordre, & prévenir ſans „ retardement tous les accidens qui doi- „ vent ſurvenir, & qui dans les ſuites ſe- „ roient d'une nature à ne pouvoir plus „ faire ce que l'on peut préſentement. Cet- „ te Tumeur ſans adhérence ſur les côtes, „ ni ſur le ſternum, doit être extirpée : „ c'eſt le plus ſûr moyen pour arriver à une „ ſûre guériſon : & je conſeille d'en venir „ à cette operation, elle eſt aiſée à faire,

„ & à coup sûr elle réussira ; l'exposé du
„ mal me fait regarder cette dureté au
„ nombre de celles qui se guérissent par ce
„ moyen & sans aucun accident; le conseil
„ que j'ai à donner, en cas que l'on suive
„ mon avis, est de faire l'operation en ex-
„ tirpant la Tumeur, ensorte que l'on en-
„ leve en même tems toute la peau qui
„ couvre la circonference, & même au-
„ delà de la Tumeur, c'est-à-dire, de ne
„ point faire d'incision cruciale pour con-
„ server les angles de la peau qui couvre
„ la dureté. Voici les raisons qui fondent
„ cet avis, la peau qui couvre cette dure-
„ té où il s'est formé une croute, est de-
„ venue chancreuse, & en cet état s'il en
„ restoit la moindre portion, il arriveroit
„ que quoique la Tumeur fût très-habile-
„ ment extirpée, on ne parviendroit ja-
„ mais à une heureuse cicatrisation ; il re-
„ steroit à l'endroit de la cicatrice une rou-
„ geur, ou quelque petite dureté, qui
„ quelques mois après la prétendue gué-
„ rison feroit renaître le mal ; cela n'arri-
„ veroit que par quelques filamens chan-
„ creux restez dans les angles de la peau,
„ que l'on auroit réservée dans l'incision
„ cruciale ; j'exhorte le Chirurgien qui
„ fera l'operation, à prendre garde sur ce
„ que j'expose ici ; l'experience m'a ap-

„ pris d'en agir ainſi, l'on peut en profi-
„ ter. L'extirpation que je conſeille ne
„ doit point faire peur à la Dame incom-
„ modée, elle ſe fait en deux minutes, &
„ le mal ou plutôt la playe eſt guérie en
„ trois ſemaines. *Signé* Gendron. A Au-
„ teuil le 8 Avril 1728.

Pour ménager l'eſprit de la malade ſujette aux vapeurs, on ne jugea pas à propos de lui communiquer cette Ordonnance; on lui laiſſa penſer, comme elle le croyoit, que ſa Tumeur viendroit à ſuppuration, ou qu'elle ſe fondroit par voye de réſolution, & on lui laiſſa prendre des pilules argentées, qu'une Dame de ſes amies avoit reçues de Paris, de la part du même M. Gendron, dont j'avois établi la confiance auprès de ma malade, lorſque j'avois voulu dreſſer la relation ci-deſſus, & dont elle attendoit le réſultat avec impatience; ces pilules n'étoient compoſées que de la poudre de cloportes, après leſquels on uſa de quelques legers bouillons d'écreviſſe; cependant comme je vis que dans l'intervale de quinze à vingt jours, la Tumeur avoit groſſie de plus du double; je déterminai la malade à l'extirpation de ſa Tumeur, qui fut faite en ma préſence avec toute la vîteſſe, la fermeté & la dexterité poſſible par M.

Barancy très-habile Maître Chirurgien de cette Ville. Après l'extirpation, en examinant la Tumeur, nous la trouvâmes de la dureté d'un veritable caillou, qu'il ne fut pas possible de couper par aucun instrument tranchant, elle n'auroit donc jamais pû se résoudre, encore moins venir à suppuration ; il ne parut absolument aucune goutte de pus aux environs de ce Cancer extirpé, pas même dans la peau déchirée qui le couvroit. Pour la formation d'un veritable pus il faut que les vaisseaux coupez, restant remplis de suc, conservent une certaine soupleſſe qui les oblige de ceder peu à peu aux battemens doux & réguliers des arteres voisines ; or comme cette soupleſſe ne sçauroit se trouver dans le Cancer, dont les petits vaisseaux se vuident sans ceſſe à proportion de leur déchirure, & que les battemens des arteres voisines sont toujours violens & douloureux, à raison de la dureté contre laquelle les vaisseaux heurtent, il est aisé de voir pourquoi le Cancer n'est jamais accompagné d'aucune veritable suppuration. Ses déchirures, qui se renouvellent sans ceſſe à chaque battement d'arteres, ne pouvant être réparées par l'accroiſſement des nouvelles chairs, le Cancer ulceré & manifeſte est obligé de con-

ſerver la forme d'une playe récente, qui augmente à vûe d'œil, en ſe répandant aux parties voiſines, parce que celles-ci ſont forcées de ſe déchirer à meſure qu'elles manquent d'être ſoutenues par la continuité des autres. Cette playe eſt ſouvent rouge & vermeille, & il n'en coule que du ſang pur, lorſque les vaiſſeaux ſanguins ſont principalement déchirez, au lieu qu'il s'y forme une croute, lorſque les vaiſſeaux limphatiques rompus ſe ſont entierement vuidez & deſſechez par la chaleur, ou plutôt par le battement des vaiſſeaux voiſins, ceux-ci ne pouvant pas toujours ſe vuider en entier à raiſon du deſſechement de leurs petits bouts coupez ſe gonflent extrêmement, rendent le voiſinage du Cancer inégal, raboteux & parſemé de pluſieurs veines varriqueuſes, qu'on a coutume de déſigner ſous le nom de racine de Cancer. Lorſqu'outre ce mauvais état de la playe, dont les bords ſe renverſent ſouvent en dedans & en dehors, les humeurs extravaſées ne peuvent pas ſe vuider aiſément, & qu'elles pourriſſent par leur ſéjour, elles rendent la playe puante, pour lors le Cancer eſt d'une très-mauvaiſe odeur, & fait de l'horreur au premier aſpect.

Le Cancer qui ſe trouve entre les chairs

assez éloignées de la peau, pour ne pas déchirer l'exterieur de ce tégument, se nomme Cancer occulte ; il est aussi toujours accompagné comme le Cancer manifeste, des véritables déchirures des vaisseaux qui environnent la dureté, ces déchirures interieures se manifestent, & par la vivacité des douleurs, & par les épanchemens des liqueurs qui s'y ramassent aux environs, & qui y pourrissent, comme je l'ai observé dans la pratique, & notamment avec M. Gibert, Docteur en Médecine de notre Université, établi à la Ville d'Alais sa patrie, où il exerce la Médecine avec tout l'honneur & toute la distinction possible. Ce Médecin avoit une malade de consideration, qui portoit depuis quatorze ans un Cancer occulte à la mammelle gauche, qui étoit parvenue à une extrême grosseur, sans avoir produit aucune alteration dans la peau ; je fus appellé audit Alais pour assister à l'amputation de cette mammelle, qui se fit en notre présence par M. Gautier, Maître Chirurgien de réputation, que j'envoyai chercher à Lunel-la-Ville où il est établi. L'amputation faite, nous trouvâmes au milieu de la Tumeur environ deux pintes d'une liqueur d'un rouge obscur, tirant sur le noir, à peu près comme seroit la lie

d'un vin aigri ; cet épanchement qui s'étoit fait peu à peu & à la longue, à peu près dans le centre de la mammelle, dont tous les environs étoient extrêmement durs & tout à fait calleux, cet épanchement, dis-je, avoit obligé la partie de se gonfler également de tout côté, sans produire aucun de ces enfoncemens du mammelon, ni de ces inégalitez qu'on remarque ordinairement dans les autres Cancers occultes des mammelles, dont les déchirures & les épanchemens internes sont pour la plûpart irréguliers, lorsqu'ils se forment hors du centre de cette partie ; ce sont aussi ces enfoncemens & ces inégalitez de la partie carcinomateuse, qui font juger que quoique la peau n'ait pas changé de couleur, le Cancer occulte est nécessairement accompagné de déchirures des vaisseaux & d'épanchement des liqueurs, comme j'ai eu dessein de le prouver par cette derniere observation.

On attribue communément la cause prochaine & immédiate du Cancer à une humeur corrosive & rongeante, qui produit, dit-on, differens désordres, suivant que les sels sont plus ou moins exaltez ou développez ; on prétend que les principes de cette même humeur durcie qui forme les schirres se développent peu à peu pour

produire le Cancer ; pour moi je regarde ce développement de principes, & ces émancipations des sels, comme des hypotheses qu'on a fait succeder aux qualitez occultes des Anciens, pour jetter de la poussiere aux yeux des ignorans, & pour faire valoir le talent. Pour qu'un Schirre négligé ou maltraité dégenere en Cancer, il suffit que les humeurs (qui roulent avec assez de liberté aux environs de la dureté schirreuse, pour n'y produire aucun changement sensible) viennent à y interrompre leur cours naturel, de cela seul que leurs vaisseaux heurtent avec violence contre la dureté schirreuse, ce qui devra produire la douleur & tous les autres simptômes du Cancer ; or les vaisseaux voisins sont poussez rudement contre la dureté par plusieurs causes, telles que sont un coup exterieur qui meurtrit les chairs ; un trop long usage des remedes huileux & des répercussifs, qui retardent le cours des humeurs ou qui bouchent la transpiration ; enfin des violens résolutifs qui donnent trop de mouvement aux vaisseaux ; la même chose arrive par le mauvais usage des six choses non naturelles, comme il est aisé de le concevoir.

La circulation des liqueurs doit être dérangée dans le Cancer, lorsque leur

vaisseaux se trouvent comprimez ou déchirez par l'action de quelque corps extérieur, parce que pour lors le sang qui est porté par les arteres ne pouvant être repris dans la même proportion par les veines, est forcé de croupir, & comme il vient toujours de nouveau sang, la partie doit se gonfler, les fibres nerveuses qui entourent la Tumeur, souffrent par cet obstacle des secousses irrégulieres qui redoublent leur mouvement, parce qu'elles vont heurter rudement contre la partie solide qui fait la Tumeur dure; leur mouvement ne peut devenir irrégulier, qu'elles ne soient ébranlées d'une maniere tout à fait déreglée; cet ébranlement des fibres nerveuses se transmettant jusqu'au cerveau, avertit l'ame de la fâcheuse impression qui constitue la douleur, comme il a été dit ci-dessus en parlant des déchirures qui accompagnent toujours le Cancer.

De ce que le sang ne circule pas librement, les grosses veines des environs s'engorgent peu à peu, se tumefient, se relâchent, & deviennent varriqueuses: ce sang veineux donne à la partie cette couleur plombée que l'on observe quelquefois dans le Cancer, les vaisseaux sanguins ou limphatiques qui se rompent,

laiſſent échapper le ſang, la limphe ou la ſanie qu'on en voit découler, & cet écoulement eſt d'ordinaire d'une odeur inſupportable. Si l'on apperçoit quelquefois des vers dans ces Tumeurs, ce n'eſt que par rapport à la douce chaleur des humeurs extravaſées qui pourriſſent lentement comme dans le cadavre, & qui donnent par-là occaſion aux œufs de ces inſectes d'éclore.

Puiſque le Cancer préſuppoſe toujours que les humeurs s'arrêtent, s'extravaſent & croupiſſent dans la partie malade & aux environs, & que par là le cours naturel du ſang, qui ſe trouve notablement dérangé, ſuffit pour produire tous les ſimptômes que nous venons d'expliquer; il me paroît tout-à-fait inutile de recourir à la ſuppoſition de certains ſels acides du ſchirre embaraſſés dans la partie ſulphureuſe limphatique; la limphe qui croupit pour former le ſchirre ne peut-elle pas s'endurcir de cela ſeul que ſes parties les plus fines ſe diſſipent par tranſpiration, ſans qu'il ſoit beſoin de ſels acides pour la coaguler? Qui pourra ſe perſuader que des ſels corroſifs, tels qu'on le ſuppoſe ſans neceſſité dans l'intérieur d'un ſchirre, reſtent oiſifs des années entieres? Faut-il des ſels pour expliquer la douleur qui ſurvient aux par-

ties déchirées ? celles-ci ne deviennent-elles pas plus sensibles, douloureuses, rouges ou livides par le simple dérangement des liqueurs ?

Diagnostic.

On peut reconnoître le Cancer sur la description que nous en avons donné ; les deux signes essentiels diagnostics de cette tumeur en général sont d'être durs à résister tout-à-fait au tact, & de faire sentir de la douleur ; elle attaque indifféremment toutes les parties charnues de notre corps ; mais elle se fait principalement ressentir dans les endroits glanduleux, comme aux mammelles des filles, & des femmes, dont les vaisseaux limphatiques ou laiteux se trouvent trés-délicats, fort pressez les uns contre les autres, & faciles à se rompre, lorsque tout le corps des mammelles vient à se gonfler, comme il se gonfle à toutes les filles à l'arrivée de leurs régles, & aux femmes dans la grossesse, & après l'accouchement.

La dureté du Cancer est très-differente de la dureté du phlegmon, celle-ci est essentiellement rouge & produite par fluxion, elle cede tant soit peu à une forte compression, au lieu que la dureté du Cancer s'est formée peu à peu par congestion,

sans changement de la peau, & ne cede nullement au tact, non plus que feroit un caillou qu'on voudroit presser entre les doigts. C'est pour établir ce signe diagnostic que j'ai avancé, comme il est constamment vrai, que tout Cancer est précedé d'un véritable schirre, qui résiste tout-à-fait au tact, cette réflexion est absolument nécessaire en pratique, pour ne pas confondre toute dureté douloureuse avec le Cancer naissant : on peut par-là rassurer bien des malades sur les fausses allarmes d'un Cancer, dont ils sont souvent frappez très-mal-à-propos, à la moindre tumeur douloureuse, qui survient souvent aux mammelles; la plûpart des filles, par exemple quand elles entrent dans l'âge de puberté, se plaignent d'une dureté dans le milieu de leur mammelon, où elles sentent de la douleur, ce qui vient tout-à-coup & qui se dissipe de soi-même, pourvû qu'on n'y fasse aucune sorte de remede. Les femmes grosses & les nourrices se plaignent aussi quelquefois de pareilles duretez douloureuses en differents endroits de leurs mammelles, qui dégenerent bien-tôt en phlegmon, & qui se terminent ensuite par suppuration, sans aucune apparence de Cancer. Lorsqu'on néglige d'ouvrir ces abcés, ou qu'après leur

ouverture

ouverture naturelle, on n'a pas bien soin des pancemens, il s'y forme de véritables fistules, ou bien des ulceres chancreux très-differents du Cancer ulceré.

On distingue le Cancer ulceré de l'ulcere chancreux par la maniere dont il a coutume d'attaquer les parties. Le Cancer ulceré est dans son commencement tout-à-fait dur & douloureux, il n'est pas different en couleur du reste de la peau; dans la suite il devient d'une couleur plombée, il s'ouvre & laisse échaper les humeurs; l'ulcere chancreux au-contraire est dans son commencement un véritable ulcere, qui se rend chancreux, parceque ses bords s'endurcissent & deviennent douloureux.

Les Cancers véneriens, connus sous le nom de chancres, sont toujours accompagnez de dureté & d'un peu de douleur, ils suppurent bientôt, & pour lors on les appelle Cancers ulcerez, au lieu qu'on les nomme ulceres chancreux lorsque la suppuration commençant à paroître, leurs bords deviennent fort durs & douloureux. Ces duretez arrivent souvent à ces chancres véneriens par l'application du précipité rouge de mercure, qu'on a coutume d'y appliquer, sous prétexte d'en détruire le virus, on évite cet inconvénient en préferant les frictions mercurielles à ce précipité.

Le bubon vénerien est dans son commencement un simple phlegmon circonscrit, dur, rouge & douloureux, qui se termine ordinairement par suppuration, dont l'abcès ouvert produit ensuite un ulcere, qu'il faut laisser suppurer long-tems, mais qui devient quelquefois chancreux, lorsqu'en les traitant trop rudement ses bords s'endurcissent & restent douloureux le même bubon maltraité dans son commencement, dégenere quelquefois en véritable schirre, lorsque par l'application des violens résolutifs, le sang s'y résout, & la limphe s'y pétrifie; ce schirre se change bientôt en veritable Cancer, à raison des vives douleurs qui y reviennent; & ce Cancer étant ensuite ouvert de soi-même, ou par le moyen des pierres à cautere appliquées mal à propos sur la dureté, devient un Cancer ulceré, qui se rend fistuleux, lorsqu'il s'y forme à côté ou au dessous de la Tumeur differentes cavitez dures, calleuses & à clapier. Ces fistules n'arrivent jamais à l'ulcere chancreux, parce qu'il se trouve ordinairement tout à fait ouvert en dehors.

Prognostic.

Il est toujours mieux de ne point entreprendre la curation radicale du Cancer

occulte, que de l'attaquer par des remedes externes, parce qu'il arrive presque toujours que les malades qu'on a essayé de guérir par cette voye vivent beaucoup moins que ceux pour lesquels on n'a employé aucun remede externe. Tel est le sentiment d'Hypocrate dans l'Aphorisme 38. de la sixiéme Section. On observe souvent en pratique que le Cancer occulte reste dans le même état des trente années, & quelquefois plus, sans attirer aucun fâcheux accident; au lieu que si on y applique des remedes fondans, les humeurs, qui ne circuloient que lentement autour du Cancer, se mettent en mouvement, les vaisseaux se rompent, la Tumeur augmente, & attirent enfin de fâcheux simptômes au reste de la machine, tels que sont la fiévre lente & la maigreur.

Le Cancer qui survient à la face, est beaucoup plus dangereux que celui qui survient aux autres parties du corps. Les Anciens appelloient ce Cancer *Noli me tangere*, parce qu'ils en avoient vû de très-mauvaises suites; si on y applique quelque remede, il devient plus malin, ou il s'étend, & va attaquer les yeux, les narrines, le palais; il se rend le plus souvent incurable, ne pouvant pas souffrir l'extirpation.

Le Cancer n'eſt pas ſi dangereux dans les parties glanduleuſes & mobiles, que quand il eſt fixe & adhérent aux os & aux cartilages. Celui qui eſt entretenu par un vice du ſang ſe guérit beaucoup plus difficilement, que celui qui ſurvient par cauſe externe; les chancres produits par un virus verolique ſe guériſſent par les remedes qui conviennent à la Verole; mais les veritables Cancers qui ſe forment quelquefois dans le dedans de la bouche, quoiqu'ils ſoient veroliques, s'indignent davantage, & deviennent mortels, lorſqu'on s'efforce de les vouloir guérir radicalement par les remedes antiveneriens qui portent à la bouche. Il y a environ trente ans, que je vis perir un verolé dans un flux de bouche, qu'on lui avoit procuré pour le guérir d'un Cancer, qu'il portoit, depuis quatre ans, à l'endroit du dedans de la bouche, qui répond au milieu de la joue droite.

Curation.

Quand un ſchirre commence à devenir douloureux, ce qui arrive par un dérangement de liqueurs autour de la Tumeur, on ne doit point comprimer la partie affectée, alors la plûpart des topiques ſont inutiles; on ſe contente de couvrir la par-

tie d'un linge trempé dans l'urine récente, ou dans quelqu'autre remede qui approche de la nature de cet excrement, tel qu'eſt l'eſprit de ſel armoniac, ſurtout ſi la Tumeur des mammelles a été produite par un lait épaiſſi & retenu.

Le malade doit éviter tous les alimens épicez & les liqueurs ardentes, crainte de faire heurter rudement les vaiſſeaux contre une matiere pétrifiée. On ſaignera le malade plus ou moins, ſuivant ſon âge, ſes forces, & ſon temperament; on pourra le purger, lorſque le cas l'exigera, avec des legers purgatifs, tel qu'eſt le ſuivant.

Prenez demi once de tamarins gras que vous mettrez bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine; dans ſix onces de cette coulure fortement exprimée, on diſſoudra demi once de pulpe de caſſe récemment tirée de ſa canne, & une once & demie de manne graſſe, pour une potion à prendre dans un verre le matin à jeun, avec les précautions ordinaires.

Dans la curation du Cancer en géneral, il ſe préſente deux indications à remplir, la premiere ſeroit de diviſer l'humeur arrêtée qui forme la dureté, & la ſeconde, de procurer un cours libre aux liqueurs qui circulent avec peine autour de la tu-

meur. On doit abandonner la premiere indication, parce qu'elle eſt preſque toujours ſuivie de fâcheuſes ſuites; on s'attache uniquement à remplir la deuxiéme, d'autant plus volontiers qu'on ne ſe propoſe point de guérir entierement cette maladie par le ſecours des remedes; mais ſeulement de calmer les accidents qui l'accompagnent, en évitant que la tumeur ne s'ulcere; que ſi elle eſt déja ulcerée; on en modere les ſimptômes; dans ces vûes on employe avec ſuccès les humectans, les narcotiques & les anodins; on peut ordonner l'apozeme ſuivant.

Prenez des racines d'althea, de fraiſier ſauvage & de Nymphea, *de chacune environ deux onces, des feuilles de laitue, d'ozeille & de pourpier, de chacune demi poignée; faites bouillir le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, & dans une livre de cette coulure, on ajoutera deux onces de ſirop de capillaire ou de nymphea pour deux apozemes, dont l'un ſe prendra le matin à jeun, & l'autre le ſoir en ſe mettant au lit, continuant douze à quinze jours. Lorque le malade paſſera des nuits inquietes & ſans dormir, on pourra mettre à la doſe de l'apozeme du ſoir demi once de ſirop de pavot blanc, ſi mieux on n'aime y diſſoudre un grain ou un grain & demi de laudanum.*

On peut ordonner les bains domestiques d'eau tiéde pendant l'usage de ces apozemes, pour passer ensuite au lait d'ânesse, si mieux l'on n'aime ordonner celui de vache en soupe pour toute nourriture, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois avec succès, & principalement sur une Dame Religieuse de l'Ordre de S. François, âgée de vingt-cinq à trente ans, d'un temperament très-vif, cette Dame après l'amputation d'une mammelle à l'occasion d'un Cancer, souffroit de très-vives douleurs à sa playe; celle-ci ne pouvoit absolument pas se fermer, malgré tous les bons secours ordinaires que la Medecine & la Chirurgie avoient employez. Ayant été appellé en consultation trois mois après l'amputation, je proposai le lait de vache en soupe, pris quatre fois par jour pour toute nourriture avec une suffisante quantité de pain, suivant l'apetit de la malade, ce qui fut executé avec tant de succès, qu'après quatre jours de cette diette blanche, la Dame ne sentit aucune douleur, & par ce seul secours continué pendant un mois, sans y entremêler aucune sorte de purgatif, la playe fut entierement cicatrisée & la malade reprit son embonpoint naturel; ce qui me détermina à proposer cette diete, c'est qu'on rapporta dans la consulta-

tion, que tous les jours de purgation les douleurs de la playe augmentoient considerablement & la playe devenoit plus grande; l'observation de cette Religieuse m'a déterminé à pratiquer la même diete blanche après deux nouvelles operations de Cancer qui furent faites l'année derniere en cette ville & en ma présence, l'une par M. Barancy sur une Dame de consideration dont l'observation est rapportée cy-devant, & l'autre par M. Colier aussi Maître Chirurgien de réputation sur une Demoiselle âgée de quarante-cinq à cinquante ans, d'un temperament mélancolique. Ces deux malades ne furent nourries que du lait de vache en soupe, comme la Dame Religieuse, & n'userent absolument d'aucune sorte de purgatif pendant toute la curation, & leurs playes furent conduites à parfaite cicatrice dans l'espace de quarante à quarante-cinq jours.

Lorsque le malade étant d'ailleurs bien constitué, le Cancer se trouve mobile, on doit l'emporter avec le fer, quand même il seroit ulceré, accompagné de fiévre & de maigreur du reste du corps, pourvû qu'il ne soit pas adhérent, & qu'il ait été produit par une cause externe; s'il se trouve dans un endroit où il ne puisse pas être emporté, on peut le consommer avec des

scarotiques

ſcarotiques, lorſqu'on a deſſein de ronger les bords d'un ulcere chancreux, ou les petits Cancers qu'on ne peut point emporter, le ſcarotique ſuivant eſt très-propre.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de bon orpiment ou réalgal, autrement appellé arſenic jaune, réduiſez-le en poudre très-fine, diſſolvez-le tout dans une quantité ſuffiſante de tartre & de nitre fixé, qui n'eſt autre choſe que de l'eau empreinte de tartre & du nitre qu'on a brûlé enſemble dans un creuſet en y approchant un charbon ardent; ſur cette diſſolution d'arſenic jaune verſez goutte à goutte de la liqueur de ſaturne, il ſe fait d'abord un précipité que vous laverez pluſieurs fois dans de l'eau commune, faites enſuite bruler ſept ou huit fois de l'eſprit de vin deſſus ce précipite; dans le dernier eſprit de vin qu'on brule par deſſus ce précipité, il faut y avoir diſſout un peu de laudanum; vous aurez par cette préparation une poudre ſcarotique qui eſt très-propre à conſommer les chairs calleuſes des ulceres chancreux, en en ſaupoudrant les bords, leſquels étant entierement conſumez, on traitera la playe comme une playe ordinaire avec le ſimple digeſtif ou le baume d'Arceus.

J'ai guéri par cette methode un ulcere chancreux qu'un Habitant de Montpel-

lier nommé Lafond portoit sur le nez depuis sept ans.

CHAPITRE VII.

Des Ecrouelles.

LES Ecrouelles sont des Tumeurs froides, dures & flottantes, qui résistent au tact, quoiqu'elles attaquent ordinairement les endroits glanduleux, & principalement les glandes du col; elles ne laissent pas souvent de saisir les parties charnues des muscles, & la substance des os, surtout aux jointures. On distingue quatre sortes d'Ecrouelles, les simples, les malignes, les ulcerées & les chancreuses. 1°. On les appelle Ecrouelles simples, lorsque la Tumeur est froide, dure, renitente, flottante & qu'elle est superficielle, la peau qui la couvre n'ayant point changé de couleur, de sorte qu'on ne la connoit qu'en la touchant: ces Ecrouelles simples sont appellées schirreuses, parce qu'il n'y a point de douleur. 2°. Si la Tumeur venant à se gonfler se rend douloureuse & sensible, que la peau devienne rouge, pour lors on appelle les Ecrouelles malignes. 3°. Si la matiere mise en mouvement brise le tissu de la peau, & s'il découle de la partie une sérosité, une

ſanie ou quelque autre humeur, on les appelle alors Ecrouelles ulcerées. 4°. Lorſque les Ecrouelles étant ulcerées les bords deviennent calleux, renverſez & extrêmement douloureux, que l'ulcere laiſſe ſuinter quelque humeur, on les nomme Ecrouelles chancreuſes.

La groſſiereté & l'épaiſiſſement de la limphe donne origine à cette fâcheuſe maladie, en ce que rempliſſant trop les vaiſſeaux limphatiques, elle les porte au-delà de leur tenſion naturelle, ceux-ci ne ſe remettent qu'avec peine, ou point du tout; ainſi la limphe étant privée de la force qui la fait rouler, eſt obligée de croupir dans ſes vaiſſeaux; de s'y arrêter, & elle ſe durcit par le long ſéjour qu'elle y fait. La limphe ne ſçauroit croupir long-tems dans un endroit que ſes parties les plus fines ne s'évaporent, & qu'expoſée aux coups des arteres voiſines ſon réſidu ne durciſſe, en ce que ſes parties groſſieres ſont obligées de ſe toucher par des plus grandes ſurfaces; c'eſt ainſi que la limphe ſe durcit pour former cette Tumeur que nous appellons Ecrouelles.

La limphe peut devenir groſſiere par pluſieurs cauſes, les eaux bourbeuſes, marecageuſes & nébuleuſes, la rendent propre à ſe durcir dans les glandes, & à

former par là les Ecrouelles ; comme on l'obſerve dans ceux qui habitent les endroits marécageux & froids des Alpes ; l'uſage des fruits verds & les alimens groſſiers font la même choſe, les enfans qui tétent des femmes nouvellement enceintes, ſont ſouvent attaquez de cette maladie, parce que la limphe, qui réſulte de ce lait de groſſeſſe, étant fort groſſiere, s'arrête & s'endurcit facilement dans les glandes, pour produire les Ecrouelles. Ainſi tout ce qui peut donner de la conſiſtence à la limphe, & en retarder la circulation, doit être regardée comme cauſe éloignée de cette maladie.

Les Ecrouelles reconnoiſſent fort ſouvent pour cauſe un virus verolique : on obſerve que les enfans, dont les parens ont été infectez de ce venin, ſont ſujets aux Ecrouelles, ou ſi leurs enfans n'en ſont point attaquez, elles ſe manifeſtent chez leurs deſcendans. C'eſt ſans doute parce que le virus verolique, qui n'eſt pas aſſez débaraſſé dans les premiers, ſe développe dans la ſuite. Pour peu qu'on veuille ſe rappeller ce que nous avons dit dans le Chapitre précedent, il eſt aiſé de rendre raiſon des ſimptômes qui accompagnent ces Tumeurs ; la limphe groſſiere s'arrête & s'extravaſe peu à peu dans le

milieu de la Tumeur, celle des environs ayant par là son cours interrompu, est obligée de croupir & de soulever insensiblement la partie. Cette Tumeur est froide, parce que la limphe y est sans mouvement; elle est fort superficielle, parce que dans ses commencemens ce ne sont que des vaisseaux limphatiques engorgez d'humeurs un peu plus que dans l'état naturel; la peau ne change pas d'abord de couleur, parce que les vaisseaux qui l'arrosent, n'étant presque pas comprimez, donnent un libre passage aux liqueurs qu'ils charrient; au lieu qu'une plus grande quantité de limphe venant à s'arrêter, la Tumeur devient sensible, elle gonfle la partie, & donne par là occasion à la peau de devenir rouge, les liqueurs n'ayant pas leur cours aussi libre que dans leur commencement. La Tumeur n'a pû occuper un plus grand espace, que l'oscillation des nerfs voisins ne soit dérangée, lesquels faisant effort contre la Tumeur, reviennent sur eux-mêmes, & communiquent leur mouvement irrégulier jusqu'au cerveau, & c'est par là qu'ils avertissent l'ame de la fâcheuse impression que ce corps dur fait sur le reste de la machine.

Lorsque les vaisseaux, qui environnent

la Tumeur, viennent à redoubler leurs oscillations, ils rencontrent des obstacles presque insurmontables, contre lesquels leurs fibres souffrent de si fortes divulsions, qu'elles se séparent peu à peu, de maniere que tout le vaisseau acheve de se rompre, & laisse couler son humeur; celle-ci est semblable à de la sanie, lorsque quelque petit vaisseau sanguin se trouve avoir été rompu; lorsque l'humeur qui suinte des bords de l'ulcere, est onctueuse & fort épaisse, qu'elle ne s'écoule pas par suppuration, elle rend les bords calleux, en séjournant dans le tissu.

Quoique les Ecrouelles attaquent principalement les glandes du col, elles ne laissent pas d'attaquer assez souvent les parties charnues des bras, des jambes & du reste du corps, parce que les vaisseaux limphatiques, qui sont plus gênez dans le corps des glandes, se trouvent répandus par tout. Cette maladie commence aussi fort souvent par attaquer les os, & de-là elle se transmet aux parties voisines.

Diagnostic.

Les Ecrouelles ont differens signes selon les differens dégrez où elles se trouvent, les simples ne soulevent pas considerablement la peau, & n'en changent

pas la couleur ; on ne les connoît qu'en les touchant ; on trouve des glandes dures, rénitentes, flottantes & sans douleur, on connoît les Ecrouelles abscedées, en ce que la Tumeur, de dure qu'elle étoit, devient mollasse ; les Ecrouelles malignes se manifestent par la grosseur de la Tumeur, par la douleur qu'on y ressent, & la rougeur qu'on y remarque. L'ouverture de la Tumeur, & le matiere qui en découle, font connoître qu'elles sont ulcerées, la dureté & la douleur des bords de l'ulcere caracterisent les Ecrouelles ulcerées & chancreuses.

Pour sçavoir si les Ecrouelles dépendent du vice des parens, de la mauvaise constitution des humeurs, d'un mauvais lait, ou de la mauvaise maniere de vivre ; il faut en interroger là dessus le malade & ses assistans.

Prognostic.

Les Ecrouelles en général sont des Tumeurs très-fâcheuses, & difficiles à guérir ; elles le sont cependant plus ou moins suivant leur different état, la cause qui les produit, & les parties qu'elles attaquent ; les Ecrouelles simples & commençantes se peuvent guérir, ou par les résolutifs, ou en emportant la partie scrophuleuse,

les Ecrouelles abſcedées ſe guériſſent après que la ſuppuration a conſommé toute la partie durcie, les Ecrouelles malignes ne ſont plus fâcheuſes, que par rapport à leurs differens ſimptômes; les Ecrouelles ulcerées ſont toujours trés-difficiles à guérir, ſurtout ſi elles deviennent fiſtuleuſes; les Ecrouelles chancreuſes ſont d'une guériſon très-équivoque, celles qui ſont héreditaires, ou dépendantes d'un vice des humeurs, ne peuvent ſe déraciner qu'avec beaucoup de peine; après les avoir gueries dans un endroit, elles ſe manifeſtent bientôt dans un autre; celles qui dépendent ſimplement d'une mauvaiſe maniere de vivre, ou d'un méchant air que le malade reſpire, guériſſent plus facilement; on ne ſçauroit guérir les Ecrouelles interieures, comme celles du mezenterre, parce qu'on ne peut y apporter aucun remede effectif; celles qui ſurviennent aux glandes du col ſont d'autant plus fâcheuſes, qu'elles peuvent quelquefois comprimer la trachée artere ou l'éſophage, & gêner la reſpiration & la déglutition; celles qui arrivent près de quelques gros vaiſſeaux, qui ſont couchées ſur les tendons, qui ſe trouvent immédiatement ſur des os, ou ſur les articulations, ſont peu ſoumiſes aux remedes.

Curation.

Les Ecrouelles exigent differentes curations, suivant les differens degrez où elles se trouvent dans leur commencement, on doit mettre en usage les remedes internes & externes ; parmi les premiers on choisit ceux qui sont capables de donner de la fluidité aux humeurs ; c'est dans cette vûe qu'on peut faire prendre au malade pendant quelques jours les bouillons suivans.

Prenez des racines de bruscus, d'asperges, & de chicorée sauvage, de chacune demie once, des feuilles de chicorée, de pimpernelle, de politric, de chacune demie poignée ; faites bouillir le tout avec un morceau de veau ou de mouton, pour une prise de bouillon qu'on prendra pendant dix à douze jours.

On ordonne dans la même intention le purgatif suivant, qu'on réïtere selon le besoin.

Prenez des feuilles de chicorée, d'aigremoine, & de cresson d'eau, de chacune demie poignée, d'épithime une pincée ; faites les bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & dans six onces de la coulure, mettez deux gros de senné & un gros de crême de tartre à infuser toute la nuit, le lén-

demain on dissoudra dans l'expression une once & demie de manne & quinze grains de poudre cornachine pour une potion purgative à prendre le matin à jeun, l'opiate aperitive & purgative ordonnée dans le Chapitre du Schirre & les antiveneriens conviennent dans les differens cas des Ecrouelles schirreuses & veroliques.

Parmi les remedes externes, on doit choisir les résolutifs, on applique avec succès l'emplâtre fait avec le grand diachilon gommé, & celui de mucilage parties égales, y ajoutant du mercure crud, éteint avec la salive ; plusieurs recommandent l'huile commune, dans laquelle on met un lezard tout vif, exposant ensuite cette huile, sur un petit feu, jusqu'à ce que le lezard soit mort, cette huile s'applique tiéde sur la Tumeur, on y applique aussi la décoction de la plante nommée ruta muraria, il ne faut pas ouvrir les Ecrouelles dès qu'elles sont abscedées, on doit attendre que toute la partie dure & schirreuse soit entierement consommée par la suppuration ; on ouvre pour lors l'abcès, on vuide le pus, & on emporte toute la glande par le fer ou par les scarrotiques ; on panse ensuite simplement comme une playe ordinaire.

Les Ecrouelles ulcerées, qui ne sont pas

attachées à quelque partie considerable, peuvent être rongées & emportées ; mais lorsqu'elles attaquent les glandes attachées à la trachée artere, qu'elles se trouvent sur des tendons, ou qu'elles ont gagné quelque articulation, on doit se contenter d'une cure palliative ; on ne peut pas guérir celles qui commencent par la substance de l'os, sans emporter la carie, on est même obligé quelquefois d'emporter l'os entier, lorsqu'il se trouve tout abreuvé de l'humeur des Ecrouelles, & hors d'état de faire ses fonctions.

CHAPITRE VIII.

Du Charbon.

LE Charbon est une Tumeur dure & douloureuse, accompagnée toujours d'une ou de plusieurs petites vessies, sous lesquelles la peau se trouve gangrenée & sphacellée. La gangrene qui survient à une petite partie de la peau, est la cause prochaine de cette Tumeur, les humeurs ne trouvant point leurs cours libre dans la partie gangrenée, sont obligées de s'y arrêter & d'y croupir ; & comme il en arrive toujours des nouvelles, la partie s'en remplit peu à peu, de maniere qu'elle est

obligée de se tuméfier, & de produire la Tumeur.

Cette gangrene, comme toutes celles qui surviennent à l'habitude du corps, vient de ce que le cours des humeurs est intercepté dans quelque partie, ce qui peut dépendre de leur épaississement & de leur grossiereté, ou du dérangement des vaisseaux.

La Tumeur est dure, parce que les liqueurs ramassées dans les vaisseaux qui environnent le point gangrené, les distendent extrémement. La chaleur dont cette Tumeur est accompagnée, faisant raréfier le corps muqueux, produit les vessies qu'on y remarque, & cette chaleur est une suite de la forte oscillation irreguliere des vaisseaux gênez qui environnent le point gangrené.

Parmi les causes éloignées du Charbon, on doit reconnoitre toutes celles qui peuvent produire la gangrene dans quelque point de la peau; ces causes sont internes ou externes; les internes se rapportent au sang, qui ne circulant pas librement, oblige les vaisseaux à se rompre, comme nous l'expliquerons plus au long en parlant de la gangrene; c'est ce qu'on voit arriver dans les fiévres malignes, dans la peste, & dans d'autres maladies

de cette espece ; entre les causes externes, celles-ci sont les plus ordinaires, la morsure des animaux venimeux, l'usage des mauvais alimens, un trop long usage des mêmes linges sales, & autres choses semblables.

Les Anciens croyoient, & quelques Nouveaux se persuadent encore, qu'un venin particulier est toujours la cause prochaine du Charbon ; ce venin, disent-ils, s'insinuant dans le corps, parcourt bientôt toutes les parties, & si on n'en arrêtoit l'action par des cardiaques, qu'on nomme contre-venins, il ne manqueroit pas de produire tous les simptômes qui accompagnent ordinairement cette Tumeur. Le peuple est encore imbu de ce préjugé à tel point, qu'on ne peut pas souffrir qu'on saigne une personne attaquée d'un Charbon, & la raison qu'ils en donnent, est qu'ils prétendent que la saignée fait rentrer le venin dans le corps. Une experience journaliere nous persuade du contraire, nous n'avons pas besoin de recourir au venin pour rendre raison de tous les simptômes du Charbon, la circulation empêchée dans un seul point de la peau est une cause plus simple, plus ordinaire, & plus que suffisante pour produire tous ces effets.

Diagnostic.

On connoît assez facilement le Charbon par la seule inspection de la Tumeur, on y observe une douleur très-vive, des points noirs gangrenez & sans sentimens au-dessous d'une ou plusieurs vessies; on connoît les causes par ce qui a precedé & par la rélation du malade; s'il est une suite de quelque maladie, il est facile de le connoitre par les maladies qui ont précedé, ou qui l'accompagnent, on connoit que le Charbon est pestilentiel par le grand nombre de personnes qui en sont attaquées en même tems dans le même pays, & dont la plûpart périssent.

Prognostic.

Le Charbon en général est une Tumeur très-fâcheuse, elle fait un si grand progrès en peu de tems, que si on n'y remedie au commencement, elle enleve bientôt le malade; elle est cependant plus ou moins dangereuse selon sa grandeur, les causes qui la produisent & la partie qu'elle attaque. 1°. Un Charbon qui occupe un grand espace, est plus dangereux que celui qui en occupe un petit: la raison en est évidente, c'est que l'engorgement est plus grand. 2°. Le Charbon qui tient à la

poitrine, au col & à la face, est plus dangereux que celui qui survient, & attaque les autres extrémitez par rapport à la poitrine; il empêche le jeu des muscles dont cette partie est garnie, leurs fibres trop distendus ont perdu leur ressort, & par consequent le principe de leur mouvement; quant à celui qui survient au col, il est dangereux en tant qu'il comprime la trachée artere, ainsi il empêche que l'air n'ait son entrée libre dans le poulmon, il peut aussi comprimer les vaisseaux voisins, & par là empêcher que le sang ne soit porté librement au cerveau, & qu'il n'en revienne que difficilement; nous avons dit aussi qu'il étoit très-dangereux à la face, & c'est à cause de la sensibilité de cette partie, puisqu'elle a des nerfs qui sont près de leur origine; nous avons dit au contraire que le Charbon qui survient aux extrémitez n'a pas de si fâcheuses suites, ces parties ne servant à aucunes fonctions absolument nécessaires à la vie & n'étant pas douées d'un sentiment si exquis, par la même raison que le Charbon qui attaque les parties tendineuses & nerveuses, est plus fâcheux que celui qui arrive aux parties charnues & simplement musculeuses. Le Charbon qui survient aux yeux, est toujours funeste à la vûe, parce qu'on est

roujours obligé de couper & d'emporter la partie gangrenée, ce qui ne peut se faire sans détruire absolument l'action de cet organe ; d'ailleurs les vives douleurs qu'on ressent dans cette partie, à cause de sa grande sensibilité enlevent le plus souvent le malade à raison de la fiévre qu'elles allument, & des autres fâcheux simptômes qu'elles traînent après elles. 3°. Le Charbon qui dépend d'une cause externe, n'est pas si fâcheux que celui qui dépend d'une cause interne ; celui qui arrive au commencement des fiévres malignes, est plus à craindre que celui qui y vient sur la fin ; celui-ci est critique, le premier au contraire fait connoître les mauvaises dispositions de la machine.

Curation.

L'indication qu'on a à remplir dans la curation du Charbon, est d'emporter & séparer d'abord la partie mortifiée des chairs vives, & de rétablir une libre circulation des humeurs dans les parties d'alentour, qui sont tuméfiées & engorgées de sang ; dans cette intention on doit appliquer la pierre à cautere sur la partie gangrenée, pour la bruler & la faire tomber en la cauterisant, quand on n'a pas la pierre à cautere ordinaire, on en peut faire

re une sur le champ, en prenant parties égales de savon & de chaulx vive, qu'on mêle intimement ensemble, & qu'on applique sur le point gangrené. On peut aussi se servir du beure d'antimoine; l'huile de vitriol & le feu ne sont pas si bons, & on ne doit point les employer sans grande necessité; car resserrant trop l'orifice des vaisseaux à mesure qu'ils les brulent, ils empêchent la suppuration, & font par-là un obstacle à la guérison de la Tumeur, le point gangrené étant rongé & l'escarre étant formé, on le fait tomber par le digestif ordinaire, & ou panse ensuite la playe avec le même onguent. Comme la Tumeur est considerable & qu'elle se gangreneroit bientôt, si on n'y apportoit remede; on doit d'abord y faire plusieurs scarifications, tant pour dégorger le sang de la partie, que pour donner lieu aux topiques spiritueux qu'on y employe de pénetrer plus avant, tels que sont l'esprit de vin camphré & autres de cette nature. On ne doit pas negliger les saignées dans la curation de cette Tumeur, elles diminuent la quantité du sang dans la partie en le dérivant & le faisant passer ailleurs; on ne doit pas négliger aussi de donner intérieurement les cardiaques, les alexitaires & les sudorifiques; c'est dans cette intention

qu'on ordonne les remedes ſuivans, l'eau theriacale camphrée, la poudre, l'eſprit & le ſel de vipere, la thériaque, la confection d'alkermes, & le ſel de chardon bénit ſous les formules ſuivantes.

Prenez des eaux de ſcorſonaire, de chardon benit & de meliſſe, de chacune deux onces; de l'eau de vie camphrée, demie once; de l'eau thériacale, un gros; de poudre de vipere, demi gros; de ſyrop d'alkermes, demie once; faites une potion à prendre ſur le champ.

Prenez d'eau de ſcabieuſe & de chardon bénit, de chacune trois onces; de ſel de chardon bénit, vingt grains; de confection d'hyacinthe, demi gros; de bezoard minéral, dix grains, du ſyrop de limon, demie once; ſoit faite potion cordiale.

Tous ces remedes n'agiſſent pas comme le prétendent les Anciens, en combattant le venin, mais ils animent le ſang, lui redonnent ſa premiere fluidité, & le font paſſer plus librement au travers de la partie malade.

CHAPITRE IX.

De la Gangrene & du Sphacele.

LE Spacele est une suite de la gangrene, ou plûtôt il en constitue le dernier dégré ; ainsi pour en avoir une connoissance exacte, il est necessaire de donner d'abord dans le même Chapitre une description de ces deux maladies.

La Gangrene est un commencement de mortification & de corruption des parties molles du corps humain, avec une diminution de sentiment & un changement notable de la couleur de la peau ; le spacele est une corruption entiere des mêmes parties molles, avec une privation totale du sentiment accompagnée de lividité & de noirceur de la peau, d'où il découle une sanie puante ; sur la fin ces mêmes parties sont si relachées que les fibres se déchirent en les touchant & il s'en éleve une puanteur cadavreuse.

Comme la bonne constitution des parties animées ne consiste que dans un juste rapport qui se trouve entre les fluides & les solides, par le moyen duquel les humeurs circulent librement dans leurs vaisseaux, si ce rapport & cet équilibre vien-

nent à être diminuez considerablement, ou à être entierement dérangez dans quelque partie du corps, il arrivera que ces tumeurs ne circuleront que lentement ou point du tout ; mais comme les humeurs ne sçauroient croupir sans se corrompre, ni se corrompre sans se communiquer leur mauvaise qualité aux parties solides qui les environnent, celles-ci se pourriront, se gâteront & enfin deviendront gangrenées, que si la mortification est entiere le Sphacele s'ensuivra necessairement.

Pour rendre raison de tous les simptômes qui accompagnent cette maladie, il suffira de remarquer en premier lieu, que les parties solides ne peuvent se pourrir & se mortifier, sans que les nerfs qui entrent dans leur composition ne perdent leur tension, ce qui les rend incapables d'être ébranlez & de communiquer leur ébranlement jusqu'au cerveau ; ainsi la partie gangrenée & sphacellée doit être privée de sentiment, ou n'en avoir que peu. 2°. Le sang ne sçauroit croupir dans une partie sans perdre de son mouvement intestin, ses globules s'affaissant & laissant de grands interstices, absorbent les rayons de la lumiere, d'où vient le changement de couleur, la lividité, la noirceur ; ce changement de couleur dépend aussi du nouvel

arrangement que les parties insensibles de la peau prennent quand leur tissu se déchire par la Gangrene & le Sphacele. 3°. Il découle une sanie puante, qui n'est autre qu'un sang corrompu. 4°. La grande mollesse des fibres qui se déchirent par le seul attouchement, dépend de leur relachement occasionné par le sang qui y croupit; un solide ne peut être pénetré par un solide, que celui-ci en se faisant jour au travers de sa tissure, n'en aggrandisse les pores, & ses pores devenus plus grands, donnent entrée à une plus grande quantité de liqueurs, qui en augmentant le diametre, acheve d'en détruire le tissu, desorte que ces mêmes parties cedent & se déchirent par la moindre impression des corps étrangers, en quoi consiste la molesse.

Les causes éloignées de cette maladie, sont toutes celles qui peuvent causer quelque dérangement dans les humeurs, ou dans les vaisseaux, en leur ôtant le rapport & l'équilibre qui doit être naturellement entr'eux. Ces causes sont internes ou externes; parmi les internes on compte, 1°. Le relachement des nerfs, parce que la force sistaltique des vaisseaux par le moïen de laquelle les humeurs circulent, dépend en partie de la roideur des membranes nerveuses; ainsi dès que les nerfs viennent

à être trop relachez, les vaisseaux manquant de force, le sang croupit, d'où vient la Gangrene, c'est ce qu'on voit souvent arriver dans les parties paralytiques. 2°. Une sérosité épanchée dans le tissu de quelque partie solide; peut causer la Gangrene, lorsque cette serosité abbreuvant trop la peau, la relache & la fait crever. La Gangrene arrive aussi lorsqu'on est assez imprudent de scarifier mal-à-propos une partie œdémateuse. 3°. Un sang trop abondant qui ne peut se décharger de ses humeurs par des couloirs trop gonflez, déchire ses propres vaisseaux & en croupissant il peut produire la Gangrene. 4°. Lorsqu'une même partie reste long-tems comprimée elle se gangrene par la déchirure des vaisseaux sanguins, comme il arrive dans les longues maladies où les fesses & le dos se gangrenent, parce que le malade a été obligé de rester trop long-tems couché sur ces parties, dont les vaisseaux ont été si long-tems & si fort comprimez que le cours du sang s'y est entierement dérangé.

Parmi les causes externes, on peut alleguer les Tumeurs phlegmoneuses ou éresipelateuses qui dégenerent en Gangrene & en Sphacele par des répercussifs mal appliquez, ou par un trop long usage des

anodins qui font séjourner le sang de façon à distendre & engorger si fort ses propres vaisseaux, qu'il ne peut plus rouler ni dans le tissu de la Tumeur ni aux environs, ainsi tout se relache & se mortifie. 2°. Des contusions négligées peuvent aussi produire la Gangrene par la trop longue compression des vaisseaux qui intercepte le cours des liqueurs. 3°. La Gangrene survient très-souvent au bord des playes, qui deviennent flasques & qui se relâchent par l'abondance des sérositez, lorsque le cours des humeurs se trouve intercepté & que les vaisseaux sont trop relâchez. 4°. Les hémorroides séches externes & extrémément tuméfiées, qui restant trop longtems dans un état violent, peuvent produire la Gangrene, en obligeant le sang de croupir dans les vaisseaux par la compression & les douleurs qu'elles causent. 5°. La Gangrene survient aux mains, aux pieds & aux autres parties du corps, quand après avoir resté trop long-tems exposé à un grand froid & qu'on a marché dans la neige ou dans la glace, on s'expose tout-à-coup à un grand feu, la raison en est que le sang ayant perdu de son mouvement à la rencontre des corps froids, & l'oscillation des parties solides s'étant rallentie, un feu trop vif trouble le cours du sang,

& l'oblige de croupir en déchirant ſes vaiſſeaux, ce qui ſuffit pour produire la Gangrene lorſque le déchirement eſt prompt & conſiderable.

Diagnoſtic.

La Gangrene n'eſt pas difficile à connoitre, elle ſe manifeſte d'abord par le changement de couleur & par le ſentiment qui commence à diminuer & à ſe perdre ; le Sphacele n'étant que la Gangrene à ſon dernier dégré, ſe connoît par la lividité de la partie, par la privation totale du ſentiment, par la puanteur & l'odeur cadavereuſe qui s'en éleve, & par la molleſſe de la partie qui ſe déchire & ſe ſépare pour peu qu'on la touche.

Prognoſtic.

La Gangrene eſt une maladie d'un ſuccès très-douteux, & le Sphacele eſt toujours incurable. La Gangrene eſt plus ou moins dangereuſe ſelon les parties qu'elle occupe & la cauſe qui la produit ; ſi elle ne fait que commencer & qu'elle ne ſoit que dans les chairs ſans avoir touché aux gros nerfs, ni aux vaiſſeaux ſanguins conſiderables, elle n'eſt pas abſolument incurable ; celle qui arrive au viſage, aux yeux & autres parties tendineuſes, eſt beaucoup plus

plus fâcheuse que celle qui arrive aux parties charnues. La Gangrene qui dépend d'une cause externe, est moins dangereuse que celle qui a été produite par cause interne ; celle qui est la suite d'une paralasie est plus difficile à guerir que toute autre ; celle qui dépend uniquement d'un grand froid est facile à guérir, & on peut éviter le Sphacele pourvû qu'on ne l'expose pas au feu & qu'on ne l'échauffe pas trop vîte. La Gangrene se change en Sphacele, lorsque les parties ayant été exposées au grand froid, ont perdu tout leur mouvement, de maniere que les solides sont devenus rigides, & la masse des liqueurs presque solide ; si donc le feu vient à les mettre en action, il leur communique d'autant plus de mouvement que leur masse est plus grande ; de-là le liquide rencontrant le solide, heurte avec force contre les parois des vaisseaux, les rompt, & les déchire ; ceux-ci étant à leur tour en mouvement, travaillent à se désunir & achevent de détruire tout le tissu de la partie.

Curation.

Pour guerir la Gangrene & en empêcher le progrès, on doit avoir en vûe de procurer une libre circulation aux humeurs dans la partie gangrenée ; pour cela

on doit d'abord faire des scarifications dans la partie plus ou moins profondes, suivant que la Gangrene a plus ou moins pénetré ; les parties s'étant par ce moyen déchargées d'une portion du sang dont elles étoient engorgées, se trouvent plus libres, leurs vaisseaux ne sont pas si comprimez, ils donnent un passage plus facile au nouveau sang qui leur vient ; on doit ensuite bassiner la partie avec de l'eau de vie, de l'esprit de vin camphré, ou avec la décoction des vulnéraires faite dans le gros vin rouge, dans lequel on peut aussi faire bouillir du scordium, de la petite centaurée, de l'absinthe, le thim, le rosmarin & autres plantes aromatiques ; on applique sur la playe l'onguent Egyptiac, qu'on a saupoudré des gommes susdites. Plusieurs Auteurs recommandent d'appliquer le beure d'antimoine fondu sur toute la circonference de la Tumeur, pour séparer le vif d'avec le mort, & empêcher le progrès de la Gangrene ; à la place de ce beure il est mieux d'appliquer le cautere potentiel commun, fait avec la lessive de savon ; l'eau phagédenique ordinaire, qui est une dissolution du sublimé corrosif dans l'eau de chaulx, est bonne pour ronger les chairs découvertes ; on panse ensuite la playe comme les autres

avec le digestif ordinaire, auquel on peut ajouter la poudre de myrrhe & d'aloes; quelques-uns y appliquent le feu, mais cette methode est dangereuse, parce que le feu cauterisant & faisant resserrer les vaisseaux empêche le cours des humeurs, & peut plutôt par là faire sphaceler la partie, que de la délivrer de la Gangrene qui l'attaque; c'est à peu près ce qui concerne la curation de la Gangrene en général, pour ce qui regarde le particulier, on doit prescrire differens autres remedes suivant les differentes causes qui la produisent; si la Gangrene dépend d'un grand froid qu'on a souffert, quoique la partie soit froide ou gelée, on ne doit pas l'exposer au feu, on mettroit trop tôt en mouvement les parties déja déchirées, & on acheveroit de les détruire, on doit se contenter de couvrir la partie des linges chauds; & la tremper dans l'eau tiéde, oul'envelopper avec du fumier chaud, pour empêcher que le sang ne se porte avec trop de rapidité dans la partie gangrenée, qu'il ne s'embourbe davantage, & ne la fasse changer en sphacele; on ne doit échauffer la partie que peu à peu par le moyen des linges & donner interieurement des cardiaques, tels que nous les avons décrits dans le Charbon; on ne doit pas

en venir aux scarifications, qu'on n'ait auparavant mis en usage les topiques les plus spiritueux & les plus résolutifs ; il faut donner interieurement les cardiaques les plus forts, qui sont en état d'animer le sang & de briser les parties grossieres qui bouchent les vaisseaux ; si la Gangrene se trouve à la face, il faut d'abord en empêcher le progrès par les scarifications & le beure d'antimoine appliqué aux environs de la Tumeur, il la faut aussi scarifier ; si c'est à une playe on peut emporter les bords gangrenez, on ne doit point attendre de guérison dans le Sphacele, il faut le séparer au plutôt des parties saines, anticipant dans la partie vive & sensible, si l'on ne peut pas couper toute la partie morte, il faut y appliquer le feu, comme le pratiquent quelques Auteurs, parce que pour peu qu'il reste de la partie sphacelée dans la partie saine, elle gâte bientôt l'autre, on est toujours dans la nécessité de couper dans la partie qui est au dessus ; lorsque le pied se trouve sphacelé, il faut couper la jambe à sa partie superieure, parce que ce qu'on pourroit en conserver seroit plus à charge qu'utile au malade ; si c'est la main il faut couper un peu au dessus de l'articulation du poignet par la raison contraire & ainsi des autres.

CHAPITRE X.

Du Panaris.

LE Panaris est une Tumeur qui vient à l'extrémité du doigt immédiatement sous l'ongle ; il est placé quelquefois à sa racine, d'autrefois à son extrémité, s'étendant bien souvent sur toute la main, & occupant d'autrefois tout le bras, avec des douleurs si violentes, qu'il en arrive souvent des défaillances, des syncopes, des convulsions, & autres simptômes fâcheux de cette nature.

La cause prochaine de cette Tumeur est un sang, ou une limphe arrêtée entre l'ongle & la phalange ; comme ces deux corps sont solides, ils résistent fortement à la liqueur qui croupit, celle-ci augmentant en volume distend & souleve l'ongle, qui est la partie la plus mobile, & en même tems elle comprime & irrite les tendons du muscle extenseur qui s'inserent jusqu'à l'extrémité des doigts, & comme ces parties sont tissues d'une infinité de nerfs, ceux-ci ayant leurs oscillations naturelles interceptées, leur mouvement se dérange & devient irrégulier, de là viennent les douleurs insuportables ; les nerfs

étant obligez de se roidir, resserrent les vaisseaux sanguins qui sont déja fort comprimez par le sang arrêté, ce qui acheve d'interrompre le cours du sang, le sang donc ne pouvant être repris par les veines, à mesure qu'il est poussé par les arteres, croupit de plus en plus dans la partie, & la Tumeur augmente si considerablement, qu'elle gagne quelquefois toute la main & monte quelquefois jusqu'au bras, les syncopes & les convulsions qui surviennent quelquefois au Panaris, sont une suite de la grande douleur, surtout lorsque l'abcès est situé dans la gaine des tendons fléchisseurs des doigts, ou sur le perioste ou bien entre le perioste & l'os; car quoique le terme de Panaris par rapport à son éthimologie signifie une Tumeur située aux environs de l'ongle, elle se trouve néanmoins souvent placée en d'autres endroits.

S'il arrive que le sang soit si fort extravasé dans quelque point de la Tumeur, que les parties solides se déchirent, se brisent & se gangrenent; le Panaris devient charbonneux, & cette gangrene fait de si grands progrès, qu'elle gagneroit bientôt le bras & s'étendroit plus loin, si on n'emportoit la partie affectée; c'est ce que Fabricius Hildanus dit avoir remarqué

plusieurs fois dans differens Panaris où il se formoit des vessies, comme aux charbons, au dessus desquels il y avoit un point noir, livide & gangrené; d'où il paroit qu'il y a deux sortes de Panaris, l'un qu'on peut appeller Panaris simple, parce que la Tumeur ne s'étend pas au delà du doigt, & qu'elle n'est pas accompagnée de si fâcheux simptômes, & l'autre qu'on peut appeller Panaris malin & charbonneux, dans lequel la Tumeur est considerable, la douleur excessive & insuportable, le milieu de la Tumeur noir, livide & souvent gangrené, la main est extrêmement enflée & enflammée, le bras se trouve souvent gonflé; ce Panaris est accompagné de très-fâcheux simptômes, les liqueurs plus ou moins extravasées produisent ces deux especes de Tumeurs.

Les liqueurs trop abondantes peuvent causer le Panaris, si leur cours vient à être interrompu dans le doigt, des épines, des éguilles & autres corps de cette espece, qui se placent à l'extremité du doigt, sont très-souvent la cause du Panaris, parce que ces sortes de corps dérangent le cours des liqueurs.

Diagnostic.

Le Panaris est si facile à connoitre sur

ce que nous en avons dit, d'où il eſt aiſé de diſtinguer le ſimple du malin ou charbonneux ; on connoit quelle en eſt la cauſe par la relation & le temperament du malade.

Prognoſtic.

Le Panaris en genéral eſt une Tumeur très-fâcheuſe à raiſon de la grande douleur qui l'accompagne ordinairement; des ſyncopes & des convulſions qui peuvent enlever le malade ; d'ailleurs elle ne ſe réſout que très-difficilement à cauſe de la profondeur des vaiſſeaux qui ſe trouvent couverts de grãiſſe, & du tiſſu de la partie qui eſt extrêmement ſerrée & peu capable d'extravaſion. Le ſimple n'eſt pas ſi fâcheux que le malin : celui-ci a preſque toujours de mauvaiſes ſuites : le Panaris qui dépend d'une cauſe interne eſt plus fâcheux & plus difficile à guérir que celui qui dépend d'une cauſe externe : dans l'un il faut corriger le vice des humeurs, & dans l'autre on ne s'attache qu'à guérir la partie malade.

Curation.

Les Anciens croyoient que le Panaris fut produit par un ver qui rongeoit & déchiroit la partie ; dans cette vûe ils ont

propoſé differens remedes ſinguliers ; Riviere dans la Centurie 4. Obſ. 63. ordonne de mettre le doigt dans l'oreille d'un chat pour attirer le ver, il dit en avoir fait l'experience au ſujet d'une fille qui n'avoit pas dormi depuis quatre jours à l'occaſion d'un panaris, dont elle fut ſoulagée, parce, dit-il, que l'oreille du chat attiroit le ver : n'eſt-il pas plus naturel de penſer que la douce chaleur naturelle de l'oreille du chat donna de la fluidité à l'humeur épanchée dans le doigt, & la fit repandre par ſes vaiſſeaux ouverts ; dans quel état que le Panaris ſe trouve, on ne doit point négliger les rafraichiſſans, les adouciſſans & les narcotiques, ſans oublier la fréquente ſaignée & les lavemens dans cette vûe on peut ordonner les remedes ſuivans.

Prenez des amandes douces, deux paires; des graines de courge, de citrouille & de melon, de chacune un gros ; de graines de laitue & de pavot, de chacune demi gros ; battez le tout dans un mortier de pierre ou de marbre, en y ajoutant peu à peu de l'eau d'orge ; dans ſix onces de cette coulure, vous ajouterez une once de ſyrop de nymphea, ou bien trois gros de ſyrop de pavot blanc, pour une émulſion.

On peut ſe ſervir dans la même intention du julep ſuivant.

Prenez des eaux d'orge & de pavot rouge, de chacune trois onces ; du sel de prunelle, demi gros ; de syrop violat, une once ; du syrop de pavot blanc, demie once ; mêlez le tout ensemble pour faire un julep ; on peut ordonner des lavemens sous la formule suivante.

Prenez des feuilles des deux mauves, de violette & de la laitue, de chacune une demie poignée ; des quatre semences froides, trois gros de chacune ; d'orge entier & des fleurs de nymphea de chacune une pincée ; faites bouillir le tout avec une suffisante quantité d'eau de fontaine ; dans une livre de coulure vous dissoudrez demie once de pulpe de casse récemment tirée.

Si la douleur est accompagnée de défaillances & de syncopes, les cardiaques doivent être mis en usage, tels à peu près que nous avons proposé dans le charbon ; pour ce qui concerne les remedes externes, si le Panaris est simple & dans son commencement, on peut tenter d'abord les resolutifs les plus forts, tels que sont l'esprit de vin camphré, le sel armoniac, & les differentes gommes résolutives qu'on peut mettre en usage l'espace d'un jour ; on ne doit guéres se servir des anodins, ou du moins ne pas y trop insister, crainte qu'ils ne donnent occasion au sang

de croupir trop longtems dans la partie ; si après l'espace d'un ou deux jours, les résolutifs ne diminuent pas la Tumeur, & que les simptômes subsistent toujours dans la même vigueur ; pour lors sans attendre que la Tumeur soit venue à suppuration, on doit l'ouvrir par le côté du doigt, crainte d'endommager les tendons, l'ouverture étant faite des deux côtez même s'il est nécessaire, on met dans la playe des forts résolutifs, tels que sont la thériaque vieille dissoute dans l'esprit de vin, & on panse ensuite cette ouverture, comme une playe simple.

Si le Panaris est malin, & qu'il ait fait de grands progrès, il ne faut pas tenter les résolutifs, mais on doit d'abord ouvrir les côtez de la Tumeur ; on peut y appliquer des caustiques, prenant garde qu'ils n'endommagent pas les tendons, & panser ensuite la playe, comme dans le Panaris simple ; si la main, le bras, la jambe ou la cuisse se trouvent extrêmement tuméfiez ; on doit y appliquer par dessus l'eau de vie dans laquelle on aura fait dissoudre du sel armoniac ; l'esprit de vin camphré & la décoction des plantes aromatiques conviennent aussi, on doit y faire plusieurs scarifications, tant pour tirer une partie du sang, que pour faire

pénetrer les remedes spiritueux, & donner du mouvement à celui qui reste, si le tendon est déchiré, que l'os soit à découvert & carié, on doit emporter la phalange, de même qu'il faudroit emporter la main, si la gangrene s'étoit emparée de cette partie.

CHAPITRE XI.

De la Galle.

LA Galle est une maladie de la peau, qui consiste en un nombre presque innombrable de petites Tumeurs pustuleuses, qui s'élevent sur sa surface, la rendent inégale, & excitent une grande demangeaison.

On reconnoit deux especes de Galle, la premiere est appellée Galle milliaire, ou Galle canine, ses pustules trés-petites se trouvent en grande quantité, elles ne sont recouvertes d'aucune croute, & il n'en découle aucune humeur sensible. La seconde est appellée grosse Galle encroutée, dans laquelle plusieurs petites pustules se trouvant jointes les unes aux autres & recouvertes d'une même croute, forment des pustules larges, qui tiennent de

l'abcés, il en découle sans cesse une matiere purulente, qui produit la demangeaison; on peut ajouter à ces deux especes de Galle une troisiéme, qui ne differe de la seconde qu'en ce que les croutes plus grandes & plus dures se dessechent, s'endurcissent & se convertissent par là en des tubercules charnues ou des excroissances, qui s'élevent en differens endroits de la peau; elles sont produites par une limphe grossiere, qui séjournant long-tems dans ses vaisseaux, les engorge, les distend & produit ces especes de Tumeurs, l'épiderme qui se trouve sur ces Tumeurs, tombe souvent en forme d'écaille & se sépare de la peau, parce que la limphe arrêtée & endurcie empêche que les vaisseaux qui vont à la surpeau ne puissent recevoir leur suc, ceux-ci se déchirent, & l'épiderme se détache; le sentiment se perd assez souvent dans ces tubertules, par la forte compression que la limphe fait sur les nerfs, ceux-ci ne peuvent pas être secouez ni ébranlez; c'est cette espece de Galle que le vulgaire appelle ladrerie, à raison des tubercules indolentes.

La cause prochaine de la Galle ne se peut déduire que du vice de l'insensible transpiration, qui se trouvant en trop grande quantité ou trop grossiere séjourne

dans ses propres vaisseaux, les distend & comprime les vaisseaux sanguins d'alentour, les fait rompre, & faisant extravaser le sang produit au commencement une Tumeur phlegmoneuse ; toutes les petites pustules de la Galle sont dans leur commencement de petits phlegmons rouges & douloureux, qui se changent ensuite en pustules.

Les causes éloignées de la Galle seront toutes celles qui pourront augmenter la quantité de l'insensible transpiration, en retarder son excrétion, ou lui donner plus de consistence ; telles sont une vie sédentaire & oisive, une trop grande quantité d'alimens & une maniere de vivre trop grossiere, aprés s'être nourri trop longtems de bons alimens ; toutes ces causes augmentant le volume des liqueurs, font que celles-ci trop abondantes, ne traversent les petits vaisseaux de la peau qu'avec peine, elles y croupissent & produisent la Galle. 2°. Le changement des saisons en est aussi une cause, nous voyons des gens qui ont constamment la Galle au commencement du Printems ou de l'Eté, parce que dans ce tems la transpiration devient plus abondante & se porte en trop grande quantité dans les vaisseaux excrétoires de la peau, s'y bouche le passage &

s'y arrête. 3°. Les mauvais alimens & le linge sale en peuvent être la cause. 4°. La Galle se prend par contagion en couchant avec un galeux, ou bien en se revêtant de ses habits, ou couchant dans ses draps, & cela parce que l'insensible transpiration des galeux se trouvant chargée de parties purulentes, lorsqu'elle est élevée par la chaleur, & qu'elle est portée à la surface du corps sain, elle s'attache & s'unit facilement à lui par l'analogie qu'elle a avec la même humeur; ainsi unie & arrêtée qu'elle sera, elle empêchera le cours de l'insensible transpiration, la fera croupir & produira la galle.

La grande demangeaison qu'on sent dans la Galle se déduit de ce que les vaisseaux capillaires de la peau, se trouvant gênez, les nerfs n'ont pas leurs oscillations libres, ils se meuvent irrégulierement, & communiquent leurs ébranlemens jusqu'au cerveau; c'est aussi par la même raison, que lorsqu'on se gratte la douleur passe pour un tems, parce que, comme en frottant la peau on ouvre davantage les vaisseaux, l'humeur qui croupissoit s'évacue, & rien ne s'opposant à l'oscillation des nerfs, ils ne transmettent plus les mêmes ébranlemens jusqu'au cerveau; d'où vient qu'on ne ressent plus ce

même ſentiment, qui cependant augmente bientôt après, & fait reſſentir une eſpece de cuiſſon, parce qu'en ouvrant les vaiſſeaux, on a déterminé une plus grande quantité de matiere de l'inſenſible tranſpiration dans la partie, celle-ci s'arrête de nouveau, & diſtend ſi fort les vaiſſeaux, que les nerfs ayant leurs oſcillations plus dérangées qu'auparavant, font un ſentiment beaucoup plus fort; la cuiſſon vient ſouvent de ce qu'en ſe grattant on met la peau à découvert en emportant les croutes; & cette peau ſe trouvant enſuite expoſée aux injures de l'air, eſt irritée, & produit la cuiſſon qu'on ſent après s'être gratté.

Diagnoſtic.

On connoit la Galle en général par l'inégalité de la peau, que produiſent une infinité de petites puſtules; on connoit la Galle canine ou milliaire par la petiteſſe des puſtules, d'où il ne découle rien de ſenſible, & qui ſont accompagnées d'une demangeaiſon exceſſive, elle attaque ordinairement tout le corps. On connoit aiſément la groſſe Galle, on la diſtingue de la petite en ce que les puſtules en ſont larges & recouvertes d'une groſſe croute, qu'il en découle ſouvent une humeur qui croupit

croupir quelquefois & qui fait que la peau se creuse sous la croute ; lorsque ces croutes grossissant beaucoup se dessechent, & s'endurcissent, elles forment des tubercules qui s'élevent sur la peau, qui la rendent ridée & raboteuse comme celle d'un élephant, la surpeau s'éleve souvent de dessus ces tubercules comme des écailles de poisson. Il arrive aussi quelquefois que le sentiment se perd entierement, comme il a été dit ci dessus ; on distingue la galle des dartres, en ce que celles-ci ne viennent qu'en certains endroits du corps, & que la Galle s'empare de toutes les parties.

Prognostic.

La Galle n'est pas une maladie dangereuse, elle est fort incommode, la canine est plus difficile à guérir que la grosse, la Galle qui arrive dans quelque saison de l'année périodiquement, n'est pas dangereuse, au contraire ce seroit une imprudence de vouloir d'abord la guérir, celle qui arrive à la fin des grandes & longues maladies, comme à la fiévre maligne & à la fiévre quarte, est salutaire, c'est pour lors une espece de crise. La Galle qui dépend d'une cause externe est très-facile à guérir, si le sujet est bien constitué ; lors-

qu'on la néglige, elle peut dégenerer en lepre, qui est l'espece de Galle la plus fâcheuse, la plus difficile à emporter, & souvent incurable.

Faisant la Médecine à Lyon en 1691, je fus appellé pour voir une fille qui avoit la Galle, je la fis frotter avec les fleurs de soulfre, la Galle guérit par ces frictions, & peu de tems après la malade devint hydropique; ayant donné en vain tous les remedes qu'on a accoutumé d'employer dans pareilles occasions; je m'avisai de lui faire reprendre la Galle, en la faisant coucher avec une galleuse, l'hydropisie disparut. Je voulus encore tenter d'emporter la Galle par les fleurs de soulfre, la Galle fut bientôt guérie, mais l'hydropisie se montra de nouveau; je fis reprendre la Galle pour emporter l'hydropisie, aimant mieux laisser la malade galleuse, qu'hydropique; on reconnut par la suite que cette Galle étoit verolique, & on la guérit sûrement par les frictions mercurielles. La raison pourquoi la Galle étant emportée, l'hydropisie succedoit, c'est que la matiere qui faisoit la Galle n'étant pas entierement évacuée & étant retenue dans le sang, en augmentoit le volume & rempliſſant trop les vaisseaux, faisoit séjourner le sang dans quelques parties, le-

quel par son séjour donnoit occasion à l'épanchement des eaux, & produisoit l'hydropisie ; la Galle revenant, les vaisseaux n'étoient pas si engorgez, le sang reprenoit son cours ordinaire, ainsi l'hydropisie disparoissoit, au lieu que lorsqu'on s'est servi des frictions mercurielles, on a brisé le venin verolique, on a vuidé peu à peu les matieres arrêtées, & le sang s'en est trouvé entierement déchargé.

Il est arrivé un autre cas singulier en 1716, dans l'Hôpital de Montpellier ; un servant de cet Hôpital nommé la Gardelle, âgé d'environ dix-huit à vingt ans, avoit une grosse Galle depuis quelque tems, on voulut le guérir par le soulfre, à peine la Galle eut-elle disparu, que ce jeune homme fut attaqué d'une fiévre lente, d'une toux seche avec un crachement de pus, qui sont les simptômes d'une veritable phtisie ; le malalade étoit presque à l'extrémité, lorsque je m'avisai de le faire coucher dans les draps d'un galleux, à mesure que la Galle revenoit, on voyoit diminuer tous les simptômes de la phtisie & la Galle étant ressortie, le malade fut entierement délivré de cette fâcheuse maladie ; on guérit ensuite la Galle en prenant toutes les précautions nécessaires, & le malade jouit actuellement d'une parfaite santé.

Pour rendre raiſon de ce cas ſingulier, il faut ſuppoſer que le pus de la Galle rentré ayant été mêlé avec le ſang, avoit fait un dépôt ſur les poulmons, en s'alliant à l'humeur bronchiale, celle-ci devenue trop épaiſſe & trop abondante par cet alliage, avoit donné occaſion au ſang qui traverſe les poulmons, d'y ſéjourner, d'y croupir & de s'y corrompre pour produire tous les ſimptômes d'une veritable phtiſie, qui ſe trouvoit entretenue par le pus dont le ſang étoit ſurchargé; lorſque ce pus ſortit par la peau en redonnant la Galle, les poulmons en reçurent moins, ils ſe rétablirent peu à peu, & ainſi tous les ſimptômes de la phtiſie diſparurent.

Curation.

Comme il y a differentes eſpeces de Galle, la curation doit être auſſi differente. 1°. Dans la groſſe Galle encroutée & deſſechée, on doit avoir deux vûes, l'une de donner de la fluidité aux humeurs épaiſſies dans les tubercules, & l'autre d'amollir les parties ſolides, pour cela on doit commencer par les purgatifs doux, tel qu'eſt le ſuivant.

Prenez deux gros de ſenné, & un gros de rhubarbe coupé à petits morceaux, faites les infuſer dans une ſuffiſante quantité d'eau

de fontaine, dans la coulure de six onces, on dissoudra une once & demie de manne, & une once de sirop de fleurs de pêcher, pour une potion à prendre le matin à jeun.

On doit mettre ensuite en usage les bains domestiques, les aperitifs, tant en bouillons qu'en opiate, les bouillons d'écrevisse & de vipere : on peut faire manger aux malades des poulets nourris avec une pâte faite avec les viperes, qu'on aura fait cuire avec de l'orge ; les eaux thermales tant exterieurement qu'interieurement conviennent aussi, les frictions mercurielles & la panacée peuvent être mises en usage ménagées à propos dans cette maladie, comme dans la verole, sans qu'on en doive craindre rien de fâcheux.

Pour ce qui est des deux autres especes de Galle, dans l'une & dans l'autre on doit d'abord faire une ou deux saignées, & purger ensuite plusieurs fois le malade, si le cas le requiert, avec le mercure doux en bolus sous la forme suivante.

Prenez demi gros de mercure doux, incorporez le avec une suffisante quantité de pulpe de casse, pour un bolus qu'on prendra le matin à jeun, avalant par dessus une potion telle qu'est celle qui est marquée ci-dessus.

On doit ensuite en venir aux remedes externes, lorsque dans la Galle canine la

demangeaison est forte, on peut frotter le corps avec l'huile de Riscin pour diviser l'insensible transpiration, & la faire sortir; on se sert aussi communément du soulfre & de ses differentes préparations, qu'on incorpore avec de la graisse ou du beurre, pour en faire un onguent dont on se frotte deux ou trois soirs de suite; pour corriger la mauvaise odeur de cet onguent, on y ajoute des fleurs de benjoin ou quelque autre aromate.

Pour la grosse Galle, je me sers avec succès du mache-fer réduit en poudre, incorporé avec de la salive, & appliqué sur la croute; il divise la tissure des croutes & déterge l'ulcere, mais si les croutes se trouvent si épaisses, que le mache-fer ne puisse pas les diviser, on se sert de l'esprit de nitre, qu'on incorpore avec de la graisse, observant de ne mettre qu'environ demi gros d'esprit de nitre sur chaque once de graisse qu'on applique sur la partie; si la Galle étoit entretenue par un sang grossier, il faudroit donner les aperitifs; si au contraire elle dépendoit d'une autre constitution du sang, il faudroit recourir aux adouciſſans, comme le lait, au lieu qu'il faut recourir aux frictions mercurielles, lorsque la Galle est verolique.

CHAPITRE XII.

Des Dartres, de la Lepre des Grecs, ou Impetigo, du Mal-mort, & de la Lepre des Arabes, ou Elephantiasis.

OUTRE les differentes especes de Galle, que nous venons de rapporter, il s'en présente d'autres qui ne different des premieres, que du plus ou du moins; cependant comme elles ont reçû differens noms par les Anciens, nous avons trouvé à propos de les rapporter ici en particulier.

La premiere est la Dartre, appellée en Latin *Herpes*, parce qu'elle gagne d'une partie à l'autre: cette espece de Galle n'attaque jamais toute l'habitude du corps, elle n'arrive qu'à quelque partie seulement. Les Dartres sont des Tumeurs élevées à fleur de peau, couvertes de plusieurs petites vessies, qui ne rendent pas la peau sensiblement raboteuse & inégale à la vûe, comme la Galle ordinaire; mais qu'on connoit uniquement par le tact; on reconnoit deux sortes de Dartres, la premiere est appellée milliaire, dans laquelle il y a une infinité de petites vessies couvertes de leurs croutes; la seconde est ap-

pellée Dartre rongeante ou encroutée, dans laquelle les petites veſſies ſe trouvent recouvertes d'une ſeule croute aſſez large, avec une grande demangeaiſon, cette croute ſe trouve quelquefois rouge, lorſqu'elle eſt formée par du ſang épanché hors de ſes vaiſſeaux ſanguins capillaires, qui ont été déchirez; d'autrefois cette croute eſt blanche, lorſqu'elle eſt formée par la limphe ou par une matiere purulente.

La Lepre des Grecs, que les Latins appellent *Impetigo*, ſe manifeſte par des tubercules ſur l'habitude de la peau, qui en conſervent quelquefois la couleur, & d'autrefois qui ſont un peu blanches, molles, flexibles, & ſenſibles comme le reſte de la peau.

Le mal-mort ſe préſente par des tubercules noires & livides, qui n'ont aucun ſentiment, pour tant qu'on les preſſe & qu'on les pique.

La Lepre des Arabes, que les Anciens appelloient *Elephantiaſis*, & qui eſt la veritable Lepre, eſt principalement déſignée par des tubercules durs, rénitens, douloureux & ulcerez, d'où il découle une ſanie rongeante, qui répand une odeur cadavereuſe & très-puante.

Toutes les differentes eſpeces de Galle

peuvent

peuvent être rapportées aux quatre Tumeurs en général ; ſçavoir, les Dartres à l'Eréſipele, la Galle ordinaire au Phlegmon, l'Impetigo au Schirre, la Lepre des Arabes au Cancer, & le Mal-mort tiendra le milieu entre l'*Impetigo* & le *Lepra Arabum*. Les Dartres ſont à fleur de peau, & ne font point de Tumeur ſenſible, de même que l'Eréſipele ; la Galle ordinaire rend la peau inégale par des Tumeurs ſenſibles, comme le Phlegmon ; l'*Impetigo* eſt une Tumeur indolente comme le Schirre, & enfin la Lepre des Arabes eſt douloureuſe, dure & rénitente comme le Cancer.

Comme le Phlegmon & l'Eréſipele dégenerent ſouvent en Schirre & en Cancer, de même toutes ces eſpeces de Galle ſe ſuccedent ſouvent les unes aux autres ; lorſque les Dartres & la Galle ordinaire ont reſté trop long-tems ſans remede, la matiere qui les produiſoit, s'endurcit peu à peu, bouche les vaiſſeaux, les diſtend, & produit les tubercules qui s'endurciſſent peu à peu par la diſſipation des parties les plus ſubtiles de la limphe, forment l'*Impetigo*. Si cette matiere acquiert une telle dureté, qu'elle comprime & reſſerre extrêmement les nerfs, les vaiſſeaux ſanguins & limphatiques, ainſi le ſentiment ſe perd, parce que les nerfs ne peuvent

pas être ébranlez ; lorsque les vaisseaux sanguins trop comprimez ne donnent pas un libre passage au sang, celui-ci est obligé de s'arrêter dans les tubercules, ce qui les rend noires, livides, & forme le Mal-mort. Si cette matiere endurcie est ensuite mise en mouvement, les vaisseaux se rompront, & feront un ulcere, dont les bords seront durs, calleux, & douloureux, comme dans le Cancer, & ce sera la veritable Lepre : la Verole negligée forme quelquefois de ces sortes de Galle, qui dégenerent en Lepre, dans des sujets mal constituez d'ailleurs, & qui ne font aucun remede effectif pour détruire, ou pour amortir le venin verolique : la grande quantité de lepreux qu'on voyoit autrefois venoit, selon toute apparence, de ce qu'on ignoroit la maniere de guérir la Verole.

Diagnostic.

Il est aisé de connoitre les Dartres, la Lepre, & le Mal-mort : ces maladies se differencient, parceque nous en avons déja dit ci-dessus, qu'il seroit inutile de répeter.

Prognostic.

Les Dartres en general ne sont pas dangereuses, elles sont seulement incommodes, surtout lorsqu'elles paroissent au vi-

ſage, dont elles terniſſent la beauté : les Dartres ne ſont fâcheuſes, que lorſqu'elles ſont entretenues par un virus verolique ou par quelqu'autre vice du ſang, les Dartres milliaires ſe guériſſent plus facilement que les rongeantes, parceque l'épaiſſiſſement des humeurs n'y eſt pas ſi grand ; les trois autres eſpeces de Galle ſont très-difficiles à guérir ; la Lepre des Grecs ne ſe peut guérir que dans ſon commencement : le Mal-mort eſt plus difficile à emporter, il pourroit pourtant ſe guérir dans ſon commencement : la veritable Lepre eſt incurable, lorſqu'elle eſt inveterée, & qu'elle a paſſé des parens aux enfans, les Cancers ulcerez & adhérens ne peuvent ſe guérir que par l'extirpation, & comme la Lepre eſt un Cancer univerſel, il eſt impoſſible de pouvoir l'emporter.

Curation.

Pour guérir les Dartres, ayant fait les remedes generaux, ſçavoir la ſaignée & la purgation, & après avoir preſcrit les aperitifs, ſuppoſé que le mal dépende de la groſſiereté des humeurs : on peut appliquer tous les differens topiques que nous avons rapporté pour la Galle ; on peut auſſi faire une pommade avec le ſoulfre, le tartre, l'eſprit de nitre, les

fleurs de benjoin & la graisse de cochon nouvelle, qu'on mêle ensemble, & qu'on applique sur les Dartres, on peut les frotter avec les huiles de carabé, de brique ou de corne de cerf, ou avec la seule huile de tartre par défaillance, qui réussit ordinairement mieux que tous les autres remédes.

Pour guérir la Lepre des Grecs & le Mal mort: ces tubercules reconnoissant une limphe grossiere & comme apierrie; il faut mettre en usage tout ce qui peut la diviser; ainsi après avoir fait une ou deux saignée, & avoir purgé suffisamment le malade, on doit d'abord lui faire prendre les aperitifs, comme l'opiate d'acier aperitive & purgative: on doit ensuite mettre en usage les bouillons de vipere: on peut même faire manger les viperes cuites avec du beurre, ou des poulets engraissez avec la pâte d'orge & de vipere: on peut aussi faire prendre la ptisanne sudorifique, après laquelle on peut ordonner les bains domestiques pendant huit jours: & dans la saison convenable les eaux thermales: pendant l'usage de ces remedes on purge de tems en tems le malade. Par ces differens secours les tubercules se ramolissent; pour achever de les résoudre, on doit y appliquer divers to-

piques, tels que sont l'huile de tartre par défaillance, la pommade ci-dessus décrite, le cresson d'eau réduit en poudre mêlé avec de l'huile & autres semblables, le malade s'abstiendra des alimens salez, épicez, trop onctueux, & de difficile digestion.

CHAPITRE XIII.

De la Teigne & de la Raché.

LA Teigne est une espece de Galle, qui attaque ordinairement la partie chevelue de la tête, & quelquefois la face, par une infinité de petites pustules, qui forment une croute & qui suppurent.

Cette Galle a pris le nom de Teigne d'un petit ver qui ronge les draps, qui s'appelle de même nom en François, & en Latin *Tinia*, parce que cette Galle ronge la partie qu'elle attaque comme ces petits vers rongent les draps.

Les Auteurs rapportent differentes especes de Teigne; mais comme tout ce qu'ils en disent, obscurcit plus la matiere, qu'il ne l'éclaircit, nous réduirons toutes les Teignes à trois especes. La premiere est la Teigne qui arrive ordinairement aux enfans qui sont à la mammelle, & que le vulgaire appelle croute lactée, dans

laquelle les croutes se trouvent mollasses, compressibles, & humides, laissent échapper continuellement par leurs côtez une matiere séreuse, & celle-là suppure continuellement : La seconde espece est appellée *Talpa-topinaria*, parce qu'elle creuse continuellement, & se trace des routes sur la tête, comme fait la taupe dans l'interieur de la terre ; cette Teigne, quoique couverte d'une croute mollasse & compressible, ne laisse rien échapper par ses côtez, & la suppuration se faisant dans l'interieur, il arrive que les tégumens, le pericrane & le crane même se déchirent : La troisiéme espece de Teigne, qu'on appelle communément Rache, est celle dans laquelle les croutes se trouvent dures, fermes, solides, & épaisses, & dont il ne découle rien tant exterieurement qu'interieurement ; elle attaque principalement les adultes, & quelquefois les enfans qui sont à la mammelle, surtout lorsqu'ils se trouvent d'un temperament sec.

La cause prochaine de la Teigne est comme des autres Galles, une insensible transpiration arrêtée dans les tégumens de la tête ; or l'insensible transpiration s'arrête plus facilement à la tête qu'aux autres parties du corps, parce que comme

elle s'y sépare en plus grande quantité qu'ailleurs, & qu'elle y est embarassée dans les cheveux, elle peut plus facilement y séjourner à la moindre occasion; d'ailleurs comme celle qui est déja sortie s'attache aux cheveux, & empêche que celle qui vient ensuite ne puisse être jettée dehors, celle-là s'arrête dans ses propres vaisseaux, & produit ensuite la Teigne; ce qui semble le prouver d'une maniere incontestable, c'est que lorsqu'un homme reste quelque tems sans se peigner, il se forme sur sa peau de petites croutes calleuses, qui tombent ensuite en se peignant, & qui ne sont autre chose que l'insensible transpiration, qui s'est arrêtée entre les cheveux, & s'y est endurcie.

Les causes éloignées de la Teigne sont en très-grand nombre: premierement si on fait porter à un enfant sain le bonnet d'un enfant teigneux, ou si on le fait coucher dans les mêmes draps, ou qu'on le couvre des mêmes linges qui ayent servi à un enfant attaqué de la Teigne; il ne manquera pas de la prendre; ces draps se trouvent chargez de l'insensible transpiration de celui qui a la Teigne, lesquels ont emporté avec eux plusieurs parties purulentes; celles-ci s'attachent à la tête, bou-

chent les vaisseaux, & produisent la Teigne. 2°. Lorsqu'un enfant est trop gras, & que son insensible transpiration ne sort qu'à peine, elle peut être la cause de la Teigne. 3°. Si une nourrice mange des alimens grossiers, l'enfant étant d'ailleurs d'un temperament fort délicat, cela pourra aussi occasionner la Teigne, le lait de cet enfant, devenu fort grossier, rend la transpiration plus épaisse, celle-ci s'arrête dans les petits vaisseaux cutanez, & y produit la Teigne. 4°. A faute de brosser la tête aux enfans, & les adultes même qui restent trop long-tems sans se peigner; tout cela peut produire la Teigne, parce que la crasse qui se ramasse sur la tête peut y empêcher la transpiration. 5°. Une nourrice qui auroit allaité un enfant teigneux, peut la donner à un autre enfant, sur-tout s'il est d'un temperament délicat.

Diagnostic.

Il est facile après ce que nous avons dit, de connoitre la Teigne & ses differentes especes, Sennert rapporte en avoir vû une, qu'il appelle Teigne des cheveux, dans laquelle il n'y a point de croute, mais une infinité de petits vers, qui rongent les cheveux, & les font tomber à pe-

tits morceaux ; il dit avoir observé souvent cette espece de Teigne, & s'être assûré du fait par le moyen de la loupe : il faut distinguer la Teigne d'une espece de crasse qui vient aux petits enfans, & qui se ramasse sur le front, & que le vulgaire appelle Saintes huiles. Cette crasse est une espece de rousseur, qui ne mérite aucune attention.

Prognostic.

La Teigne humide, qu'on appelle croute laiteuse ou lactée, n'est pas dangereuse ; au contraire elle est souvent salutaire, car elle sert à décharger le sang de sa trop grande sérosité, il seroit même dangereux de la vouloir guérir tout d'abord : Le *Talpa-topinaria* est très-dangereux, surtout dans les petits enfans ; car comme les os de leur crane sont encore tendres & mollasses, & que la suppuration se fait dans l'interieur, celle-ci peut les creuser & les carier ; la Teigne seche ou Rache n'est pas à la verité dangereuse, mais elle est très-difficile à guérir, elle dure souventes fois des quinze-à-vingt ans, & quelquefois toute la vie.

Curation.

La Teigne humide, qui n'attaque que

la partie chevelue des petits enfans à la mammelle, ne doit point être traitée, mais si elle gagne le visage, & qu'elle ferme les yeux, pour ôter la difformité, on peut pour lors guérir celle de la face; il faut d'abord la laver avec une décoction des plantes aromatiques faite dans le gros vin; ensuite on y applique avec succès le mache-fer en poudre, & mouillé avec de la salive, pour en faire une pâte qu'on applique sur les galles: on peut aussi appliquer les feuilles de Nasturtium aquaticum, des bettes ou des choux, qu'on froisse un peu avec les mains; si on vouloit entierement guérir cette Teigne humide, il faudroit entierement déterminer la sérosité par quelqu'autre voye, & pour cela il faudroit appliquer un cautere au bras ou à la jambe, ne négligeant pas les purgations réiterées.

Pour guérir le *Talpa-topinaria*, il faut d'abord laver les croutes avec la décoction ci-dessus: s'il se trouve des endroits durs & calleux, il faut y appliquer par dessus de l'eau de chaulx, de l'huile d'arsenic, & d'autres de cette espece: il faut ensuite le faire suppurer, & le traiter comme les autres ulceres.

Pour guérir la Teigne seche ou la Rache, on se sert avec succès de l'urine,

dont on frotte pendant quelque tems les croutes avec des broſſes : enſuite on trempe des linges dans cette même urine, qu'on applique ſur les croutes : après avoir pratiqué cela pendant cinq ou ſix jours, trois ou quatre fois le jour, on prend la poix de Bourgone, qu'on fait ſecher & mettre en poudre fine, & en ayant ſaupoudré toutes les croutes, on met un bonnet de peau ſur la tête, la poix étant fondue, s'attache au bonnet : tirant enſuite ce même bonnet à force, on arrache les croutes, & on guérit la Rache, on ne doit pas pendant ce tems-là négliger les remedes internes, pour donner de la fluidité au ſang, & rendre la tranſpiration plus libre.

CHAPITRE XIV.

De la petite Verole.

LA petite Verole eſt une maladie épidemique & contagieuſe, qui attaque une ou deux fois dans la vie toutes ſortes de perſonnes, plus ſouvent les enfans que les adultes, & rarement les vieillards, elle eſt de toutes les ſaiſons de l'année, quoique plus fréquente au Printems & en Automne, qu'en Eté & en Hyver ; elle

n'épargne aucune partie du corps humain, tant externe qu'interne ; la peau, surtout celle du visage & des mains, commence par se couvrir de petites taches d'un rouge obscur, qui s'élevant en petites tumeurs, rendent la peau inégale ; ces tumeurs dégenerent en pustules, qui d'une baze large & ronde se terminent en pointes ; ces pustules croissent insensiblement, vers le sixiéme jour elles sont fort tendues, chaudes, rouges & douloureuses ; ce sont pour lors de vrais phlegmons qui suppurent, qui se dessechent & forment des croutes.

On considere dans la petite Verole le tems de l'éruption, celui de la suppuration, & celui de l'exsiccation : quand ces trois tems-là se passent sans fiévre & sans aucun fâcheux accident, la petite Verole est appellée benigne ; au lieu qu'on la nomme maligne, lorsque la fiévre survient accompagnée de fâcheux simptômes : on l'appelle aussi pestilentielle, lorsqu'elle est fort meurtriere, & que la plupart des malades en périssent.

Les accidens de la Verole benigne sont lors de l'éruption, une petite toux seche, des éternuemens fréquens, un leger assoupissement, quelques petites nauzées, un cours de ventre séreux, & autres de cette nature, les taches de la peau se trou-

vent disperſées, elles dégenerent en puſtules groſſes, rondes & pointues; ces puſtules s'élevent aiſément, ſuppurent ſans peine, ſe deſſechent, & laiſſent une rougeur, qui ſe diſſipe peu à peu ſans gâter la peau.

La petite Verole maligne eſt accompagnée d'une fiévre de même nom, qui ne ſe développe ordinairement qu'au trois & quatriéme jour; avant que les taches paroiſſent, il ſurvient differens ſimptômes, qui en ſont les précurſeurs accidentels; tels que ſont un grand dégout, un vomiſſement, des laſſitudes de tout le corps, des mouvemens involontaires & convulſifs, un reſſerrement de poitrine, des douleurs de tête, des inſomnies, ou longues veilles, des délires, & quelquefois des aſſoupiſſemens létargiques, des cours de ventre bilieux, des coliques, des ardeurs d'urine, ou ſuppreſſion, & autres de cette nature. Lorſque les taches commencent à paroitre, les malades ont une chaleur brulante par tout le corps, ils ne trouvent aucune ſituation paiſible, ils ſont inquiets, alterez, eſſoufflez, ils reſpirent avec peine, leur ſoufle & leur tranſpiration ſentent fort mauvais; ils ſentent par tout le corps des demangeaiſons exceſſives, ſurtout lorſque les puſtules, qui

ſont tout près les unes des autres, s'élevent avec peine. Au commencement de la ſuppuration, ces puſtules ne ſont pas bien rouges, elles pâliſſent de fois à autres, elles donnent quelquefois de l'eau claire & limpide, tantôt de la ſanie, ou du ſang pur; lorſque la ſuppuration va finir, les croutes ſe forment avec un gonflement ſi conſiderable de toute la peau, que les paupieres tumefiées ne ſçauroient s'ouvrir, les levres ſont ſi bourſoufflées, qu'on a peine de prononcer la parole, les gencives tuméfiées fourniſſent quelquefois un leger flux de bouche, le nez & les oreilles reſtent bouchées, de maniere que le malade devenu bouffi & difforme, ne voit point du tout, à peine entend-il; il ne boit & n'avale qu'avec peine, ſi le gozier eſt pris du mal; les croutes tombées, la peau reſte rouge pendant pluſieurs mois, & elle eſt quelquefois ſi chargée de petites foſſes & de cicatrices, que la perſonne n'eſt plus du tout reconnoiſſable, la face reſtant laide & défigurée toute la vie.

Dans la petite Verole peſtilentielle, outre tous les accidens ci-deſſus rapportez de la Verole maligne, on remarque que les taches rouges & les puſtules ſont accompagnées & entremêlées d'un pourpre noir

ou livide, & de quelques petits charbons; lors de la suppuration il se forme differens abcès dans l'interstice & les corps de muscles; les visceres interieurs étant souvent saisis de ces taches & pustules, le malade vomit ou crache du pus & de la sanie en quantité, il a des coliques très-douloureuses, des cours de ventre dissenteriques & purulents, ou des tenesmes fâcheux, des ardeurs d'urines, des pissemens de sang & de pus, & autres de cette nature.

Les Médecins Arabes, qui vivoient vers le douziéme siécle, surtout Avicenne, Averroes, Rasis & Mesué ont été les premiers qui nous ont laissé des descriptions exactes de la petite Verole: sur quoi quelques Modernes prétendent établir, que cette maladie a pris pour lors sa premiere naissance en Arabie, d'où ils supposent qu'elle s'est transmise par contagion de Ville en Ville, de Province en Province, dans toute l'Asie, de là en Affrique & en Europe; comme les Européens ont été les premiers à passer en Amérique avec Christophe Colomb, on prétend que cette même maladie doit avoir été portée dans le nouveau monde, en change de la grosse Verole, que les Espagnols avoient contractée, en commerçant avec les Américains.

Pour se convaincre du peu de solidité de ces conjectures sur l'origine de la petite Verole, il suffit de lire ce que le premier de ces Médecins Arabes a dit de cette maladie dans son Traité des fiévres pestilentielles ; il la regarde d'abord comme un simple simptôme de ces fiévres, mais il en parle ensuite fort au long comme d'une maladie connue de tout tems ; il la suppose si ancienne, qu'il prétend en déduire la cause du sang menstruel des femmes ; auroit-il parlé de la sorte, si la petite Verole eût été nouvelle de son tems ? Que si les Auteurs Grecs & Latins, qui ont écrit avant Avicenne, n'ont pas traité en particulier de la petite Verole, c'est qu'ils ne l'ont jamais regardée que comme un simple simptôme de la fiévre pestilentielle, à laquelle ils ont donné differens noms ; Avicene l'appelle pour lors Bothon en Arabe, il y a lieu de penser que les Grecs l'appelloient Pinphinga, puisqu'ils font une espece de fiévre, que Galien nomme Pinphingode, dans laquelle il expose ce que la petite Verole a de plus essentiel au sujet des pustules. Parmi les anciens Auteurs Latins, Ætius décrit de petites pustules, dont tout le corps des enfans étoit couvert, ce qui ne sçauroit s'entendre que de la petite Verole, que l'on

l'on a coutume de rapporter entre les maladies des petits enfans, comme leur étant plus ordinaire, lorsqu'on suppose que la petite Verole a eu une origine particuliere, & qu'elle ne s'est transmise que par contagion de proche en proche, on est aussi obligé de supposer une semence particuliere de cette maladie.

Les uns placent cette semence dans le sang menstruel des femmes, les autres dans le sang, qu'ils croyent devoir se corrompre dans le cordon du fœtus, qu'on est obligé de couper, dès qu'il vient au monde. Quelques Modernes ont recours pour cette semence au ferment uterin; cependant on est aujourd'hui pleinement convaincu, que le fœtus ne se nourrit dans la matrice que du lait uterin, sans que le sang menstruel y ait aucune part; ce lait coule au fœtus du placenta par le cordon, d'où il revient au placenta en circulant avec le sang qui est propre au fœtus; le sang, qui reste dans le cordon coupé, ne se pourrit pas, il reprend la route ordinaire de la circulation. La matrice ne contient aucun ferment particulier; les enfans ne sont pas moins sujets à la petite Verole, soit que leurs parens l'ayent eue, ou qu'ils en ayent été exempts: ce qui n'arriveroit pas de même certainement,

si cette maladie suppoſoit une ſemence contractée ou tranſmiſe par les humeurs de nos parens.

Puiſque toutes les taches & les grains de la petite Verole, ne ſont au commencement que des Eréſipeles, & enſuite des vrais Phlegmons qui ſe terminent par ſuppuration ; il eſt conſtant que le ſang ſéjourne dans le tiſſu de chacun de ces petits grains, que ce ſang s'extravaſe enſuite, & qu'il ſuppure pour produire de petits abcès ; ceux-ci blanchiſſent, lorſque le pus y eſt bien formé ; ils ſont clairs & limpides s'élevant en petites veſſies, lorſque la chaleur raréfiant la limphe du corps muqueux, éleve la ſurpeau, les taches reſtent noires, lorſqu'il s'y fait des Echimoſes, ou que la Gangrenne y ſurvient : quand les abcès ou les veſſies ſe deſſechent avec la peau qui le couvre, les croutes ſe forment par la ſimple chaleur de la partie qui diſſipe les humeurs épanchées. On peut expliquer tous ces faits ſans avoir recours à aucune ſemence de Verole, ou ſans ſuppoſer des dégagemens de ſels, comme il paroit par tout ce qui a été dit ci-devant de l'Eréſipele, du Phlegmon, des Tumeurs ſuppurées endurcies & gangrenées.

Le ſang eſt l'aſſemblage de toutes nos

humeurs, il communique la chaleur à toutes les parties qu'il parcourt sans cesse, ses vaisseaux infiniment petits, quoique naturellement blancs, sont obligez de rougir, dés que le sang y séjourne; cette liqueur vivifique se meut doucement, & se divise sans interruption, le surcroit ou le superflus se dissipe par la transpiration de toutes nos parties solides, tant internes, qu'externes; cette transpiration est plus ou moins abondante, plus tenue, ou plus épaisse, suivant les differentes saisons de l'année, nos differens âges, & les divers usages des six choses non naturelles, où nous sommes nécessairement exposez pendant tout le cours de la vie; lorsque cette transpiration est surabondante & trop épaisse pour passer aisément dans ses propres conduits, elle les gonfle & les bouche si fort, que gênant le cours du sang qui roule à l'entour, ces parties rougissent, il s'y forme des petites Tumeurs, d'abord érésipelateuses & ensuite phlegmoneuses, qui se terminant par suppuration & exsiccation, constituent la petite Verole.

L'air qui nous environne & que nous respirons, se trouve differemment modifié, suivant les differentes saisons de l'année: ainsi il agit sur nos corps & sur nos

humeurs d'une maniere differente ; il leur communique differens mouvemens. Le sang surtout dans les enfans se trouve visqueux & gluant, souvent chargé de matiere étrangere, capable par consequent de troubler la circulation à l'occasion des causes externes & non naturelles ; les vaisseaux de ces jeunes sujets ne font que se déployer, les pores de la peau ne sont donc pas encore fort ouverts ; d'ailleurs ce tégument universel dans les enfans doit être plus susceptible des impressions de l'air, que celui des adultes ; ce qui favorise le resserrement des pores : sera-t'il donc surprenant si la transpiration se trouve difficile dans leurs premieres maladies, puisque cette humeur est épaisse, & que sa route est si étroite ? De là ne doit-il pas naitre des embarras dans les pores de la peau ? Les vaisseaux sanguins ne doivent-ils pas se trouver comprimez ? D'où les Eréſipeles, les Phlegmons, les pustules, les suppurations, les abcès, les petits ulceres & quelquefois des Charbons doivent tirer leur origine. Si l'on réflechit un peu sur ce que nous venons de dire, on ne trouvera pas étrange que la plûpart des hommes soient sujets à cette maladie, & qu'elle soit des plus anciennes.

Lorsqu'une personne est attaquée de la

petite Verole, la circulation des humeurs eſt troublée, leur mouvement eſt augmenté, auſſi bien que les oſcillations ou battemens des vaiſſeaux; ainſi le ſang ſe diviſe, s'attenue & devient plus coulant, ou ſe dépure (pour parler avec le vulgaire) enſuite les pores de la peau s'agrandiſſent, deviennent plus libres, les vaiſſeaux acquierent du reſſort, la tranſpiration eſt plus aiſée, & c'eſt pourquoi on n'eſt pour l'ordinaire attaqué de cette maladie qu'une fois dans la vie, à moins que le mauvais uſage des ſix choſes non naturelles, & ſurtout l'air du pays où l'on ſe trouve, ne donnent occaſion à une ſeconde ou une troiſiéme attaque, ce qui eſt aſſez rare, cependant comme le ſang d'un enfant peut être plus ou moins épais, plus ou moins coulant, comme les pores de la peau peuvent être plus ou moins ouverts, non ſeulement la petite Verole peut prendre differens caracteres, mais encore il ſe peut faire que les embaras de ce tégument ſoient aſſez petits pour ne produire que la Rougeole, qui eſt la même eſpece de maladie, mais beaucoup plus couverte & plus legere que la petite Verole.

Ceux qui ont eu la petite Verole fort abondante, n'ont point enſuite de Rou-

geole, ou s'ils l'ont, elle eſt des plus legeres. Ces deux maladies n'empêchent pas que la peau ne puiſſe ſouffrir diverſes alterations accidentelles propres à produire differentes maladies cutanées, qui dépendent à peu près de la même tranſpiration vitiée ſeulement dans quelques parties de ce tégument, comme il paroit par ce que nous avons dit plus haut, en parlant de l'Eréſipele, de la Galle & autres maladies cutanées.

Quoique toutes les parties de notre corps tranſpirent, & qu'elles ſoient par conſequent toutes ſujettes à la petite Verole, cependant lorſque cette maladie eſt bénigne, elle n'occupe ordinairement que la peau exterieure, parce que les parties internes étant toujours plus chaudes, la tranſpiration y eſt beaucoup plus fine, & y paſſe plus librement qu'aux parties externes, dont les pores ſe conſtipent ſouvent à l'occaſion de l'air exterieur; c'eſt à peu près par la même raiſon que les taches & grains de la petite Verole paroiſſent plutôt, & ſont ſouvent plus abondans aux mains & au viſage, que par tout le reſte de la peau, parce que ce tégument eſt ici plus délicat & plus expoſé à l'air exterieur que le reſte du corps, qui ſe tient toujours plus chaudement par les

habits, dont il demeure couvert.

La transpiration est une veritable portion du sang réduite à une vapeur, qui se brise & se raréfie par la chaleur, au lieu qu'elle se condense. & s'épaissit par le froid, comme toutes les autres vapeurs; pendant les fortes chaleurs de l'Eté, nos humeurs sont plus agitées, la transpiration est plus abondante & plus rarefiée: pendant le fort de l'Hyver le mouvement de ces mêmes humeurs est ralenti, la transpiration est plus épaisse & moins abondante, au lieu qu'au Printems & en Automne comme il survient differens changemens à l'air, que celui-ci se trouve tantôt chaud & tantôt froid, quelquefois même dans l'espace d'un jour l'ordre, la sécretion & la consistence de la transpiration se trouvent fort en désordre; ainsi il n'est pas surprenant que la petite Verole arrive plus ordinairement dans ces deux saisons de l'année que dans les deux autres.

Cette maladie est épidémique, en ce qu'étant occasionnée par une cause commune, elle attaque tout à la fois dans une même saison plusieurs differentes personnes dans les pays où elle regne. Ces causes communes ne peuvent être que l'air qu'on respire, & les alimens dont on se nourrit: cet air y peut concourir non-

seulement par ses differentes qualitez sensibles que nous venons de rapporter, mais encore par plusieurs autres, qu'il est impossible de découvrir : sur quoi on doit se contenter de remarquer ici en géneral que l'irrégularité des saisons & la diversité des vents troublent l'ordre & la consistence naturelle de la transpiration en plusieurs manieres differentes, & qu'elles doivent concourir aux principales differences que nous observons dans la petite Verole, tant par rapport à son invasion & à la diversité de ses simptômes qu'à leurs differens caracteres de bénignité, de malignité ou de peste, L'on doit penser à peu près de même de la diversité des alimens que de l'air, leurs mauvaises qualitez concourent aussi à gâter la transpiration, pour la production de la petite Verole ; les autres causes non naturelles agissent differemment dans chaque sujet en particulier, eû égard à son âge & à son temperament, par exemple une legere peur faite à un enfant fort vif, dans le tems que la petite Verole regne, & une forte colere ou une trop grande joye dans un jeune homme d'un temperament mélancolique, peuvent donner occasion au développement de cette maladie épidémique, en ce que les secousses irrégulieres du genre nerveux,

veux, que ces passions excitent, dérangent la sécretion d'une transpiration abondante devenue trop crasse, ou trop irréguliere par la cause commune : ce que je dis des passions de l'ame, se peut appliquer aux choses non naturelles, dont le mauvais usage peut déranger le cours des humeurs, & accelerer ou développer cette maladie. Tout ce qui dans un tems d'épidémicité sera capable de déranger la circulation du sang, devra être regardé en Médecine comme cause éloignée & occasionnelle de la petite Verole.

On doit aussi quelquefois rapporter la contagion au rang des causes occasionnelles de la petite Verole, en ce qu'il arrive que les personnes qui ne l'ont pas eue & qui se trouvent disposées à l'avoir, peuvent la prendre en couchant avec les malades, ou se servant des mêmes linges, la transpiration gâtée du malade s'unissant à celle de la personne saine, peut l'épaissir & la raréfier de maniere à l'empêcher de sortir librement pour produire la même maladie ; ce n'est à mon avis qu'à raison de cette transpiration gâtée, que l'on transplante dans le Levant & en Angleterre la petite Verole d'un sujet à l'autre ; on a soin pour cela d'ouvrir quelques grosses pustules de petite Verole dans le

fort de la suppuration, pour en ramasser le pus, le sang ou la limphe qui en découlent, & le mélange encore chaud est versé dans une petite playe faite exprès au sujet où l'on veut transplanter le mal; on tient cette liqueur enfermée dans la playe, & quelque tems après la petite Verole paroit dans ce nouveau sujet.

J'ai remarqué souvent en pratique que des personnes qui avoient déja eu depuis long-tems la petite Verole, ne laissent pas de prendre de veritables pustules veroliques, de cela seul qu'elles restoient long-tems couchées auprès des malades saisis de ce mal. J'ai vû en dernier lieu un jeune homme de vingt-cinq ans, fort marqué de la petite Verole, qu'il avoit eue dès son enfance très-abondante & fort mauvaise, prendre des pustules veroliques à la main droite & à tout le front, pour avoir tenu quelque tems la main de Madame sa sœur malade de la petite Verole, & avoir reposé long-tems sa tête sur le même chevet, restant assis la plus grande partie du jour auprès du même lit.

Diagnostic.

Cette maladie ne peut absolument se connoitre que par les pustules phlegmoneuses qui survienent sur la peau, puis-

que c'eſt le ſeul ſimptôme qu'on obſerve conſtamment, tant dans la petite Verole benigne, que dans la maligne & la peſtilentielle ; les autres ſimptômes doivent être regardez comme de purs accidens, puiſqu'ils manquent ſouvent tous dans la petite Verole benigne, qu'ils ne ſe trouvent jamais les mêmes dans la maligne, & qu'ils varient toujours tant dans les differentes eſpeces du mal, & dans les differens ſujets, que par rapport à la varieté des pays & des ſaiſons, où cette maladie regne. Je crois donc que pour établir un diagnoſtic certain de la petite Verole, eû égard aux ſimptômes eſſentiels & diſtincts, on doit définir cette maladie en general, une éruption critique de petites puſtules phlegmoneuſes, qui s'élevent une ou deux fois dans le cours de la vie ſur la peau de la plûpart des hommes. Il arrive pourtant quelquefois dans la petite Verole maligne & peſtilentielle, que les malades périſſent, avant que les éruptions cutanées commencent à paroitre, ou bien que celles-ci ne ſe montrent que peu d'heures, ou quelques momens avant la mort : on ne ſçauroit pour lors taxer ces malades de verolez, qu'en les comparant à l'état de ceux qui ont leſdites éruptions dans la même ſaiſon & dans le même païs.

Il est de la prudence d'un Médecin experimenté, de ne se déterminer jamais à caracteriser une maladie, qu'il n'en voye les signes propres, essentiels & distinctifs, soit dans le sujet particulier qu'il traite actuellement, soit en comparant son état à celui des autres malades où les signes du mal sont plus manifestez ; comparaison qu'il est très-utile de faire dans les maladies épidémiques & populaires, qui saisissent en même tems plusieurs personnes dans le même lieu, comme il arrive presque toujours à la petite Verole. On ne sçauroit assurer que cette maladie regne dans un pays, que lorsqu'on y voit paroitre les pustules veroliques sur la peau de la plûpart des malades. Quand sur dix malades par exemple, qui auront à peu près les mêmes accidens, il s'en trouvera huit, où l'on remarquera les pustules veroliques, on est obligé de dire que ces pustules sont les signes essentiels de la petite Verole, & que ces dix malades sont véritablement verolez. Lorsque ces pustules sont discretes, c'est-à-dire distinctes ou séparées les unes des autres à ne se toucher presque pas, on a coutume d'appeller cette petite Verole discrete, au lieu qu'on nomme confluente, celle où les pustules sont placées si près l'une de l'au-

tre, qu'elles se touchent de tous côtez, & semblent, lors de la suppuration, ne former qu'un seul grain, qui dégenere en une croute noire ; les pustules discretes sont ordinairement plus grosses dans leur naissance que les confluentes, celles-ci paroissent principalement sur le visage & aux mains, & il arrive souvent, à cet egard, qu'un même malade à la petite Verole confluente en ces sortes d'endroits, & discrete ou distincte par tout le reste du corps.

Prognostic.

Quoique les pustules cutanées constituent le seul signe essentiel & distinctif de la petite Verole ; elles ne méritent certainement pas toute cette attention qu'on leur prête pour établir le prognostic de cette maladie ; il est vrai qu'elles sont ordinairement plus grosses, plus distinctes & plus rouges dans la petite Verole benigne, que dans la maligne & la pestilentielle, où elles se trouvent souvent plus petites, presque toujours confluentes, & quelquefois noires ou livides ; la petite Verole ne sçauroit jamais être une maladie dangereuse, si elle n'attaque que la peau, tout le danger doit se tirer des accidens qui attaquent l'interieur de la

tête, de la poitrine & du bas ventre, puisque ce n'est que par le dérangement interieur des visceres renfermez dans ces trois cavitez, que la circulation cessant, la mort doit nécessairement arriver; aussi la petite Verole n'est appellée benigne, qu'en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucun de ces fâcheux accidens, qu'on remarque dans la maligne, & que nous avons rapporté en décrivant cette maladie au commencement de ce Chapitre.

Lorsque ces accidens paroissent dans le premier tems de la petite Verole, avant l'éruption, la maladie est très-dangereuse, & le malade périt souvent, faute de secours convenables: il arrive aussi des accidens fâcheux, lors de la grande suppuration des pustules, & si le pus une fois formé se remêle dans le sang, il n'est point de danger qu'on ne doive craindre sur tout si sous prétexte de détruire un venin qui n'est pas, & qu'on veut chasser par la peau, on insiste aux cardiaques & autres remedes chauds, dans le tems où les purgatifs convenables sont les seuls remedes salutaires, en ce qu'ils font sortir par les selles les matieres purulentes, & qu'ils rétablissent le cours libre du sang dans les visceres du bas ventre.

Curation.

La petite Verole benigne, qui eſt ſans fiévre, n'a beſoin que du ſecours de la diéte, il ne faut ici ni Chirurgie ni Pharmacie, l'on doit laiſſer agir la nature, le malade reſpirera un air temperé, vivra d'alimens de bon ſuc, faciles à digerer, de conſiſtence liquide & en petite quantité, ainſi l'eſtomac ne ſouffrira point: on ne doit être couvert dans ſon lit, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour ſe tenir chaud, que le ſommeil & la veille ſe ſuivent ſucceſſivement aux heures réglées, l'on n'empêchera point la tranſpiration, ni on ne l'excitera point, mais on l'entretiendra, & on évitera toutes les fortes paſſions de l'ame.

Dans la petite Verole maligne on, doit néceſſairement avoir receurs aux differens remedes convenables, ſuivant le caractere & la grandeur des ſimptômes, les forces du malade, la ſaiſon & le pays. Lorſqu'une forte fiévre empêche la ſortie de la petite Verole, en retarde la ſuppuration, en hâte les deſſechemens, fomente des délires, cauſe des embaras dans le poulmon, l'on doit avoir recours aux ſaignées & aux rafraichiſſans; quand au contraire une fiévre maligne, mal

qualifiée, cause des assoupissemens, en arrêtant le sang dans le cerveau, des syncopes, en le faisant séjourner dans le cœur : quand le poulx est foible & tardif, la langue seche, fort rouge, ou noirâtre, quand les forces du malade sont abattues, les saignées ne conviennent pas, & les remedes rafraichissans supprimeroient le mouvement du sang déja languissant : on doit donc pour lors insister aux cordiaux, aux diaphoretiques, & aux catartiques, mais surtout aux émétiques, qui en soulevant l'estomach, secouent toute la machine, & rendent la circulation plus libre & plus aisée par tout le corps. Voici l'ordre dans lequel je tâche de remplir ces indications.

Dès que le soupçon du mal est marqué par quelque accident, j'ordonne une saignée & une purgation, afin que les vaisseaux sanguins & limphatiques étant desemplis, l'éruption critique puisse ensuite se faire avec plus d'aisance ; dès que les taches rouges commencent à paroitre, je fais user au malade pour boisson ordinaire d'une legere infusion de feuilles de pavot rouge simple ou coquelier dans l'eau de fontaine bouillante. Ce remede facilite & entretient une transpiration douce & égale ; je le fais continuer pour boisson

ordinaire jusqu'à la fin de l'éruption, ou au commencement de la suppuration ; j'ordonne dans ces premiers tems des fréquens narcotiques le soir, supposé que les nuits soient inquiétes, & j'ai soin d'entretenir le ventre lâche par des lavemens convenables ; lorsque la suppuration est parfaite, rien de mieux, à mon avis, qu'un émétique donné à propos, & ensuite les simples potions purgatives souvent réïterées ; on emporte par ce moyen la fiévre de suppuration, & l'on se met à l'abri des fâcheux accidens que le mélange du pus dans le sang, a coutume de produire, & contre lesquels on ne sçauroit assez être en garde.

PREMIERE CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur une Dartre au visage.

LA Teigne, la Rache, les Dartres, & les Galles, dont le Malade a été saisi en differens tems, & qui commencerent à lui paroitre sur la peau deux mois après sa naissance, tirent leur premiere origine du mauvais usage qu'on fit pour lors du vin & du lait que la nourrice faisoit boire à un enfant naturellement fort

vif, & qui quoique né de parens fort sains, n'a pas laissé d'avoir avec lui en naissant une disposition héréditaire de M. son pere, dont les petits vaisseaux cutanez un peu trop resserrez, lui avoient entretenu des Dartres depuis l'âge de huit à neuf ans jusqu'à celui de vingt-quatre. Par le mélange du vin & du lait il se forme toujours des caillots très-sensibles, qui quoique réduits dans notre corps par le moyen de la circulation, en des concretions trés-fines, ne peuvent pourtant passer qu'avec beaucoup de peine dans nos plus petits vaisseaux capillaires : or comme ces vaisseaux se sont trouvez ici naturellement trop serrez dans le tissu de la peau, ils n'ont pû laisser passer ces concretions laiteuses, celles-ci s'y sont arrêtées, & ont d'abord gêné le cours de la limphe, ou transpiration insensible, d'où dépend la premiere demangeaison de la peau ; & ensuite le cours du sang interrompu, produit les differentes maladies cutanées ci-dessus rapportées, pendant lesquelles l'enfant jouit d'ailleurs d'une parfaite santé, parce que tout le désordre se passe dans le propre tissu de la peau, dont les seuls vaisseaux sont trop resserrez : les autres parties ont resté dans leur état naturel, parce qu'elles n'ont souffert

aucun embarras des mêmes concretions laiteuſes, qui les parcourent librement, & qui ne s'arrêtent qu'aux vaiſſeaux de la peau les plus reſſerrez & les plus délicats, tels que ſont ceux de la peau de la tête, qui couvre le viſage.

Après que l'Enfant fut ſevré, les Dartres du viſage diminuerent un peu; mais il s'en forma de nouvelles aux bras, aux cuiſſes, aux jarrets & aux reins, parce que le changement d'alimens concourut avec le temperament trop vif, à former des nouvelles concretions limphatiques, qui ſe trouvant un peu plus groſſes que les laiteuſes, s'arrêterent dans des vaiſſeaux cutanez plus fermes & moins délicats que ceux de la face: ces mêmes vaiſſeaux limphatiques, plus agitez par les alimens à la viande que par le lait, concoururent à leur tour à entretenir des nouvelles concretions, & leur ſervirent de veritables moules, en ſe contractant trop vîte & avec précipitation; l'on ne ſçauroit douter de l'engagement des petits vaiſſeaux limphatiques cutanez que nous venons d'établir, puiſque les glandes limphatiques du col ſe gonflent quelquefois quand la Dartre de la face eſt prête à ſortir, & que ces gonflemens diſparoiſſent, lorſque la Dartre eſt bien ſortie.

Cette Dartre s'eſt aujourd'hui comme fixée ſur les deux joues & un peu ſur un œil, abandonnant tout le reſte du corps, ce qui nous donne lieu de penſer que par le ſecours des bons remedes dont on s'eſt ſervi depuis peu, les concretions limphatiques ſont demeurées plus petites qu'elles n'étoient ci-devant, puiſqu'elles ne s'arrêtent que dans les vaiſſeaux les plus délicats par leſquels on pourroit eſperer de les faire ſortir en entier, ſuppoſé qu'on s'attache principalement à moderer la vivacité du temperament, en calmant le trop grand mouvement du ſang, en ne lui fourniſſant que des alimens doux, balſamiques & humectans, & en facilitant la ſortie des petites concretions dartreuſes, auſquelles il faut auſſi procurer un égoût continuel, juſqu'à ce que l'âge de puberté ayant par un juſte accroiſſement ramené tous les vaiſſeaux limphatiques à leur juſte niveau, on puiſſe eſperer que toute la peau de ce jeune enfant ſe remettra, comme celle de M. ſon pere, dans l'état où elle doit être naturellement. C'eſt pour remplir ces indications, qu'on propoſe les remedes ſuivans.

Prenez demie livre d'une décoction émolliente ordinaire, délayez-y demi once de pulpe de caſſe récemment tirée des bâtons,

& une cuillerée de bon miel blanc de Narbonne, soit fait un clistere qui sera pris à une heure convenable, & qu'on réïterera suivant le besoin.

Après le lavement rendu, l'on ouvrira la veine de l'un des bras, pour en tirer quatre à cinq onces de sang, & on le purgera le lendemain avec le bolus & la potion qui suivent.

Prenez six grains de mercure doux, que vous envelopperez dans une suffisante quantité de pulpe de casse, pour un petit bolus à prendre le matin à jeun, avalant par dessus la potion qui suit. Prenez un scrupule de rhubarbe concassée, que vous ferez infuser dans une décoction de tamarins gras; dans quatre onces de cette coulure & forte expression, on ajoutera une once de manne & une once de sirop de chicorée, composé pour une petite potion à prendre comme il a été dit.

Le lendemain de la purgation on prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un jeune poulet farci de deux gros de semences froides, mondées, & concassées dans un mortier de pierre; demie heure avant de retirer le pot du feu, on y mettra bouillir en tout une demie poignée de pimpernelle, de capillaire & de politric, continuant pendant douze jours, au bout

desquels on le repurgera avec le bolus & la potion ci-dessus.

L'usage de ces bouillons étant fini, & dès le lendemain de la seconde purgation, on prendra le matin deux heures avant de sortir du lit, une petite écuelle de lait d'ânesse frais tiré & un peu chauffé, auquel on ajoutera une suffisante quantité de sucre pour le rendre agréable au gout, continuant pendant trois semaines ou un mois, supposé que l'estomach s'en accommode, sans être obligé d'user d'aucuns purgatifs.

Si l'on ne peut pas supporter ce lait entier d'ânesse, on lui substituera celui de vache écrêmé & coupé avec l'eau simple; de maniere qu'ayant mis une partie de ce lait avec deux parties d'eau de fontaine dans une casserolle sur un feu de charbon, on en leve l'écume & les peaux qui viendront pardessus, continuant sans ébullition jusqu'à diminution de la moitié, y ajoutant un peu de sucre, & passant ensuite la liqueur à travers une serviette; on prendra ce lait écrêmé & coupé un peu chaud, le matin avant de sortir du lit, tâchant de dormir après l'avoir pris, & continuant autant de tems qu'on pourra s'en accommoder.

Pendant les grosses chaleurs de l'Eté, supposé qu'on ne puisse pas user du lait

d'âneſſe entier, ni du lait de vache coupé, on prendra quelques bains entiers domeſtiques d'eau tiéde, où l'on reſtera à chaque fois une bonne demie heure, ou trois quarts d'heure, ſans y ſuer, & ſans y avoir froid, ayant ſoin pour cela d'y ajouter de nouvelle eau chaude ou froide, ſuivant le beſoin, & continuant ces bains quatre ou cinq jours de ſuite, pour y revenir peu après, ſuppoſé qu'on s'en trouve ſoulagé, cependant on appliquera inceſſamment ſur la Dartre, le ſoir en ſe mettant au lit, une legere couche de pommade qui ſuit, ſans ſe ſervir d'aucun linge pour l'y contenir.

Prenez du ſoulfre vif de couleur griſe, & du benjoin amandé bien choiſi, de chacun parties égales; réduiſez-les ſéparément en poudre très-fine, mêlez ces deux poudres exactement enſemble, ajoutez-y une ſuffiſante quantité de bon beurre, pour en faire une pommade molle qu'on gardera pour s'en ſervir comme il vient d'être dit.

Si la Dartre réſiſte à cette pommade, & qu'il s'y forme des croutes, on y appliquera ſimplement du mache-fer réduit en poudre très-fine, détrempée avec de la ſalive; & cela une ou deux fois par jour, continuant celui de ces deux remedes externes, dont on ſe ſera le mieux trouvé.

L'on ouvrira incessamment un cautere à l'un des bras, le tenant ouvert & le faisant suppurer à la maniere ordinaire, autant, & aussi long-tems qu'il se pourra : après les chaleurs de l'Eté, on viendra aux bouillons de poulets, & au lait d'ânesse, pour passer même au lait entier de vache, pris matin & soir, supposé que l'estomach s'en soit accommodé ; cependant on doit absolument interdire le vin, les liqueurs ardentes, & tous les alimens piquants au malade, jusqu'à l'âge de puberté, ne le nourrissant que de bons alimens, simples, sans ragoût, friture, ou patisserie ; on le réglera pour les heures de sommeil, de ses repas, de ses occupations, lui défendant les exercices violens, & tout ce qui peut l'échauffer.

Déliberé à Montpellier ce 11 *Juin* 1729

SECONDE CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un Ecoulement involontaire de Larmes.

L'Ecoulement involontaire des Larmes survenu à Madame..... depuis deux ans, par la suite d'une couche, reconnoit pour cause immediate une legere

gere obſtruction des conduits naſaux, par leſquels toutes les Larmes qui leur viennent des points lacrimaux, ne pouvant couler librement, ſont obligez de ſe ramaſſer ſous les paupieres inferieures, pour ſe répandre en dehors.

On ſera pleinement convaincu de cette verité, ſi Madame eſt obligée de ſe preſſer les coins des yeux, pour en faire ſortir les Larmes ramaſſées. On pourroit ſoupçonner un ſimple relâchement des vaiſſeaux ſecretoires, ou des points lacrimaux, ſi l'on ne nous aſſuroit dans la Relation qu'il ne paroit, ni n'a jamais paru aucune alteration aux yeux, ni à la portion des canaux naſaux, dans laquelle s'inſinuent les points lacrimaux, avant d'arriver aux conduits oſſeux. Il y a donc lieu de croire que les obſtructions ſe ſont formées dans l'interieur des conduits naſaux.

Ces obſtructions ont pû ſe former à la ſuite d'une couche, tant parce que pour lors le cours du ſang troublé, laiſſe ſouvent des dépôts dans les parties qui ſe trouvent les plus diſpoſées aux fluxions, ſoit encore parce que les vuidanges & le lait faiſant retour dans le ſang, l'épaiſſiſſent & en retardent le cours.

L'écoulement des Larmes, qui ne dé-

pend que du relâchement des vaisseaux secretoires, n'a rien de fâcheux par lui-même. Bien des gens gardent toute leur vie des yeux larmoyants sans autre incommodité; la plupart des vieillards, dont les sacs membraneux se dessechent, & tous ceux auxquels on a pratiqué l'operation de la fistule lacrimale suivant l'ancienne methode, se trouvent à peu près dans le même cas. Ils sont seulement obligez d'essuyer souvent leurs yeux; au lieu que le larmoyement de Madame, dépendant d'une obstruction constante des sacs membraneux, qui sont renfermez dans les conduits osseux, cette legere incommodité pourroit dans la suite occasionner differentes fluxions, qui dégenereroient en fistules, si l'on ne tâchoit de les prévenir, en tenant l'écoulement naturel du nez aussi libre qu'on le pourra, en détournant ailleurs l'abondance des serositez, qui constituent les Larmes, & en soutenant le ressort des vaisseaux secretoires, & des points lacrimaux, qui pourroient se relâcher à la longue par l'abondance & le séjour des Larmes. Pour remplir ces trois indications, le conseil soussigné a unanimement convenu des remedes suivants.

Madame se servira tantôt de poudre de bétoine, tantôt de fleurs de souci, réduis-

tes en poudre très-fine, prise par le nez en guise de Tabac, pour l'exciter à moucher, toutes les fois qu'elle se sentira en avoir besoin; surtout le matin au lever du lit, & d'abord après le repas, continuant aussi long-tems qu'il se pourra.

Pour détourner la grande sérosité des Larmes, on augmentera le cours naturel des urines par une legere ptisane faite avec la pimpernelle, le capillaire, le politric sechez, de chacune la troisiéme partie d'une poignée, c'est-à-dire, une poignée en tout, qu'on mettra infuser dans deux pots d'eau de fontaine bouillante, ayant soin de retirer d'abord le pot du feu, le laissant couvert. La liqueur étant refroidie, on la versera au clair dans des bouteilles de verre, pour en boire suivant la soif, pendant & après les repas.

On soutiendra le ressort des vaisseaux des yeux, pour en prévenir les fluxions, en les bassinant le matin avant de sortir du lit avec un peu d'eau de vie commune ou rafinée, suivant qu'on pourra la souffrir; pendant le cours du jour, on le bassinera aussi deux ou trois fois, & le soir avant de se mettre au lit, tantôt avec le vin émétique claire, & tantôt avec l'infusion suivante, qui nous a souvent réussi en pareille occasion.

Prenez des sommitez de Rhue de jardin coupée menu à la pointe des ciseaux, une bonne poignée; de sommitez de fenouil sauvage concassé, deux pincées; faites infuser sur les cendres chaudes, pendant toute la nuit, ces deux plantes dans trois livres de bon vin blanc, qui ne soit ni trop doux, ni aigri; & gardez cette infusion pour vous en servir au besoin marqué.

Il faut avoir soin d'entretenir le ventre lâche, de maniere qu'on ne passe jamais vingt-quatres heures sans aller à la selle. Pour cet effet on usera de quelques lavemens convenables, & l'on se purgera de tems en tems avec ce bolus & cette potion.

Prenez de l'Æthiops mineral préparé sans feu, quinze grains; du jalap en poudre, huit grains, avec une suffisante quantité de conserve de rose molle, mêlés exactement pour faire un bolus, qu'on prendra le matin à jeun, avalant par dessus la potion suivante.

Prenez de la rhubarbe concassée, & du sel vegetal, de chacun un gros; laissez les infuser pendant la nuit dans une suffisante quantité de décoction de petit absinthe; dans six onces de cette coulure, on dissoudra trois dragmes de l'électuaire de Diacarthami, & on y ajoutera deux onces d'infusion de fleurs de pêcher, pour une potion à prendre comme il a été dit.

A la fin du mois d'Aouſt prochain, ſi nonobſtant tous les ſecours ci-deſſus, le Larmoyement ſubſiſte en ſon entier : Nous ſommes d'avis que Madame ſe faſſe ouvrir un ſéton derriere le col, ou bien un cautere à l'un des bras, pour les laiſſer couler auſſi long-tems qu'il ſe pourra. Cependant on uſera du lait de vache coupé avec partie égale d'une legere infuſion de ſalſſe-pareille, qu'on continuera pendant un mois, ayant ſoin de ſe purger à la fin ſeulement avec le bolus & la potion ci-deſſus.

S'il paroiſſoit dans la ſuite quelque bourſoufflement au grand Cantus d'un œil, qui fit appréhender que le ſéjour des Larmes dans cette partie, pût donner occaſion à une fiſtule ; dans ce cas, & non autrement, on tâcheroit d'abattre ce bourſoufflement en tenant la partie comprimée à la faveur du bandage à double vis d'Aquapendente, dont on trouvera le modelle exactement gravé dans Scultet, arſenal de Chirurgie, Table VIII. figure premiere.

Au deſſus du point de ce Bandage, qui doit comprimer le coin d'œil, c'eſt-à-dire au deſſus du bourſoufflement ; on doit mettre une petite compreſſe, ou morceau d'éponge fine trempée dans de la ſe-

conde Eau de chaulx. Il est encore mieux d'assujettir par ce bandage la partie boursoufflée, que de se froisser souvent avec les doigts le coin de l'œil, sous prétexte de le vuider. Ces froissemens réiterez attirent des fluxions, qui dégenerent en des fistules, que ce seul bandage prévient quelquefois.

Du reste, puisque Madame jouit d'ailleurs d'une parfaite santé, il seroit inutile de lui prescrire un régime de vie. Il suffira de l'exhorter à ne manger rien de piquant; & à éviter les violentes passions de l'ame.

TROISIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur l'Ophtalmie.

LES differentes Ophtalmies de l'œil gauche, auſquelles M. de ... est sujet depuis quelque tems, dépendant d'un embarras constant dans les plus petits vaisseaux capillaires des membranes de cette partie tant externes q l'internes. Des embarras externes sont designez par le gonflement excessif des vaisseaux sanguins, qui rampent sur toute la membrane albugineuse, & l'on a lieu de soupçonner

l'embarras des membranes internes par l'obscurcissement dudit œil, où la vûe est presqu'entierement perdue.

Ces embarras se sont formez peu à peu par trois causes principales. 1°. A raison d'une disposition naturelle, qui ayant rendu la vûe courte & foible, l'a exposée aux differentes fluxions dès l'enfance. 2°. La galle qu'on prit à l'âge de cinq ans, pour avoir couché avec sa gouvernante, suspecte sans doute des maux veneriens, puisqu'on eut recours au mercure pris interieurement pour la guérir. 3°. Un coup de balle de neige reçue avec violence sur l'œil gauche, y attira une nouvelle fluxion, qui se transmit à l'autre œil par l'anastomose des vaisseaux sanguins limphatiques, qu'on observe par l'anatomie entre ces deux parties.

Les deux premieres causes sembloient avoir été détruites par differens remedes, & par la guérison de la petite Verole. La troisiéme c'est-à-dire, le coup de neige auroit sans doute eu le même sort heureux, si une année après ce coup reçu, on n'eut pas pris du nouveau virus verolique avec un chancre, ou ulcere chancreux, qui parut sur le frein du gland de la verge, & qui occasionna un paraphimosis; comme on ne fit pour lors aucun remede effectif

pour détruire radicalement le nouveau venin dont le sang s'étoit infecté, nous croyons que la perte totale de vûe de l'œil gauche, est aujourd'hui entretenue par ce même venin, qui bouche les petits conduits limphatiques des membranes internes, de même que ceux de la conjonctive, ce qui produit le gonflement excessif de ces vaisseaux sanguins, qui y forment la rougeur & l'Ophtalmie.

L'œil droit, qui se trouve actuellement libre & fort sain, pourroit bien dans la suite se ressentir une seconde fois du desordre de l'autre, par la raison donnée cidessus, c'est à dire que dès que l'œil malade se trouvera tout à fait gorgé de sang par une violente fluxion, cette liqueur sera forcée de se porter à l'œil droit, où il pourroit bien produire une cæcité totale, surtout tant que le sang restera infecté du virus verolique, dont la coutume est de se cantonner tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre, laissant le reste du corps libre & comme tout à fait sain, & c'est précisément par ce caractere ordinaire dudit virus, qu'à présent Mr. malgré son œil malade, se trouve fort frais, gaillard, & paroit jouir d'une santé parfaite.

En consequence des réflexions ci-dessus

ſus énoncées, nous ne croyons pas pouvoir donner de meilleur conſeil, que celui de paſſer par les frictions mercurielles ménagées avec prudence, qui ſont ſeules capables de déraciner le vitus verolique le plus caché, lorſqu'on ne ſe met point en ſoin de procurer un flux de bouche, ni d'autres évacuations forcées, & qu'on laiſſe rouler le mercure librement & aſſez long-tems par tout, pour bien briſer & détruire la racine du mal, de maniere que dans le cas preſent, on ne doit chercher d'autre preuve certaine que le mercure a pénetré par tout, qu'en obſervant l'état de l'œil malade, dont on pourroit eſpere: l'entiere guériſon, ſuppoſé, comme nous le penſons, que le virus verolique entretienne les embarras qui font la cæcité, comme on a tout lieu de le croire, ſur ce qu'on nous aſſure n'avoir perdu ledit œil qu'après l'ulcere verolique, & un an après le coup reçu.

Cependant comme les affaires de Monſieur .... ne lui permettent pas de faire encore ce remede, nous lui conſeillons d'uſer de deux remedes externes, pour empêcher le progrès de ſon mal, l'un eſt pour diſſiper la rougeur ou fluxions préſentes, & l'autre pour affermir le tiſſu des yeux contre ces fluxions.

Prenez de racines d'iris de Florence seches & miſes en poudre, un gros & demi ; de la tuthie préparée auſſi en poudre, un gros ; de bon vin rouge, & de la décoction de fenouil dans l'eau, de chacun trois onces, ſoit fait un collire dont on baſſinera ſouvent les yeux dans le jour, agitant la liqueur, & la faiſant tiédir. Prenez de la rhue de jardin, coupée en menu, une poignée ; de ſemence de fenouil concaſſé, une demie once ; infuſez ces deux drogues à tiéde pendant vingt-quatre heures dans deux livres de bon vin blanc, gardez cette infuſion pour en baſſiner ſouvent les yeux dans le jour.

QUATRIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur une Fiſtule lacrimale.

LA route la plus sûre que l'on puiſſe tenir pour guérir à fond la Fiſtule lacrimale, dont on nous a envoyé la relation, & pour laquelle on nous a conſulté, c'eſt d'ouvrir ſuffiſamment avec la pointe d'une lancette le ſac lacrimal, après l'avoir laiſſé remplir d'autant de matiere, qu'il pourra en contenir.

L'ouverture doit être faite en croiſſant ; l'on examinera enſuite ſi l'os eſt carié ;

s'il l'eſt, on ne ſçauroit ſe diſpenſer d'y appliquer le feu ; mais comme cet os unguis eſt extrêmement mince, & qu'il n'eſt ſoutenu que par une extenſion de la membrane pituitaire, il eſt preſque impoſſible d'en avoir une exfoliation, & d'y bâtir un fondement ſolide de bonnes chairs ; quand même on ſeroit aſſez heureux que d'obtenir l'un & l'autre, on ne ſçauroit éviter un larmoyement continuel, parce que les chairs, qui auroient rempli le ſac lacrimal, empêcheroient la communication des points & des conduits lacrimaux avec le conduit naſal. C'eſt pourquoi il eſt plus convenable de percer l'os unguis juſques dans le nez, avec un inſtrument qui ait du corps, & qui ſoit pointu, de le briſer, & d'y paſſer enſuite un ou deux cauteres actuels à travers une canule. Il faut que le bout des cauteres porte juſques dans le nez, afin que toute la route ſoit bien ouverte & cauteriſée.

Lorſque les os ſont exfolliez, & qu'ils ſont tirez avec des pincettes, ou bien entrainez par la ſuppuration ou les infections, il faut abandonner l'ouverture de la peau, & tamponner la communication avec le nez. Le malade en ſe mouchant doit faire ſortir de tems en tems le bourdonnet par la narrine.

Lorſque la playe eſt guérie, les Larmes ſe conſervent une route dans le nez, qui empêche le larmoyement, quand même l'os unguis ne ſeroit pas carié, il ne faut pas laiſſer de pratiquer la même operation. Si l'on veut éviter le larmoyement, & le fréquent retour des fluxions & des abcès dans ces parties, tel qu'eſt celui qui eſt arrivé à la perſonne, qui eſt le ſecond cas qu'on nous propoſe, qui avoit été panſée à la maniere des abcès ordinaires, mais qu'on ne ſçauroit guérir à fond ſans retour, que par la methode que nous avons décrite. Elle eſt confirmée par un grand nombre d'experiences, qui n'ont jamais manqué de réuſſir, lorſqu'on a travaillé ſur des bons ſujets.

CINQUIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un affoibliſſement de la vûe, en conſéquence d'un coup d'Epée.

LE coup d'Epée qu'on reçut il y a environ deux ans dans l'œil gauche, qui dérangea tout à fait cet organe, y troubla ſi fort le cours du ſang, que cette liqueur fut obligée une heure après de ſe porter en trop grande quantité à l'œil

droit, où elle embourba le nerf optique pendant trois mois ; par là ce nerf fut hors d'état de transmettre les impressions jusqu'au cerveau, ainsi le malade resta aveugle, jusqu'à ce que l'œil droit eut repris peu à peu son cours naturel & dégagé le nerf optique.

Pendant ce dégagement, on ne pouvoit souffrir la grande lumiere, ni regarder long-tems le même objet, parce que les fibres nerveuses assez dégagées, mais encore trop tendues, étoient rudement secouées à la moindre occasion.

L'experience journaliere nous apprend que les yeux de tous les animaux perdent leur transparence naturelle, lorsqu'on les laisse quelque tems infuser dans l'eau bouillante. Il y a lieu de présumer que la simple chaleur excessive du sang, qui embourba pendant trois mois le nerf optique, lors de l'aveuglement total, produisit quelques legeres concretions dans l'une des trois humeurs transparentes qui rempliſſent le globe de l'œil droit, puisque de pareilles concretions ont accoutumé de produire les taches & les petits nuages dont le malade se plaint, & qu'il rapporte aux objets exterieurs.

Comme la premiere tache paroissoit d'abord plus grande ou plus petite à pro-

portion de la distance des objets ; il y a lieu de penser qu'une desdites concretions étoit adhérente à la prunelle, dont le trou s'élargit ou se retraissit suivant les dites distances. Quant aux nuages, qui paroissent au malade former une espece de rozeau mobile, qui se ramasse ou se développe, s'éleve ou s'abaisse, suivant la situation de l'œil ou de la tête, par rapport aux objets exterieurs ; on pourroit croire que ce sont des petites concrétions de l'humeur aqueuse, ou des appendices du cristallin, dont on ne peut se convaincre qu'en examinant le malade ; supposé que les concrétions soient assez sensibles pour être apperçues, on jugera par leur situation si elles sont à l'une ou à l'autre de ces deux humeurs. Que si l'on n'observe absolument aucune concrétion dans l'œil droit, il y aura lieu de soupçonner, ou que les concrétions sont dans le fond de l'œil à l'humeur vitrée, ou que ce n'est absolument qu'un reste de la forte impression que le sang a laissé dans quelques-uns des petits vaisseaux sanguins qui arrosent la Retine, lesquels restent encore embourbez. Ainsi le malade a lieu d'appréhender dans la suite un aveuglement total, ou par simple cataracte, qu'il faudroit abattre lorsqu'elle seroit meure, supposé que les con-

crétions soient actuellement dans l'humeur aqueuse, ou par glaucoma, si le crystallin est affecté, ou enfin par le retour d'une goutte serene, si le vice n'est qu'aux nerfs optiques, ce qu'on ne sçauroit décider qu'après une exacte inspection de l'œil affecté.

Cependant comme on ne sçauroit douter que le sang n'ait trop séjourné dans cet œil pendant trois mois, & qu'il ne s'y porte même de tems en tems trop abondamment, puisque le malade ne voit que fort obscurément pendant deux jours consécutifs, après avoir fait quelque excès. Nous sommes d'avis, que pour prévenir l'aveuglement dont on est menacé; on travaille incessamment à détourner le sang qui se porte en trop grande abondance vers la partie malade, & à temperer la chaleur par le secours des remedes suivans.

On tiendra le ventre libre par des lavemens; on purgera de tems en tems, on prendra des bains domestiques d'eau tiéde avec des bouillons de poulet, on usera des écrevisses de riviere en bouillons, en soupe & cuites à la braize; la poudre de cloportes sera d'usage, ou les cloportes vivants concassés; si l'œil est humide, cautere au bras droit & séton au col; s'il est

sec, collire avec le sucre candy, & la poudre de sympathie dans l'œil, user de régime.

SIXIE'ME CONSULTATION.

Sur un Scorbutique.

APrès avoir mûrement réflechi sur la relation des incommoditez dont le mari & la femme ont été traitez depuis 1704 jusqu'au mois de May dernier, & des differents remedes qu'on a employez année par année depuis ledit tems; vû aussi le mémoire de leur état present, & des remedes dont ils usent actuellement; il nous paroit évident qu'il n'est du tout plus question ici de combattre un virus verolique, pour lequel on a employé non-seulement les frictions mercurielles qui sont le seul spécifique de ce mal; mais l'on s'est encore servi mal-à propos de quantité de ptisanes sudorifiques & purgatives, de la panacée mercurielle, de l'œthiops mineral & autres préparations de mercure qui sembloient soulager les incommoditez en les suspendant pour un tems, de même que les eaux purgatives de Bagnieres, qu'on a employées avec quelque succés, & qui n'ont rien produit dans la suite, parce-

que les filets nerveux trop desſechez après des frequentes évacuations, ont jetté le malade dans une eſpece d'affection hypocondriaque dont le produit a été une veritable affection ſcorbutique, qui fait aujourd'hui la principalle maladie.

Des dents tremblantes par le déchirement ou le racorniſſement des gencives, les petits ulceres de la langue & les differentes taches dont le corps eſt couvert en diverſes parties, ſont des ſimptômes trop marquez dans ces deux malades, pour pouvoir douter un moment de la réalité du Scorbut, cette maladie ayant commencé dans le mari par le mauvais uſage des remedes chauds, & ſe trouvant entretenu par l'habitude où il eſt de fumer & de macher du tabac de Brézil, cette maladie, dis-je, paſſa bien-tôt du mari à la femme, puiſque celle-ci s'en trouva infectée peu de tems après ſon mariage; nous ne croyons pas que le venin verolique eût aucune part à ſon mal de bouche, puiſque le mari avoit paſſé par le grand remede avant de ſe marier, & qu'il eſt ſorti de ce mariage, une fille qui jouit aujourd'hui d'une parfaite ſanté, quoiqu'elle reſte boiteuſe en conſéquence des gonflemens irréguliers de la plûpart de ſes os, à raiſon deſquels cette fille ſe trouva nouée dès la

premiere enfance, & que ces nœuds ou gonflemens d'os se dissiperent d'eux-mêmes avec l'âge & sans remede comme ils ont accoutumé de faire, ce qui ne seroit pas certainement arrivé si son sang eût été infecté du virus vérolique du pere lors de la conception, ou de la mere lors de sa grossesse.

Le Scorbut habituel qui succede souvent à la mélancolie hypocondriaque, & qu'on a coutume de rapporter à une trop grande salure de sang qu'on désigne sous le nom de saumure; parce qu'on n'en est soulagé que par les adouciſſans, ce Scorbut, dis-je, dépend à notre avis de ce que les filets nerveux trop desſechez se crêpent, se durciſſent & retardent ainsi la circulation des liqueurs dans les parties exrérieures les plus délicates, telles que sont les gencives & la cuticule, ce qui semble confirmer cette pensée dans le cas présent, c'est que le mari se plaint effectivement d'un endurciſſement de nerfs, & qu'il est attaqué de même que Madame sa femme des veritables endurciſſemens & racorniſſemens de gencives.

Cette maladie se trouve ici d'autant plus difficile à guérir, qu'elle a été précedée chez le mari d'un venin vérolique, & chez la femme d'une espèce de lepre qui

avoit paru dans l'enfance après une petite vérole mal guérie, & qui s'eſt encore manifeſtée pluſieurs fois depuis que le Scorbut a paru; il ſera donc très difficile de venir à bout d'un ſi grand mal dont on ne peut eſperer un ſoulagement bien marqué, qu'après un long uſage de remedes qui doivent tous tendre à rétablir la circulation dans les vaiſſeaux capillaires embourbez, & à redonner aux filets nerveux leur ſoupleſſe naturelle; indications qu'on tâchera de remplir en procedant de la maniere qui ſuit.

Prenez de la décoction commune des lavemens ordinaires, une livre; de la moelle de caſſe récemment tirée, deux onces; & du bon miel de Narbonne écremé, une once; mêlez le tout pour un lavement dont on uſera toutes les fois que le ventre ſera pareſſeux.

Après le lavement rendu l'on ouvrira la veine de l'un des bras, pour en tirer ſix à huit onces de ſang, & l'on ſe purgera le ſurlendemain avec cette potion

Prenez de la rhubarbe choiſie concaſſée, un gros, du ſel vegetal, demi-gros; faites-les bouillir legerement dans une ſuffiſante quantité de décoction des tamarins gras, & dans ſix onces de cette coulure ajoutez deux onces de manne pour une potion, à prendre le matin à jeun avec les précautions ordinaires.

Le lendemain de la purgation, l'on prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un quarteron de col de mouton, un nouet d'un scrupule d'acier préparé à la rosée de May, & environ une once de chacune de ces racines, asperges sauvages, chiendent & rubia-tinctorum, demi heure avant de retirer le pot du feu, on y mettra bouillir une poignée de cresson d'eau, demi-poignée de bugle, & autant de sanicle, continuant pendant douze jours, au bout desquels on passera à l'usage de cette opiatte, sans qu'il soit besoin de se repurger.

Prenez du saffran de Mars aperitif préparé à la rosée du mois de May & réduit en poudre sur le porphire, demi-once, de racine de Gentiane séche, & de l'écorce du Peirou, reduits aussi en poudre, de chacun trois gros. de la bonne rhubarbe pulverisée, deux gros du borax ordinaire & des fleurs de sel armoniac martial, de chacun un gros; du saffran oriental seché, & reduit en poudre, vingt grains: Soit fait de tout ce que dessus une poudre très-fine exactement mêlée, à laquelle on ajoutera une suffisante quantité de sirop d'althea de Fernel, pour faire une opiate dont les malades prendront chacun depuis un gros jusqu'à deux gros le matin à jeun, avalant pardessus un bouillon ordinaire,

dans lequel on aura fait bouillir du cresson d'eau, continuant pendant quinze jours.

Pendant l'usage de ces bouillons & de cette opiate ; on aura soin de se laver souvent la bouche avec l'eau de l'herbe à cuillers ou coclearia, ou bien avec l'esprit de cette même plante tirée à l'eau-de-vie, qu'on mêlera avec une suffisante quantité de ladite eau ; lorsque les gencives seront ulcerées, on les touchera de fois à autre avec de l'esprit de sel, de même que les petits ulceres de la langue ; que si cet esprit pique trop, on y ajoutera une suffisante quantité de cresson ; l'on peut aussi substituer à l'esprit de sel le suc de limon ; l'on doit absolument se passer de fumer & mâcher le Tabac de Brézil ; on peut mâcher & fumer en place de ce tabac, de l'écorce de citron fraiche à mâcher, & seche pour fumer, supposé qu'on ne puisse pas se priver de fumer, à raison d'une trop grande habitude ; du reste on ne doit pas balancer de faire arracher les dents qui se trouveront tout-à-fait décharnées, tremblantes & hors d'état de service ; sans quoi la bouche ne sçauroit se bien rétablir, lorsqu'elle est embarassée de ses corps durs devenus étrangers par leur situation & leur déplacement immédiatement après l'opiate finie, nous sommes d'avis que le mari &

la femme se mettent dans la diete blanche, qui consiste à ne se nourrir que du lait de vache pris en soupe quatre fois par jour, pour déjeuner, diner, gouter & souper; ce lait frais tiré se fait simplement chauffer sur le feu, pour y fondre le sucre en poudre suivant le goût du malade; on ne le fait ni bouillir ni écrêmer, on le verse chaud dans une écuelle où l'on a placé des tranches de pain très-fines, à la quantité suffisante, pour assouvir l'apetit; on peut manger du pain avant les soupes, si l'on ne s'en trouve pas assez nourri, on avale aussi quelques fois un ou deux œufs frais cuits en coque, mais tout autre aliment doit être interdit, de même que de toute espece de remede pris par la bouche, principalement les purgatifs & les opiates absorbantes, on peut tout au plus user de lavemens d'eau & d'huile lorsque le ventre est constipé, on continuera cette diete pendant trois semaines ou un mois, pour revenir ensuite aux bouillons & à l'opiate ci-dessus, dont on fera une alternative avec la diete toutes les Automnes & les Printems jusqu'à parfaite guérison; insistant à celle de ces deux dietes dont on se trouvera le mieux, lors des grands froids de l'Hyver & des vives chaleurs de l'Eté, on se contentera d'user du lait entier d'â-

nesse frais tiré le matin, deux heures avant sortir du lit, vivant du reste à l'ordinaire, & se privant toujours des alimens poivrez, salez, épicez & de difficile digestion.

Déliberé à Montpellier, ce 19 Septembre 1729.

SEPTIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE.

Sur un Scorbut avec une affection hypocondriaque.

LE Conseil soussigné, après avoir mûrement reflechi sur l'exacte & savante relation des incommoditez de Madame la Comtesse ..... a unanimement convenu, que c'est ici un veritable mêlange de Scorbut & d'affection hypocondriaque; l'exulceration des gencives, l'ébranlement, la chûte & la noirceur des dents, les pustules du palais & de la langue accompagnées d'excoriation & suivies de cicatrices, le flux de bouche considerable & l'aigreur de salive dont on se plaint, ne nous permettent pas de douter du Scorbut. L'apetit contre nature qui rend quelques fois à une espece de faim canine, étant accompagnée d'une indigestion d'es-

tomach à rendre par le vomissement, les alimens neuf à dix heures aprés les avoir pris, les vents que l'on rend, le gonflement & la constipation du ventre, les douleurs vagues de goûte, la lassitude universelle, les mouvemens convulsifs, les maux de tête, de cœur & autres simptomes de cette nature, font le veritable caractere de l'affection hypocondriaque.

Ces deux maladies n'ayant commencé à se faire sentir que trois ans après le mariage, lorsqu'il parut une perte blanche, tirant sur le verd, qui subsiste encore avec une diminution de regles. L'on auroit lieu de soupçonner un virus verolique dont on seroit certain, supposé que le mari de la malade eût eu dans ce tems-là quelque mal vénerien. La vérole est un véritable prothée qui prend toutes sortes de formes, & qui se déguise de toutes les manieres possibles suivant les differens sujets; on ne peut la connoître que par la vûe des malades, & l'opiniatreté des simptomes. Tous les maux ci-dessus persistent depuis douze ans, nonobstant un grand nombre d'excellens remedes donnez très-à-propos, pour emporter les obstructions & donner la liquidité au sang; il ne nous manqueroit plus qu'un aveu sincere de l'époux pour nous convaincre que le virus

vérolique

vérolique y a eu beaucoup de part. Ce qu'on a pris d'abord pour de simples fleurs blanches, auroit été une gonorrhée virulente, dont le venin roulant peu à peu dans le sang se seroit uni à la salive par la disposition naturelle & héréditaire qu'il auroit trouvé dans la bouche, où il a pû produire les simptomes du Scorbut. Cette salive ainsi gâtée tombant dans l'estomach, d'ailleurs bien constitué, aura sans doute gâté les digestions, & celles-ci auront produit tous les autres simptomes de l'affection hypocondriaque. Ces deux maladies se suivent de si près, qu'on regarde le Scorbut tantôt comme la mere, & tantôt comme la fille de l'affection hypocondriaque; mais dans notre supposition, la vérole seroit ici la mere des deux autres. Les Medecins qui commencerent à traiter Madame, eurent sans doute le même soupçon que nous avons sur le virus vérolique, puisqu'ils employerent le mercure doux avec les purgatifs, mais ce remede bien loin de soulager la malade, augmenta tous ces maux, puisqu'il procura le flux de bouche qu'on doit éviter avec soin dans les dispositions scorbutiques. C'est précisement à raison de ce flux de bouche que plusieurs Auteurs défendent les préparations de mercure dans le Scorbut,

comme l'a très-bien remarqué le Medecin ordinaire qui a dressé la relation. Cet habile & prudent Praticien a aussi remarqué que tous les remedes salins avoient mal reussi au nombre desquels on peut ranger la ptisane sudorifique, dont on a si souvent usé sans aucun fruit, parce que tout ce qui anime & dessèche le sang, augmente les simptomes de l'affection hypocondriaque qu'on ne doit traiter que par les humectans & les délayans, aussi ne s'est-on bien trouvé que de l'eau distillée de lait, l'estomach de Madame ne pouvant s'accommoder des autres laits à raison de leur aigreur. Cet aigre est si violent, que n'ayant pû être amorti par les absorbans les plus puissans, il paroit augmenter notre soupçon du venin verolique qui se seroit cantoné dans le tissu de l'estomach, de même qu'il se seroit allié avec la salive.

Tous ces maux joints ensemble, qui persistent depuis si long-tems, ne nous permettant pas d'établir un prognostic certain & favorable, Madame la Comtesse est parvenue (dit-on) à un dégré de maigreur qui approche fort du marasme; si elle est scorbutique & hypocondriaque, on ne sçauroit esperer de la guérir à fond, on peut tout au plus la faire durer; si elle étoit verolée, on pourroit se flater à la

longue d'une guériſon parfaite, pourvû qu'on s'appliquât avec tout le ſoin poſſible à détruire le virus verolique ſans augmenter le flux de bouche, ſans trop lâcher le ventre & ſans provoquer les ſueurs.

S'il n'eſt queſtion que du Scorbut & de l'affection hypocondriaque, on doit avoir en vûe de nétoyer la bouche & de rendre le ſang fluide. Pour cet effet on employera les gargariſmes tantôt rongeants avec un peu de collyre de Lanfranc quelques goutes d'eſprit de ſel & ſemblables, tantôt adouciſſants & déterſifs, avec l'eau d'orge, le miel & quelques fois aſtringents avec le gros vin & les roſes de Provins ſuivant l'état des gencives, ayant ſoin d'emporter les dents fort cariées ou ſéparées de leurs alveoles. On humectera la malade par les bains domeſtiques, les eaux minérales & ſurtout par ſon eau diſtillée de lait, ayant ajouté dans l'alembic quelques écreviſſes de riviere rougies dans l'eau bouillante & écraſées dans un mortier de marbre; on uſera auſſi longtems que l'on pourra de bouillons faits avec un morceau de maigre de veau, & une douzaine deſdites écreviſſes, pareillement rougies & concaſſées; les ſimples eaux de veau & de poulet conviendront pour le même uſage, enfin le beaume de Copahu, les ſucs de chi-

corée & de fumeterre, proposés dans la relation par le médecin ordinaire, nous paroissent aussi convenir dans l'intention d'humecter & délayer le sang sans agiter les humeurs.

Si l'on pouvoit être assuré, par l'aveu sincere de M. le Comte, que le virus verolique fomente & entretient tous les maux de Madame son Epouse; comme cette maladie ne prescrit jamais, & que cette illustre Comtesse est encore à la fleur de son âge; on travailleroit peu à peu à détruire ce virus; non par des preparations chimiques, ni par des ptisanes antivenerienes, qui ne font que flatter le mal; mais par des petites & legeres frictions mercurielles, qui ne manquent jamais de reussir, lorsqu'elles sont bien menagées, & proportionnées aux forces & au temperament des malades, à la saison & au climat où l'on se trouve; ayant fait auparavant les preparations convenables, telles que sont ici les bains domestiques & l'eau de lait distilée ci-dessus.

HUITIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un Goitre naissant.

LA grosseur qu'on a apperçu au-dessous du menton de la petite fille de quatre ans, pour laquelle on demande notre avis, & qu'on croit être le commencement d'un Goitre, dépend d'une limphe épaisse, qui ayant de la peine à rouler par les vaisseaux repliés, qui constituent les glandes de cette partie, est obligée d'y séjourner, & de la porter peu à peu en dehors, pour produire la grosseur qui augmente de jour à autre. Cette limphe épaissie est ordinairement la suite d'un sang trop grossier, que les alimens solides indigestes, les mauvaises eaux, & quelquefois l'air entretiennent dans cet état. Cette maladie commence dès l'enfance, parce qu'à cet âge on est plus susceptible de l'air exterieur; on est plus vorace, & d'ailleurs la frequente nourriture qu'on prend, & les pleurs où l'on est sujet, pressént si fortement les glandes du col du dedans en dehors, que la limphe qui y roule naturellement, est obligée d'y séjourner, pour produire la tumeur en que-

stion, qui n'a rien de dangereux dans son commencement, mais qui peut être facheuse dans la suite, tant par rapport à sa grandeur, qui peut devenir excessive, que par rapport à la nature de la tumeur, qui peut devenir schirreuse, abscedée, enkistée, ou chancreuse; ainsi pour éviter ces fâcheuses suites, on doit avoir deux vûes principales; la premiere est de redonner au sang & à la limphe leur liquidité naturelle, pour qu'il ne se produise pas des nouvelles tumeurs; la seconde est de guérir la tumeur déja formée; mais avant toutes choses, on tâchera de découvrir par quelle des causes occasionelles ci-dessus marquées le mal a été produit, afin de la pouvoir éviter: de maniere que si c'est par les alimens, il faut changer le regime de vie de cet enfant; il faut le priver de ceux qu'on croit être mauvais, ou bien y ajouter toujours un peu de bon vin: enfin si l'air contribue à la production du Goitre, on en fera respirer un autre; avec ces précautions, on remplira les deux principales indications ci-dessus marquées par l'usage des remedes suivans.

Il faut avoir soin de tenir le ventre lâche par le secours des lavemens ordinaires, faits avec demi-livre de décoction laxative, dans laquelle on ajoutera du catholi-

cum fin & du miel rosat, de chacun demi-once.

On purgera la malade de huit en huit jours, ou de dix en dix jours de la maniere qui suit.

Prenez du mercure doux sublimé trois fois, six grains, avec tant soit peu de conserve de coins, soit fait un bolus, que le malade avalera le matin à jeun, buvant par dessus la potion suivante.

Prenez de la rhubarbe choisie, & grossierement concassée, un scrupule; de graine contre vers concassée, une pincée; faites bouillir legerement, & infuser pendant la nuit ces deux drogues dans une suffisante quantité de décoction de chicorée sauvage: dans trois onces de cette liqueur filtrée & fortement exprimée, on ajoutera une once de sirop de fleurs de pêcher, & on y fera fondre demi gros de sel vegetal, pour une potion à prendre comme il a été dit.

Dans l'entre deux des purgatifs, on fera prendre le matin à jeun un bouillon aux écrevisses de riviere, dans lequel on aura fait bouillir l'espace d'un demi quart d'heure une pincée de cresson d'eau, & gros comme une noix d'éponge ordinaire récente, continuant pendant huit jours, au bout desquels on fera user pour boisson ordinaire de la ptisane suivante à laquelle

on ajoutera un peu de bon vin rouge pendant le repas, & cela pendant tout l'hiver.

Prenez d'une plante nommée paronichia-folio rutaceo, demi poignée, que vous jetterez dans une suffisante quantité d'eau bouillante, où vous la laisserez infuser sur les cendres chaudes, pendant la nuit. On garde ensuite cette liqueur au clair pour s'en servir au besoin.

Les grands froids de l'Hyver étant passez, on reprendra les bouillons d'écrevisses de riviere ci-dessus marquez, pour passer ensuite à l'usage de la poudre suivante, qu'on fera le matin avec quelque confiture, ou dans une cuilliere de panade, continuant pendant quinze ou vingt jours de deux jours l'un.

Prenez du saffran de Mars aperitif, préparé à la rosée du mois de May, huit grains; du jalap en poudre, quatre grains; de scamonée préparée sans soulfre, trois grains; mêlez ces trois drogues exactement ensemble pour en faire une poudre à l'usage marqué.

On appliquera sur la Tumeur l'emplâtre de vigo quadruplicato mercurio & le diachilum magnum cum gummis, de chacun parties égales, fondues ensemble dans l'huile d'hipericum, que si cet emplâtre ne résout point la Tumeur au bout de

de quinze jours, on lui substituera l'emplâtre de sulphure, & ensuite le diabotanum. Ce dernier emplâtre pourroit achever de fondre la Tumeur par la voye de la transpiration ; que si après toutes ces précautions, la Tumeur subsistoit, & qu'elle ne fut point adhérente à la trachée artere, on pourroit essayer de l'emporter par le moyen de l'operation.

NEUVIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur des Tumeurs Ecrouelleuses.

LEs Tumeurs froides, qui se sont formées peu à peu depuis plus de deux ans au bras gauche & au pied droit de la petite fille, qu'on nous a presentée ce matin, ne sçauroient être emportées par la Chirurgie, tant parce qu'elles ont fait de trop grands progrès, que parce que l'humeur arrêtée ayant imbu considerablement tout le tissu des os de l'articulation du coude, il n'est pas possible de les attaquer brusquement ; on doit donc travailler à redonner aux liqueurs leur fluidité naturelle, & à rétablir leur circulation, par le long usage des remedes internes & externes, en procedant de la maniere qui suit.

Il faut d'abord commencer par couvrir toutes les Tumeurs du coude avec un emplâtre de diabotanum, qu'on aura soin d'essuyer une fois par jour seulement, le faisant resservir, & se servant du même pendant quinze jours de suite, au bout desquels on le renouvellera pendant autres quinze jours.

Après avoir usé pendant un mois du diabotanum, on lui substituera l'emplâtre de sulphure en la même forme & précaution; & au bout d'un mois, ayant observé lequel de ces deux emplâtres aura le mieux réussi, on s'en servira pendant le reste de cet Eté, c'est à dire jusques vers la mi-Septembre prochain, on fera la même chose pour la Tumeur du pied.

Cet enfant prendra pendant un mois, deux ou trois fois la semaine, le matin à jeun, un petit bolus, fait avec six grains d'Æthiops mineral, six grains d'acier préparé à la rosée, & deux grains de jalap; le tout incorporé avec un peu de conserve de Rose, ou quelque confiture molle, convenable au goût de l'enfant; on lui fera, s'il se peut, avaler un peu de bouillon ordinaire par dessus le bolus, s'il n'en veut point prendre, on se contentera de le laisser boire de l'eau, & on ne le laissera manger que deux heures après.

Si ce petit remede ne tient pas le ventre libre, & que l'enfant ſoit dégoûté, il faudra le purger de tems en tems avec une médecine convenable en liqueur, ou bien avec une petite doſe de la poudre cornachine, c'eſt à dire, depuis demie dragme juſqu' une dragme, délayée dans un œuf frais cuit en coque, ou dans quelques cuillerées de pannade; on pourroit auſſi au défaut de ces purgations, ſe contenter d'augmenter la doſe du jalap dans le beſoin.

Les humeurs ayant été rendues plus liquides par l'uſage de ces bolus, on ouvrira un cautere au bras droit de cet enfant, pour le laiſſer couler auſſi longtems qu'il ſe pourra, & l'eſcarre en étant tombée, on aura ſoin de le tenir propre en le panſant deux fois par jour, avec un pois, du lierre, & du papier de traſſe, à la maniere accoutumée; dès que ledit cautere ſera en train de bonne ſuppuration, on eſſayera de faire boire à la malade, le matin avant de ſortir du lit, un bouillon fait avec un jeune poulet, ou un petit morceau de veau, & trois écreviſſes de riviere rougies dans l'eau bouillante, écraſées dans un mortier de marbre, y ajoutant ſur la fin de la cuite une demi poignée de creſſon d'eau, & quelques feuilles de bugle

& de sanicle, continuant pendant trois semaines.

Pendant les grosses chaleurs de l'Eté, on fera prendre quelques demi bains domestiques à cet enfant, de sorte qu'il n'y ait que ses entrailles qui trempent dans l'eau tiéde, sans y mettre les pieds, ni les bras, ni la poitrine. On lui fera rester une petite demie heure à chaque fois, & au sortir du demi bain on lui fera boire une demie écuellée d'un petit lait de vache clarifié, où l'on aura ajouté deux cuillerées de suc de fumeterre, & autant de sucre qu'il en faudra pour rendre la boisson agréable au goût.

Vers la mi-Septembre prochain, on réïterera les bolus ci-dessus pendant huit jours de suite; après lesquels ayant envoyé chercher des eaux de balarue, on essayera d'y tremper les deux parties malades, aussi chaudement que l'on pourra le souffrir sans se bruler, & cela un bon quart d'heure à chaque fois, le matin & le soir, pendant huit jours de suite, supposé que par les deux premiers coups d'essai, les parties ne se gonflent pas davantage, auquel cas il faudroit renvoyer ce remede à une autre saison.

Il faut ensuite faire prendre pendant un mois, le matin, une demie écuellée de

lait d'ânesse, deux heures avant de sortir du lit, & pendant ledit tems le Chirurgien ordinaire fera sur les parties malades de trés-légeres frictions, avec environ une dragme d'onguent Néapolitain, une ou deux fois par semaine, le soir avant le coucher, aprés quoi on nous donnera avis de la réussite des remedes, pour se déterminer au choix des nouveaux qui pourront convenir.

Cependant on doit éviter que cet enfant ne s'engorge d'aucune sorte d'alimens, il faut lui régler les heures fixes de ses repas, sans lui permettre de rien avaler dans l'entre deux. On le privera de l'usage du vin, de tout ce qui est poivré, épicé, & de difficile digestion.

DIXIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur les Ecrouelles ouvertes.

LE Conseil soussigné, aprés avoir murement réflechi sur la relation trés-exacte, & fort judicieuse des incommoditez de Mr. le Comte, est unanimement convenu, que la masse du sang est infectée d'un venin scrophuleux, qui commença de se manifester à l'âge de cinq

ans, par une Tumeur froide à l'un des coudes, & qui se montre aujourd'hui par de pareilles Tumeurs froides, répandues à l'un & l'autre côté du col sur le gozier, & au devant du sternum ; la premiere de ces Tumeurs, qui se présenta l'Automne derniere au col, aprés l'effort d'un éternuement, en imposoit pour une Tumeur anevrismale, parce qu'étant sortie avec violence de l'entre deux des muscles, où elle s'étoit formée ; les téguments furent distendus au point, que le cours naturel du sang, qui roule dans les arteres cutanées, se trouvant fort gêné, il dut y survenir des battemens sensibles, qui cesserent, dés que la suppuration finissant, la peau se détendit, & ses arteres devinrent libres.

Il y a lieu de soupçonner qu'un nouveau venin verolique ne se soit joint au venin scrophuleux, puisque Mr. le Comte dans sa premiere jeunesse, ayant souffert des grandes fatigues, & s'étant exposé sans ménagement, aux six choses non naturelles, fut saisi d'une dartre milliaire près de l'œil gauche, ce soupçon se changeroit bientôt en une conviction, si l'on pouvoit se ressouvenir que quelque tems avant cette dartre, il eut paru quelque simptôme verolique aux parties de la génération ou aux environs.

On est aujourd'hui pleinement convaincu que la plûpart des Ecrouelles dépendent originairement d'un ancien venin verolique dégeneré, qui provient de l'infection des parens ou des nourrices, ainsi c'est avec beaucoup de fondement que le sçavant Auteur de la Relation propose les remedes anti-veneriens dans cette fâcheuse maladie, où il n'est question que de les bien ménager, eû égard au temperament particulier, à l'âge, aux forces du malade, & aux differentes saisons de l'année, pendant lesquelles on les employera peu à peu, pour détruire le virus par une extinction entiere, ou cure radicale, sans se mettre en peine de procurer la salivation, le cours de ventre, ni les sueurs excessives, parce que ces sortes d'évacuations ne servent qu'à épuiser les malades, & ne donnent pas le loisir au mercure de rouler assez dans le sang, pour y parcourir tous les plus petits tuyaux limphatiques où le venin s'est cantonné depuis long-tems.

Pour remplir cette indication dans le cas present, il faut d'abord avoir égard à l'état des Tumeurs, pour les traiter diversement, selon qu'elles sont, ou simplement schirreuses, ou suppurées sans ouverture, ou percées; les schirreuses se-

ront seulement frottées avec l'onguent mercuriel, & couvertes d'un emplâtre de diabotanum, ou de celui de vigo quadruplicato mercurio, pour tâcher de les résoudre ; lorsqu'elles s'ouvriront d'elles-mêmes, ou si elles sont déja ouvertes, il faut se contenter d'y appliquer un plumaceau garni du même onguent, qui penetre pour lors très-aisément dans le sang par le bout des vaisseaux ouverts, & qui produit par consequent plus d'effet, & beaucoup plutôt. On ne doit ouvrir ces sortes de Tumeurs scrophuleuses, qu'aprés en avoir bien fondu toutes les duretez schirreuses, que la suppuration est parfaite, qu'il y a des sinus profonds, ou bien dans le cas des caries aux os, ou aux tendons, dont on est obligé de procurer l'exfoliation. Le venin de ce fâcheux mal s'indigne très-aisément, & produit des Tumeurs, ou des playes chancreuses, lorsqu'on l'expose trop tôt à l'air, ou qu'en le traitant rudement dans les panſemens, on n'a pas soin de l'attaquer par son remede specifique, à peu près de la maniere qui suit.

Tandis qu'on traitera les Tumeurs exterieurement selon les regles de l'art, on fera prendre au malade, tantôt une ptisanne de salsepareille, d'esquine, de

gayac, d'antimoine crud, & de mercure coulant, tantôt le lait de vache coupé, avec une simple infusion de salsepareille, insistant à l'une de ces deux boissons, dont on se trouvera le mieux, ladite ptisane se prenant trois fois par jour, à la dose de six onces pour chaque prise, l'une le matin à jeun deux heures avant sortir du lit, la seconde vers les quatre heures du soir, & la troisiéme prise en se mettant au lit, & cela pendant quinze à vingt jours de suite sans interruption, à moins qu'on ne s'en trouvât trop échauffé; auquel cas on prendra seulement une fois par jour le matin à jeun, le susdit lait coupé pendant une vingtaine de jours.

L'usage de ces deux boissons étant fini, on essayera si l'estomach de Mr. le Comte peut s'accommoder du lait entier d'anesse, dont on lui servira une bonne écuelle le matin, deux heures avant son lever, pendant un mois de suite, après lequel on essayera le lait entier de vache, dont on prendra deux soupes par jour, sçavoir le matin à jeun, & le soir en se mettant au lit, continuant jusqu'à parfaite guérison, aussi long-tems qu'on pourra s'en accommoder, sans qu'il soit nécessaire d'user d'aucune espece de purgatif, qu'une longue experience nous a fait voir être entie-

rement contraires à l'effet du remede suivant, qu'on doit regarder comme le seul & veritable specifique.

Lorsqu'après avoir fini la ptisane sudorifique mercurielle, l'on commencera les laits ci-dessus marquez. On ménagera les frictions mercurielles de loin en loin, pour éviter toute évacuation sensible, & l'on employera peu d'onguent à chaque fois, de maniere qu'ayant égard à la quantité du mercure, qui entrera dans le sang par le pansement des Tumeurs; on commencera de n'appliquer par exemple que deux dragmes d'onguent aux deux pieds; trois jours après on frottera depuis les pieds exclusivement jusqu'aux demi jambes, avec demi once dudit onguent, pour revenir au bout de trois à quatre jours à une troisiéme friction, depuis les demi jambes jusqu'aux genoux inclusivement, avec autres deux dragmes, ou demi once d'onguent, suivant les effets qu'auront produit les deux premieres frictions, & ainsi de suite: on continuera de couvrir tout le corps dudit onguent, à la réserve du bas ventre, de la poitrine en devant, & de toute la tête.

Dans le ménagement de ces frictions mercurielles, outre l'attention qu'il faut avoir de ne procurer aucune forte évacua-

tion sensible, on doit surtout s'appliquer à considerer l'état des Tumeurs, qui doit servir de regle certaine, pour marquer une entiere guérison; ainsi supposé que le mercure appliqué par les frictions ordinaires, animât trop le sang, il faudroit se contenter d'appliquer ledit onguent sur les Tumeurs en la maniere marquée ci-dessus, sans que le malade soit obligé de garder la chambre, pouvant vacquer à ses occupations ordinaires en ville, ou à la campagne, avec cette seule précaution, de ne pas trop s'exposer au grand vent froid, & de ne faire aucun excés de bouche, il se privera des alimens de haut goût, du vin pur, de la friture, de la pâtisserie, des herbes crues, & des alimens indigestes, soupant toujours très-légerement, surtout quand on devra prendre la soupe au lait de vache en se mettant au lit.

Déliberé à Montpellier le 26 Septembre 1726.

ONZIEME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un Phlegmon œdémateux de la mammelle.

PUisque le volume de la mammelle dont Madame se plaint depuis un mois & demi, a fort augmenté tout à coup, en conséquence d'une nouvelle très-affligeante, qui lui fut annoncée brusquement, & qui fut bientôt suivie de violentes convulsions; cette Tumeur nous paroit devoir être rapportée à ces sortes de fluxions phlegmoneuses, qui dépendent d'un engorgement général des principaux vaisseaux de la partie affectée, & c'est précisément à raison de cet engorgement total de la mammelle, que la malade dit ressentir un poids considerable, qui est entretenu par le séjour de cette même limphe du sang, qui a souvent menacé Madame de fréquentes hidropisies, & qui entretient actuellement l'enflure constante des jambes.

La douleur cuisante, qui commença dès lors à se faire sentir au-dessous de cette mammelle du côté du bras, peut avoir été produite par quelques faisceaux

des fibres du muscle pectoral, qui lors des violentes convulsions, n'ont pas pû se remettre dans leur premier état, & y ont gêné le cours naturel du sang, ce qui secoue rudement les filets nerveux, pour peu qu'on y touche; pour lors l'impression se transmet de là dans toute l'étendue de la mammelle, par la continuité des mêmes filets nerveux. Il n'y a nulle apparence que cette douleur ait été occasionnée par le coup qu'on suppose avoir reçû dans cette partie, tant parce que celle-ci est trop basse & trop profonde, pour avoir été exposée au coup supposé, que parce qu'on ne s'est jamais apperçu d'aucun changement dans la peau, qui auroit dû souffrir la premiere impression du coup.

La glande un peu gonflée, qu'on trouve à l'endroit de la douleur, & qui se perd entre les doigts, à travers la mammelle gonflée, cette glande, dis-je, me paroit devoir être regardée dans cette occasion, plutôt comme le produit ou l'effet de la douleur, que comme la cause; puisque cette douleur cuisante a constamment précedé le gonflement de la glande, au lieu que dans la veritable origine des cancers, dont la malade paroît avoir l'esprit extrêmement frappé, les Tumeurs restent

long-tems indolentes, avant que de produire cette fâcheuse maladie, qui se forme toujours peu à peu par congestion, & jamais tout à coup par fluxion, comme dans le cas présent; on a donc eu raison de regarder cette Tumeur de la mammelle, comme un veritable Oedéme phlegmoneux, ou bien un petit Phlegmon œdémateux, puisque toute la partie est gorgée de limphe, & qu'il n'y a qu'un seul petit endroit douloureux, où le sang s'est fort engagé; comme le petit Phlegmon étoit d'abord trop profond pour pouvoir y appliquer aucuns topiques, on a très-bien fait de commencer par les remedes internes, capables de donner un peu de liquidité aux Tumeurs pour les rendre plus coulantes, & en faciliter la circulation; aussi s'est-t-on bien trouvé des bouillons d'écrevisses, qui ont produit du soulagement, puisque du depuis les douleurs sont moins fréquentes & moins vives; pour suivre les mêmes indications, & vuider en partie les sérositez limphatiques, dont le sang est surchargé, on propose ce qui suit.

Prenez de la décoction commune des lavemens ordinaires, une livre; du catholicon fin, deux onces; du miel rosat, une once; mêlez le tout pour faire un lavement qu'on prendra à heure commode, & qu'on réite-

vera toutes les fois que le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu, si l'enflure des jambes n'est pas fort considerable, & qu'elle permette de découvrir les veines du pied après une ligature convenable, l'on ouvrira une de ces veines, pour en tirer huit à neuf onces de sang, surtout si la malade est encore reglée, & que cette évacuation ne soit pas tout à fait libre, comme il y a lieu de le soupçonner par le gonflement de la mammelle; que si la saignée n'est pas pratiquable au pied, on lui substituera celle du bras, pour passer le surlendemain à cette purgation.

Prenez du mercure doux, sublimé trois fois, quinze grains; incorporez les avec une suffisante quantité de pulpe de casse récemment tirée de sa canne, & passée par le tamis, pour faire un bolus, que la malade prendra le matin à jeun, avalant pardessus la potion suivante.

Prenez de la rhubarbe choisie, concassée, & suspendue dans un nouet de linge, lâchement plié, une dragme; du senné mondé, une dragme & demie; du sel vegetal, demi dragme; mettez le tout infuser à tiéde, pendant la nuit, dans une suffisante quantité d'une décoction de tamarins gras; dans six onces de cette coulure & forte expres-

sion, on dissoudra deux onces de manne grasse, & une once de sirop de fleurs de pêcher, pour une potion à prendre comme il est dit.

Le lendemain de la purgation, on prendra le matin à jeun un bouillon de veau, fait au bain marie de la maniere suivante, qu'il faudra continuer tout au moins pendant quinze à vingt jours, & même plus long-tems, si le Médecin ordinaire le trouve à propos.

Prenez de la chair maigre de veau, coupée par lames très-fines, deux livres; des feuilles de chicorée sauvage hâchées menu, deux poignées de cerfeuil hâché de même, ensemble une poignée de rhubarbe en poudre très-fine, une dragme; des fleurs de sel armoniac martiales, mêlées avec ladite rhubarbe, huit grains; mettez le tout lit sur lit dans un pot de terre verni, ensorte que les lames de veau soient cachées par les herbes, & que la poudre soit répandue sur ces herbes; ajoutez sur le tout trois ou quatre cuillerées au plus d'eau de fontaine; couvrez ensuite le pot & le luttez exactement, pour que rien ne puisse transpirer; mettez le dans un poëlon ou chauderon plein d'eau sur le feu, pour que ladite eau bouille sans discontinuer pendant six heures, ayant soin de la renouveller: après quoi vous exprimerez fortement

fortement la matiere, & en tirerez ſept à huit onces du ſuc qui a été coulé, que la malade prendra avant ſortir du lit, le matin à jeun, comme il a été dit ci-deſſus.

Pendant l'uſage de ces bouillons, on boira pour boiſſon ordinaire, d'une ptiſane faite avec une ſuffiſante quantité de racines de canne bouillies dans de l'eau de fontaine juſqu'à la diminution d'un tiers, y ajoutant ſur la fin de la cuite, un petit bâton de regliſſe concaſſé, pour rendre la boiſſon agréable au goût; après avoir uſé huit jours de cette ptiſane, on lui en ſubſtituera une autre, faite avec la troiſiéme partie d'une poignée de chacune de ces herbes, pimpernelle, capillaire & politric, qu'on jettera ſimplement dans deux pintes d'eau de fontaine bouillante, couvrant le pot, & le retirant du feu, pour verſer la liqueur au clair, dès qu'elle ſera refroidie; après huit jours de boiſſon de cette ſeconde ptiſane, on inſiſtera à celle des deux, dont on aura reſſenti le meilleur effet, du côté des urines abondantes, & du dégonflement de la mammelle; lorſque par les ſecours ci-deſſus marquez, la mammelle dégonflée laiſſera mieux appercevoir la glande douloureuſe; ſuppoſé que la douleur perſiſte, on y appliquera un cataplaſme fait avec le ris concaſſé, & le

mouſt de vin frais cuit en réſiné ; ces deux choſes mêlées enſemble à parties égales, & cuites en conſiſtence de cataplaſme ſeront appliquées deux fois par jour ſur le bas ou au deſſus de ladite mammelle d'où l'on ſent partir la douleur ; continuant pendant un ou deux mois ſans y appliquer abſolument aucun autre topique, ſous quelque prétexte que ce ſoit ; que ſi, contre notre attente, ce remede ne ſoulage pas, on pourroit tout au plus y appliquer un linge chaud, qu'on auroit trempé dans de l'urine, & enſuite fortement exprimé, en attendant les chaleurs de l'Eté prochain ; auquel tems s'il reſte quelque gonflement à la mammelle, nous ſerions d'avis qu'on ſe tranſportât juſqu'au bord de la mer, pour y appliquer le ſable chaud qui nous a ſouvent réuſſi en pareille occaſion.

Pendant le cours des remedes ci-deſſus marquez, ſi la malade étoit fort preſſée de ſa douleur, ou qu'elle eut des inſomnies fréquentes, il faudroit lui faire prendre de fois à autre quelque petite doſe de ſirop de pavot, ou de laudanum liquide, le ſoir en ſe mettant au lit ; on peut même dans ces cas, après l'uſage des bouillons au bain marie, ordonner du petit lait clarifié, du lait de vache écrêmé, ou bien

du lait entier d'ânesse, le matin à jeun, suivant la portée de l'estomach; on ne doit observer aucun des jours maigres ordonnez par l'Eglise, jusqu'à parfaite guérison; l'on doit se priver des ragouts, de la friture, de la patisserie, des herbes crues, & de tout aliment indigeste; dînant selon l'appetit avec du bon bouilli & du rôti, pour ne souper que fort légerement, deux heures avant se mettre au lit; il faut de plus éviter les fortes contentions d'esprit, & ne pas trop s'occuper des suites de son mal, qui ne seront pas funestes, quoiqu'il soit selon toute apparence un peu long.

Deliberé à Montpellier, le 6 Janvier 1726.

DOUZIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur une Dartre farineuse.

LA Demangeaison, dont le malade se plaint depuis quelque tems, aux environs du fondement, jusques aux testicules, & la nécessité où il se trouve de rendre souvent son urine, dépendent, selon toute apparence, de la même cause que les attaques de gouttes, ausquelles il se

trouve sujet, puisqu'on a constamment observé que ces demangeaisons ont augmenté, ou diminué, à proportion que la goutte a disparu ou reparu.

Comme nous croyons que la goutte dépend originairement des petites concrétions pierreuses, qui se ramassent peu à peu aux environs des articulations; nous jugeons de même que la demangeaison en question est entretenue par des pareilles concrétions, qui s'arrêtent dans les petits vaisseaux cutanez des environs du fondement & des bourses, où ils gênent le cours des liqueurs, & y produisent une espece de Dartre farineuse, ou de petites Galles, qui demangent nécessairement, à mesure qu'elles s'élevent sur la peau.

Il y a lieu de soupçonner que cette Dartre, ou ces Galles, dont le propre est de ramper d'une partie à l'autre, auront passé des parties externes, aux environs de l'uretre ou du col de la vessie, dont le tissu doit être devenu un peu plus sensible, puisque le malade ne sçauroit y retenir long-tems une grande quantité d'urine, & qu'il est obligé d'uriner souvent. Ce soupçon nous paroit être confirmé, en ce que le malade urine à plein tuyau dans toute sorte de posture, & qu'il rend des urines un peu blanches, chargées d'une

espece de filasse à floccons, qui ont beaucoup de rapport aux écailles ou élevations de la surpeau, qui se séparent de la Dartre, & qui se séparoient autrefois des parties où la goutte s'étoit fait sentir.

On pourra s'assurer que la frequence d'urine est une suite de la dartre, si en travaillant à soulager la demangeaison exterieure, on s'apperçoit que le cours de l'urine change & devient naturel, pour cet effet nous sommes d'avis qu'on commence par appliquer incessament sur les parties où l'on sent la demangeaison, de la pommade suivante à la grosseur d'une noisette, le soir avant de s'aller coucher.

Prenez du benjoin amandé bien choisi, & du soulfre vif de couleur grise, de chacun deux onces; reduisés ces deux drogues en poudre très-fine & mêlés exactement en le passant sur le porphire: ajoutez-y ensuite une suffisante quantité de bon beurre frais non salé, & agités-les quelque tems ensemble dans un mortier de marbre ou de verre, pour les reduire en consistence d'une pommade molle, douce & égale, dont on se servira comme il est marqué ci-dessus.

Cette pommade dont on doit user douze à quinze jours de suite, m'a toujours reussi dans les vieilles Dartres milliaires & farineuses; au lieu qu'il faut employer

l'ongnent pompholix & le Néapolitain à parties égales, lorsque la Dartre est couverte de grosses croutes, sous lesquelles il s'y forme de la suppuration ; j'employe aussi dans ce dernier cas, le seul machefer reduit en poudre très-fine, & détrempée avec de la salive pour former une espece de pommade noire, qu'on applique sur la Dartre une fois par jour. Comme je n'ai pas vû celle dont il s'agit ici, j'ai cru devoir proposer ces trois remedes exterieurs, qu'on pourra tenter successivement, insistant à celui dont on se trouvera le mieux.

Lorsque la demangeaison se trouve accompagnée d'une chaleur acre & mordante ; il faut laver la Dartre deux ou trois fois par jour avec une simple dissolution de sel de Saturne dans une suffisante quantité d'eau de plantain, & lorsque les obstructions emportées par la pommade, & la chaleur calmée par le sel de Saturne, il ne reste plus qu'à déterger & consolider les petites Gales, la seule eau de Balarue chauffée & appliquée à la faveur d'une éponge, convient parfaitement bien une ou deux fois par jour.

Le lait est un aliment très-convenable aux gouteux ; il convient aussi parfaitement bien pour calmer les demangeaisons

de la peau, & pour rendre les urines plus égales, plus douces & plus coulantes; ainsi supposé que l'estomach du malade puisse s'en accomoder, nous lui conseillons de commencer incessamment le lait entier de vache en soupe quatre fois par jour, avec du pain & du sucre pour toute nourriture, comme il se pratique ici sous le nom de diete blanche. Nous serions d'avis qu'on l'observât pendant trois semaines ou un mois, & même plus long-tems si l'on s'en trouve soulagé, comme il y a tout lieu de l'esperer.

Supposé qu'on ne puisse pas s'assujettir à cette diete, on se contentera de prendre le matin à jeun, une écuellée de lait d'anesse frais tiré, un peu chauffé, & dans lequel on aura fait dissoudre une suffisante quantité de sucre en poudre, suivant le gout du malade; continuant pendant un mois de suite, sans qu'il soit necessaire de se purger avant, pendant ni après ledit lait d'anesse, non plus que pendant tout le cours de la diete blanche, une longue expérience nous ayant appris que les frequens purgatifs empêchent le bon effet du lait & sont contraires à la plûpart des goutteux.

Puisque le malade s'est trouvé considerablement soulagé, & comme entierement

délivré de ses attaques de goute, par les frictions à sec de la peau, auſquelles il s'eſt habitué depuis huit ou neuf mois, nous lui conſeillons de les continuer; il ſe procure par ce moyen une tranſpiration plus libre & plus abondante, qui évacue l'humeur de la goute, ou qui en détourne les dépôts. Il doit par la même raiſon ſe donner chaque jour autant d'exercice du corps qu'il en pourra ſupporter ſans ſe fatiguer, ſoit en ſe promenant à pied dans ſon appartement, ou aux promenades publiques, ſoit en faiſant ſouvent quelques petits voyages en chaiſe de poſte, lorſque la ſaiſon le permettra; on doit éviter l'air trop froid & venteux; qui bouchent la tranſpiration, il faut le reſpirer auſſi chaud ou temperé qu'on pourra; du reſte on obſervera, comme on fait un regime égal & uniforme, pour le boire & le manger, & les heures reglées du coucher & du lever, ſe privant des alimens poivrés, ſalés, épicés, des herbes crues, comme de la ſalade, des légumes, du fromage, & autres alimens indigeſtes; on pourra pourtant uſer quelquefois des bons poiſſons tels que ſont les ſoles & les rougets, pourvus qu'ils ſoient cuits ſimplement ſur le gril, envelopez d'un papier enduit de bon beure, les mêmes poiſſons

seroient nuisibles si on les mangeoit en friture ou en sausse avec des épiceries : on pourra aussi avaler quelques fois des œufs cuits en coque, comme il se pratique dans le cours de la diete blanche.

Déliberé à Montpellier le 22 Novembre 1728.

TREIZIE'ME CONSULTATION.

CHIRURGICALE.

Sur des Ulceres aux jambes.

LEs frequentes contentions d'esprit avec lesquelles M..... s'est apliqué pendant un très-long-tems au travail du Cabinet, ne lui ayant pas permis de se regler pour les heures & la forme de ses repas, ni de faire un certain exercice moderé dont notre machine a besoin pour regler le cours naturel des liqueurs, son estomach & ses jambes ont été les premieres parties à se ressentir de ce travail ; l'estomach dérangé par l'irregularité des repas, a produit des indigestions, & les jambes oisives étant les plus éloignées du cœur, ont laissé croupir dans leurs petits vaisseaux capillaires les dépôts que ces indispositions fournissent au sang.

Ces dépôts commencerent à se faire

sentir au mois d'Août de l'année 1714, par une rougeur sur le pied gauche à l'occasion d'une legere piqueure sous l'ongle du gros orteil, ce premier dépôt sembloit porter le caractere d'une espece de goute qui eut des suites extraordinaires & très-facheuses à raison des grandes fluxions qu'elle attira sur toute la jambe du même côté, ces fluxions produisirent des vives douleurs pendant trois mois, au bout desquels elles occasionnerent une gangrene naissante, qui se termina par une heureuse suppuration, qu'on conduisit sagement jusqu'à parfaite guérison.

Lors de ce long orage, M.... fut forcé de suspendre ses grandes occupations; il se regla pour ses repas jusqu'à retrancher entierement le souper, il reprit par là, avec le secours des bains de Balarue, sa premiere santé; qui se seroit peut-être soutenue de même sans la Campagne sur mer qu'il fut obligé de faire vers les côtes d'Italie pendant le rude Eté de l'anné 1719. Il renouvella pour lors ses indigestions d'estomach en faisant trois repas par jour, & en buvant du vin pur, sans en ressentir d'abord aucune incommodité, parce que les sueurs abondantes occasionnées par la saison, désempliſſant les vaisseaux prévenoient les engagemens; cependant ces in-

digestions augmenterent considérablement, lorsqu'étant fort appliqué au service du Roy pendant la contagion, il continua l'irregularité de ses repas, il but du vin pur & beaucoup, de toutes sortes de liqueurs les plus ardentes qui animerent son sang & gâterent son estomach, au point de le mettre hors d'état de supporter le moindre remede rafraichissant.

Avec de telles dispositions, il n'est pas surprenant que sans aucune nouvelle cause extérieure & manifeste, il se soit formé au mois de Janvier dernier un nouveau dépôt de goute sous l'ongle du gros orteil du pied droit, ce dépôt ayant duré trois mois sans changer la couleur de la peau, attira enfin par ses vives douleurs des nouvelles fluxions sur toute la jambe du même côté droit à peu près pareilles à celles qui avoient paru en 1714 sur la jambe gauche, & par les mêmes raisons.

Comme ces deux jambes, par la raison marquée ci-dessus, sont ordinairement couvertes d'une transpiration fort grossiere; qui s'épaississant en farine, y forme souvent des croutes, des pustules charbonneuses & des Ulceres rebelles, la jambe droite a dû nécessairement, dans ce second orage, être travaillée de vives douleurs par l'engorgement des vaisseaux san-

guins, qui ne pouvant porter toute leur liqueur aux tégumens ulcerez, ont occasionné des embarras phlegmoneux dans les membranes propres des muscles, & jusques dans le perioste qui couvre les os de la jambe malade, des parties membraneuses naturellement très-sensibles étant ainsi engorgées, auroient sans doute produit une véritable gangrene, si l'on ne l'eut prevenue par de bons remedes chirurgicaux qu'on employât au mois de Mars dernier.

Quoique ces remedes eussent reduit à la fin d'Avril ladite jambe dans son état naturel, en dégorgeant les vaisseaux sanguins, qui produisoient la tumeur phlegmoneuse, cependant les vaisseaux limphatiques resterent trop remplis de limphe, puisque cette jambe s'enfloit encore pendant le jour; outre ce leger embarras des tuyaux limphatiques, l'estomach continuant ses indigestions, il s'est refait depuis quelques jours des nouvelles fluxions avec des vives douleurs, & la même jambe s'est recouverte de beaucoup de vessies qui fournissent une suppuration fort épaisse.

Les choses étant aujourd'hui dans cette triste situation d'un estomach dérangé sujet aux aigreurs, d'un sang fougueux sur-

chargé d'indigestions très-actives avec une jambe engorgée & couverte de petits ulceres ; on doit avoir en vûe de retablir les digestions, d'adoucir ou de calmer la fougue des humeurs, & de délayer ou de pousser par la transpiration la limphe grossiere qui fait les dépôts, & qui occasionne les fluxions ; c'est pour tâcher de remplir ces indications que le Conseil soussigné est unanimement convenu des remedes suivans.

Si l'état & les forces du poul le permettent, on ouvrira la veine de l'un des bras pour en tirer environ huit onces de sang, on le purgera incessamment avec sa médecine ordinaire, commençant dès le lendemain de prendre le matin à jeun un bouillon fait avec un jeune poulet & demi-douzaine d'écrevisses de riviere rougies dans l'eau bouillante, puis écrasées dans un mortier de pierre ou de marbre ; le ventre de ce poulet sera farci avec demie once de semences froides mondées & concassées, & d'un petit brin de canelle aussi concassée ; on ajoutera dans la colure dudit bouillon tantôt six cuillieres de suc de bourache, tantôt autant de suc de cerfeuil, & quelquefois quatre cuillieres de suc de menthe de jardin, insistant à celui de ces trois sucs dont l'estomach s'accommodera

le mieux, on continuera ledit bouillon d'écrevisses quinze à seize jours de suite, au bout desquels on se repurgera comme au commencement, pour passer le lendemain à l'usage de cette opiate stomachique.

Prenez de bonne écorce du Pérou choisie, & réduite en poudre très-fine, deux onces; de la racine de gentiane sechée & grossierement concassée, une once; de l'aloes succotrin reduit en poudre, demi-once, ces trois drogues mêlées ensemble, soient placées dans un matras de ver luté par le bas, versez-y par dessus du bon vin blanc à la hauteur de quatre travers de doigts, mettez en digestion sur le bain de sable pour tirer une teinture forte, laquelle ensuite on fait évaporer à petit feu, jusqu'en consistence d'un extrait un peu ferme, auquel extrait on ajoutera du sel fixe d'absinthe, du sel de la petite centaurée, & du sel fixe de sel armoniac, de chacun un scrupule, & avec une suffisante quantité de bon quinquina reduit en poudre très-fine: reduisez le tout en consistence d'une opiate solide, dont la dose sera depuis une dragme jusqu'à deux dragmes, le matin à jeun, & qu'il faudra continuer pendant huit jours de suite.

On avalera immediatement par-dessus chaque prise de cette opiate, une écuellée

de petit lait de vache bien clarifié avec le blanc de deux œufs, dans lequel on aura éteint un fer rouge de feu, y ajoutant ensuite trois cuillerées de suc de fumeterre, & autant de sucre qu'il en faudra pour rendre la boisson agreable.

L'usage de l'opiate étant fini, on prendre les demi-bains domestiques d'eau tiéde le matin, dans lesquels on avalera une écuellée de ce même petit lit, restant environ une heure dans l'eau, on continuera pendant huit à dix jours, & même plus long-tems si l'on s'en trouve soulagé.

Après les demi-bains, on prendra pendant deux neuvaines les eaux minerales de la fontaine de Vals, dite la Marquise, qu'on aura soin de faire chauffer au bain-marie avant de les avaler; on se purgera au commencement & à la fin de ces eaux, & on laissera quelques jours d'intervalle d'une neuvaine à l'autre.

Les chaleurs de l'Eté étant entierement passées, on reprendra pendant huit jours l'opiate stomachique ci-dessus marquée, après quoi on essayera si l'estomach peut s'accommoder du lait entier d'ânesse ou de vache, ou bien de celui-ci coupé avec une legere décoction de salsepareille; on tentera aussi ledit lait de vache entier avec le caffé, le thé & un petit brin de canelle

sans sucre ; on pourra l'essayer de même avec l'infusion de menthe, de petite absinthe, ou autre stomachique convenable. Si ces essays réussissent, on passera au lait pour toute nourriture, en prenant quatre soupes par jour faites avec le seul lait de vache legerement chauffé & versé sur une suffisante quantité de tranches de pain, suivant l'appetit ; que si l'estomach ne peut absolument pas s'accommoder d'aucune espece de lait, il faudra se tourner du côté des sudorifiques ; dans ce cas on propose les bouillons de vipere, la ptisane de salsepareille, d'esquine de bois de gayac & autres semblables, on pourra même au mois de Septembre prochain revenir à Balarue pour y prendre les bains dont M. de ..... usa avec succès en l'an 1717. On lui recommande surtout d'employer le laudanum liquide à une dose convenable, lorsqu'il sera presse de ses vives douleurs, ou qu'il ne pourra pas dormir ; on ne doit pas craindre ce remede dans cette occasion parce que la vivacité des douleurs & les longues insomnies échauffent si fort toute la machine, que souvent sans ce prompt secours, tous les autres remedes deviennent inutiles.

Quant aux remedes chirurgicaux qu'on doit employer incessamment sur la jambe

malade, il nous paroit que les ſimples feuilles fraiches de plantain, de lierre, de ſolanum racemoſum & de juſquiame, doivent être appliquées ſur les petits ulceres pour les entretenir dans une juſte ſoupleſſe qui en facilite les ſuppurations, pour emporter la craſſe de la tranſpiration & calmer les douleurs, on propoſe des lavages ou bains de toute la jambe malade avec les eaux chauffées de la mer, de Balarue & celles de Bareges, ou au défaut de celles-ci, une eau minérale ſulphurée & aromatique artificielle, qu'on pourra faire en mettant bouillir dans quatre pots d'eau de fontaine pendant une bonne heure, deux livres de ſouffre vif; & une demie livre de benjoin amigdaloide, les deux réduits en poudre groſſiere; l'ébullition ou la cuite finie, on paſſera cette décoction toute bouillante à travers une ſerviette, & on la verſera dans autant de la même eau de fontaine qu'il en faudra pour y tremper toute la jambe malade: l'on inſiſtera à celui de ces remedes externes dont on ſe trouvera le mieux; l'on ouvrira auſſi inceſſamment un cautere à la jambe ſaine, & un autre à l'un des bras ou à la nuque du col, pour détourner la grande quantité des ſéroſitez que le malade ſent ſouvent tomber dans ſon eſtomach, de même que la

limphe qui entretient les enflures des jambes, on laissera couler ces deux cauteres aussi long-tems qu'il se pourra.

La diete doit se regler suivant les differens états où M.... se trouvera ; si à raison de sa foiblesse, de la vivacité de ses douleurs, ou de la fiévre qui pourroit survenir ; il ne pouvoit pas manger, on le nourriroit avec des bons bouillons, de la gelée au veau & à la corne de cerf, ou bien des coulis faits des aîles & blanc de la volaille rotie ; que s'il peut se nourrir des alimens solides, on se contente de l'exhorter à ne pas souper, de ne pas boire de vin pur, de se priver de tous les ragouts, fritures, patisseries & de tout aliment indigeste ; qu'il boive toujours aussi chaudement qu'il pourra de son eau pannée, si mieux il n'aime user de l'eau de maine, tant pour boisson ordinaire en la pannant, que pour tous ses bouillons ou tous ses potages.

Deliberé à Montpellier le 5 Juin 1725.

QUATORZE. CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un Flux Hemorroidal excessif & periodique, accompagné & suivi de plusieurs accidens particuliers,

LES Hémorroides auſquels la Malade étoit ſujette, qui ont commencé de couler dès que les menſtrues ont ceſſées, ſont aujourd'hui ſelon toute apparence, l'unique cauſe & la veritable ſource des pertes de ſang exceſſives qui ſurviennent une ou deux fois le mois depuis quatre ans.

Toute Tumeur hémorroidale tant interne qu'externe, eſt formée d'une veine variqueuſe qui reſte quelque tems à ſe remplir de ſang; cette liqueur n'eſt obligée de ſe répandre que lorſqu'elle a forcé ſa priſon, en déchirant la partie des veines variqueuſes qui ſe trouve la plus foible & la moins expoſée au preſſement de ſes voiſines qui pourroient la ſoutenir.

Lorſque cette déchirure eſt conſiderable, & qu'elle reſte cinq jours à ſe fermer, la perte de ſang eſt plus exceſſive, & les gros vaiſſeaux ſe déſempliſſent juſqu'à produire la ſincope, au lieu que la déchirure étant moindre, ou ſe fermant plûtôt, il doit couler moins de ſang, pour lors le

reste de cette liqueur ramassée est obligée de se dérourner par les vaisseaux collateraux dans le propre tissu des boyaux, où il produit la diarrhée qui persiste pendant cinq jours ; lorsqu'à l'occasion de cette diarrhée, qui est precedée d'une perte de sang sans douleur, on a voulu nommer cette maladie un flux hépatique ; ce n'étoit qu'une question de nom qui ne change rien pour le fond du mal.

Après la diarrhée le ventre devient paresseux, on y sent par intervalle quelques douleurs, on a un dégout continuel suivi d'insomnie, & les jambes restent œdemateuses ; ces accidens nous paroissent être une suite des grandes évacuations, les vaisseaux capillaires se trouvant par là trop affaiblés ne sçauroient recevoir leur liqueur qu'avec peine & irregularité, les parties qui en sont trop distendues souffrent de la douleur, celles où les liqueurs s'arrêtent sont dans l'inaction ; & celles où elles s'épanchent sont attaquées d'œdeme.

Lorsqu'ensuite les vaisseaux sanguins étant remplis de nouveau, se trouvent prêts à s'ouvrir dans les veines varisqueuses engorgées, la malade sent des picotemens qui dépendent du battement irregulier des arteres, & qui sont ordinairement les avants-coureurs de toutes les grandes

pertes, & de plusieurs autres maladies.

Si les veines hemorroidales variſqueuſes étoient ici aſſez près du fondement, pour pouvoir ſe preſenter toutes en dehors par les efforts qu'on a coutume de faire en allant au ſiege, on pourroit eſperer de tarir la ſource du mal & emporter l'unique cauſe par la main d'un habile Chirurgien qui couperoit, lieroit & reſſerroit par des aſtringents tout ce qui ſe trouveroit avoir beſoin de ſon ſecours, comme nous l'avons vû pratiquer ſouvent en cette ville avec ſuccés en pareilles occaſions.

Suppoſé qu'on ne puiſſe pas employer ce moyen, on doit avoir en vûe de donner un peu plus de liquidité aux humeurs pour qu'elles roulent plus aiſément, & de rendre les vaiſſeaux plus ſouples pour moderer leurs vives oſcillations dans le tems des grandes pertes; indications qu'on tâchera de remplir par le long uſage des remedes ſuivans.

Puiſque les ſaignées ont prévenu les grandes pertes de ſang & les ſyncopes, on pourra les menager ſuivant l'état ou les forces de la malade & la prudence du Medecin ordinaire; mais nous ne croyons pas qu'il y faille trop inſiſter, de peur d'augmenter les accidens ci-deſſus marquez, & principalement les tumeurs œdémateuſes, qui

sont souvent des avant-coureurs d'une hydropisie incurable ; dès que la perte de sang commencera, on tâchera de l'arrêter par cette petite potion.

Prenez du bon hypecacuana brun, bien choisi, & réduit en poudre très-fine, vingt grains ; de la bonne eau de fleurs d'orange, trois cuillerées à bouche, & avec tant soit peu de confection d'hyacinthe ; mêlez exactement le tout, pour faire une petite potion, qu'on prendra sur le champ, après l'avoir un peu agitée.

Cette potion ayant fini son effet, on prendra de fois à autre quelques cuillerées de suc d'ortie entre les bouillons ; on usera pour boisson ordinaire d'une ptisanne faite avec la racine de la grande consoude, une pincée de roses rouges de provins, & deux ou trois balaustes, ces trois drogues légerement bouillies dans une suffisante quantité d'eau de fontaine.

Au suc d'ortie on fera succeder, tantôt le sang-dragon & l'alun, de chacun demie dragme, tantôt une dragme de cachou réduit en poudre très-fine ou en petits trochisques écrasez, ou bien on pourra donner soir & matin deux dragmes de cette opiatte, tant que la perte de sang ou la diarrhée dureront.

Prenez de la conserve de coings & de la

confection d hyacinthe, de chacune demie once ; du corail rouge préparé, & des yeux d'écrevisses de riviere, de chacune trois dragmes ; du sang dragon & de la terre du Jappon, de chacun deux dragmes ; de l'hypocistis réduit en poudre, une dragme avec une suffisante quantité de sirop de roses seches ; mêlez exactement le tout pour en former une opiatte à l'usage marqué.

Dans l'intervale desdites pertes, on usera des bouillons faits avec un jeune poulet farci d'orge mondé & concassé, & avec environ demie once de chacune des racines des herbes suivantes, chiendent, asperges sauvages & capprier, demie heure avant retirer le pot du feu, on y mettra bouillir une demie poignée des sommitez du petit absynthe, & autant de feuilles de menthe de jardin ; lorsqu'on retirera le pot du feu, on y jettera demie dragme de tartre calibé soluble, & une pincée des quatre fleurs cordiales, continuant pendant sept à huit jours le matin à jeun.

A ces bouillons succedera une écuellée de petit lait de vache, clarifié avec le blanc de deux œufs, dans lequel on aura éteint un fer rougi au feu, & on ajoutera autant de sucre candi en poudre, qu'il en faudra pour rendre cette boisson agréable

au gout de la malade ; pendant l'usage de ce petit lait, qu'il faudra continuer le matin à jeun, pendant dix à douze jours, on prendra de fois à autre, dans l'entre deux des repas, quelques tasses d'infusions des plantes vulneraires de Suisse en guise de thé ; on pourra aussi user deux ou trois jours de suite de quinze à vingt goutes de beaume blanc de copahu, dans la premiere cuillerée dudit petit lait, ou de ladite infusion.

On rendra la premiere & la derniere prise du petit lait purgatives, en y faisant infuser, au lieu du fer rougi, une demie dragme de rhubarbe concassée, & une dragme de mirobolans citrins, aussi concassez, ajoutant à la coulure, au lieu du sucre, deux onces de manne grasse.

Si l'estomach de la malade pouvoit ensuite s'accommoder du lait entier, nous serions d'avis qu'elle commençât par celui d'ânesse le matin à jeun, pendant quelques jours, après quoi on y substituera celui de vache aussi entier, ou bien légerement écrêmé, en prendre soir & matin, & se mettre même tout à fait à la diete blanche, s'il est possible, sans qu'on soit obligé de se purger, que dans les pressants besoins.

Pendant le cours des remedes ci-dessus marquez,

marquez, le Médecin ordinaire, qui aura soin de les diriger, réglera le régime de vie convenable aux differens états de la malade.

Déliberé à Montpellier ce 7 Avril 1724.

QUINZIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un soupçon d'empoisonnement.

IL y a environ trente-trois ans, que trois jeunes demoiselles, filles d'un même pere & d'une même mere, d'un premier lit, furent soupçonnées d'avoir été empoisonnées par leur maratre; elles s'évanouirent, quoiqu'en differens endroits, au même moment; l'une, qui étoit l'ainée, depuis cet évanouissement sentit un feu dévorant dans la poitrine, devint toute boutonnée, avec une espece de fiévre ardente, & comme elle étoit d'un temperamment fort vif & fort délicat, elle mourut au bout de l'année. La troisiéme fille toute jeune, & cadette, d'un temperamment plus robuste & moins agité, se maria quelque tems après son évanouissement; elle eut les mêmes simptômes que l'ainée, mais par ses couches fréquentes, elle s'est trouvée peu à peu soulagée; il est vrai que ses

premiers enfans, après de violentes sueurs, sont morts.

La seconde fille, qui est celle dont il s'agit, est une grosse dondon, peu vive, & d'un temperamment fort robuste : pendant la premiere année de son évanouissement, elle devint toute boutonnée, maigre, & si fort changée, qu'elle fut méconnoissable au bout de l'année; elle eut de même qu'une de ses autres sœurs, au même instant, un autre évanouissement, qui dura près de trois heures, malgré les secours qu'on lui donna. Depuis ce moment elle sentit des nouvelles douleurs dans les entrailles, des feux dans la poitrine avec des tiraillemens insuportables, & des maux de tête des plus violens ; elle eut ensuite pendant six mois des sueurs puantes, & si abondantes, qu'il lui falloit changer treize chemises par jour ; il y survint dans les jambes des feux cuisants, comme si on les lui avoit écorchées : il lui survint aussi sur la poitrine de ces feux ou petits boutons, qui dans la suite ne sortoient, & ne rentroient que trois fois par mois, & lorsqu'ils rentroient, la poitrine devenoit d'une couleur d'olive brune, & s'enfloit extraordinairement ; cette enflure gagnoit quelquefois tout le corps, avec des douleurs dans toutes les parties,

qui lui ſembloient être dans la moelle des os, vomiſſant tout ce qu'elle mangeoit, excepté la ſoupe.

Il y a environ quinze années, qu'on lui ordonna les Eaux de Bourbon, qui diminuerent les accidens, leſquels ne revenoient plus ſi fréquemment, & même depuis quelques années, ils ne reviennent que dans le Printems. Toutes les fois que les boutons ne ſont point rentrez, il arrive une pelade; juſques-là que dans les premieres années la malade ſe peloit cent fois par année. Lorſque dans le tems de ſa maladie elle dort, ſes boutons rentrent, & tous les accidents ceſſent, mais à ſon réveil elle a des palpitations violentes, qui la ſuffoqueroient ſans le ſecours des cordiaux.

Les principaux remedes dont la malade a uſé, ſont pour la fin de la premiere année, le lait d'âneſſe, coupé avec l'eau de chaulx, parce qu'il s'aigriſſoit dans l'eſtomach; elle en a pris enſuite pendant cinq années conſécutives tous les Printems pendant un mois, un écuellée le matin; on la purgeoit avant & après; pendant le cours dudit lait, elle prenoit de quatre en quatre jours de la rhubarbe, elle s'apperçut d'un ſoulagement conſiderable; on lui donna enſuite les bouillons

de vipere pendant quinze jours sans aucun effet.

Il y a environ quinze à seize ans qu'elle prit deux Printems de suite les Eaux de Bourbon pendant quinzaine, dont par la suite elle sentit beaucoup de soulagement; depuis ce tems-là, elle a usé avec succès des lavemens d'eau de riviere, dans chacun desquels elle mettoit une cuillerée d'huile d'olive; on lui ordonna aussi des fleurs de souci séchées & réduites en poudre, qu'elle prenoit dans du vin blanc; elle en peut avoir pris quatre fois differentes, pendant douze jours chaque fois, de même que du sirop de nerprun; l'un & l'autre lui ont évacué quantité de matieres glaireuses, ce qui la soulageoit beaucoup à la verité, elle a bon appetit, elle est à present avec assez d'embompoint, elle se purge une fois toutes les années; elle prend actuellement les eaux de la More qui passent, & qui font un grand combat avec le venin dont son sang est infecté. Voilà tous les remedes dont elle a usé; ayez la bonté de nous marquer votre sentiment sur tout ce que dessus; nous attendons avec impatience & vénération votre ordonnance.

Ordonnance.

Après avoir mûrement réflechi sur la

Relation ci-dessus, il nous paroit incontestable que la malade en question fut veritablement empoisonnée avec ses deux sœurs, puisqu'elles eurent toutes trois dans le même moment un évanouissement subit, qui fut suivi d'un feu dévorant dans la poitrine, & d'un changement universel de toute la peau, sur laquelle il s'éleva plusieurs boutons. Ce poison fut, selon toute apparence, extrêmement subtilisé, & exactement mêlé avec les alimens communs, dont ces trois Demoiselles userent, puisqu'il ne commença à faire son effet, que dès qu'il fut porté avec les alimens dans les plus petits vaisseaux capillaires du poulmon & de la peau, par lesquels la transpiration a coutume de s'écouler; ce venin bouchant tout à coup la transpiration, obligea le sang de se porter en abondance par les vaisseaux collateraux dans les gros troncs, & par là dans le propre tissu du cœur, dont le mouvement suspendu produisit l'évanouissement, qui devoit être une veritable syncope, puisqu'on fut obligé de recourir aux cardiaques les plus forts pour la dissiper; cet évanouissement passé, le cœur & les grosses arteres eurent beau se contracter avec violence, pour porter leurs liqueurs au loin, & chasser le venin, celui-ci con-

ſtamment arrêté dans les mêmes capillaires, y donna occaſion aux feux de poitrine, & au changement de la peau boutonnée ; cet engagement produiſit la fiévre ardente & le retour de la ſincope, dont l'aînée de ces trois Demoiſelles mourut, parce qu'elle étoit d'un temperament plus délicat, & qu'ainſi le cœur ne pouvant réſiſter au ſecond aſſaut, ſuccomba, & ceſſa de battre. La plus cadette de ces trois filles plus vigoureuſe que ſon aînée, réſiſta à ce ſecond orage, & s'eſt trouvée conſiderablement ſoulagée par le mariage, en ce que ſes fréquentes couches la délivrerent d'une partie du venin, qui reſtant rencoigné dans les plus petits vaiſſeaux, fut obligé d'en ſortir, lorſque ces mêmes vaiſſeaux du tiſſu de la matrice & du vagin ſe trouverent ouverts & plus délicats : les premiers enfans de cette Dame périrent par des ſueurs abondantes, parce que le venin toujours cantonné dans la peau, y attira cette ſueur mortelle.

Comme la ſeconde fille, qui fait le ſujet de cette conſultation, s'eſt trouvée beaucoup plus robuſte que ſon ainée, elle a réſiſté & réſiſte encore aux violens efforts que le poiſon fait pour ſortir par la peau ; cette même malade ſe trouvant moins vive que ſa cadette, n'a pû contribuer com-

me elle à la sortie du poison, soit qu'elle n'ait pas eu les mêmes occasions de l'évacuer par les vuidanges, soit encore parce que ses arteres battant plus mollement & avec moins de force, ne sont pas en état de vaincre tous les obstacles des vaisseaux capillaires obstruez.

Ces obstacles cutanez ont été, & sont encore la cause antécedente & nécessaire de tous les accidents; c'est par là que le corps devint d'abord tout boutonné, & que la malade maigrit, & changea de couleur, de maniere à être tout à fait méconnoissable. Le second évanouissement qu'elle eut une année après le premier, dans le même moment qu'une de ses sœurs, dépendoit aussi de la même cause; les douleurs de poitrine, d'entrailles, & les maux de tête violents venoient de ce que le sang ne pouvant rouler librement dans le tissu de la peau bouchée, se portoit rudement dans le tissu des membranes internes, où il produisoit les rudes secousses des filets nerveux, qui constituent les douleurs: quant aux sueurs abondantes & puantes, qui durerent six mois à changer treize fois de chemise par jour, de même que les feux cuisants des jambes, ces deux accidens étoient aussi une suite nécessaire des embarras de la

peau, qui y attiroient les fluxions d'abord constantes, & ensuite passageres, suivant les differentes saisons de l'année, & surtout du Printems, après que les remedes délayants, comme les Eaux de Bourbon, eurent un peu délayé les parties integrantes du poison engagé dans les conduits cutanez.

Les trois autres accidents les plus singuliers sont, 1°. Que la malade vomissoit tous les alimens, excepté la soupe; 2°. Que toutes les fois que les boutons de la peau ont manqué de rentrer à leur ordinaire, tout le corps de la malade se peloit jusqu'à cent fois l'année; 3°. Que si lors de l'effort du mal, la malade s'endort, les boutons rentrent, & tous les accidens cessent; mais au reveil il survient des palpitations excessives, & des suffocations dangereuses. Ce vomissement venoit des embarras des vaisseaux capillaires de l'estomach, qui s'embourbant davantage par les parties integrantes des alimens ordinaires, occasionnoient des violentes contractions de ce viscere membraneux, dont les rudes efforts étoient amortis, lorsqu'ils agissoient contre de la soupe molle, dont tout le tissu est fort doux & fort souple. La pelure de la peau est une suite de presque toutes les maladies cutanées, sur tout

tout lorsque les plus petits vaisseaux sont obstruez, comme dans tous les Eréſipeles : enfin si pendant la violence du mal la malade s'endormoit, les boutons disparoissoient avec tous les accidens, parce que pendant le sommeil toutes les liqueurs roulent également & avec aisance dans les plus petits filets nerveux & limphatiques, au lieu qu'au reveil le poulx s'éleve toujours, parce que le sang roule pour lors rapidement des capillaires dans les gros troncs, & c'est pour cela que la malade est saisie de vives palpitations lorsqu'elle s'éveille. Il est très-difficile, pour ne pas dire tout à fait impossible, de découvrir la nature du poison qui a produit, & qui entretient tous les accidens ci-dessus expliquez ; il n'est pas même permis, lorsqu'on est cité en Justice pour des relations, d'attribuer la mort à aucune espece de poison donné, à moins qu'on n'en trouve quelques parties integrantes très-sensibles dans le reste des alimens qu'on a pris, ou parmi les matieres qui se trouvent dans l'estomach ou dans les boyaux, parce qu'il peut arriver que des personnes s'empoisonnent innocemment en mangeant quelque mauvaise herbe en salade ou en potage, qui porte avec elle la qualité de poison, c'est à dire dont les parties integran-

tes les plus fines s'engagent constamment dans les plus petits vaisseaux limphatiques, où elles produisent tout le mal ; c'est à peu près à notre avis de la même façon qu'auroient pû agir ici des parties d'arsenic très-fines, exactement mêlées avec de la farine ou du sucre, dont on auroit fait du pain ou quelque gâteau.

Les parties arsenicales ont cela de singulier, qu'elles restent constamment attachées aux endroits de notre corps où elles se nichent, sans pouvoir en être détachées par aucun remede specifique, parce qu'elles sont indissolubles, par les liqueurs aqueuses ; aussi se contente-t'on dans ces cas de ralentir le mouvement des vaisseaux & de les relâcher par un grand usage alternatif de lait & d'huile, ainsi supposant que la Malade en question ait été empoisonnée par de l'arsenic, comme elle a pris envain quantité de bons remedes pour chasser ce poison par les selles, par les urines & par la transpiration, & qu'elle n'a été considerablement soulagée que par les Eaux de Bourbon qui peuvent avoir un peu délayé les parties arsenicales, sans les pouvoir dissoudre ; notre avis est qu'on ne s'attache plus à vouloir vuider ce poison, mais qu'on se contente pendant six mois de suite, de nourrir la malade d'un bon

lait de vache frais tiré, & ſuffiſamment chauffé ſans ébullition, pour en faire quatre ſoupes par jour, avec un peu de ſucre & une ſuffiſante quantité de tranches de pain, ſuivant l'appetit de la Malade; ces quatre ſoupes ſe prendront le matin deux heures avant ſortir du lit, à midy, vers les quatre à cinq heures après, & le ſoir en ſe mettant au lit.

Il n'eſt point du tout néceſſaire d'employer aucune eſpece de purgatifs avant, pendant, ni après ledit lait, une longue experience nous ayant appris que les purgatifs irritans dérangent ou changent les bous effets de cet aliment doux & balſamique; d'ailleurs comme dans le cas preſent, le poiſon prend ſon effort vers la peau, tous les purgatifs ordinaires troublent conſtamment le cours naturel de la tranſpiration; ſi cependant, lors de l'uſage du lait, le ventre trop conſtipé (comme il arrive quelquefois) occaſionnoit des vapeurs, ou autres accidens allarmans, on commenceroit par uſer de ces lavemens d'eau de riviere & d'huile, dont la Malade s'eſt bien trouvée, & ſi ce ſecours ne ſuffiſoit pas, on pourroit prendre de fois à autre par la bouche une livre & demie de bonne huile d'olive froide en une ſeule doſe, qui a coutume de lâcher dou-

cement le ventre, sans produire aucune irritation; on peut aussi entretenir la liberté du ventre, & se délasser un peu des soupes au lait, en leur substituant des crêmes faites tantôt avec l'avoine mondée, tantôt avec l'orge aussi mondé & concassé, ou avec les grains d'épente, ces graines étant cuites long-tems dans une suffisante quantité d'eau, seront passées par un tamis de soye, & l'on y ajoutera ensuite moitié du lait de vache frais tiré, le tout bû à la chaleur d'un bouillon ordinaire, aux mêmes heures ci-dessus marquées pour la soupe; il sera permis aussi à la malade de prendre avant son lait ou ses crêmes, un ou deux œufs frais cuits en coque, & dans lesquels on trempera quelques mouillettes de pain, sans qu'on puisse ajouter du sel ausdits œufs; on peut y mettre un peu de sucre; toute autre espece d'alimens doit être absolument interdite, principalement le vin, la bierre, les bouillons à la viande, qui ne manqueroient pas de déranger les bons effets du lait. En continuant long-tems ce régime de vie, on pourroit esperer que les parties integrantes du poison se feroient enfin jour à travers les vaisseaux cutanez, qui leur servent de prison, puisqu'ils deviendront beaucoup plus souples & qu'ils

conserveront entre eux cette égalité naturelle, qui leur est absolument nécessaire pour la liberté d'une transpiration égale & uniforme ; on peut tout au moins se flater, sans trop avancer, que le lait pris avec les précautions marquées, soulagera considerablement la Malade de toutes ses incommoditez, & principalement de ses vives douleurs, comme il arrive journellement à tous les goutteux & aux femmes qui sont tourmentées des douleurs des Cancers à la mammelle & ailleurs. J'ai même observé depuis peu les bons effets de cette diéte continuée pendant six mois, chez une Dame Angloise qui avoit gardé pendant huit ans une Dartre érésipelateuse & universelle sur toute la peau, qui se peloit plusieurs fois dans la journée.

S'il arrivoit que le lait produisît au commencement ou dans la suite quelque travail d'estomach, des vomissemens ou des cours de ventre, il ne faudroit pas le discontinuer, ces accidens surviennent souvent par un reste d'alimens à la viande, qui sortent ensuite d'eux-mêmes, & laissent le calme aux parties ; il faut aussi, pour éviter ces accidens, observer constamment que le lait soit à chaque fois frais tiré dans des vaisseaux bien nettoyez, où il ne reste aucune goutte du lait préce-

dent, qui en s'y aigrissant par son séjour, y fait aigrir le nouveau ; ce lait doit toujours être chauffé sur le feu ou en le mêlant aux crêmes chaudes ; mais il ne doit jamais bouillir, encore moins être écrêmé.

Déliberé à Montpellier, ce 20 Juillet 1727.

SEIZIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE.

Sur l'Ulcere d'une oreille.

L'Ulcere de l'oreille gauche, qui paroit depuis environ onze ans, par l'écoulement du pus, est une suite nécessaire de l'abcès qui creva tout à coup, lorsqu'après un grand bourdonnement de cette oreille, il en sortit un morceau de pus caillé, très-fœtide, de la grosseur d'une petite noix. Cet abcès avoit sans doute été occasionné par un des Erésipeles de la tête, ou de la face, que le malade avoit eu quelques années auparavant ; il se fit dès lors un leger embarras dans le propre tissu de la peau, qui couvre interieurement le conduit auditoire externe, cet embarras gêna le cours du sang dans cette partie, de maniere à ne pas permet-

tre la libre secrétion de la transpiration épaisse qui a coutume de se ramasser dans l'interieur de ce conduit tortueux ; lorsque cet amas fut devenu fort considerable, les arteres trop gênées battirent avec violence, produisirent le bourdonnement, & firent crever l'abcès.

Cet Ulcere n'est certainement placé que dans ledit conduit auditoire externe, puisque le malade a constamment remarqué qu'en avalant sa salive ou en se mouchant, il sent dans cette oreille un bruit & un mouvement pareil à celui d'une liqueur qui seroit comprimée, parce qu'en effet dans ces deux mouvemens, les glandes amigdales étant portées en dehors, compriment le conduit auditoire. C'est par une raison à peu près semblable, qu'en mangeant ou en parlant beaucoup, l'écoulement devient plus grand, parce que les fréquentes contractions ou resserrements de la machoire inferieure comprimant les deux parotides, celle du côté gauche presse la partie malade, & la force de se vuider en dehors d'une partie du pus & de la sérosité dont elle est surchargée ; cette matiere sort encore, & cette sortie est accompagnée de quelque douleur, lorsqu'on presse un peu le bas & le derriere de l'oreille ; ce qui ne permet pas de

douter que le mal ne soit précisément dans ledit conduit auditoire externe ; puisque c'est la seule partie de l'oreille qui puisse être pressée ainsi par les compressions du dehors ; le reste de cet organe est appellé interne, parce qu'il se trouve renfermé dans des differentes cavitez de l'os pétreux, qui le mettent à l'abri de ces sortes de pressemens.

Toutes ces preuves jointes ensemble, doivent tenir lieu au malade d'une veritable démonstration fondée sur l'anatomie, ce qui doit suffire à notre avis, pour dissiper la fausse crainte où il s'est jetté, que son mal pourroit devenir funeste, dit-il, par la proximité du cerveau. Ce viscere se trouve ici si fort éloigné du siége de la maladie, que quand même par impossible, l'abcès se seroit formé dans l'oreille interne, le pus qu'il a fourni ou qu'il fournit actuellement, seroit enfermé dans des cavitez osseuses, qui l'empêcheroient de se porter vers le cerveau ; de plus la pente naturelle du lieu, & la communication qui se seroit faite de l'oreille interne avec l'externe, obligeroient les matieres de s'évacuer par la conque, & dans ce cas il n'auroit pas été possible qu'il fût sorti de l'oreille un pus caillé de la grosseur d'une noisette, qui ne sçauroit avoir été conte-

tenue dans les petites cavitez de l'oreille interne ; de plus la membrane du tambour auroit été crevée, les osselets en seroient sortis avec la matiere de l'abcès, & le malade auroit dû perdre d'abord l'ouie de ce côté, ce qui répugne à l'experience. Que s'il est survenu depuis une dureté d'ouie à cette oreille, c'est parce que l'air exterieur ne sçauroit passer aussi librement qu'auparavant par le conduit auditoire, pour aller frapper le timpant qui se trouve ici dans son entier, & qui sert de cloison entre le conduit malade & l'oreille interne.

Les maux de tête, les éblouissemens, les foiblesses des jambes, & les indigestions dont le malade se plaint, n'ont d'autres liaisons avec l'ulcere de l'oreille, que les tristes réflexions qu'on y fait, la peur qu'on a, les fausses allarmes qu'on prend, & l'incertitude où l'on est sur la nature & les suites du mal ; dans ces differentes passions de l'ame, tout le genre nerveux souffre, les nerfs sont inégalement ébranlez, ces ébranlemens troublent le cours naturel du sang, & pourroient avoir des suites fâcheuses, si le malade ne travaille à se rassurer, & c'est pour calmer son esprit, que nous avons cru devoir ramasser tous les faits ci-dessus, rapportez dans la Relation, pour en rendre des raisons na-

turelles, tirées de la seule anatomie de l'oreille & de ses parties voisines; raisons qui doivent lui persuader que son ulcere ne peut avoir de suites funestes. Quoiqu'on ne puisse pas se flatter de le guérir parfaitement, on a tout lieu d'esperer du soulagement, & une diminution considerable par le long usage des remedes suivants, qui doivent tendre à donner de la liquidité aux matieres extravasées à déterger l'ulcere, à en détourner la fluxion, & à calmer le mouvement des humeurs.

On aura soin de tenir le ventre lâche par le secours des lavements; l'on fera une saignée au pied; l'on se purgera avec deux onces de manne & deux onces de sirop de fleurs de pêcher dans huit onces d'infusion de senné; le lendemain de la purgation, on prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un jeune poulet farci de demie once de semences froides mondées & concassées dans un mortier de marbre; demie heure avant retirer le pot du feu, on y mettra bouillir la troisiéme partie d'une poignée de chacune de ces herbes sechées, au deffaut des fraiches; bugle, sanicle, & cresson d'eau; lorsqu'on retirera le pot du feu, on y jettera une pincée des herbes vulneraires de Suisse; continuant pendant douze ou quinze jours, au

bout desquels on se repurgera comme dessus.

L'usage de ces bouillons étant fini, on prendra le matin à jeun, deux heures avant de sortir du lit, une bonne écuellée de lait d'ânesse, qu'on continuera aussi long-tems que l'estomach s'en accommodera, & au Printems prochain on essayera de se mettre à la diette blanche, ne prenant pour toute nourriture que du lait de vache en soupe avec du pain & du sucre, quatre fois par jour; on peut aussi se nourrir avec des œufs frais, ou de crêmes de ris, d'orge & de gruau, supposé qu'on ne s'accommode pas du lait en soupe, on continuera cette diette blanche aussi long-tems qu'on pourra s'en accommoder.

Quant aux remedes externes, nous sommes d'avis que le malade se fasse ouvrir incessamment un cautere ordinaire au bras gauche, qu'on laissera couler aussi long-tems qu'il se pourra; on continuera l'usage des eaux de Balarue, dont on se sert avec quelque succès pour diviser le pus; les eaux de Bareges pourront aussi être d'un grand secours injectées dans l'oreille, tantôt seules & tantôt mêlées avec parties égales desdites eaux de Balarue, on pourra même dans la saison aller à Barege, pour user de ces eaux sur les lieux,

& s'y faire doucher la tête, s'y frottant principalement le côté malade, & faisant tomber l'eau de la source dans l'oreille.

Quand on sentira des élancements, & de la pesanteur dans l'oreille, nous sommes d'avis qu'on y injecte quelques gouttes de beaume d'acier, ou de beaume de mercure, qu'on aura eu soin de faire fondre dans une cuilliere d'argent. Ces deux beaumes sont très-propres à déterger les vieux ulceres : on peut s'en servir ici avec confiance.

L'on propose aussi dans la même vûe, tantôt l'urine tiéde d'un jeune enfant sain, tantôt la teinture de myrrhe, ou toute pure, ou bien mêlée avec l'eau de frêne, l'on peut aussi se servir d'une huile chargée du suc des plantes aromatiques & vulneraires qu'on injectera dans l'oreille, & dont on frottera tout l'exterieur, surtout le bas & le derriere où la douleur se reveille, lorsqu'on y presse ; toute liqueur doit être injectée un peu chaude, ou tout au moins tiéde, & fermer ensuite l'oreille avec du coton sans filer, tenant quelque tems la tête panchée du côté opposé. Le malade doit se défaire de l'habitude où il est de porter souvent dans le jour son doigt à l'oreille, encore plus d'y pousser avec force son cure-oreille sous prétexte

de la nettoyer, il l'irrite jusqu'à en faire couler du sang, ce qui augmente le mal, & ne peut qu'empêcher le bon effet des remedes.

Du reste on ne doit absolument observer aucun des jours marquez, ordonnez par l'Eglise ; on peut vacquer à ses affaires du bureau & du cabinet, pourvû que ce soit avec moderation : il faut avoir soin de varier ses occupations, de chercher des compagnies amusantes, sans s'y donner aucune forte contention d'esprit ; on fera un exercice moderé, & on se nourrira d'alimens de bon suc, évitant tout ce qui est piquant ou indigeste.

Déliberé à Montpellier le 5 Décembre 1722.

DIX-SEPTe CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur le Pissement de sang.

LE pissement de sang periodique, dont le malade est attaqué depuis un an, vient sans contredit de l'ouverture d'un petit vaisseau sanguin capillaire, qui doit aboutir dans le conduit de l'uretre, puisque cette incommodité est constamment

precedée & accompagnée d'une douleur le long du periné & de la racine de la verge, sans que le malade se plaigne d'aucune difficulté d'uriner, ni d'ardeur d'urine, & qu'il n'a jamais eu de douleur des reins, ni fait aucune espece de gravier.

L'overture de ce vaisseau sanguin suppose selon toute apparence un embarras constant aux environs du periné, où l'on sent la douleur, & cet embarras a été formé peu à peu dès le tems de la jeunesse, auquel on commença de se plaindre de cette incommodité, comme le malade est fort sanguin, pendant la fougue de la jeunesse, ce vaisseau devoit s'ouvrir, comme il s'ouvre aujourd'hui, après de fortes occupations ou des exercices violens; parce que dans toutes ces occasions la circulation du sang étant trop augmentée, le vaisseau capillaire en question heurtant contre l'embarras, est forcé de se déchirer pour répandre le sang dans le conduit de l'uretre, le poulx, qui est pour lors plein & dur, est un signe certain de l'impetuosité avec laquelle cette liqueur vivifique circule; aussi a-t-on calmé tous ces paroxismes du pissement de sang par les fréquentes saignées, les bouillons rafraichissants, & autres secours de cette nature, qui calment le mouvement des hu-

meurs, mais qui n'emportent pas l'embarras, que nous croyons être la premiere & la principale cause du mal.

Tandis que le sang sortira librement par le bout de la verge, avec les urines qui l'entrainent en passant, sans qu'il en reste aucune goutte épaissie dans le conduit, ni extravasée aux environs de l'embarras, on n'aura rien à craindre pour l'avenir; mais si l'un de ces cas arrivoit, on deviendroit sujet à des incommoditez plus fâcheuses, qu'il faut tâcher de prévenir par le long usage des remedes suivants.

Prenez d'une forte décoction de feuilles de mauve & de pariétaire, une livre: de la bonne terebenthine de Venise éteinte dans un mortier avec un jaune d'œuf, demie once; de l'huile de lys récemment tirée, deux onces; mêlez exactement le tout pour former un lavement, qu'on prendra à une heure commode, & qu'on réiterera, lorsque le ventre sera paresseux, & que l'on sera pressé de la douleur.

Après le lavement rendu, l'on ouvrira la veine de l'un des pieds, pour en tirer huit à neuf onces de sang, & si les veines se trouvent dans leur coloris naturel, on se purgera le surlendemain avec ce bolus & cette potion.

Prenez du mercure doux sublimé trois

fois, quinze grains ; de l'Æthiops mineral, dix grains; incorporez ces deux drogues dans une suffisante quantité de pulpe de casse frais tirée du bâton, & passée par le tamis, pour en faire un bolus à prendre le matin à jeun, avalant pardessus la potion qui suit.

Prenez de la rhubarbe choisie grossierement concassée, & du sel végetal, de chacun un gros ; faites les bouillir légerement dans une suffisante quantité d'une décoction de feuilles de pariétaire ; dans six onces de cette infusion fortement exprimée, on dissoudra deux onces de manne, & après avoir recoulé la liqueur, on y ajoutera une once de sirop de chicorée composé avec la rhubarbe, pour faire une potion à prendre comme il est marqué.

Supposé que le pissement de sang subsistât à l'arrivée de cette ordonnance, il faudroit renvoyer cette purgation après qu'il auroit entierement cessé, & en attendant, on pourra réiterer la saignée, si la plénitude du poulx l'exige, & que le Médecin ordinaire le trouve à propos. On usera d'abord d'une ptisane faite avec les feuilles de pariétaire mondées, à la dose d'une poignée, demie once de graine de lin concassée, & un petit bâton de regliſſe aussi concassée, jettant ces trois drogues dans deux pintes d'eau bouillante, couvrant

vrant d'abord le pot, & le retirant du feu pour boire de cette infusion refroidie aux repas, & dans l'entre-deux suivant la soif.

Si le pissement de sang étoit excessif, on ajouteroit à cette ptisanne environ demie once de racine de la grande consoude, qu'on mettra bouillir dans l'eau jusqu'à la diminution d'un tiers, & y ajoutant les susdites drogues lorsqu'on retirera le pot du feu; on peut encore dans ce cas faire prendre au malade trois ou quatre fois par jour un demi verre de suc d'ortie tiré sans feu par simple expression, ou tout pur, ou mêlé avec autant de ptisanne, & tant soit peu de sucre, pour rendre ce remede moins désagréable au goût.

Lorsqu'on sentira que quelque grumeau de sang engagé dans l'uretre qui empêchera l'urine de couler librement, il faudra faire de petites injections par la verge, d'abord avec la simple décoction d'orge & le miel commun, y ajoutant ensuite quelques grains de sel armoniac, ou bien de borax ordinaire à la dose de quatre à cinq grains sur six onces de décoction; on peut aussi employer avec succès, dans la même fin, les injections d'eau de Balarue, sur tout s'il paroissoit dans la suite quelques petits écoulemens de pus: ces injections doivent toujours se faire tiédes, & doivent

être retenues dans ce canal pendant quelques minutes, en resserrant le bout du gland après la liqueur injectée, qu'il faut faire monter jusqu'à l'endroit de la douleur, en la poussant par dehors avec les doigts.

L'orage étant passé, & dès le lendemain de la purgation, le malade prendra le matin à jeun, depuis demie dragme jusqu'à une dragme ou une dragme & demie tout au plus, de l'opiate qui suit, avalant immédiatement pardessus un bouillon ordinaire à demi fait, dans lequel on aura jetté demi poignée de feuilles de pariétaire mondées, & une pincée de fleurs de mauve un moment avant de retirer le pot du feu, continuant pendantdouze à quinze jours, ou plus longtems, si le Médecin ordinaire le trouve à propos.

Prenez de l'acier préparé à la rosée du mois de May, & de l'æthiops mineral préparé sans feu, de chacun demie once; de la poudre de cloportes récente, trois dragmes; des fleurs de sel armoniac martiales, une dragme & demie; du borax ordinaire, une dragme: faites de tout ce que dessus une poudre très-fine exactement mêlée; à laquelle vous ajouterez une suffisante quantité de sirop des cinq racines aperitives, ou à son défaut de celui d'Althea de Fernel, pour former

une masse d'opiate, dont en usera comme il vient d'être dit.

L'usage de cette opiate étant fini, on se repurgera, comme au commencement, avec le bolus & la potion ci-dessus; & le lendemain de cette seconde purgation, on prendra le matin à jeun, deux heures avant sortir du lit, une écuellée de lait d'ânesse frais tiré, & un peu chaud, dans lequel on aura fait dissoudre une suffisante quantité de sucre candi réduit en poudre fine, continuant pendant trois semaines ou un mois de suite, après quoi on recommencera la susdite opiate, pour revenir au lait d'ânesse, & ainsi de suite au Printems & en Automne jusqu'à parfaite guérison.

Pendant l'usage des remedes ci-dessus marquez, on tiendra sur l'endroit du perinè, où l'on sent la douleur, quelqu'un des emplâtres suivans; *de vigo quadruplicato mercurio*, le *diachilum magnum cum gummis*, le *diabotanum*, l'emplâtre de sulphure, *pro fracturis*, & autres de cette nature: à ces emplâtres on peut substituer quelques legeres frictions avec environ deux dragmes d'onguent néapolitain, & cela deux ou trois fois par semaine; pendant l'usage du lait d'ânesse, & mettant d'abord après la friction l'un des susdits

emplâtres pardessus. Quoique le malade ait accoutumé de boire le vin un peu fort, il est absolument nécessaire de le boire plus leger ou plus trempé, ou de s'en passer tout à fait, surtout lors des pissemens de sang, on ne doit observer aucuns des jours maigres ordonnez par l'Eglise, il faut éviter les exercices violens, les fortes contentions d'esprit, qui donnent occasion au mal.

Déliberé à Montpellier le 8 *Mars* 1726.

DIX-HUITe CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un autre pissement de sang.

LE pissement de sang dont Monsieur . . . . . est attaqué de fois à autre depuis environ dix mois, suppose nécessairement l'ouverture de quelque petit vaisseau capillaire de la vessie, qui se trouvant beaucoup plus délicat qu'il ne doit être naturellement, est devenu variqueux, & par-conséquent sujet à se trop remplir, & à crever dans la cavité de la vessie, lorsque le sang y abonde en trop grande quantité, ou avec trop de viteſſe.

Il y a tout lieu de soupçonner que ce petit vaisseau a commencé de se dilater

peu à peu & à la longue, il y a vingt ans, par le voisinage du *rectum*, qui se trouva pour lors saisi de violentes hémorroides, qu'on fut obligé de couper, & qui occasionnerent une fistule à l'anus, dont on a été bien guéri par l'operation il y a dix ans.

Puisque les hémorroides trop gonflées, en gênant le cours du sang, occasionnerent la fistule, elles purent aussi par la même raison, dilater un peu trop les petits vaisseaux sanguins de la vessie, qui sont contenus au même boyau. Et comme la fistule a resté dix ans pour parvenir à son dernier dégré, la varice du vaisseau sanguin de la vessie a pû aussi employer un pareil tems à se bien fermer; comme après l'entiere guerison de la fistule, les parties de l'anus cicatrisées deviennent plus fermes, elle ne reçurent plus tant de sang qu'auparavant; ainsi elles ont pû concourir à la dilatation du même vaisseau sanguin: ce vaisseau variqueux se seroit sans doute rouvert vers le *rectum*, pour y reproduire des nouvelles hemorroïdes, si trois mois avant le premier pissement de sang, Monsieur ..... n'eût extrêmement distendu tout le corps de la vessie, en retenant son urine au point de s'en procurer une suppression totale, pour laquelle on fût forcé d'employer l'algalie soir & ma-

tin pendant quarante jours de suite ; par cette violente distention les parois du vaisseau variqueux devinrent très-minces & fort délicats du côté de la vessie ; ainsi ce vaisseau s'y tompit ensuite aisément lors des simples secousses ordinaires que souffrit le fondement par le seul mouvement d'un cheval que Monsieur . . . . . montoit, & qui lui procura la premiere attaque de son mal.

Les autres pissements de sang qui survinrent pendant les six premiers mois, furent occasionnés par d'autres causes externes, qui produisirent à peu près le même effet que les secousses du cheval en agitant trop le sang, ou en le déterminant à se porter en trop grande quantité du côté de la vessie malade : ces causes furent sans doute des aliments trop piquants, des liqueurs ardentes, des remedes chauds, tel que fut du mauvais beaume de la Mecque, des vives passions de l'ame, des exercices violents & semblables.

Ces premieres attaques n'entraînoient après elles aucune suite fâcheuse, parce qu'il ne se répandoit dans la vessie qu'une très-petite quantité de sang qui se mêloit aisément à l'urine avec laquelle il passoit librement & sans peine par le sphincter de la vessie, & parcouroit de même tout le

conduit de l'uretre, où il n'y avoit aucune sorte d'embarras; comme l'on en a été plusieurs fois convaincu par la facilité avec laquelle l'algalie a été portée dans la cavité de la vessie.

Lorsqu'à l'occasion de quelque cause exterieure ci-dessus rapportée, il a coulé dans la vessie beaucoup plus de sang que l'urine n'en pouvoit dissoudre; il s'y est formé differents caillots qui ne pouvant vaincre la résistence du sphincter, ont produit par leur séjour la plûpart des accidents dont M ..... a été vivement tourmenté; tels que sont les difficultés d'uriner avec cuisson & ardeur, pour lors ces urines ont été puantes, glaireuses & diversement colorées, on a même soupçonné qu'il ne s'y fût formé du véritable pus aux environs des vaisseaux déchirés, qui ont été obligés de suppurer, pour former leur cicatrice. Mais ce qui ne permet pas de douter que ces accidens ne vinssent du simple séjour du sang extravasé, & des glaires ramassées dans la vessie, c'est qu'on n'a jamais pû se délivrer de ces accidens qu'à la faveur des lavages souvent injectés, & portés dans la cavité de la vessie à la faveur de l'algalie, & ces accidens sont constamment revenus, dès qu'on a voulu laisser passer quelques jours sans se servir des injections.

Dans le tems de ces rudes attaques survenues à Arles coup sur coup, la circulation du sang s'est si fort dérangée par tout le corps, qu'il n'est pas surprenant que les digestions se soient troublées à produire un dégoût excessif, une foiblesse d'estomach & des boyaux, une lienterie, & surtout une fiévre dont les accès ou les redoublemens duroient, dit-on, des trente ou trente-huit heures. On avoit crû sans doute que cette indigestion & cette fiévre étoient le produit d'une ulcere de la vessie, dont le pus se remettoit dans la masse du sang, puisqu'on ordonna pour lors tous les remedes qu'on a accoutumé d'employer en pareille occasion; cependant comme l'estomach n'a été bientôt rétabli que par le sirop de chicorée & le vin d'Alicant, & que la fiévre a cedé dans peu de jours à l'usage ordinaire du Kinkina, on est aujourd'hui pleinement persuadé que le pus mêlé dans le sang, n'a eu aucune part à l'état de maigreur & d'abattement excessif où M..... étoit lorsqu'il arriva en cette Ville il y a environ un mois & demi, pendant lequel tems nous avons vû arriver differentes attaques du même pissement de sang qu'on avoit vû à Arles, sans que la fiévre ait reparu, depuis l'usage du Kinkina: Après le bon effet de ce febrifuge

fuge, on avoit voulu essayer les bouillons d'écrevisses, sous prétexte de purifier le sang; mais on fut bientôt forcé d'abandonner ce remede par les fréquens retours du pissement de sang, & l'on s'est retranché depuis 15 à 20 jours à n'ordonner que le lait entier de vache pris en soupe quatre fois par jour pour toute nourriture, & l'on a soin de laver la vessie deux fois par jour, en y injectant tantôt une décoction émolliente & rafraichissante, tantôt des eaux de Balarue & actuellement les seules eaux minerales souffrées de Bareges, qui paroissent apporter un soulagement considerable au corps de la vessie, tandis que le lait rétablit de jour à autre les forces & l'embonpoint de M.....

Déliberé à Montpellier le 3 Avril 1729.

DIX-NEUFVe CONSULTATION CHIRURGICALE

Pour une véritable Lépre.

LA privation totale du sentiment dont M. de..... est attaqué depuis environ sept ans en differentes parties de son corps, dont le mouvement reste dans son entier, aussi-bien que les differentes tu-

bercules schirreuses indoleuses sans sentiment qui lui sont survenues depuis environ dix-huit mois au visage, au palais, au gozier, & ailleurs, portent le caractere d'une veritable Lépre, dont la cause prochaine & immédiate est une lymphe grossiere qui s'est totalement arrêtée dans tous les tuyaux qui composent les parties affectées : Cette lymphe ainsi arrêtée peu à peu & par congestion a considerablement dérangé le cours naturel du sang ; celui-ci étant l'unique source de toutes les autres humeurs, circule très-lentement ; ce qui nous est confirmé par la petitesse du poulx du malade, de maniere que nous pouvons reconnoitre ici pour cause conjointe de cette maladie, l'embarras des principaux conduits lymphatiques de la peau; ces embarras ont été occasionnés par le mauvais air que le malade a respiré, par les mauvaises eaux qu'il a été obligé de boire pendant long-tems, aussi-bien qu'une insensible transpiration supprimée plusieurs fois par un air extrémement froid, où il s'est souvent exposé dans le tems de la sueur.

Quoique cette privation de sentiment & ces tubercules schirreuses soient en elles-mêmes très-difficiles à guérir, cependant comme M. de . . . , fait d'ailleurs

trés-bien ses fonctions, & que ses forces subsistent dans leur entier. Il y a lieu d'esperer qu'on pourra le soulager considerablement, & prévenir les suites fâcheuses de ses incommodités, en travaillant à redonner au sang & à la lymphe leur premiere fluidité, & en retranchant de leur masse toutes les parties groſſieres qui entretiennent les embaras des conduits lymphatiques desséchés & totalement durcis, pour cet effet le malade se mettra incessamment dans l'usage des remedes suivants.

Prenés de la décoction commune des cliſteres émolliens une livre, du catholicum fin, une once, du miel roſat, deux onces; mêlez le tout pour un lavement qu'on prendra à heure commode & qu'on réiterera ſuivant le beſoin lorſque le ventre ſera pareſſeux.

Après le lavement rendu, on tirera environ deux palettes de sang de l'un des bras, & s'étant reposé un jour, il sera purgé le lendemain avec la médecine qui suit.

Prenez du mercure doux, quinze grains, avec une ſuffiſante quantité de pulpe de caſſe frais tirée; ſoit fait un bolus à prendre le matin à jeun, avalant par deſſus la potion ſuivante.

Prenez des feuilles de ſenné mondé deux dragmes, du ſel fixe de tamarins un ſcru-

pule, de la rhubarbe concaſſée infuſée à part, demi dragme; faites infuſer ces drogues pendant la nuit dans une ſuffiſante quantité de décoction de feuilles de chicorée amere à la côte rouge : Dans une livre de cette infuſion; on diſſoudra le lendemain une once & demie de manne graſſe, & on y ajoutera deux onces de ſyrop de fleurs de pêcher, pour une potion à prendre comme il eſt marqué.

Le lendemain de la purgation il prendra le matin à jeun pendant huit jours, les bouillons ſuivans, obſervant de ſe repurger au milieu & à la fin avec la médecine ci-deſſus.

Prenez des racines de petit houx d'aſperges ſauvages & de chiendents, de chacune une once, des feuilles de chicorée ſauvage, de bourrache & de bugloſe, de chacune une poignée; du ſafran de Mars aperitif, préparé à la roſée & ſuſpendu dans un nouet de linge; vingt grains : avec un quarteron de maigre de veau & une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine; ſoit fait un bouillon à la maniere ordinaire, qu'on prendra comme il vient d'être dit.

L'uſage de ces bouillons étant fini, le malade prendra le matin à jeun pendant quatre jours de ſuite environ une dragme & demie de l'opiate qui ſuit; & les autres

quatre jours ſuivans, il prendra un bain domeſtique d'eau tiéde, où il reſtera environ une heure chaque fois, buvant à l'entrée dudit bain une grande verrée de petit lait de vache dans lequel on aura fait infuſer à chaud pendant l'eſpace de demi quart d'heure une petite pincée de ſommités de fumeterre, ajoutant à la colature autant de ſucre qu'il en faudra pour rendre la boiſſon agréable : après les quatre jours deſdits bains domeſtiques, il reprendra pendant quatre autres jours la même opiate, reprenant quatre autres bains avec le petit lait.

Prenez du ſaffran de Mars aperitif, préparé à la roſée du mois de May, & réduit en poudre très-fine ſur le porphire, demi-once ; du ſenné mondé & de la rhubarbe choiſie, de chacun reduit en poudre, deux dragmes : du jalap en poudre, une dragme ; de la bonne ſcammonee préparée ſans ſouffre demi dragme ; du ſel d'abſinthe & de celui de tamarins, de chacun un ſcrupule : Soit fait du tout ci-deſſus une poudre très-fine exactement mêlée, qu'on incorporera avec une ſuffiſante quantité de ſyrop de chicorée, pour former une opiate, dont le malade prendra environ une dragme & demie le matin à jeun, avalant par deſſus un bouillon ordinaire dans lequel on aura fait bouillir une poignée

des feuilles de chicorée sauvage à la côte rouge, continuant comme dessus.

Après s'être reposé un ou deux jours, il sera repurgé avec la médecine ordinaire, à laquelle on pourra ajouter quelques grains de jalap, supposé qu'elle n'ait pas assez vuidé les autres fois; ensuite il prendra le matin à jeun pendant huit ou dix jours le bouillon suivant.

Prenez deux livres de maigre de veau, deux grandes poignées de feuilles de chicorée amere, une dragme de rhubarbe, & la moitié d'une poignée de feuilles de cerfeuil; coupez la chair de veau par tranches, hachez les herbes: mettez la rhubarbe en poudre, & placez le tout par differentes couches dans un pot de terre verni, avec deux cuillerées d'eau de fontaine, couvrez le pot & le luttez; placez-le ensuite dans un bain marie, pour y faire cuire le tout par un feu reglé pendant cinq heures: après ce tems passé, vous retirerez le pot du feu, & passerez votre bouillon à travers une serviette, pour le faire prendre au malade: un jour ou deux après le dernier de ces bouillons, il sera purgé comme dessus, pour venir à l'usage de la ptisanne suivante, dont il prendra trois grandes verrées par jour, sçavoir la premiere le matin à jeun, la seconde environ quatre heures après midi, & la troisiéme,

deux heures après ſon ſouper, uſant pour boiſſon ordinaire du bochet de la même ptiſanne.

Prenez de la ſalſepareille reffendue & coupée menue, une livre; de l'eſquine, auſſi coupée menue, & du bois de gayac concaſſé, de chaque, quatre onces; de racine d'iris de Florence deſſechée, une once, du bois de ſalſafras coupé à petites pieces, une once; de bon or d'Eſpagne réduit en chaux & en poudre très-fine, douze grains; du bezoard mineral, neuf grains; du cryſtal mineral, une once & demie; des feuilles de l'arbriſſeau nommé philarea major ſechées au four & reduites en poudre très-fine, une once; d'antimoine crud concaſſé & ſuſpendu dans un nouet de linge lâchement plié, une livre, du mercure crud pareillement ſuſpendu dans un autre nouet de linge plié en quatre doubles, quatre onces: mêlez toutes les drogues ci-deſſus marquées dans douze pintes d'eau de fontaine, meſure de Paris, & laiſſez-les infuſer à froid pendant douze heures, après leſquelles le pot étant bien couvert d'une ſerviette double, & les deux nouets ſuſpendus dans la liqueur, ſans toucher au fond, le pot ſera mis ſur le feu pour y bouillir doucement pendant ſix heures de ſuite, après quoi ayant retiré le pot du feu, on y jettera deux onces de racine de regliſſe

concassée, & autant de feuilles de senné mondées ; recouvrez le pot, & lorsqu'il sera tout-à-fait refroidi, vuidez la liqueur au clair, pour la premiere ptisanne ci-dessus marquée.

Sur le marc des drogues restantes au fond du pot, on reversera une nouvelle quantité d'eau, qu'on fera bouillir pendant trois heures, pour en faire une seconde ptisanne ou bochet, pour boisson ordinaire.

Il faudra continuer l'usage de cette ptisanne pendant un mois entier, au bout duquel le malade s'étant repurgé comme dessus, il prendra pendant quinze jours de suite le matin à jeun un bouillon fait avec un morceau de maigre de veau, & une grosse vipere écorchée, coupée par tranches, & dont on aura emporté la tête, la queue & les entrailles, à la réserve du cœur, des poûmons & du foye, observant de bien luter le pot d'abord après y avoir mis la vipere ; cependant on aura soin d'engraisser deux douzaines de jeunes poulets avec une patte de farine de millet, du lait & de la chair de viperes ; ces poulets étant ainsi engraissés, le malade en mangera un rôti à son diner & l'autre à son souper.

La saison des bains de Balarue étant arrivée, M..... s'y fera conduire,

pour y prendre les bains deux fois par jour, & s'y faire doucher les parties malades; buvant même autres trois jours, si l'on le trouve pour lors à propos, observant de se purger avant & après lesdites eaux de maniere que l'on avisera. A son retour des bains de Balarue, le malade prendra pendant quinze jours le petit lait, au bout desquels s'étant repurgé, il commencera l'usage du lait d'ânesse, qu'il continuera pendant un mois; en se purgeant de dix en dix jours, & prenant pour lors trois fois la semaine avant se coucher, environ deux dragmes de l'opiate qui suit.

Prenez de conserve de la grande consoude, demi once: du corail rouge & des yeux d'écrevisses de riviere, de chacun préparés en trochisques, deux dragmes; du bol d'Arménie & de la terre sigillée, de chacune demi dragme, avec une suffisante quantité de syrop de roses séches, soit fait un opiate pour l'usage marqué.

Environ le commencement du mois d'Août, le Malade prendra les eaux de Vals à la maniere accoutumée, observant de se purger au commencement & à la fin; & l'on pourra ensuite déliberer sûrement s'il doit passer par les grands remedes le mois de Septembre prochain, n'ayant jusqu'ici trouvé aucun signe cer-

tain de verole dans notre Malade.

Pendant l'usage de tous les remedes ci-dessus marquez, le Malade se nourrira de bons alimens, mettant toujours un quart de volaille dans son potage, mangeant de bon rôti à son souper qu'il prendra toujours très-leger, ne se couchant qu'environ deux ou trois heures après, évitant avec soin toute sorte d'alimens trop doux, trop gras, salez, épicez & de difficile digestion.

Déliberé à Montpellier le 10 *Mars* 1706.

Cette Ordonnance fut executée sous notre conduite jusqu'aux eaux de Vals, que le malade ne bût point, il ne pût pas supporter les bains domestiques; ainsi on prit l'opiate aperitive & purgative sans interruption; les bains de Balarue firent suer sans causer aucun changement considerable. Celui de tous les remedes ci-dessus marquez dont on se trouva le mieux, fut la ptisanne antivénerienne; ainsi quoique le malade eût toujours assuré qu'il n'avoit jamais eu aucun mal vénerien, Madame sa femme & ses enfans jouissans, disoit-il, d'une parfaite santé, on le pressa si fort sur cet article qu'il avoua au retour de Balarue, avoir eu une chaudepisse virulente mal traitée avant qu'il parut au-

cune tubercule, ce qui nous détermina à proposer au malade de passer par les frictions mercurielles conformément à l'ordonnance, à quoi il ne voulut jamais consentir.

Ainsi nous nous avisâmes, après l'usage du lait d'ânesse de lui faire prendre la panacée mercurielle qui excita dans trois ou quatre jours un flux de bouche assez abondant pendant lequel les tubercules du visage diminuées de plus de la moitié & la sensibilité revenue donnoient lieu d'esperer une prompte guérison; mais le malade impatient de rester alité, voulut absolument qu'on arrêta le flux de bouche, je fis semblant de le vouloir arrêter par le précipité d'or qu'on avoit préparé par la ptisanne, le malade en prit environ huit à dix grains soir & matin pendant six jours sans aucune diminution du flux de bouche pour lequel je fus obligé de faire saigner & purger le Malade usant du colire de Lanfranc, de vin & autres gargarismes, comme on a accoutumé de faire en pareil cas, le flux de bouche ne dura que sept à huit jours & le Malade à demi guéri voulut s'en retourner en Sardaigne son pays natal d'où il étoit venu exprès en cette ville pour se faire traiter d'un mal qu'on lui avoit caracteriſé à Genes de paralisie

imparfaite pour laquelle on lui avoit fait plusieurs autres remedes inutiles.

OBSERVATIONS
DE M. DEIDIER.
PREMIERE OBSERVATION
Sur la Cataracte.

LE nommé Manse, Portier de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, à l'âge d'environ 60 ans, commença de me consulter pour une foiblesse de vûe, qui ne lui permettoit plus de lire ni d'écrire, même par le secours d'aucunes lunettes; il voyoit tous les objets troubles & comme couverts d'une espece de toile. Ayant examiné ses deux yeux, je jugeai que les deux cristallins commençoient à s'obscurcir par une blancheur qui paroissoit dans les deux pupilles. J'annonçai deux véritables Cataractes qui acheverent de se former dans l'espace de deux ans, malgré differens remedes qu'on employa pour les prévenir, le malade ne pouvant plus se conduire; j'envoyai chercher à Nismes le sieur Dubois fameux Oculiste de ce pays, qui abbatit en ma presence ces deux Cataractes, dont je rendis compte au public par une

lettre inserée dans un Journal des Sçavans de l'année 1722.

Un mois aprés ces deux Cataractes abbatues, pendant lequel tems j'avois travaillé à dissiper les fréquentes fluxions qui survienent à l'operation, le malade commença à se servir de ces deux yeux, comme s'il n'avoit jamais eû de Cataractes, lisant & écrivant librement sans le secours d'aucune lunette, il a vécu environ quatre ans dans cet état avec les deux yeux très-clairs & fort vifs, & étant mort par une fluxion de poitrine, j'ai été curieux d'examiner ces deux yeux environ une heure après sa mort & les trouvant fort transparents sans la moindre tâche, je ne doutai pas que les deux cristallins ne se fussent entierement fondus après leur déplacement, comme je l'avois déja observé une autre fois en une pareille occasion, je priai M. Fertin très-habile Anatomiste de cette ville, de vouloir disséquer avec toute sa dexterité ordinaire les deux yeux encore chauds en notre présence & en celle de M. le Docteur Wigan, gentilhomme Anglois fort connu dans la République des Lettres, par la sçavante traduction d'Aretée qu'il a donné au public.

J'assurai d'abord à ces deux Messieurs, qu'ayant ouvert moi-même il y a deux

ans, un œil d'un viellard qui avoit souffert l'operation de la Cataracte, je n'y trouvai absolument aucun vestige du cristallin, dont la membrane commune, qui lui vient de la retine, avoit été adhérente comme elle est naturellement au cercle de l'iris. J'ajoutai qu'on pouvoit se convaincre que la Cataracte se formoit par l'épaississement du cristallin en laissant infuser quelque moment le globle de l'œil humain frais tiré du cadavre dans l'eau bouillante dans laquelle le cristallin blanchit bientôt, s'épaissit & se sépare de cette enveloppe commune, que j'ai démontré par plusieurs expériences inconteſtables n'être qu'une simple expansion de la retine. Il fut ensuite procedé à l'operation comme s'ensuit.

Nous considerâmes d'abord l'exterieur des yeux, où nous n'obſervâmes rien de particulier, excepté la trace que les aiguilles avoient laissé à l'endroit où l'on perce la sclerotique dans l'opération de la Cataracte: ensuite M. Fertin commença par l'œil droit, dont il coupa circulairement la sclerotique par une ligne paralelle au cercle de la cornée, qu'il sépara entierement pour mettre le devant de la choroide, l'iris & la prunelle à découvert : alors ayant voulu donner de la pointe des ci-

zeaux dans le cercle de la prunelle, il ſentit tout d'un coup qu'elle perçoit une toille, qui ſembloit en boucher l'ouverture, ſurpris de cette nouveauté, il s'arrêta pour la conſerver, & nous nous apperçumes d'une membrane mince, tranſparente & circulaire, ſemblable à l'arachnoïde du cerveau, tendue derriere & de même grandeur qu'elle, mais au lieu de couvrir la face antérieure du criſtallin, elle étoit au devant de l'humeur vitrée qui tenoit ici la place de ce dernier; depuis l'opération cette membrane s'étoit donc placée entre l'uvée & le corps vitré, ſans aucune adhérence avec l'un ou l'autre, excepté dans ſa circonférence circulaire, qui tenoit au ligament ciliaire anterieurement, & au corps vitré poſterieurement. Nous nous attachâmes enſuite à chercher le corps criſtallin, mais inutilement, car non-ſeulement il avoit cedé ſa place à l'humeur vitrée, comme nous venons de dire, il s'étoit encore entierement fondu, ſans qu'il en reſtât le moindre veſtige.

Aprés la diſſection de l'œil droit, nous paſſâmes à celle du gauche, tout y étoit diſpoſé comme dans le premier; & il n'y reſtoit pas le moindre fragment du criſtallin, la membrane placée derriere & dont on a déja parlé, s'y trouvoit auſſi comme

dans l'autre œil. Après l'avoir suivie avec attention, nous apperçumes qu'elle étoit produite par la retine, que celle-ci avançant entre la choroïde & le corps vitré, étant arrivée au terme où finit cette même choroïde, & où l'uvée commence, elle se colloit intimement aux fibres du ligament ciliaire, & que sans s'arrêter elle se continuoit encore pour achever de former un globle non interrompu qui embrassoit le corps vitré de toutes parts, & dont le voile en question n'étoit que la portion antérieure placée derriere l'uvée & la prunelle, qui se trouvoit libre & flotante : A cela près, nous ne pûmes rien observer dans l'un ni dans l'autre œil, qui s'éloignât tant soit peu du naturel.

Le bruit de cette observation s'étant répandu dans le public, M. Dubois Chirurgien Oculiste & Lithotomiste établi à Nîmes, qui avoit fait les deux operations de la Cataracte ci-dessus marquée, nous en demanda un certificat, que nous ne pûmes lui refuser en la forme qui suit.

Nous soussignez Antoine Deidier Chevalier de l'Ordre de S. Michel, & Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier, certifions à tous qu'il appartiendra, que M. Jean Dubois fameux Chirurgien Oculiste & Lithotomiste établi dans la Ville de Nîmes, a souvent

souvent opéré en notre presence, avec toute la dexterité possible, & notamment en 1721 *sur un nommé Manse Portier de l'Hôtel-Dieu de la presente ville, lequel étoit attaqué depuis deux ans de deux véritables Cataractes aux yeux, par la concression totale des corps cristallins; ce qui nous auroit déterminé d'envoyer chercher à Nismes ledit sieur Dubois, qui abbatit en notre presence ces deux cristallins avec tant d'adresse, que le malade ayant entierement recouvré la vûe par ces deux operations, environ un mois après, lisoit, & écrivoit sans lunettes, avec plus de liberté qu'il n'eut jamais fait, ce qui dura constamment dans ce bon état pendant les quatre années restantes de la vie dudit Manse qui mourut d'une fluxion de poitrine au mois d'Octobre* 1725. *Je fus curieux d'examiner les deux yeux, & je trouvai comme je l'avois déja observé une autre fois deux ans auparavant, que les deux cristallins s'étoient si fort fondus après leur entier déplacement, qu'il n'en restoit absolument aucune trace dans le globle des deux yeux, l'humeur vitrée s'étant avancée dans la place du cristallin, en rempliſſoit tout le vuide, & ces yeux totalement dépourvûs de cristallins ayant resté fort nets & très-transparens, il n'est pas surprenant que le malade ait joui de l'entier rétablissement de sa vûe, ce qu'il tenoit de*

La dexterité de l'operation, en foi de quoi nous avons expedié le present Certificat audit M. Dubois pour lui servir suivant qu'il lui sera necessaire. A Montpellier, le 2 Septembre 1726.

SECONDE OBSERVATION

Sur un Eréſipele negligé.

FRançois Vincent, natif de Largentieres en Vivarés, âgé de vingt-cinq ans, eut en 1700 un Eréſipele ſur tout le bras gauche, pour lequel il ne fit aucun remede, eſperant de pouvoir diſſiper ſon mal en travaillant; il fatigua ſi fort cette partie, que l'Eréſipele diſparut, mais le bras groſſit peu à peu de maniere, que m'étant venu conſulter au mois de Juillet 1707, j'y obſervai trois élevations conſiderables, dont la premiere, qui occupoit la partie ſuperieure & interne de l'avant-bras, avoit un pan & demi de tour; la deuxiéme, ſituée à la partie ſuperieure du bras, étoit de deux pans & demi, & la troiſiéme, qui s'étendoit juſqu'au poignet, avoit trois pans de circonference; la peau extrêmement diſtendue par ces trois groſſeurs, étoit d'ailleurs dans ſon état naturel, par rapport à la chaleur, la

couleur & le ſentiment ; le malade ne s'y plaignoit d'aucune douleur, on n'y ſentoit aucun battement exceſſif, ni fluctuation, ni Oedeme, ni dureté ſchirreuſe, quoique le tout fût d'un tiſſu aſſez ferme : ainſi on ne pouvoit rapporter ce mal à aucune des quatre Tumeurs ordinaires, Phlegmon, Eréſipele, Oedéme, Schirre; aucune marque de ſuppuration n'avoit précedé ; le malade n'étoit ni écrouelleux ni verolé ; il ſe portoit d'ailleurs aſſez bien. Je jugeai que c'étoit un accroiſſement ſurnaturel des tégumens, occaſionné par les embarras cutanez, qui avoient précedé & produit l'Eréſipele negligé. Comme le ſable de la mer m'avoit ſouvent réuſſi pour emporter le gonflement des mammelles, & les enflures des jambes, qui ſuccedent aux Eréſipeles phlegmoneux, j'envoyai mon malade à la mer, après l'avoir purgé deux ou trois fois avec le mercure doux en bolus, & une potion purgative ordinaire : il n'y reſta qu'un jour, pendant lequel il mit trois fois ſon bras malade dans le ſable de la mer échauffé par l'ardeur du Soleil, & cela ſans autre ſuccés, que de voir ces Tumeurs un peu ramollies, ce qui l'obligea de s'en retourner chez lui ; ſon Chirurgien lui ouvrit un cautere à la partie interne & inferieure de

la groſſeur mitoyenne, il appliqua ſur tout le bras le cataplaſme des quatre farines; la partie devint plus moilaſſe, & groſſit tellement de jour à autre, que le bras devint enfin tout à fait monſtrueux, la premiere & la ſeconde groſſeur ayant crû d'un demi pan chacune, & la troiſiéme d'un pan; lorſque ce jeune homme appuyoit le bras ſur ſon coude, le tout paroiſſoit ſous la forme d'une grande maſſe de chair de quatre grands pans de tour, du milieu de laquelle ſortoit la main naturelle, & en état de faire tous ſes mouvemens, la force de ce poignet étoit même un peu plus grande que celle de l'autre, il étendoit & fléchiſſoit le bras avec aſſez de facilité, il en faiſoit auſſi très-facilement la pronation & la ſupination; les groſſeurs quoiqu'augmentées en volume, étoient devenues trés-molles depuis que je ne les avois vûes, & la peau étoit œdémateuſe en deux petits endroits ſeulement.

La fiévre étant ſurvenue le 28 Juillet dernier, ce malade entra à l'Hôpital, où nonobſtant les ſecours ordinaires, il mourut le 2 Août entre les ſept à huit heures du matin, j'ouvris ſon cadavre le même jour vers les quatre heures après midi, aſſiſté de MM. de la Peyronie & Germain, tous deux Maîtres Chirurgiens Jurez de

de cette Ville & Chirurgiens Majors de l'Hôpital, en présence de MM. Marcot, Fizes & Gibert Docteurs; de M. Audon Licentié, & de plusieurs Etudians en Médecine de notre Université. Ce que je trouvai de surnaturel dans la poitrine & dans le bas ventre, n'avoit aucun rapport au bras monstrueux, qui fait le sujet de cette observation; une ratte un peu plus grosse qu'à l'ordinaire, les lobes du poulmon du côté gauche adhérens aux côtes & au diaphragme, très-peu de serosité répandue dans ces deux cavitez, & un peu plus dans la cavité du pericarde, avec une concrétion polypeuse de sang dans le ventricule droit du cœur, sont des choses qu'on observe assez souvent; les glandes des aînes étoient fort dures, & trois fois plus grosses que dans l'état naturel; les vaisseaux axillaires, arteres, veines, & nerfs qui vont ou viennent de l'un & de l'autre bras, étoient à peu près égaux entr'eux, & dans leur état naturel.

Après avoir détaché les clavicules du sternum, nous détachâmes le bras gauche avec la clavicule du même coté, & une petite portion de l'acromion, où cette clavicule s'articule, parce que la grosseur superieure s'étendoit jusqu'au dessus de l'humerus. Ce bras ainsi séparé du tronc, a

pesé quarante-sept livres ; nous le disséquâmes d'un bout à l'autre jusqu'à la membrane commune des muscles ; la membrane adipeuse étoit épaisse de quatre à cinq travers de doigt ; tous ces vaisseaux étoient remplis d'une limphe claire & transparente, qui s'écouloit en abondance à chaque coup de scalpel que nous donnions, pour détacher toute cette lourde masse d'alentour du bras, dont les muscles & les os n'avoient souffert aucune alteration. Tout l'effort de cette limphe s'étoit porté en dehors, & avoit distendu la peau insensiblement & sans douleur, à peu prés comme il arrive à la peau du bas ventre dans les femmes grosses, à mesure que le fœtus croît, & que la matrice augmente en volume : la limphe qui rempliſſoit les vaisseaux graisseux rendoit cette membrane fort épaisse & extrêmement blanche, depuis le dessous de la peau jusqu'à la membrane commune des muscles, tandis que la même membrane étoit partout ailleurs comme elle est de coutume, mince, jaune, & parsemée de plusieurs pelotons graisseux ; ayant mis tremper dans de l'eau une portion de la membrane adipeuse blanche du bras monstrueux, je la trouvai le lendemain jaune en plusieurs endroits, & parsemée de

quelques grains graiſſeux ſemblables aux naturels.

Cette obſervation eſt par toutes ces circonſtances la plus ſinguliere en ſon genre que j'aye jamais vûe ni lûe, & elle m'a fait d'autant plus de plaiſir, qu'il me paroit qu'on ne ſçauroit en rendre raiſon ſans le ſecours de quelques opinions qui me ſont particulieres, & que je crois avoir ſuffiſamment prouvé dans ma Phiſiologie : ſçavoir, que tous les vaiſſeaux limphatiques du corps humain prennent leur origine des arteres limphatiques ; que la limphe & la graiſſe ne different point eſſentiellement par rapport à leur nature & à leur uſage ; que dans le mouvement muſculaire les humeurs ſont chaſſées du corps des muſcles, que l'accroiſſement & nourriture du corps humain conſiſtent uniquement dans la diſtention des vaiſſeaux, produite par le ſimple cours régulier des humeurs.

L'Eréſipele eſt une Tumeur ſuperficielle d'un rouge vif éclatant, qui roule ordinairement d'une partie à l'autre, & dont la couleur diſparoit pour un moment, lorſqu'on preſſe la partie malade. Cette Tumeur differe du Phlegmon par ſon étendue, de l'Oedéme par ſa couleur, & du Schirre par ſa molleſſe ; on l'appelle

Eréſipele phlegmoneux, lorſqu'il s'éleve conſiderablement avec une conſcription déterminée, que ſa couleur vive devient foncée, qu'il y a pulſation & réſiſtance; au lieu qu'on le nomme œdémateux, lorſqu'étant d'un coloris pâle, ſon tiſſu indolent, molaſſe & relâché cede facilement au tact, & conſerve quelque tems l'impreſſion du doigt.

Dans l'Eréſipele ſimple, le cours du ſang n'eſt gêné que dans les plus petits vaiſſeaux capillaires, d'où dépendent la Tumeur ſuperficielle & la couleur vive ſans pulſation, parce que les autres arteres ſont libres. Cet Eréſipele cede ordinairement aux ſaignées, à une ou deux purgations & à la diette, il n'eſt ſuivi d'aucune ſuppuration, & ne laiſſe aprés lui aucune Tumeur.

Dans l'Eréſipele phlegmoneux, outre l'embourbement des capillaires, les arteres ſont gênées, ce qui eſt marqué par la douleur pulſative dont on ſe plaint. Celui-ci ſe termine ſouvent par ſuppuration; l'Eréſipele eſt œdémateux, lorſque le long ſéjour du ſang veineux dans ſes propres vaiſſeaux, donne occaſion à la ſéroſité de ſurnâger, pour lors celle-ci ſe porte en plus grande quantité dans les vaiſſeaux limphatiques, où elle eſt obligée de ſéjourner

journer à raison des veines embourbées ; ainsi cet Erésipele laisse souvent après lui des enflures qu'on ne sçauroit emporter que par des sudorifiques, les fréquens purgatifs, ou les diurétiques chauds.

L'Erésipele dont François Vincent fut attaqué il y a dix ans, étoit œdémateux, puisqu'il étoit si indolent, qu'il ne l'empêcha pas de travailler, & qu'il laissa trois élevations considerables aux parties du bras qu'il avoit parcouru : comme on ne fit d'abord aucun remede pour détourner le cours des humeurs qui s'étoient ramassées en quantité dans les vaisseaux cutanez du bras malade, il fallut nécessairement que tous ces vaisseaux se distendissent peu à peu, surtout les limphatiques ; la membrane adipeuse naturellement plus souple que tous les autres, & qui reçoit l'humeur de deux endroits opposez, sçavoir du côté de la peau, d'où l'Erésipele œdémateux avoit déja déterminé une plus grande quantité de sérosité, & du côté des muscles de l'avant-bras & du poignet qui avoient chassé les humeurs en dehors par leurs propres contractions fortes & réïterées. La peau se distendant peu à peu par l'accroissement de la membrane adipeuse, le sang, qui ne paroissoit que dans un certain nombre de veines cutanées, se

distribua insensiblement dans quantité d'autres vaisseaux de la même espece, de maniere que la rougeur disparut tout à fait après l'Erésipele ; les grosseurs continuerent d'augmenter, parce que les vaisseaux limphatiques de la membrane adipeuse ayant perdu une partie de leur ressort, ne pouvoient plus chasser la limphe avec la même facilité qu'auparavant ; & puisque les vaisseaux axillaires étoient dans leur état naurel, il est évident que le cœur n'envoyoit pas plus de sang à un bras qu'à l'autre ; ainsi les arteres cutanées n'ayant pas augmenté à proportion de leurs veines & des vaisseaux limphatiques, ceux-ci ne pouvoient être suffisamment secouez pour chasser la limphe par le battement des arteres voisines : c'est aussi pour cela que nous ne trouvâmes aucun grand vaisseau sanguin apparent dans l'épaisseur de la membrane adipeuse, qui ne paroissoit blanche qu'à raison de la grande quantité de limphe contenue dans son propre tissu. Cette limphe étoit constamment renfermée dans ses propres vaisseaux, puisqu'elle ne couloit qu'à proportion qu'on coupoit la membrane adipeuse, dont la moindre petite piece s'est trouvée également imbue de cette humeur : ce qui n'arrive pas, quand il y a extravasion,

pour lors l'on trouve la liqueur ramaſſée dans certains endroits ſeulement, d'où elle coule en abondance par la premiere ouverture, laiſſant la cavité vuide & affaiſſée. Cette limphe étoit tout à fait liquide comme dans l'état naturel, parce qu'elle coula toujours, quoique trés-lentement, dans ſes propres vaiſſeaux.

Comme on ne pouvoit rapporter les groſſeurs de ce bras monſtrueux à aucune des quatre Tumeurs contre nature, & qu'il n'y a eu aucune extravaſion, on a eu raiſon de les regarder comme un accroiſſement ſurnaturel des tégumens. On auroit pû le prévenir en guériſſant l'Eréſipele œdemateux, mais ſept ans aprés il étoit tout à fait impoſſible de le guérir; il n'eut pas ſuffi d'emporter la limphe, il eut fallu de plus remettre les vaiſſeaux limphatiques dans leur premier état, en les obligeant à ſe reſſerrer chacun par ſon propre reſſort, qu'ils ont perdu peu à peu à meſure qu'ils ſe ſont dilatez davantage; comme il paroit de ce que les groſſeurs qui étoient moindres & aſſez fermes il y a trois ans, ſe ſont trouvées plus grandes & trés-mollaſſes cette année, ce qui ne pouvoit dépendre que d'un entier relâchement des vaiſſeaux limphatiques, dont quelques-uns avoient pourtant encore un peu

de fermeté, puisqu'ayant resté dans l'eau, avec laquelle la limphe la plus séreuse se mêle trés-aisément, ils se resserrerent à quelques endroits, & jaunirent à raison de la limphe épaisse, qui restoit enfermée dans leur cavité, & qu'on connoit sous le nom de graisse.

TROISIE'ME OBSERVATION

Sur l'ouverture du cadavre d'une vieille Dame, où l'on trouva toutes les bronches pulmonaires osseuses, de même que la plûpart des arteres.

UNe Dame âgée d'environ 84. ans, se plaignoit depuis long-tems d'une grande oppression de poitrine trés-singuliere, en ce qu'elle ne se manifestoit point du tout en dehors, comme elle a coutume de se manifester dans l'asthme & la peripneumonie, ni par l'élevation de la poitrine, ni par la dilatation des narines; cette Dame buvoit même aisément tout de suite, sans être obligée de reprendre haleine; elle ne pouvoit se coucher la tête basse, ni d'aucun côté, sans craindre de suffoquer sur le champ, elle avoit quelquefois beaucoup de peine à élever la voix, qui étoit pourtant toujours fort li-

bre, & sans être jamais entrecoupée par l'oppression de poitrine. Cette Dame se plaignoit constamment d'une palpitation de cœur fort basse, immédiatement au-dessous du cartilage xiphoide, qu'elle rapportoit au milieu du bas ventre, & qu'elle appelloit son battement fâcheux & incommode.

Cette Dame avoit de fois à autre de fortes vapeurs, dans lesquelles elle craignoit de mourir à tout moment : son poulx naturellement trés-petit & fort inégal, disparoissoit pour lors tout à fait ; les extrêmitez devenoient froides, & les entrailles brulantes ; quelquefois même elle se plaignoit de grandes chaleurs par tout le corps, tandis que toute l'habitude m'en paroissoit froide, & d'autres fois elle se plaignoit d'un sentiment de froid aux parties de la peau que je trouvois fort chaudes en les touchant ; la tête étoit pourtant trés-libre, & la malade raisonnoit à l'ordinaire avec toute la justesse possible. Une seule vapeur qui survint à la fin du mois de Fevrier 1707, fit éclipser la raison pendant sept ou huit minutes ; elle eut pour lors un assoupissement trés-fort, qui fut suivi d'une paralysie imparfaite à la langue qui béguayoit, & au bras droit, qui resta froid & immobile pendant vingt-

quatre heures, aprés lesquelles cette paralysie disparut entierement ; mais nous ne trouvâmes absolument plus de poulx dans aucune des arteres de ce bras droit, où le poulx demeura totalement éclipsé pendant quinze jours.

Le battement de palpitation qui redoubloit lors des vapeurs, étoit continuel depuis quatre ans, & dés ce tems-là cette Dame commença de se plaindre sans cesse d'une grande foiblesse de jambes qui l'empêchoit de marcher librement : aussi ne sortoit-elle de sa maison que pour aller à la Messe en chaise à porteur, avec laquelle on la prenoit & on la rapportoit dans sa chambre ; ces jambes avoient été enflées par deux differentes fois, & l'eau de la mer chauffée avoit dissipé ces enflures.

Le premier du mois de Novembre 1708, on s'apperçut que cette Dame à son lever fut un peu plus enjouée qu'à son ordinaire ; elle avoit la fiévre, & elle déliroit de fois à autre sur certains objets ; sa poitrine faisoit pour lors un certain bruit sourd, qu'elle jugeoit venir de quelque personne qui parloit (assuroit-elle) derriere & à côté de son chevet ; elle donna beaucoup d'attention à cet objet pendant trois jours, après lesquels il survint une envie de dormir excessive ; le poulx disparut tout à

fait au bras gauche, comme il avoit disparu l'année précedente au bras droit avec cette difference que le premier avoit été paralitique pendant vingt-quatre heures, au lieu que celui-ci étoit souvent attaqué de mouvemens convulsifs, qui durerent deux à trois jours, & qui augmenterent jusqu'à la mort, qui survint le treiziéme dudit mois de Novembre 1708.

Comme la Dame qui fait le sujet de cette observation, étoit une femme de la premiere consideration à Montpellier, qui avoit été élevée à la Cour, elle avoit porté toute sa vie de ces corps de côtes fort justes & très-étroits par en bas, dont on se servoit de son tems, pour former la taille fine & déliée, à quoi elle avoit parfaitement bien réussi; mais sa poitrine extrêmement allongée & fort rétrecie par en bas, avoit sans doute donné occasion aux principales incommoditez, dont elle fut tourmentée sur ses vieux ans; ce qui nous parut confirmé par l'inspection & par l'ouverture de son cadavre, qu'il fallut embaumer[1], pour être gardé quelques jours, & transporté dans sa Terre, où elle voulut être enterrée.

Ayant mis le cadavre à nud, & avant que de donner aucun coup de scalpel, nous observâmes que la poitrine étoit fort

resserrée par les côtez & allongée par le bas, ensorte que les fausses côtes étoient descendues fort près de la crête des os des isles; il n'y avoit pas plus d'un travers de doigt de distance entre ces deux parties. En commençant d'ouvrir la poitrine, nous trouvâmes tous les cartilages du sternum fort mols; les trois os du devant de cette partie & tous ceux qui forment les côtes tant vraies que fausses, étoient si cassans, qu'on les rompoit par tout aisément au moindre effort des doigts; au lieu que tous les anneaux des bronches pulmonaires qui ne sont ordinairement que cartilagineux, étoient ici trés-durs, inflexibles & convertis en autant de petits os qu'il y avoit eu de cartilages depuis leur entrée de la poitrine, jusqu'aux vesicules pulmonaires; celles-ci avoient conservé leur soupleſſe naturelle.

L'allongement, ou plutôt l'abaissement de l'extérieur de la poitrine, avoit obligé le cœur de descendre si bas, que sa pointe située au milieu de cette cavité, étoit inférieure aux lobes du poulmon, & le tronc de l'artere aorte se trouvoit trois fois plus long dans la poitrine qu'il ne doit être; il y avoit environ demi verre d'eau claire dans la cavité du pericarde; l'artere coronaire du côté gauche étoit très-dure,

cartilagineuse & à demi osseuse ; il s'est trouvé une petite concrétion polipeuse blanche dans chaque ventricule du cœur, le commencement de l'artere aorte à la sortie du cœur, étoit toute osseuse de même que les valvules semilunaires : il y avoit un étranglement très-considérable de cette artere à l'endroit de sa recourbure, qui forme ce que les Anciens appelloient le tronc inférieur ou descendant.

Dans le bas ventre toute l'artere aorte, depuis le dessous du diaphragme jusqu'aux iliaques inclusivement, étoit presque toute osseuse dans ses moindres ramifications sensibles, à la réserve de l'artere hépatique, de la gastrique, de la mésenterique, & des deux émulgentes ; cette ossification étoit très-singuliere dans l'artere splénique qui faisoit plusieurs cours dans ce viscere, à peu près comme le commencement des trompes de Falloppe du côté des ovaires ; tous les contours de cet artere splénique constituoient un véritable os dans le milieu duquel le sang s'étoit conservé son passage.

Les arteres spermatiques dans les deux ovaires & sur le corps de la matrice étoient toutes osseuses ; nous avons trouvé dans l'intérieur de ce viscere quelques petites tumeurs, chacune de la grosseur

d'un poids, attachées par un pedicule à la membrane interne de la matrice; les deux ovaires avoient une surface fort inégale, raboteuse & parsemée de petits grains semblable aux petites tumeurs du dedans de la matrice; ces grains se sont trouvés d'abord remplis d'une eau claire & fort limpide, il y avoit au milieu de chacun de ces grains un véritable os très-dur & approchant de la figure ronde; je ramassai d'un seul ovaire six de ces petits os, que j'ai encore en mon pouvoir.

Tous les autres viscères du bas ventre, à la réserve des ovaires, étoient dans leur souplesse naturelle; la rate même étoit assez souple, quoique le gros tronc de son artere fût tout osseux & contourné comme il a été décrit ci-dessus; l'intestin colon vers sa fin, c'est-à-dire à l'endroit où il dégenere en rectum, avoit sa cavité de la moitié plus petite que le reste de ce boyau, & cela de la longueur d'un demi pied; sur quoi il est bon de faire remarquer que cette Dame ne pouvoit absolument aller du ventre que de trois en trois jours par le secours des lavemens.

Le crane ayant été scié à l'ordinaire, la dure-mere suivit la calotte, de maniere que cette membrane s'est trouvée partout adhérente au crane; il y avoit des eaux

extravasées sur la propre substance du cerveau, qui se sont écoulées dans les ventricules & ramassées à la base du crane à mesure qu'on a été obligé d'enlever le cerveau & le cervelet à la maniere accoutumée ; ces deux visceres étoient très-bien constitués, ils avoient à leur baze quelques petites arteres cartilagineuses & à demi osseuses, le lassis corroide qui tapisse le ventricule gauche, étoit parsemé de quelques hydatides.

J'avois ouvert, sept à huit ans auparavant à l'Hôtel-Dieu de Montpellier les cadavres de trois vieillards qui étoient tourmentés de palpitations de cœur continuelles, par l'ossification du commencement de l'artere aorte ; ce qui m'avoit donné occasion de soupçonner une pareille cause de la palpitation de cette Dame ; comme elle m'avoit obligé de le lui dire, en m'interrogeant sur l'opiniâtreté de ce mal, pour lequel elle avoit fait inutilement quantité de remedes ; mais je n'avois jamais observé l'artere coronaire cartilagineuse & à demi osseuse du côté gauche, ce qui avoit obligé la pointe du cœur de se porter vers le milieu de la poitrine ; & cette palpitation étoit pour lors interne répondant au cartilage xiphoide, parce que le côté droit de la substance du cœur

étant plus libre que l'autre, l'attiroit de son côté.

J'avois trouvé dans le cadavre d'un de ces vieillards une partie de la pleurre, qui recouvre le dedans des côtes, convertie en un véritable os plat de la grandeur de la paulme de la main, & que j'ai encore devers moi. Ce vieillard avoit une oppression de poitrine continuelle, considerable & fort sensible par la difficulté que les côtes avoient à s'élever dans le tems de l'inspiration; mais je n'avois jamais observé les anneaux des bronches pulmonaires tout-à-fait osseuses, comme dans le cas présent, où l'oppression de poitrine ne pouvoit pas s'appercevoir, parce que toutes les côtes & le sternum étant fort libres & très-souples, la poitrine s'élevoit & s'abaissoit sans peine, les vesficules du poulmon étoient aussi fort libres; ainsi elles recevoient l'air extérieur & le renvoyoient avec aisance & dans la même proportion, les seules bronches osseuses étant hors d'état de se dilater & de se resserrer, obligeoient la Malade de se plaindre d'une oppression dont on ne pouvoit s'appercevoir; comme les anneaux parfaits des bronches pulmonaires sont naturellement cartilagineux, il n'est pas surprenant qu'ils soient devenus tout-

à-fait oſſeux dans une vieille Dame, dont l'extérieur de la poitrine fort gêné, avoit ſans doute peu à peu donné occaſion au ſang d'aborder en plus grande quantité par l'artere bronchiale de Ruiſch dans le tiſſu de ces anneaux.

Les arteres ſont des conduits membraneux d'un tiſſu fort reſſerré, qui ſont obligés de ſe dilater par l'effort du ſang & de ſe remettre enſuite par leur propre reſſort, pour pouſſer le même ſang juſques dans les veines; à raiſon de leur tiſſu fort reſſerré, elles peuvent ſe convertir en cartilages & devenir os, par le cours naturel des liqueurs ſouvent réïteré, de même qu'il arrive à tous les os ordinaires, qui ne ſont dans le fœtus que de ſimples membranes; comme on l'obſerve principalement ſur tous les enfans nouveaux nés à la jonction des deux os pariétaux avec la partie ſupérieure & mitoyenne de l'os coronal, ce qui forme chez eux ce qu'on appelle la fontenelle; or l'artere aorte étant plus groſſe & plus ferme que les autres, elle doit s'endurcir & s'oſſifier plus ſouvent & plus aiſément que les autres vaiſſeaux.

Quoique les vapeurs ſe déduiſent ordinairement d'un chile crud & indigeſte, qui paſſant par intervalle dans le ſang, l'épaiſſit, dit-on, & l'empêche de rouler

librement ; comme la Malade en queſtion avoit l'eſtomach, le foye, le pancreas, les boyaux & le meſentere très-bons & bien conſtitués ; qu'elle n'a jamais eu aucun mauvais rapport à la bouche ni aucune ventoſité qui marquaſſent indigeſtion, le goût & l'appétit s'étant toujours bien ſoutenus avec les gros excrémens bien conditionnés ; j'aimerois mieux dire que les vapeurs dont elle étoit tourmentée, dépendoient de la difficulté que le ſang avoit à rouler dans le tiſſu des bronches pulmonaires, & dans le tiſſu de la rate & de la matrice où les oſſifications étoient plus ſenſibles ; il eſt vrai que cette Dame ſe plaignoit ſouvent d'un mal d'eſtomach que rien ne pouvoit calmer ; mais c'étoit à mon avis une ſuite de ſon battement de cœur, lequel étant ſitué plus bas qu'à l'ordinaire, & ayant la pointe au milieu au-deſſous des poulmons, preſſoit l'eſtomach par l'entremiſe du diaphragme.

Le manque de poulx au bras droit, qui ſurvint l'année derniere après une legere attaque d'apoplexie, venoit, ſelon toute apparence de ce que quelques gouttes de ſéroſité répanduës dans le cerveau, après avoir éclipſé la raiſon, s'étoient jettées ſur le nerf qui répond à ce bras, & qui accompagne l'artere brachiale ; ce qui con-

firme cette conjecture, c'est que le bras gauche a souffert la même éclypse de poulx, dès que la sérosité a commencé de s'épancher de nouveau sur le cerveau; la premiere fois il y avoit paralysie de la langue & du bras droit, parce que l'apoplexie avoit précédé, & que le dépôt s'étoit fait tout à coup; la seconde fois le mouvement & le sentiment du bras gauche ont resté, parce que l'eau épanchée peu à peu, n'avoit relâché que le nerf qui répond au bras, & qui accompagne son artere, sans produire un relâchement notable dans les autres nerfs qui se distribuent aux muscles & à la peau de cette partie; enfin, les eaux ayant été ramassées en suffisante quantité pour presser irrégulierement l'origine des nerfs, & pour donner occasion à des battemens irréguliers des arteres du voisinage, les mouvemens convulsifs ont dû survenir avec perte de connoissance quelques heures avant la mort.

J'avois trouvé en 1704. dans le cerveau d'un jeune homme âgé de vingt-cinq à trente ans, les corps cannelés du côté gauche tous osseux, sans que cet homme, mort peripneumonique, eût jamais eu aucun mal de tête ni aucune sorte de dérangement dans les fonctions animales; de même cette Dame avoit tou-

jours eu la tête trés-libre, quoiqu'elle eût quelques petits rameaux d'artere osseux à la baze du cerveau, ce viscere n'a été inondé de sérosités que peu à peu & à la longue, lorsque les ossifications du poulmon & du bas ventre (qui ne permettoient pas au sang de se porter vers les jambes devenues par-là très-foibles) donnerent occasion à cette liqueur de se porter dans l'interieur de la tête en trop grande quantité, où ce sang a produit d'abord un petit délire en distendant le cerveau, & ensuite des convulsions & le sommeil létargique en y lâchant la sérosité, qui a conduit la malade à la mort.

QUATRIE'ME OBSERVATION,

OU

RAPPORT DE CHIRURGIE

Sur l'ouverture du cadavre d'un homme blessé au dessous de l'oreille gauche.

NOUS *soussignés* ANTOINE DEIDIER, *Conseiller Médecin du Roy, Professeur en l'Université de Médecine de Montpellier, faisant la fonction de Médecin Royal pour ladite Université; & Antoine Trial Maître Chirurgien Juré Royal de la même Ville, ayant fait serment en Justice : certifions qu'en*

qu'en vertu de la Commission de M. de Casseirol, Lieutenant Général & Juge Criminel en la Sénéchaussée & Siége Présidial dudit Montpellier, en datte du jour d'hier 5 Août 1709; nous nous serions transportés ce matin vers les neuf à dix heures, rue de la Beaufaire, en la maison de feu Pierre Batut Fournier: Nous avons procedé à la vérification du *cadavre dudit Pierre Batut, auquel nous avons d'abord remarqué du sang noir écumeux entre les lévres, & une playe au dessous de l'oreille gauche: cette playe passant entre l'apophise mastoïde & l'angle de la machoire inférieure, alloit aboutir en deux endroits, dont l'un qui alloit au dedans de la bouche, passant vers le lacunar faucium & les apophises pterigoïdes, se terminoit auprès de la tête du larinx: l'autre aboutissement de la playe étoit par dessous l'angle inférieur de la machoire, précisément à l'endroit où la veine jugulaire & l'artere carotide se divisent en deux principales ramifications internes & externes. Ayant disséqué ces vaisseaux sanguins tout le long du col, pour les mettre à découvert: l'on a injecté une liqueur noire par le tronc de l'artere carotide gauche vers la playe, & nous avons vû sortir ladite liqueur à gros bouillons par une des ramifications de cette artere qui répondoit dans l'intérieur de la playe; la sonde a suivi*

aiſement le même chemin de l'injection : après quoi ayant voulu examiner la trachée artere & les poulmons, nous avons trouvé un équimoſe tout à l'entour de l'épiglotte, le dedans de la trachée artere étoit noir & teint d'une partie du ſang épanché dans la playe, qui s'étoit porté dans les poulmons avec l'air inſpiré, la plus grande partie du ſang épanché, ayant gagné l'œſophage, avoit preſque tout-à-fait rempli la cavité de l'eſtomach, où nous en avons trouvé une grande quantité noir & grumelé, la ſuſdite playe avoit été produite par une piece de bâton compoſée de deux branches pointues, dont on nous a repreſenté la principale, que MM. les Chirurgiens ordinaires avoient retiré du dedans la playe, après en avoir agrandi l'ouverture par deux petites inciſions cutanées, étant éloignés de l'endroit où nous avons trouvé l'artere ouverte. Ainſi il eſt hors de tout doute que les branches pointues du bâton, introduites avec grande violence pour faire la playe, avoient déchiré le rameau de l'artere carotide que nous avons trouvé ouvert ; c'eſt par cette déchirure que le ſang ayant coulé dans la bonche, paſſoit peu à peu dans l'eſtomach, d'où il étoit rejetté par le vomiſſement & par les ſelles pendant les cinq à ſix jours que le malade a vécu, juſqu'à ce que ſes forces étant conſiderablement diminuées par la

grande perte de sang & l'équimose de l'épiglotte, empêchant le cartilage de s'abaisser; le sang a été entraîné avec l'air dans les poulmons, & a suffoqué le malade. Fait audit Montpellier le 6 Août 1709. Signé DEIDIER *Medecin Royal & Trial Juré Royal.*

CINQUIEME OBSERVATION, OU RAPPORT DE CHIRURGIE

Sur l'ouverture du cadavre d'un homme blessé à la poitrine & au bas du ventre par un coup de feu.

NOUS ANTOINE DEIDIER *Conseiller du Roy, Professeur en l'Université de Medecine de Montpellier, faisant la fonction de Medecin Royal, & Philippe-Louis Raynaud Doyen des Maîtres Chirurgiens Jurés de la ville de Montpellier, premier Juré Royal en ladite Ville, Senechaussée & Gouvernement d'icelle, ayant serment en Justice: Certifions que suivant l'apointement au pied de requête ce jour d'hier rendue par M. Me. Jean-Henry de Casseirol Conseiller du Roy, Lieutenant General Criminel en la Senechaussée & Siége Presidial de Montpellier, pour proceder à la verification des blessures & cause de mort du sieur Jean la Croix, fils de*

Jacques la Croix Plâtrier, portant notre Commission; Nous nous sommes transportés à sa maison située à la rue de Valfève, où étant, nous aurions trouvé ledit Jean dans ses habits tous ensanglantés, & mort; & l'ayant fait mettre sur une table, aurions procedé à l'ouverture de son cadavre, & trouvé une playe au côté gauche, coupant les deux fausses côtes inferieures; ayant ouvert ledit cadavre, aurions trouvé la ratte toute fracassée, le diaphragme percé & le lobe inferieur du poulmon du même côté, brulé, y ayant quantité de sang tant à la poitrine qu'au bas ventre, & sur ses habits, ce qui nous a determiné à dire que le coup qui avoit été fait par arme à feu chargée à dragée, & la grande quantité de sang qu'il a perdu, sont les causes immediates de sa mort: tel est notre rapport. A Montpellier ce 28 *Decembre* 1710. *Signé* DEIDIER *Medecin Royal, &* REYNAUD.

SIXIE'ME OBSERVATION

Sur un Cancer de l'œil.

MAdemoiselle Anne la C**, âgée d'environ dix ans, d'un temperament mélancolique, s'étant fait couper les cheveux le 15 Juin 1720, alla se baigner

dans un Jardin, après avoir couru & s'être fatiguée. Quelques jours après elle se plaignit d'une vive douleur de tête qui répondoit à l'œil droit, cet œil ne paroissoit point du tout alteré; cependant elle cessa de voir de cet œil. Cet enfant fut mené à Montpellier au mois d'Octobre suivant. Les Médecins qui furent consultés sur sa maladie, n'appercevant aucun changement dans la transparence des humeurs de cet œil, ordonnerent la douche des bains de Balarue qui fut prise soir & matin pendant trois jours.

Au retour de Balarue la douleur de tête ayant cessé, l'œil parut se porter involontairement du côté du nez, de maniere qu'une partie de la cornée étoit cachée au grand canthus, vers le commencement de Janvier 1721. La malade se plaignit de fois à autre de quelque douleur à cet œil; où il survint une petite excroissance à côté de la cornée, cette excroissance grossit peu à peu, devint fort noire, restant dans cet état jusqu'au mois de Juin dernier, auquel tems il survint tout à coup une douleur de tête très-vive, qui répondoit audit œil: celui-ci grossit pour lors beaucoup, & commença de jetter quelques gouttes de sang; un mois après il survint un pareil orage qui fit grossir la tumeur au point d'une grosse noix.

Je vis la malade vers la fin du mois de Janvier dernier, & je trouvai que ladite tumeur étoit un véritable cancer ulceré, dont il découloit de tems en tems tantôt du sang, tantôt de la sanie semblable à de la laveure de chair ; les douleurs étoient vives & lancinantes tant à l'œil qu'à la tête ; ce qu'il y avoit de particulier, c'est que cet œil, tout difforme & horrible qu'il étoit, ne laissoit pas de souffrir lorsqu'on en approchoit une chandelle allumée.

J'ordonnai qu'on liât la tumeur avec un fil double, ce qui fut executé en ma présence. Le soir de la ligature il parut une hémorrhagie allarmante qui se calma d'elle même, les douleurs étant vives avec chaleur, j'y fis appliquer une compresse trempée dans du blanc d'œuf où l'on avoit batu des pierres d'alun, ce qu'il calma un peu la chaleur sans arrêter l'hémorrhagie.

L'on continua de serrer peu à peu le fil dont on vient de parler, & la tumeur tomba dans dix-sept jours sans aucun fâcheux accident. Le Chirurgien ordinaire pansa ensuite la playe suivant la coutume, & assure avoir trouvé tout le globle de l'œil dans la tumeur mentionnée.

SEPTIE'ME OBSERVATION

Sur le Délire mélancholique.

Mr B... Bourgeois de Montpellier, âgé de quarante-cinq ans, d'un temperament mélancolique, étoit souvent travaillé d'une colique venteuse, ayant un jour lâché le ventre dans l'Eté à la campagne sur du fumier, & s'étant apperçu que trois ou quatre escargots s'étoient embarrassés avec les excrémens qu'il venoit de rendre, il crut que ces petits animaux noirs étoient sortis de son ventre, & se persuada tellement qu'il s'y en formoit d'autres de tems en tems, qu'il leur rapporta dans la suite tous ses maux d'entrailles. Pour le délivrer de son délire, il fallut lui faire accroire que plusieurs hommes rendoient souvent par le fondement de semblables animaux; mais qu'il y avoit des remedes spécifiques pour guérir cette maladie, & qu'on pouvoit faire sortir de son corps tous les escargots avec une médecine où il entreroit du mercure préparé très-spécifique pour les faire mourir, de maniere qu'il ne s'y en formeroit plus aucun, il fut purgé aprés avoir pris les précautions suivantes. Son valet mit à son in-

ſçu le jour qu'il fut purgé une douzaine d'eſcargots dans un grand pot de terre deſtiné pour recevoir les excrémens que la médecine feroit rendre ; ce qui fut exécuté ſi ſécrettement, qu'après les effets réiterés de la purgation, qui vuida beaucoup, l'on fit remarquer au malade qu'il y avoit une grande quantité d'eſcargots mêlés avec les excrémens, qui étoient ſortis avec ceux du ventre, & on lui aſſura ſi fort qu'il ne lui en reſtoit aucun, & qu'il ne s'y en formeroit jamais plus, que de ce jour là le mélancolique fut guéri de ſon délire.

HUITIE'ME OBSERVATION

Sur le même ſujet.

DEux jeunes filles unies enſemble par une étroite liaiſon d'amitié, qui moiſſonnoient au mois de Juillet, ſe ſentant fort preſſées de la ſoif, ſe porterent ſur le bord d'un petit ruiſſeau dont l'eau étoit fort baſſe, & n'ayant aucun vaſe pour en puiſer, elles ſe courberent & en burent tout leur ſaoul à la maniere des animaux ; quelque tems après la boiſſon de cette eau, une de ces deux filles fut ſaiſie de la fiévre & fort travaillée d'un mal d'eſtomach, le Médecin qui la traitoit la purgea, après qu'elle

qu'elle eut pris quelques lavemens rafraichissans & purgatifs, & qu'elle eut été saignée trois fois; ensuite le mal d'estomach subsistant, il lui ordonna un remede vomitif qui lui fit rendre par la bouche une espéce de très-petits poissons & un fort petit serpent aquatique, qu'elle avoit avalé en buvant de l'eau du ruisseau. Lorsque cette malade rendit ces petits animaux par la bouche, l'imagination de son amie, qui avoit bû de l'eau du même ruisseau, & qui étoit présente à son vomissement, fut si frapée de l'idée du petit serpent aquatique, qu'elle sentit d'abord un bouleversement d'estomach, qui la porta à dire qu'elle y avoit des serpens, assurant qu'elle les y sentoit remuer. La fiévre la saisit, & parce qu'elle étoit fort pauvre & privée de tout secours chez elle, on la porta sur le commencement de sa maladie à l'Hôpital saint Eloy de Montpellier, où après lui avoir ordonné inutilement plusieurs remedes, il fallut feindre d'entrer dans son sentiment; & pour la délivrer de ce délire, on lui fit prendre huit grains de tartre émétique soluble, avalant par dessus un bouillon où l'on avoit délayé deux onces de manne grasse. Au premier moment qu'elle commença de vomir, sous prétexte de lui tenir la tête, on

lui ferma les yeux sans affectation, & alors on tira subitement de dessous le lit un grand plat de terre où l'on avoit mis plusieurs petites anguilles vivantes avec un peu d'eau, le vomissement étant fini, on lui rendit la liberté d'ouvrir les yeux pour qu'elle pût voir les anguilles qu'elle prit pour des serpens, & jugeant qu'ils ne pouvoient plus être dans son estomach, parce qu'elle croyoit les avoir vomis; elle se crut sur le champ si bien guérie, que dans la suite elle joüit d'une parfaite santé.

NEUVIE'ME OBSERVATION

Sur le même sujet.

Mademoiselle de Loneille, Maîtresse d'Ecole de Montpellier, fut saisie à l'âge de trente ans, d'une maladie très-fâcheuse par un grand chagrin qui lui vint de la part d'un homme avec qui elle avoit prétendu se marier; cette fille se proposa je ne sçai comment durant le cours de sa maladie, d'aller à Versailles pour se jetter aux pieds de feu Monseigneur le Dauphin & lui demander l'honneur de sa protection, elle roula si fréquemment & si long-tems dans sa tête l'idée de ce grand Prince, qu'enfin elle se crut être sa mere. Après

avoir dépensé tout le bien que ses parens lui avoient laissé, pour se donner tout le secours que demandoit le malheureux état où elle étoit tombée, on lui inspira de demander une chambre dans l'Hôpital Saint Eloy qui lui fut accordée. Elle y fit pendant longtems plusieurs remedes inutilement, six ans après les Sœurs de la Charité qui ont soin de servir les pauvres de cet Hôpital, persuaderent à cette malade que la Sainte Vierge obtiendroit de Dieu la parfaite guérison de tous ses maux, si elle vouloit bien s'y adresser, ce qui la jetta insensiblement dans une si grande dévotion à la Ste Vierge, que par sa grande & continuelle attention à la priere, elle s'imagina enfin qu'elle étoit la mere de Dieu, & par-conséquent la véritable dispensatrice de toutes les graces que les hommes reçoivent du Ciel. Elle ne fut pas plûtôt tombée dans ce second délire, qu'elle fut délivrée du premier; elle fut travaillée de ce second délire pendant six à sept ans, elle en étoit fort revenue quelque tems avant mourir, par les soins de son Confesseur, & par les Sœurs de la Charité, qui n'oublierent rien pour lui faire connoître son erreur.

DIXIE'ME OBSERVATION

Sur la Catalepsie & l'Epilepsie compliquées.

LA Catalepsie & l'Epilepsie sont deux maladies de la tête qui, m'ont paru toujours les plus difficiles à expliquer sans doute parce que celle-ci arrive trop souvent, & que celle-là s'observe trés-rarement. L'une a des accidens qui varient à l'infini, & l'autre est accompagnée d'un symptôme particulier dont on ne convient pas bien. Dans ces deux maladies, lorsqu'elles sont parfaites, tout sentiment périt, de même que dans l'apopléxie forte. Dans l'Epilepsie il y a des convulsions ou des mouvemens convulsifs en differentes parties du corps, au lieu que la véritable Catalepsie doit être exempte de convulsions, les membres du malade doivent recevoir aisément & conserver constament la situation qu'on leur donne.

Les Epileptiques qui sont tourmentés de mouvemens convulsifs, agitent leurs membres de plusieurs manieres differentes, & ils jettent de l'écume par la bouche; ceux qui sont en convulsion, ont leurs membres roides & en repos, on en voit quelquefois qui n'ont qu'une seule convulsion constante de la machoire infe-

rieure, toutes les autres parties restantes relachées comme dans l'apoplexie ; enfin on voit des Epileptiques dont certaines parties sont agitées de mouvemens convulsifs, tandis que d'autres sont en convulsions, & ces convulsions passent successivement d'une partie à l'autre.

Les véritables Cataleptiques demeurent immobiles comme des statues, tous leurs membres prennent & conservent la situation qu'on leur donne ; mais les Auteurs ne conviennent pas si ces membres sont roides ou flexibles, cependant j'observai il y a sept à huit ans dans l'Hôtel-Dieu de cette Ville deux veritables Cataleptiques, dont on mouvoit toutes les parties avec autant de facilité qu'on peut remuer celles d'un homme qui dort d'un profond sommeil naturel. Le premier de ces deux Cataleptiques étoit un jeune homme de 15 à 16 ans, d'un temperament mélancolique & naturellement stupide ; il avoit été d'abord attaqué d'une fiévre maligne qui fut accompagnée d'une affection comateuse, à laquelle succeda une privation totale de sentiment, le poulx, la respiration, la déglutition restant dans leur entier, je le croyois apoplectique, lorsque m'avisant de lui lever les membres, je le trouvai véritablement Cataleptique, il

resta vingt-quatre heures en cet état, & mourut sans que je pusse profiter de l'ouverture de son cadavre. L'autre malade âgé d'environ vingt ans, sembloit jouir d'une santé parfaite, & sur le rapport qu'on me fit des accidens auxquels il étoit sujet depuis trois jours, je le croyois épileptique, cependant n'y trouvant aucune convulsion ni mouvemens convulsifs, je découvris que c'étoit une veritable Catalepsie periodique par la constance avec laquelle les membres restoient dans les differentes situations où je les mettois pendant le cours de huit heures que duroient chaque paroxisme, au bout de huit jours le malade fut entierement guéri par le secours de l'Emetique & du Kinkina, il resta un peu plus stupide qu'auparavant, & ne mourut que quatre années après d'une péripneumonie.

Ces deux Cataleptiques furent examinés & visitez par plusieurs fois par des Docteurs & des Etudians en Médecine, qui me suivoient en pratique, & nous convinmes tous unanimement de la souplesse des membres qui caractérisent à mon avis la véritable Catalepsie simple, au lieu que cette maladie étoit compliquée avec l'Epilepsie dans les deux cas suivans, qui font le sujet de cette observation.

Guillaume Bousque de Cauvisson, Diocése de Rhodez, âgé d'environ 50 à 60 ans, aprés avoir essuyé plusieurs chagrins domestiques, tomba malade d'une fiévre maligne le 25 Avril dernier. Il entra à l'Hôpital où il fut saigné deux fois, & purgé une dans l'espace de cinq à six jours sans aucun succès; ayant ordonné de lui administrer les Sacremens le troisiéme May, M. le Curé ne put en tirer aucune parole, ce qui m'obligea de l'examiner le lendemain au matin avec plus d'attention. J'eus beau l'appeller par son nom, le pincer, lui tordre les doigts, lui arracher les cheveux, il ne donna aucun signe de sentiment, tous les membres étoient souples, & je le croyois apoplectique lorsque m'avisant de lui lever les bras, je fus agreablement surpris de les voir rester constament dans cette situation où je les mettois. Je levai ses jambes & ses cuisses avec la même facilité, ces parties resterent élevées avec le bras & le tronc que j'avois flechi de maniere que toute la machine n'appuyoit que sur les deux fesses. J'ordonnai qu'on le levât du lit pour essayer s'il marcheroit, on le mit debout, je levai ses bras tout-à-fait haut & le poussant par derriere, je l'obligeai à faire un pas tantôt d'un côté, tantôt d'un autre suivant

la maniere dont on le pouſſoit, le bruit de ce Caleptique s'étant répandu dans la ville, on y accourut de toutes parts, & chacun l'examinant à ſon gré & ſuivant ſes préventions particulieres, on ne convenoit pas de la flexibilité des membres du malade, les uns ſoutenoient qu'ils étoient en convulſion, les autres les trouvoient ſouples, & quelques-uns tenoient un milieu, je revins à l'Hôpital deux heures après ma viſite où j'obſervai que la machoire inferieure étoit en convulſion, de maniere qu'on n'avoit pû lui faire avaler un bouillon ni la potion émetique que je lui avois ordonné, je trouvai dans ce moment un peu de réſiſtance à mouvoir les cuiſſes du malade dont les bras avoient reſté aſſez ſouples, je m'en retournai fort mécontent de mon obſervation par rapport à l'hypotheſe que je m'en étois formé ci-devant, je n'oſois nier que ce ne fût un veritable Cataleptique, & je craignois d'aſſurer qu'il ne fût épileptique; cependant ne pouvant lui faire prendre aucun remede par la bouche, je me retranchai aux lavemens avec l'émetique trouble & aux ventouſes ſcarifiées, le malade reſta dans cet état pendant vingt-quatre heures, au bout deſquelles il commença à ſentir & prononça quelques paroles; on continuoit

cependant de lui remuer les membres avec violence jusqu'à le fatiguer ; ainsi on ne pût pas bien s'assurer s'il se ressouvenoit de ce qui s'étoit passé lors de l'accident ; il resta hebeté de maniere à ne pouvoir tirer aucune conséquence juste de ses raisonnemens, il mourut le neuf du même mois vers les trois à quatre heures du matin, & son cadavre fut ouvert l'après midi par M. de la Peironie en presence de M. Vieussens, nous trouvâmes deux corps glanduleux de la grosseur d'un gros poids sur la dure-mere des deux côtés du sinus longitudinal, ces corps glanduleux avoient tracez deux enfoncemens considerables au dedans des deux parietaux & tout le tissu interieur du cerveau étoit imbu d'une sérosité étrangere par où je fus pleinement convaincu que le malade étoit Cataleptiquu & Epileptique tout ensemble, & que la Catalepsie tenoit le dessus.

Jean Soladier âgé d'environ quarante ans, habitant de la Ville d'Agens, & depuis peu soldat du Regiment de Poitou, Compagnie détachée de M. de la Roquette Capitaine à la Citadelle de Montpellier, après avoir été fatigué d'un long voyage, & chagrin d'abandonner sa famille, fut porté sur un brancard à l'Hôpital le soir du huitiéme de ce mois, il étoit

sans sentiment & sans mouvement ouvrant pourtant les yeux & regardant les assistans. Lorsqu'on le pinçoit avec violence, il ne répondoit rien, son poulx étoit naturel & sa respiration libre, je jugeai d'abord qu'il étoit Cataleptique, je me contentai d'ordonner pour le soir une potion cordiale, le lendemain matin le trouvant à peu près dans le même état, je lui levai les deux bras sans aucune résistance & je fus agreablement surpris de les voir rester dans l'état où je les mettois & d'où je les ôtois, avec autant de facilité en présencè de M. Gibert Docteur en Medecine de notre Université, qui essaya comme moi de lever tous ses membres, je n'eus pas la même facilité à mouvoir les jambes & les cuisses du malade que nous trouvâmes recourbées, il falloit toute ma force pour pouvoir les étendre, la machoire inferieure étoit dans une si forte convulsion qu'à peine trouvoit-on le moment de lui faire avaler un bouillon, de maniere que le malade resta vingt-quatre heures sans rien avaler. J'ordonnai des ventouses scarifiées, la saignée du col & le vin émetique dans l'espace de trois jours, après quoi les accidens de la Catalepsie ayant disparu, on vit des convulsions dans toutes les parties du corps, & après quelques legeres évacuations par

les selles soutenues par un lavement avec l'émetique trouble, toutes les convulsions cesserent, les sens furent retablis & la fiévre se déclara avec tant de violence que le malade mourut le 15 du mois courant, je fis ouvrir son cadavre par le garçon Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui en sçiant le crâne, porta la sçie si avant qu'il coupa le cerveau par le milieu d'un bout à l'autre; nous trouvâmes la dure-mere un peu adhérente à l'os pariétal du côté droit, le sinus longitudinal étoit parsemé de plusieurs petits grains glanduleux de la grosseur d'un grain de millet situé aux extrêmités des vaisseaux sanguins de la pie-mere qui vont aboutir dans le sinus longitudinal; tous les vaisseaux de la pie-mere étoient pour le moins deux fois plus gonflez que dans l'état naturel & tout remplis de sang, lequel avoit lâché sa sérosité au-dessous de la pie-mere dans tout l'interieur du cerveau; ce qui me donna occasion d'enlever par le seul secours de mes doigts toute la pie-mere avec les vaisseaux qui se détachoient sans peine des replis du cerveau, du cervelet & de la moelle allongée, tant par dessus & par-dessous qu'en dedans jusqu'au lacis choroide, où je trouvai plusieurs petits corps glanduleux de la grosseur d'un petit pois,

la séroſité s'étoit répandue ſur la baze du crâne par la coupure du cerveau où nous en trouvâmes environ une pleine palette, le bout de la moelle de l'épine qui paroît à la baze du crâne après avoir enlevé la moelle allongée avec le cervelet, étoit ſi abreuvée de séroſités que nous en fîmes ſortir environ une pleine coque d'œuf en la preſſant avec le doigt ou le dos d'un ſcalpel. Il me paroit que ce ſoldat étoit plus épileptique que cataleptique.

Fait à Montpellier ce 18 *May* 1710.

AVERTISSEMENT

Sur le Discours académique suivant.

DE's que la Peste eut été déclarée à Marseille par les affiches, le trouble géneral des esprits y fut si grand, que sans l'extrême diligence dont on usa pour les calmer par toute sorte de moyens, la Ville entiere eut été à deux doigts de sa perte. C'est dans une si triste conjoncture que j'y entrai, & comme le salut public est la souveraine loi qu'il faut toujours suivre, il n'y eut soin que je ne prisse pour diminuer la terreur commune, tant par mes discours que par mon exemple. J'avois la précaution scrupuleuse de ne pas prononcer seulement le nom de Peste & de Contagion, je visitois hardiment les maisons pestiferées, je tâtois le poulx des malades, & j'employois à leur guérison tous les remedes qui me paroissoient les plus capables de la procurer.

Mes amis absents m'écrivant de tous côtés pour me demander des nouvelles locales, je leur répondis que la maladie de Marseille (c'est le terme dont je me servois toujours) me paroissoit pouvoir s'expliquer par un arrêt du sang, dont je re-

cherchois les causes occasionnelles sans me mettre en peine d'une prétendue infection de l'air, dont je n'ai jamais été persuadé. Je ne laissai pas de souscrire une Lettre commune que mes Collegues * envoyerent à M. le Docteur Fornés en datte du 10 Décembre 1720 où cette infection de l'air étoit mentionnée, ce fut le seul amour de la concorde qui m'arracha cette souscription, persuadé qu'il auroit été hors de propos de disputer avec ces Messieurs sur les causes premieres, dans un tems qu'il suffisoit pour désalarmer les esprits, d'établir (ce qui est très-vrai) que la peste ne se gagnoit pas par le simple contact.

Qu'est-il arrivé de là? M. Fornés dans l'Ouvrage qu'il vient de publier touchant la Peste, confrontant mes Lettres particulieres avec la commune, veut me tourner en ridicule, & m'accuser de me contredire en ce qu'ayant adopté la contagion de l'air dans la Lettre commune, je la rejette dans mes Lettres particulieres; sur quoi je me remets volontiers à la décision des Juges intelligents qui voudront bien prendre la peine de peser les raisons que je donne de cette contradiction apparente.

Le Docteur Bertrand (que M. Fornés a

* *M. Chicoyneau & M. Verny.*

avidement copié) avoit déja entrepris de décrier mes nouvelles expériences ; mais le succès n'en tourna pas à son honneur, car ces mêmes experiences, malgré le décri où il avoit voulu les jetter, furent applaudies & imprimées nonseulement en France, mais ensuite en Suisse, en Allemagne & en Angleterre, où elles m'ont procuré l'honneur d'être fait membre de la celebre Societé Royale des Sciences.

Au reste ni l'un ni l'autre Ouvrage de ces deux Adversaires ne m'a paru digne d'une réponse en forme, le Journal des Sçavans du 16 Août 1722, m'a déja assez vengé de M. Bertrand en le qualifiant d'Auteur insipide & qui n'a aucune teinture de la vraye science de la Médecine ; & pour ce qui est de M. Fornés il pourroit bien avoir un semblable sort.

Quoiqu'il en soit, pour que mon vrai sentiment sur la Peste paroisse à nud, on m'a conseillé d'imprimer la Dissertation suivante, que je prie le Lecteur de regarder d'un œil favorable.

DISCOURS

Sur la Contagion de la Peste de Marseille.

CE n'est pas sans peine, MESSIEURS, que je me suis chargé de l'ouverture de notre Ecole. Il faudroit pour y réussir un homme qui eut les idées de Réthorique encore fraiches, au lieu que je suis appliqué depuis quarante ans à des occupations entierement differentes. Cet exercice dont je me suis acquitté dans mes jeunes ans, & qui ne convient guére qu'à cet âge, ne me paroissoit pas assorti à celui où je me trouve présentement; mais comme il n'y en eût point l'an passé, à cause qu'étant de tour, & me trouvant absent, je fus hors de portée de remplir cette obligation pour éviter un pareil inconvénient, j'ai subi le joug de l'ordre, tout onéreux qu'il m'est; de l'ordre, dis-je, qu'on peut appeller la sauvegarde des Statuts, le lien de la paix, le ciment de la concorde, l'affermissement de l'utilité publique; en un mot la beauté & l'ornement du monde entier, dont un Poëte anonime

anonime a fait l'éloge en ces deux vers :

Quand l'ordre se maintient tout est bien compassé,
Mais dès qu'il se dément, tout est bouleversé.

C'est donc à cet ordre que je fais un sacrifice d'autant plus pénible, que ma mémoire étant devenue fort dure & mes yeux beaucoup affoiblis, je ne sçaurois plus ni apprendre par cœur, ni même lire sans lunettes.

Au reste, déliberant en moi-même sur le sujet que je pourrois prendre, j'ai crû n'en devoir pas choisir d'autre que la Contagion de la Peste ; sur quoi deux de nos illustres Collegues * se sont déja signalés dans le Public, l'un pour la négative par un Discours où l'éloquence se montre avec toute sa splendeur, l'autre pour l'affirmative par une Dissertation où l'esprit géométrique regne depuis le commencement jusqu'à la fin.

Mon dessein est aujourd'hui de peser soigneusement toutes les raisons de l'un & de l'autre, & de les adopter ou de les combattre selon qu'elles me paroîtront conformes ou contraires avec divers événements dont j'ai été témoin ; persuadé qu'il ne faut pas faire céder les expériences aux systêmes, mais les systêmes aux expériences.

* *M. Chicoyneau & M. Astruc.*

Pour ne pas donc vous laisser plus longtems ignorer ce que je pense sur la matiere en question, je vous dirai qu'étant d'un sentiment partie conforme & partie opposé à celui des deux Auteurs dont je viens de parler, j'emprunterai alternativement de l'un de quoi répondre aux objections de l'autre, & avec cette précaution, si ma confiance ne me trompe, marchant au milieu d'eux j'éviterai les chûtes.

Ma Dissertation sera, pour ainsi dire, ambidextre. Je tâcherai d'abord de prouver que la Peste n'est que trop effectivement contagieuse; & je ferai voir ensuite que la Contagion ne se transmet point par la simple athmosphere des atomes pestilentiels, mais uniquement par un contact immédiat qui soit même de durée.

Ne me refusez pas, s'il vous plaît, une favorable attention, je n'abuserai pas longtems de votre patience.

PREMIERE PARTIE.

Avant que d'examiner si la Peste est contagieuse ou non, la bonne méthode veut qu'on marque ce qu'il faut entendre par le mot de Peste, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de ceux qui ont recherché la qualité de cette maladie avant que d'en avoir défini la nature.

Or la Peſte (je ne parle que de celle de Marſeille, la ſeule où je me ſuis jamais trouvé) la Peſte, dis-je, conſiderée dans tout ce qui la diſtingue de toute autre maladie, & par ſes ſymptomes eſſentiels, n'eſt ce me ſemble autre choſe qu'une éruption critique, épidemique & contagieuſe de bubons, de parotides, de puſtules, de charbons & d'exanthémes, toujours capables de donner la mort, & qui font principalement parmi la populace des ravages étonnans.

Que cette maladie doive ſa naiſſance aux cauſes génerales, cela eſt inconteſtable, puiſque le premier d'entre les hommes qui en a été frappé ne la peut avoir contractée par contagion. Elle peut donc encore aujourd'hui être l'effet de la méchante nourriture, des mauvaiſes odeurs, de la ſaleté inſéparable de l'indigence, d'un air marécageux, & de la famine plus encore que de toute autre choſe, d'où vient que dans le langage des Peres de la médecine il eſt paſſé en proverbe que la famine & la peſte ſont d'ordinaire de compagnie.

Il s'enſuit de là qu'on ne peut raiſonnablement conteſter que la peſte ne ſoit du nombre des maladies épidemiques. Mais il ne s'agit pas d'approfondir maintenant

ce point, je me bornerai suivant ma promesse à prouver que la Peste est un mal véritablement contagieux.

La Contagion est, selon tous les Médecins, une infection ou un venin qui se communique d'un sujet à l'autre, de sorte qu'une maladie est réputée contagieuse dès qu'elle se transmet. Or, MESSIEURS, est-il quelqu'un qui ne reconnoisse la communication de la vérole, dont on voit tous les jours tant d'exemples ? Est-il quelqu'un qui conteste la contagion de l'hydrophobie, que la seule bave d'un animal enragé communique aux autres ? Est-il quelqu'un qui ose nier la contagion de la petite vérole qui se transmet immanquablement, non seulement par l'inoculation, mais même en flairant une tente de coton imbibée du pus ? En un mot, ce seroit ne pas voir la lumiere en plein midi, de ne pas reconnoître qu'il est des maladies véritablement contagieuses ; or rien ne me sera plus aisé que de montrer que la Peste est évidemment de ce genre.

Je n'alléguerai pourtant pas en preuve la raison que plusieurs en donnent & qui fait le plus d'impression sur l'esprit de l'ignorante populace : Je veux dire cette étonnante celerité avec laquelle la Peste passa, dit-on, tout d'un coup à Marseille

de maison en maison & de rue en rue comme par une espece d'incendie ; il est vrai, & j'ai eu la douleur d'en être témoin, la Peste gagnoit toute cette grande Ville avec la rapidité d'un embrasement, on n'y voyoit partout que désolation, partout les rues étoient si jonchées de morts & de mourans, qu'il n'y avoit presque pas moyen de placer le pied sans marcher sur des cadavres : mais cette celerité ne prouve au plus que l'épidémie de la Peste, & non pas la contagion.

Je n'alléguerai pas non plus les histoires qu'on trouve en foule sur ce sujet, parce que leurs autheurs quelques sinceres qu'ils puissent être, racontent non ce qu'ils ont vû eux-mêmes, mais ce qu'ils ont appris d'ailleurs ; l'éclat du merveilleux les a ébloüis sur le vrai, & pour avoir été trop crédules, ils nous ont fait des relations incroyables : En effet, dans les Phénomenes de la nature comme dans le cas présent, les Historiens peuvent bien raconter un événement, mais d'en développer les vrayes causes, ils me pardonneront si je dis que ce n'est pas leur affaire, que cela est du ressort des seuls Physiciens. Kirker par exemple raconte d'une Ville d'Italie, que des enfans joüans à leur ordinaire dans la Place publique, il y tomba

tout à coup un corbeau expirant de peste, & que cette petite jeunesse s'étant mise à le plumer, tous furent d'abord saisis du mal, & en infecterent bien-tôt la Ville d'un bout à l'autre. Cet événement crû sur sa foy prouve au plus que la peste commença par ces enfans, & que le reste des Citoyens en fut aussi attaqué, mais de sçavoir si c'est par contagion ou seulement par épidémie, ce n'est pas à lui à le démêler, c'est uniquement l'affaire des habiles Médecins ; de même qu'un Historien peut bien faire mention de l'apparition d'un nouvel astre sur l'horison, mais c'est aux seuls Astronomes d'en expliquer à fonds l'ascendant, le cours, la conjonction, la distance.

Je ne compterai pas davantage sur ce qu'enseigne Gerstman, quoiqu'il se qualifie de Médecin praticien dans le Livre qu'il a intitulé le Tombeau de la Peste ; son sentiment est que la Peste n'est ni contagieuse, ni même épidémique, c'est-à-dire qu'elle n'est l'effet ni de contagion, ni même des causes génerales, mais uniquement d'une terreur par laquelle la masse du sang étant entierement bouleversée, fait des éruptions en bubons & charbons ; mais un auteur qui pense ainsi, veille-t-il, ou s'il songe ? quel nouvel oracle lui a ré-

velé que la terreur ait la force de produire les maladies que l'on craint ? Est-il sorte de maux que les hypocondriaques ne craignent ? Ont-ils une legere douleur de tête, ils craignent l'apoplexie ; Sentent-ils quelque affoiblissement de vûë, ils craignent l'aveuglement, ou tout au moins la cataracte ; au moindre tintement d'oreille ils tremblent de devenir sourds, & de tomber en paralysie pour peu que leur langue s'embarrasse ; en un mot, ils apprehendent des années entieres toutes sortes de maladies sans néanmoins qu'ils en contractent aucune.

J'atteste ici tout ce qu'il y a de Physiciens : Est-il jamais arrivé que personne ait gagné une pleurésie à force de la craindre ? S'est-il jamais vû que quelqu'un tout à coup effrayé de se trouver inopinément près d'une vipere, en sentir la mortelle impression par la seule terreur d'en être mordu ? La terreur de la Peste auroit-elle donc seule le funeste privilege de la causer ? Je ne prétends pas nier qu'une frayeur vive & une imagination troublée ne puissent beaucoup alterer le sang & tellement exciter les semences naturelles des maladies, que les causes générales survenant les fassent plus aisément éclorre ; mais que la seule terreur de la Peste soit capable de

la causer, *le croye un Juif s'il veut, pour moi je n'en crois rien.* Bien plus, MESSIEURS, j'ose avancer que si cela avoit lieu, il ne se seroit pas trouvé une ame à Marseille qui n'eût contracté la Peste, parmi le Sexe sur tout, à qui la simple agitation d'un roseau fait peur : Que dis-je, MESSIEURS ? est-il même parmi les hommes les plus braves un courage qui peut être exemt ? Je ne dis pas assés : Qui peut ne pas être consterné de frayeur au milieu des horreurs dont je faisois tantôt le recit.

Quoique le système de Gerstman puisse paroître suffisamment ébranlé par ce que j'en ai dit jusques ici, il faut tâcher de le détruire de fonds en comble. Plus je lis son Livre qui presente de tems en tems des traits d'un génie subtil & cultivé par l'étude des belles Lettres, plus je trouve étrange cette paralysie d'esprit qui le fait se contredire lui-même, je ne dis pas en des endroits éloignés les uns des autres, ce qui ne seroit pas si surprenant, mais dans un même Chapitre où ce qu'on lit au commencement est démenti par la suite ; écoutons-le parler lui-même pour qu'il n'ait pas lieu de se plaindre qu'on le condamne sans l'avoir entendu ; voici ses propres paroles dans le Chapitre quatriéme que je viens d'indiquer. *J'ai rapporté* ; dit-il,

dans

dans le Chapitre précédent plus de raiſons & plus d'exemples qu'il n'en faut pour convaincre que la véritable & l'unique cauſe de la Peſte eſt la terreur. Et dans la ſuite de ce même Chapitre, *il ne me reſte*, dit-il, *qu'à réſoudre deux objections les plus fortes qu'on puiſſe faire contre l'origine que je donne de la Peſte ; la premiere eſt comment les petits enfans qui ſont incapables de terreur, ſont pourtant ſuſceptibles de la Peſte ; la ſeconde, comment les bêtes la peuvent contracter, n'étant que des pures machines, où par conſéquent la terreur ne ſçauroit jamais avoir d'accès. Pour répondre à la premiere objection*, pourſuit-il, *on n'a qu'à diſtinguer deux claſſes d'enfans, les uns récemment nés, les autres âgés de trois ou quatre ans ; & ceux-ci*, dit-il, *ſont* ſuſceptibles de la Peſte, parce qu'ils ſont capables de terreur. Remarquez bien, s'il vous plaît, MESSIEURS, que par cette diviſion en deux claſſes il faut néceſſairement qu'il ait prétendu que les enfans nouveaux nés ne ſoient pas ſuſceptibles de Peſte, car auroit-il pû diſtinguer les uns d'avec les autres s'il n'avoit reconnu entr'eux une différence eſſentielle à cet égard. Or peu après (qui le croiroit ſi les yeux n'en faiſoient foi) il dit en termes formels que *les enfans nouveaux nés peuvent contracter*

la Peste & en mourir ; d'où je forme contre lui cet argument tout-à-fait convainquant selon ses propres principes : vous ne pouvez pas dire que la terreur soit l'unique cause de la Peste si elle saisit ceux même qui sont incapables de terreur : or selon vous la Peste saisit les enfans nouveaux nés quoiqu'incapables de terreur ; donc vous ne pouvez pas dire que la terreur soit l'unique cause de la Peste. A cette démonstration, que pourra jamais repliquer Gerstman, & que lui reste-t-il qu'à s'écrier ?

Helas ! mes propres traits se tournent contre moi.
Ovid.

Que si passant par dessus la honte de se retracter, il s'agissoit de soutenir que les enfans de tout âge sont capables de terreur, quelque mouvement qu'il pût se donner, viendroit-il jamais à bout de prouver qu'un enfant de huit jours, qu'il reconnoit capable de Peste, soit capable de terreur ? En effet, de quelle sorte de terreur seroit-il capable ? Est-ce d'une terreur certaine ou d'une terreur vague ? ce n'est pas d'une terreur certaine, car cette sorte de terreur ne sçauroit être le fruit que de la connoissance réfléchie d'un mal certain. Ce n'est pas non plus d'une terreur vague, autrement toute terreur

pourroit être cauſe de la Peſte ; abſurdité qui ſe refute d'elle-même.

A la ſeconde objection Gerſtman répond de cette ſorte. *Pour ce qui eſt des bêtes, étant abſolument incapables de raiſon, puiſqu'elles ne ſont que des machines, elles ne ſçauroient être capables de terreur ni par conſéquent de Peſte, mais comme on les voit quelquefois périr en foule par le mauvais pâturage, l'ignorance du vulgaire rejette cela ſur la contagion, & preuve qu'on n'y entend rien, c'eſt qu'elles ne meurent que long-tems après.*

Mais quelle preuve bon Dieu ! ces bêtes ne meurent pas vîte, donc, elles ne meurent pas de la contagion. Hé quoi ! la rage que tout le monde ſçait ſe communiquer par la bave d'un chien enragé, n'eſt-elle point un mal contagieux, parce qu'elle ne tuë pas d'abord ? Le mal vénérien, qui eſt quelquefois long-tems même à ſe déclarer, ceſſe-t-il pour cela d'être une maladie contagieuſe ? Ah ! qu'un tel raiſonneur aille chercher ailleurs des ſots pour leur faire accroire ſes paradoxes.

Après avoir juſqu'ici, MESSIEURS, repouſſé les attaques de ceux qui impugnent la contagion de la Peſte, il eſt tems que j'en établiſſe la démonſtration. Je ſçai bien, MESSIEURS, que je ne vous appren-

drai rien de nouveau en vous rapportant les expériences que j'ai faites à Marseille dans le tems de la Peste en presence de plusieurs Médecins & Chirurgiens qui servoient avec moi dans l'Hôpital du Jeu de Mail, puisque ces expériences ont déja paru imprimées en plusieurs endroits, mais comme fort décisives; je ne puis me dispenser de vous en rafraîchir la mémoire.

Dès que par l'ordre du Roy je me fus rendu à Marseille, y voyant périr chaque jour une infinité d'Habitans, j'en eus le cœur percé de pitié, je mis tout en œuvre pour tâcher de découvrir la nature de cette fatale maladie, & surtout en quoi consistoit son venin, afin que si par bonheur j'en venois à bout, je fusse à portée de donner quelque secours à tant de pauvres affligés; dans cette vûe, que fis-je, MESSIEURS, je disseque plusieurs cadavres, je foüille dans leurs entrailles avec la plus exacte attention, j'observe qu'il n'en est pas un où je ne trouve la vessie du fiel extraordinairement gonflée d'une bile noire tirant sur le verd; cela me fit soupçonner que le venin de ce mal pourroit peut-être consister dans cette bile, comme celui de la rage consiste dans la bave de l'animal enragé. On va voir que je ne me

trompai point dans ma conjecture ; je ſaiſis ſur le champ un chien vigoureux & gai qui faiſoit careſſe à quiconque entroit dans l'infirmerie & qui devoroit fort avidement les bubons & les plumaçeaux qu'on jettoit à terre dans les panſements ; je lui ouvre la veine crurale où je fais injecter environ une dragme de cette bile délayée avec de l'eau de fontaine, & tout à coup voilà mon chien de gay devenir triſte, de vorace entiérement dégoûté, d'éveillé ſtupide, & peu après atteint d'un bubon & d'un charbon qui l'emporterent dans quatre jours ; je réiterai pluſieurs fois dans l'eſpace de quatre mois de pareilles experiences, & toujours avec le même événement, d'où je conclus que ſi la Peſte ſe communique ainſi d'une chair hétérogène à l'autre, cela ſe feroit encore bien plus vîte à l'égard d'une chair homogène, en faiſant la même injection dans la veine d'un criminel condamné à mort avec ſon conſentement & de l'autorité des Juges, ſous promeſſe de lui laiſſer la vie s'il en réchapoit.

Je reſſerre en peu de mots toute la force de ma preuve. Toute maladie qui a un moyen immanquable de ſe communiquer eſt certainement contagieuſe : or telle eſt la Peſte ; donc elle eſt certainement contagieuſe.

A ce raisonnement je n'ajoute plus rien. Celui qui persisteroit encore à nier la contagion de la Peste, je le compterois pour désespérement prévenu, à peu près comme ce Stoicien qui pilé dans un mortier, s'obstinoit à soutenir qu'il ne sentoit pas la moindre douleur.

SECONDE PARTIE.

Les deux illustres Collégues dont j'ai déja fait mention plus d'une fois, supposent l'un & l'autre que les Princes de la Médecine ont crû la Peste contagieuse, mais ni l'un ni l'autre ne prouve ce fait; & pour dire ce que j'en pense, il seroit très-difficile d'en donner des preuves solides. Mais à suivre ce propos il faudroit sortir du plan que je me suis fait. C'est pourquoi ayant déja, comme je crois, clairement prouvé la contagion de la Peste, je ne dois plus viser qu'à faire voir qu'elle se communique non par la simple atmosphere des atomes pestilentiels, mais par un contact immédiat & de durée, qui équivale en quelque maniere à l'injection dont je viens de parler.

Mais de peur que si l'on venoit à confondre les idées, notre combat ne devint semblable à ceux des Andabates qui s'entrebattoient à yeux clos; j'avertis que je n'ai

garde de contester que chaque corps n'ait son athmosphore, c'est-à-dire un certain espace à la ronde où il ne cesse de transmettre en tout sens ses corpuscules ; c'est une verité que le plus novice Physicien reconnoit, & dont les doctes Sanctorius & Boyle ont donné des démonstrations ; ainsi l'Auteur de la Dissertation que j'attaque ici n'a pas à craindre qu'on le contredise là-dessus.

J'avoue encore qu'en un traité d'érudition, la méthode géometrique sied mieux que les figures de l'éloquence, mais de même que les Orateurs ont d'ordinaire un brillant qui éblouit, les Géometres ont aussi quelquefois des paralogismes qui imposent à qui ne se tient pas assez sur ses gardes. L'importance est donc pour bien juger d'un discours, de faire beaucoup moins d'attention aux ornemens qu'à la solidité, & de tenir toujours la balance en main pour reconnoître la bonté des preuves par leurs poids, plûtôt que par leur solidité & subtilité.

Avec ces précautions faisons un juste examen de la Dissertation que j'entreprens de réfuter. J'observe d'abord que l'Auteur met en étalage les histoires de toutes les Pestes connues qui ont fait du ravage en divers tems, en divers lieux ; &

s'il en est crû, ces pestes sont toujours venues de l'Orient, comme si la Providence en eût caché dans ces contrées d'inépuisables magasins, & que la Peste ne fut pas une modification adventice, mais une substance particuliere aussi ancienne que le monde.

Ensuite il fait une si affreuse peinture de l'athmosphere des Pestiferés, véhicule selon lui de la contagion, qu'à la premiere Peste du monde, l'univers entier auroit dû périr, car il prétend que la Peste passant d'un corps à l'autre, y prend toujours de nouvelles forces, infecte en un moment tout l'air d'alentour, que cet air infecte ceux qui le respirent, & porté par les veines au long & au large, ravage bientôt non-seulement toute une ville, mais toute une Province & des Royaumes entiers. Ce ne sont pourtant là que des épouvantails d'un homme craintif qui faute d'experience en ce point, s'est allarmé de ce qu'il a lû, & qui dans cette prévention, s'il eût vû le mal de près, & que la seule terreur fut capable de le donner, n'auroit certainement pas manqué d'en devenir la victime.

Mais quoi, répondra-t'on, voulez-vous donc rendre suspecte la foi de tous les Historiens ! Non encore un coup, je ne nie

point les faits qu'ils racontent, mais je ne tombe pas d'accord des gloses qu'ils en font, & je soutiens que cette vaste & soudaine propagation de la Peste doit être attribuée non à la contagion, mais à son épidemie; non à l'athmosphere des atomes pestilentiels, mais aux causes générales & au ferment commun, les corps se trouvant dans une telle disposition, que la mauvaise nourriture fait éclore pied à pied les semences naturelles de cette maladie, à peu près comme la chaleur d'une poule fait éclore les œufs qu'elle couve sans aucune influence d'un œuf à l'autre.

Je ne vous rapporterai ici, MESSIEURS, que des faits dont j'ai même été le témoin oculaire. Dans l'Abbaye de S. Victor de Marseille, le pieux Abbé, par un effet de sa charité recevoit dans son vaste enclos grand nombre de personnes de tout âge & de tout sexe qui de tous les quartiers y venoient chercher un azile, il y eût bientôt après à l'entour une si grande foule des morts & des mourans, que selon le système du Dissertateur l'air eût dû être horriblement infecté, cependant parce qu'on s'y nourissoit de bons aliments, & que par là on fermoit la porte à l'épidémie, pas un n'y fut atteint de Peste, quoique plusieurs y fussent éprouvés par diverses autres maladies. Plusieurs Mona-

steres de filles eurent le même sort, quoique dans la même situation & au milieu des mêmes périls.

Quand j'entrai dans Marseille au fort de la Peste, & dans le tems que selon l'hypotese que je combats, l'air de toute cette ville devoit être comme un étang d'atômes pestilentiels, l'Hôpital de la Charité qui regorgeoit de monde, jouit pourtant d'une parfaite santé tant que la bonne nourriture dura; mais comme on en fit depuis une infirmerie, ceux de ces pauvres miserables qui furent appliqués au service des pestiferés, succomberent presque tous, non par l'infection de l'air, car il en seroit arrivé de même auparavant, mais par les mauvais aliments & par la saleté qui donnerent lieu à l'épidémie.

Le grand Monastere très-nombreux des Dames de la Visitation de Sainte Marie, avoit d'un côté une infirmerie, & de l'autre un cimetiere des pestiferés; quel moyen d'échaper à la peste si l'infection de l'air la causoit? toutefois dans tout l'espace de tems que dura cette maladie, quoique les autres maux y fussent communs à l'ordinaire, pas une fille n'y fut attaquée de peste.

Les Dames Lyonoises hors de la porte de Noailles sur le chemin de l'infirmerie

du jeu de Mail, ſont ſituées de telle ſorte que le grand nombre des malades que l'on y portoit inceſſamment, paſſoient tous devant leur porte, néanmoins malgré ce paſſage toutes furent exemptes de ce mal. Je laiſſe à juger au Diſſertateur comment cela quadre avec ſa prétendue infection de l'air peſtiferé.

Je retranche un grand nombre d'autres ſemblables exemples, & vous prie, MESSIEURS, de renouveller ici toute votre attention. Je ne feins point d'avancer que ſi la peſte ſe communiquoit par l'athmoſphere des corpuſcules peſtilentiels, de tous ceux qui entreroient dans une infirmerie, il n'en ſortiroit pas un qui ne fut peſtiferé; car comme la tranſpiration qui compoſe l'athmoſphere remplit (de l'aveu du Diſſertateur) tout l'eſpace de cette ſorte d'Hôpitaux, il n'eſt corps humain, ſes fibres fuſſent-elles de corne, qui pût être à l'épreuve des traits dont il ſeroit percé de toutes parts; & mon exemple & celui de tant d'autres démontrent le contraire, puiſqu'il ne ſe paſſoit jour que je ne fuſſe dans ces lieux pluſieurs heures de ſuite à toucher le poulx des malades, à en palper les bubons & les charbons, ſans que j'en aye jamais ſenti le moindre affoibliſſement de ſanté.

Le Diſſertateur appelle cela des coups

de bonheur semblables à ceux de ces soldats qui se retirent sans blessure des combats les plus sanglants ; mais je le prie de ne se point fâcher, si je dis que c'est là éluder ce nœud gordien au lieu de le délier, & succomber à la difficulté au lieu de la résoudre ; en effet est-il quelqu'un qui ne sente la disparité de cette comparaison ? Qu'on se represente à fantaisie, si l'on veut, le combat du monde le plus acharné ; arrive-t'il jamais que tous les soldats combattent ? ceux mêmes qui par leur Charge ou par leur bravoure sont les plus exposés, n'ont-ils pas souvent entre-eux & les ennemis comme autant de murailles des corps qui les couvrent & les dérobent aux coups ? Est-il donc si surprenant qu'ils sortent du champ de bataille sans y avoir été blessés ? Mais s'il n'y avoit aucun pouce de terre où l'on ne fut en butte aux balles qu'on tireroit d'en haut, d'en bas, par devant, par derriere, à côté ; croit-on qu'il restât un seul soldat qui pût en porter la nouvelle ? L'application, MESSIEURS, est facile à faire au système du Dissertateur, & l'experience en ne s'y accordant pas, en démontre la fausseté.

Il me reste, MESSIEURS, à expliquer ce que j'entens par ce contact immédiat & de durée que je donne pour seul véhicule de la contagion de la peste. J'entens,

Messieurs, par ce contact l'injection dont j'ai parlé dans ma premiere Partie, j'entens par ce contact, d'humer trop longtems & de trop près l'haleine brulante qui sort de la bouche des malades; j'entens par ce contact, de s'envelopper de la chemise, ou de coucher dans les draps d'un pestiferé; j'entens par ce contact, de toucher ses propres playes avec des mains encore empreintes d'une sueur ou d'un sang infecté, comme l'éprouverent à leur dam deux Chirurgiens, dont l'un s'appelloit Marlet de Montpellier, & l'autre Provençal étoit Chirurgien de l'infirmerie, le premier avoit un cautere qu'il pansoit sans s'être auparavant bien lavé les mains; aussi ne tarda-t'il pas à être pris & emporté par la peste; le second s'étant blessé par hazard avec son bistouri, & continuant malgré mes avertissemens de traiter à son ordinaire les bubons & les charbons, gagna aussi la peste, mais il eut le bonheur d'en rechaper; d'où il faut conclure qu'il en est de la contagion de la peste à peu près comme de celle du mal vénerien, & de même que dans cette derniere maladie on traite les infectés sans aucune appréhension de leur athmosphere, aussi méprisant cette athmosphere, on peut en toute confiance traiter les pestiferés, pourvû qu'on se garde de ce genre de contact que

je viens de détailler. Mais pour ce qui est d'approcher simplement les malades, d'en palper les bubons & les charbons, un grand nombre d'experiences nous ont convaincu qu'en tout cela il n'y a pas le moindre péril à craindre,

Qu'on se désabuse donc de cette terreur panique dont le vulgaire est prévenu, que la peste se gagne par le simple attouchement. Qu'on se désabuse encore de cette autre terreur commune qui fait qu'autant qu'on voit de pestiferés, autant en compte-t'on des incurables; j'ai éprouvé le contraire dans les deux infirmeries dont on m'avoit donné l'inspection, car ayant tenu un Registre exact de tous ceux qu'on y portoit journellement, j'ai trouvé qu'à peine en étoit-il mort la moitié, l'autre ayant été parfaitement rétablie.

Quelqu'un peut-être se récrie ainsi en lui-même: ô démonstration surprenante & d'un caractere tout-à-fait singulier, dont les preuves confirment la contagion de l'athmosphere qu'on s'étoit vanté de détruire; car enfin comment les chemises & les draps d'un pestiferé peuvent-ils communiquer la peste autrement que par l'athmosphere des atomes pestilentiels qu'on se voit contraint de reconnoître.

Tout beau, tout beau; je ne me contredis point, c'est l'auteur de l'objection qu

tâche à se faire illusion lui-même. Ne sçait-on pas la difference que l'on doit mettre entre l'athmosphere & ce contact immédiat tel que je l'ai expliqué ? Que l'hydrophobie se transmette par la bave d'un chien enragé, s'ensuit-il qu'elle se communique par l'athmosphere des atomes hydrophobiques ? Que le mal vénerien se gagne par la conjonction avec une personne verolée, s'ensuit-il qu'il se communique par l'athmosphere des atomes véneriens ? Je ne nie donc pas encore un coup que l'athmosphere d'un pestiferé ne soit impregnée des corpuscules pestilentiels ; mais ils sont si petits & si volatils que la moindre résistance suffit pour les repousser, au lieu que la chemise, les draps, la sueur & le sang d'un pestiferé attaquant l'habitude du corps, pour ainsi dire, en champ clos & avec incomparablement plus de violence, on ne sçauroit avoir une résistance à l'épreuve ; tout de même qu'un moulin à vent qui au souffle des zéphirs demeure immobile, ne se meut pas seulement, mais se brise par l'agitation d'un vent impétueux.

Voilà, Messieurs, ce que je m'étois proposé de dire devant une si celebre Assemblée, non par aucune démangeaison de critiquer, mais par le pur amour de la verité & de l'utilité publique. S'il m'est

échapé quelque chose de peu exact (car enfin, *homme, je suis sujet aux mépriſes des hommes*) on me fera plaiſir de me relever à mon tour : j'en donne la permiſſion tout comme je l'ai pris.

Je m'adreſſe maintenant à vous en faveur de qui ſe font ces ſortes d'ouvertures ſolemnelles, chers nourriſſons de la Faculté qui en faites maintenant la joye & l'eſpérance, & qui bien-tôt en allez faire la gloire & l'ornement. N'oubliez jamais l'avis ſalutaire que je vais vous donner avec toute l'affection d'un cœur paternel ; c'eſt que s'il arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaiſe, qu'on vous envoyât comme moi dans des Villes infectées, vous commenciez à affermir & votre courage & celui des autres contre la terreur populaire, & qu'à l'aide d'une bonne nourriture, d'une exacte tempérance & d'une ſoigneuſe propreté, ſans beſoin d'autre précaution, vous vous livriez hardiment à la curation des malades ; ce ſera là le moyen de vous attirer la récompenſe du Seigneur, la joye de la conſcience, la reconnoiſſance de ceux que vous ſauverez, les gratifications des villes, la liberalité des Princes, l'applaudiſſement du Public ; les bénedictions de tout le monde ; en un mot tous les avantages & les glorieuſes marques de diſtinction dont vous me voyez honoré.

DISSERTATION

DISSERTATION

DE M. DEIDIER

Sur la formation du Soufre-vif, du Sel-armoniac naturel, de l'Alun de Roche, & de la Pierre-ponce.

AVANT-PROPOS.

LES Drogues simples dont on se sert en Médecine, constituent une partie très-essentielle dans la Pratique. On se contente la plûpart du tems de sçavoir le lieu d'où elles viennent, leurs differentes especes, leur choix & leur juste valeur, sans se mettre fort en peine d'examiner comment elles se forment. Cet examen m'a toujours paru très-nécessaire pour l'établissement de l'Histoire naturelle, & pour le rétablissement de la santé. Dans ces deux vûës générales, aussi nécessaires que curieuses, j'ai crû devoir exposer ici mes conjectures sur la formation du Soufre-vif, du Sel-armoniac naturel, de l'Alun de Roche, & de la Pierre-ponce, que j'ai ramassé sur les lieux d'où on les retire.

En parcourant les côtes d'Italie avec les Galeres, je me suis trouvé à portée d'examiner la Soufrerie de Pouzolles près de Naples. C'est une grande Montagne qui ne paroît composée que de Soufre-vif mêlé avec des cailloux & de la terre. On a soin au pied de cette Montagne,

de faire fondre ce Soufre dans des creusets ; d'où on le retire, en le faisant couler dans des moules qui lui donnent les formes sous lesquels nous le trouvons chez les Droguistes, & que nous appellons Soufre commun, pour le distinguer du Soufre-vif. La pente de cette Montagne du côté du midi, se termine en une coline très-spacieuse, d'où l'on voit sortir quantité de petits volcans, qui jettent sans cesse une fumée épaisse entremêlée de flammes très vives. La petitesse de ces volcans, & la distance considerable qu'ils gardent entr'eux, permettent de les approcher sans aucun risque. Il se ramasse constament à leur bouche une véritable suye d'une couleur blanche tirant sur le jaune, qui s'attache peu à peu aux pierres exposées à cette fumée. Cette suye est un véritable Sel armoniac naturel, beaucoup plus actif que l'artificiel, avec lequel je l'ai comparé, comme il paroîtra par ce que j'en rapporterai en examinant sa formation & son origine.

Le terrain de tout ce grand espace, compris entre les volcans, est extrémement chaud, je sentois en le parcourant, une chaleur vive sous la plante des pieds, & je jugeai que tout le dessous devoit être un grand creux, soutenu par une voûte naturelle, puisqu'on ne sçauroit y laisser tomber rudement une pierre d'une moyenne grosseur, sans y entendre raisonner l'air sous les pieds.

Cette grande voûte est toute couverte des cendres du Soufre brulé qu'on a soin de ramasser, pour en tirer l'alun par ébulition, & cristallisation. On a creusé pour cet effet sur ce terrain brulant quantité de grandes fosses, dans lesquelles on a placé des bassines, qui par leur enfoncement, se trouvent exposées à la

vive chaleur du feu souterain on y met à bouillir de l'eau commune avec une suffisante quantité de ces cendres. Quand on juge que l'eau est assez chargée, on transporte cette lessive dans d'autres bassines qui ne sont point enfoncées en terre, ou qu'on a eu soin de relever par de la bâtisse, pour les tenir éloignées du feu; c'est dans ces bassines, qu'on nomme congelantes, où l'alun se cristalise en morceaux durs & transparans, tels qu'on les vend chez les Droguistes sous le nom de l'alun de Roche.

Il y a tout lieu de croire que cette grande voûte de la Soufrerie de Pouzolles, sur laquelle on travaille à l'Alun, s'écroulera tout à fait dans la suite du tems, comme il paroît que bien d'autres semblables ont dû s'écrouler au dessus de celle-ci, pour laisser à découvert une très-grande quantité de Soufre-vif, qui se presente à la vûë à côté de cette voûte, & qui forme une grosse Montagne escarpée, sur laquelle, non plus que sur la voûte, il ne paroît aucune sorte de plante sensible.

Au retour de Naples, les Galeres ayant été obligées de relacher deux fois à l'Isle de Ponce, je profitai de cette occasion pour ramasser de ces pierres, qui se forment journellement sur les bords de cette Isle. Les gens du pays nous indiquerent une plage d'une vaste étenduë, sur laquelle il y a une grande quantité de sable très-fin & fort égal, au milieu duquel nous ramassâmes quantité de ces pierres-ponces, nous y trouvâmes aussi quelques squelets blancs & apierris des plantes qu'on nomme lithophitons. Cette plage est située au pied d'une grande Montagne très-fertile du côté du Nord, d'où les vents jettent souvent quantité d'écorces d'arbres & des plantes desséchées, qu'on voit

ramassées par differents tas sur le sable.

Ces descriptions de la Soufrerie de Pouzoles & de la Plage de l'Isle de Ponce, sont des faits incontestables, dont toute personne qui est à portée de voyager, peut se convaincre. Je me contenterai d'exposer simplement mes observations & mes conjectures sur tous ces faits, sans m'attacher à citer les differents Auteurs qui ont traité de cette matiere avant moi. Je ne saurois me piquer d'une érudition affectée, j'espere que le Lecteur me fera grace sur ce point en faveur de la vetité que je cherche sur la formation des quatre drogues simples que je vais examiner en particulier.

ARTICLE PREMIER.

De la formation du Soufre vif.

LE Soufre vif, de même que tous les sucs bitumineux liquides & solides, que la terre fournit en differents lieux, tire sa premiere origine des sucs des plantes & des animaux, que les eaux trouvent sur la surface de la terre, qu'elles entraînent partout avec elles, & qu'elles doivent nécessairement déposer aux differents endroits, où on les trouve ramassés par les courants d'eau; les huiles épaisses, les bithumes, & le Soufre commun qu'on prépare en Chimie, par le mélange & la distillation des huiles claires des végétaux avec l'huile de vitriol, peuvent servir de

preuve à la conjecture que je propose, sur la formation de ces corps naturels.

Si on mêle parties égales d'huile de thérébentine & d'huile de vitriol, ou bien trois parties de bon esprit de vin avec une partie de cette même huile de vitriol, & qu'on distille séparément ces deux mélanges par la cornuë; on en voit d'abord distiller une huile noire & épaisse, tout-à-fait semblable à l'huile de pierre, qu'on nomme vulgairement petroli, telle que nous la voyons sortir des entrailles de la terre à une petite Fontaine du Diocèse de Beziers en Languedoc, nommée Fontaine de Gabian; il reste de cette premiere distillation au fond de la cornuë une masse sulphureuse noire, comme la véritable poix Judaïque ou de la mer morte; que si l'on expose ensuite cette masse noire de poix artificielle à un grand feu, elle produit un véritable Soufre inflammable.

Ces Soufres artificiels servent à prouver que les Sucs des végétaux, tels que sont l'huile de thérébentine & l'esprit de vin, concourent avec les autres à la formation du Soufre commun. Les Réflexions suivantes prouveront que les graisses & les huiles des animaux y concourent aussi.

1°. Il est constant parmi les Naturalistes que le nombre des animaux découvert de

nos jours, est de beaucoup plus grand que le nombre des Plantes connuës; ainsi leur huile & leurs sucs graisseux doivent être entraînés par les courants d'eau, qui parcourent la surface de la terre où les animaux habitent.

2°. La Mer, qui ne laisse pas d'avoir quantité de Plantes, est partout remplie d'un nombre innombrable & d'une quantité prodigieuse d'animaux, qui, par leurs excrements & par leur mort, fournissent une très-grande quantité d'huile & de graisse.

3°. La plus grande partie des montagnes enflammées, que j'ai vû jetter du feu dans les Royaumes de Naples & de Sicile, étant presque entourées de toutes parts des eaux de la Mer, doivent recevoir sans cesse de ces parties huileuses & graisseuses; & c'est sans doute pour cette raison que le Mont Vesûve qu'on voit devant Naples, & le Mont Ætna de la Sicile, brulent nuit & jour depuis un tems immémorial, depuis lequel les poissons ont toujours pû fournir leurs huiles & leurs graisses.

4°. La salure, l'amertume & l'odeur particuliere qu'on remarque constamment à l'eau de la mer, me paroissent pouvoir établir une autre preuve non équivoque

des sels & des huiles dont elle est surchargée ; puisque l'eau de Fontaine la plus pure devient une eau de mer toute semblable à la naturelle, si on y mêle une certaine quantité de sel avec quelque esprit bitumineux, comme il est rapporté dans l'Histoire de l'Académie de l'année 1710. Or, je crois que ce sel & cette huile ne sauroient provenir que du débris de toutes les Plantes, de tous les animaux, & de tous les insectes, dont les corps, en périssant, ont formé depuis le commencement du monde, & forment journellement une assés grande quantité de sel, d'huile ou de graisse pour fournir non seulement à la Mer, mais encore à toutes les différentes Mines de Sel, de Soufre & de Bithume, qui se trouvent répanduës en differents endroits du globe terrestre ; les eaux des Fontaines, des Rivieres & des Fleuves ne sauroient avoir le même goût ni la même odeur de l'eau de la Mer, parce qu'elles ne sont que le résultat des pluyes & des neiges fonduës, dont les eaux ayant été élevées en vapeurs, ont abandonné la plus grande partie de leur sel & de leur huile fixes sur la terre & dans la mer.

Si nous examinons la maniere simple & naturelle avec laquelle l'eau de la mer a formé peu à peu depuis le commencement

du monde, & forme sans cesse des concrétions pierreuses dans tous les endroits du globe terrestre qu'elle a parcouru & qu'elle parcourt actuellement ; il sera, ce me semble, fort aisé de comprendre comment elle a pû former en tout tems, & comme elle continue de former aujourd'hui les montagnes du Soufre vif que nous voyons, les concrétions pierreuses maritimes ne sont tantôt composées que d'un sable très-fin, tantôt ce sont des cailloux entassés irrégulierement les uns sur les autres ; ces concrétions pierreuses sont très-souvent mêlées de quantité de coquillages de Mer, & quelquefois ces coquillages, presque seuls & plusieurs ensemble, composent des grosses pierres, comme il se voit journellement dans certaines roquailles naturelles qu'on ramasse sur les plages.

La Mer produit toutes ces concrétions, lorsqu'après avoir entraîné ces différents corps sur son rivage ou dans son fonds ; elle les y presse si fort à reprises par son propre poids, par la vivacité, la force & la fréquence de ses ondées, que ces mêmes corps ramassés au hazard sont forcés de s'ajuster ensemble, de s'entasser & de s'affermir les uns contre les autres, pour constituer ce tout solide dont nous le

voyons

voyons composé ; de même les parties salines, huileuses & graisseuses qui se trouvent dans l'eau de la mer, doivent se ramasser peu à peu, & s'arrêter les unes sur les autres aux endroits où le courant d'eau les portent, & dans lesquels l'eau simple peut se filtrer par des terres, par lesquelles les autres parties ne sauroient passer ; ces parties ainsi ramassées & séparées de l'eau avec laquelle elles ne peuvent plus se mêler à raison de leur grosseur, doivent nécessairement être exposées aux mêmes battemens des flots, qui sont très-capables de les durcir, & de les apierrir en Soufre vif, parmy lequel il s'est engagé non seulement quelques parties de sel, mais encore des terres qui lui servent de matrice, & des concrétions pierreuses, que les flots de l'eau lui jettent, & avec lesquelles on le trouve exactement mêlé.

C'est sans doute de cette façon que toute la montagne de la Soufrerie de Pouzoles a été formée peu à peu dans un long espace de tems, elle a été ensuite mise à découvert par les grands tremblements de terre que tout ce païs de Naples a souffert par différentes reprises. On ne découvre pas la même quantité de Soufre au Mont Vézuve, ni au Mont Ætna, parce que ces deux Montagnes sont incrustées

d'une grande quantité de Rochers, & ceux-cy sont recouverts de terres très-fertiles : ces Montagnes qui ne cessent jamais de jetter du feu par leur sommet, doivent être considerées comme des véritables pots à feu naturels, dont l'intérieur brule sans cesse, parce qu'elles renferment du Soufre enflammé, & dont les parois durs & incombustibles résistent à l'incendie. Si ces parois se brisoient, le grand air éteindroit le feu, & l'on y verroit une croute de Soufre vif à découvert, comme on le voit à la Soufrerie de Pouzoles. On remarque constamment une très-grande quantité de Plantes dans toutes les Côtes d'Italie du Royaume de Naples & de la Calabre ; toute la Campagne se trouve toujours remplie d'une si nombreuse & si agréable verdure, qu'on a raison d'assurer que l'Italie, en tous ces endroits, est une espece de Paradis terrestre, par rapport à la grande quantité de beaux Arbres & de la belle verdure qu'on y remarque partout ; il n'y avoit pas tombé aucune pluye sensible depuis cinq mois, lorsque nous y passames dans le fort de l'Eté dernier 1734, & nous y trouvames presque partout quantité de grands Arbres toujours verds, outre les Oliviers & les Orangers qui y sont en pleine terre fort abondants ; on y voit

de beaux Peupliers, au dessus desquels on fait monter la vigne, d'où nous voyons quantité de raisins au dessus de nos têtes ; nous trouvions sous nos pieds & au dessous de ces riches vignes toutes sortes d'herbes vertes ; la chaleur douce & naturelle que les feux souterrains communiquent aux terres qui leur sont voisines, concourent à cette abondante végétation, & entretient cette agréable verdure pendant tout le courant de l'année. Les pluyes sont absolument nécessaires dans les autres Païs, pour diviser la séve & la faire monter dans les plus petites filieres ; mais aux environs de ces feux souterrains, très-abondants en Italie, la douce chaleur suffit pour conserver la liquidité de cette séve, & pour la faire circuler dans tout le tissu de la Plante, jusques dans les plus petites feuilles des Arbres qui conservent toujours leur verdure.

Le soufre vif appliqué sur la peau, réussit beaucoup mieux que le Soufre commun pour guérir la galle & les dartres; il n'a pas, à beaucoup près, une odeur si forte & si desagréable ; on peut aisément la corriger par l'addition du Benjoin en parties égales, ces deux corps sulphureux ayant été formés par la seule nature, ont leurs parties plus fines & plus dégagées les

unes des autres, ainsi elles pénetrent plus aisément & plus également le tissu de nos petits vaisseaux cutanés, pour y rétablir par leur mouvement uniforme le cours naturel de nos liqueurs, qui s'y trouve dérangé dans ces maladies; les huiles & les graisses qui ont servi de matiere au Soufre vif, ne sauroient produire le même effet, appliquées extérieurement, parce que leurs parties se trouvent trop grossieres ou trop étroitement attachées les unes aux autres; c'est à peu près par la même raison que le Soufre commun n'est pas si bon en medecine que le Soufre vif, parce qu'en passant par la fonte, & se séparant des parties étrangeres avec lesquelles il avoit été mêlé dans la formation, toutes les parties sulphureuses sont forcées de s'approcher & de se serrer plus intimement ensemble; aussi le Soufre commun est-il en égal volume beaucoup plus pesant que le Soufre vif.

ARTICLE SECOND.

De la formation du Sel armoniac naturel.

APrès avoir examiné l'origine du Soufre, l'ordre que je me suis proposé me conduit à l'examen de celle du Sel armoniac naturel; pour y parvenir, il me

paroît nécessaire d'exposer la maniere dont on prépare ce Sel artificiel en Egypte. Le Révérend Pere Sicard Jésuite nous a donné des éclaircissemens sur cette matiere, qui nous ont entierement desabusé de l'erreur où nous étions avant lui, que ce Sel étoit le produit de l'urine des Chamaux répanduë sur le sable ardent de l'Arabie, où l'on croyoit qu'il se fût cristalisé par les ardeurs du soleil; voici ce que ce Révérend Pere dit dans une de ses Lettres du 22 Avril 1716, qui se trouve à la tête du second tome des nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jesus; ce Missionaire passant à Desmayers, Village du Delta, où se fait le Sel armoniac le plus estimé de toute l'Egypte, y observa ce qui suit.

„ Ce Sel se fabrique dans des Fours, „ dont le dessus est fendu en long en plu- „ sieurs endroits; on pose sur ces fentes „ vingt ou trente bouteilles rondes de „ verre, d'environ un pied & demi de „ diametre, avec un cou d'un demi pied; „ on ferme bien ces bouteilles, on les „ remplit de suye avec un peu de Sel „ marin & d'urine des bestiaux, ensuite „ on éleve un plancher de terre grasse & „ de brique, qui couvre tout, excepté le „ haut du col des bouteilles qui est à l'air;

„ alors le feu se met dans le Four, & y est
„ entretenu continuellement pendant trois
„ jours & trois nuits; le phlegme contenu
„ dans les bouteilles s'exhale, & les Sels
„ acides & alkalis se rencontrant & s'ac-
„ crochant les uns aux autres proche du
„ col, forment une masse blanche & ron-
„ de; l'opération étant finie, on casse
„ toutes les bouteilles, & on en tire les
„ masses qu'on nomme sel armoniac; il
„ est à remarquer (continue ce Pere) que
„ la Suye dont j'ai parlé s'est produite par
„ la fumée de ces mottes à brûler qu'on
„ nomme Gelle en Arabe; elles sont for-
„ mées de la fiante des animaux, toute
„ autre fumée ne seroit pas propre à se
„ condenser en Sel armoniac.

Puisqu'il paroît par cette relation que la seule fumée des excréments brûlés est propre à la formation du Sel armoniac artificiel, il y a tout lieu d'assurer que celui qui se forme naturellement dans l'interieur des volcans, & que j'ai ramassé à la bouche de ceux de la Soufrerie de Pouzoles, vient aussi de la fumée de ces mêmes excréments, que les courants d'eaú ont entraînés de tout tems, & entraînent journellement de toute la surface de la terre à la mer, dans laquelle il doit s'en trouver aussi quantité de ceux que tous les poiſ-

sons rendent ; ces excrémens répandus dans l'eau doivent se ramasser & s'entasser les uns sur les autres, comme nous l'avons exposé ci-dessus des Sels & des huiles ou graisses des Plantes & des animaux, pour la formation du Sel marin, du Soufre & du Bithume ; ces excréments ramassés peuvent aisément prendre feu dans l'intérieur de la terre, pour s'élever en fumée, puisque nous voyons que le foin ordinaire en pourrissant, prend feu de lui-même, lorsqu'il est fort ramassé & resserré ; la même chose arrive quelquefois aux fumiers composés d'excréments d'animaux & de la paille pourrie ; ces matieres brûlent beaucoup plûtôt, & jettent des flammes très-sensibles, si on leur ajoûte un peu de Soufre commun, d'où je crois pouvoir inferer que les mélanges du Soufre avec les excréments produisent l'incendie des feux dont les volcans fournissent du Sel armoniac qui ne sauroit se former que par la fumée des excréments.

L'incendie de la Soufrerie de Pouzolles n'est pas la seule qui soit occasionnée & entretenuë par cette matiere ; il y a tout lieu de conjecturer que le Mont Ætna, le Mont Vesuve & plusieurs autres Montagnes enflammées reconnoissent la même cause, puisqu'il est sûr qu'on a trouvé

quelquefois après de grands incendies de ces Montagnes du vérirable Sel armoniac naturel qui a sçû s'y ramasser naturellement à la partie supérieure de ces volcans qui l'ont vomi, comme l'artificiel se ramasse vers le col des bouteilles d'où on le retire.

Quoique je sois persuadé par les raisons rapportées, que les feux souterrains qui fournissent du Sel armoniac naturel viennent originairement des excréments ramassés & mêlés avec le Soufre vif, je ne laisse pas de penser qu'il peut y en avoir quantité d'autres, & qu'il y en a en effet qui dépendent de toute autre cause, comme d'un simple mêlange de fer & de soufre, du concours d'un acide mineral avec un suc liquide bitumineux, ou bien il peut arriver que le simple froissement de deux cailloux sulfureux ou bitumineux, qui tombent rudement les uns sur les autres dans de simples écroulemens de cavernes souterraines, sont très-capables de jetter des étincelles de feu, lesquelles répanduës sur des corps combustibles tels que sont le Soufre & le Bithume, peuvent occasioner de ces feux souterrains. Ces conjectures me paroissent confirmées par quantité d'expériences connuës, dont voici les principales; on sçait, par exemple, que la limaille de fer prend très-aisément feu,

quand après l'avoir mêlée avec du Soufre en poudre, on la laisse quelque tems enfouie dans la terre ; cette limaille excite aussi un véritable feu, quand on la mêle avec une suffisante quantité de bon esprit de nître, & encore mieux avec de la véritable eau régale, l'esprit de nître lorsqu'il est pur & bien préparé, jette du feu, & produit de véritables flammes, lorsqu'on le mêle avec de la bonne huile de gérofle, ou autres semblables. Personne n'ignore que les pierres à fusil, quantité de cailloux, le charbon de pierre, & même le seul cristal de roche naturel, ne jettent du feu toutes les fois qu'on les bat & les frappe rudement l'un contre ; mais il suffit ici d'avoir fait voir que la Soufrerie de Pouzoles où j'ai ramassé du sel armoniac naturel, doive la cause de son incendie continuelle à l'assemblage du soufre & des excréments ramassés, ce qu'il falloit prouver. Je finirai cet article par quelques reflexions qui me paroissent importantes dans la pratique de la Médecine.

Les Médecins de Rome & de Naples envoyent souvent leurs malades pulmoniques aux environs de Pouzoles, sous prétexte de leur faire respirer un air sulfureux, que l'on croit vulgairement très-propre à guérir les maladies du poulmon.

A mi-chemin de Pouzoles à la Soufrerie ; je fus consulté par une jeune Dame pulmonique que l'on avoit envoyé en cet endroit pour respirer cet air de soufre où elle étoit depuis trois mois, sans en avoir ressenti aucun bon effet. Je lui conseillai de retourner dans sa patrie, & de s'y mettre au lait de vache pour toute nourriture, parce que je suis très-persuadé que le lait est beaucoup plus propre à soulager cette maladie, que la fumée du Soufre de Pouzoles ; car quoique cet air chaud concourt beaucoup à la végetation des plantes, comme je l'ai exposé dans l'article précedent, il ne sauroit convenir à mon avis, pour un poulmon ulceré, parce qu'il est chargé d'une fumée toute remplie de Sel armoniac, qui est absolument contraire à la guérison d'un ulcere interne, à moins que celui-ci n'ait été occasionné par la suppuration des tubercules trés-dures, comme il se remarque dans les phitisies qui succedent à l'asthme pulmonique, dans lequel les aperitifs conviennent quelquefois.

Le Sel armoniac naturel que j'ai ramassé est de beaucoup plus fin & plus pénetrant que l'artificiel, il frappe très-rudement l'odorat pour peu qu'on le remue entre les doigts, ce que ne fait pas le Sel armoniac artificiel, à moins qu'il ne soit réduit en

fleurs par une nouvelle sublimation. Lorsque je l'ai voulu mêler avec de la chaux vive, il s'en est élevé sur le champ une odeur d'urine si forte qu'il ne m'a pas été possible de la soutenir. Ce Sel pris intérieurement, à la dose de trois ou quatre grains, fait beaucoup plus d'effet que l'artificiel, pris à la dose de dix à douze grains, comme j'ai coutume de l'ordonner avec le Quinquina dans les fiévres d'accès inveterés, lorsqu'elles sont accompagnées & entretenues par des obstructions des viscères du bas-ventre.

La plus grande activité de ce sel naturel ne sauroit venir que de la finesse & de l'égalité de toutes ses parties, les excrémens qui ont fourni la matiere de sa formation, ayant été fort brisés dans l'eau, avant que de se ramasser, se sont ensuite élevés, par un feu toujours égal & continuel, au lieu que les mottes à bruler dont s'est formé le sel artificiel, étoient composées de parties beaucoup plus grossieres & plus inégales; le feu, qui les a élevées, n'a jamais pû se continuer pendant trois jours & trois nuits, avec cette égalité naturelle, que gardent ordinairement les feux sous-terrains, dont la matiere combustible est toujours presente. La Nature est plus égale & plus uniforme que l'art dans ses productions.

ARTICLE TROISIE'ME.

De la formation de l'Alun.

TAndis que les parties les plus fines qui procedent des Animaux, s'élevent avec la fumée des feux souterrains, pour la formation du Sel armoniac naturel, les autres moins fines que les précedentes, surtout celles qui viennent des Plantes, s'attachent en partie aux parois interieurs des volcans, sous la forme d'une liqueur acide, qui s'écoulant par les côtés, va concourir à la formation du vitriol vert & du vitriol bleu, suivant les mines de fer ou de cuivre qu'elle rencontre dans son chemin, les autres parties plus grossieres se réduisent en cendres, parmi lesquelles se trouvent l'alun. Ces conjectures sur la formation des acides mineraux, du vitriol & de l'alun me paroissent confirmées par quantité d'expériences chimiques, par lesquelles il se prouve que toutes les parties des animaux, comme le sang, la graisse, les chairs, les os, les cornes & l'urine, fournissent constamment des sels volatils urineux, presque point de sel acide, & très-peu de sel fixe, au lieu que la plûpart des plantes donnent au-contraire quantité de liqueurs acides, beaucoup de sel fixe, &

presque point de sel volatil. On sçait aussi que le Soufre commun brûlé sous des cloches de verre, fournit une liqueur acide fixe laquelle étant mêlée avec de la limaille de fer ou de cuivre, forme des vitriols artificiels.

On se sert en Chimie de trois moyens pour retirer trois differens sels des plantes, ou plûtôt pour les composer de leur débris, lorsqu'on veut l'avoir volatil, on employe un feu de sublimation; pour l'avoir fixe, on fait bruler la plante dont les cendres fournissent ce sel par le moyen de la lescive évaporée à sec, au lieu que pour avoir un sel moyen entre le volatil & le fixe, ou se contente d'exprimer le suc des plantes, qu'on a soin de faire évaporer sur un petit feu, jusqu'à pellicule, après quoi ce suc exposé dans un lieu frais, & laissé quelque tems en repos, forme des cristaux qu'on nomme sel essentiel, parce qu'on prétend qu'il contient toutes les parties essentielles de la plante.

Le Salpêtre ordinaire qu'on retire par la lescive & la cristillation des terres qui ont été long-tems exposées à l'air, porte aussi le nom de sel moyen ou de sel essentiel. Je le crois formé comme tous les autres, du résultat des plantes & des animaux qui ont pourri sur la surface de la

terre, sans y avoir été brulés ni entraînés par le courrant d'eau. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que pour avoir du salpêtre, on a soin de ramasser les terres de nos caves, des décombres de nos maisons, & de vieilles masures, qui ont resté long-tems à l'abri des pluyes. Quoique toutes ces terres ne portent pas des plantes fort sensibles, elle ne laissent pas d'en être toutes couvertes, de même que de quantité de moucherons, d'aragnées, & autres insectes dont la pourriture annuelle me paroît plus que suffisante pour la formation de ce sel nître ou salpêtre.

L'Alun de roche, est un sel naturel très-different du salpêtre, quoiqu'il se retire comme lui, des terres qui ont restées exposées à l'air, dont on fait une lescive qu'on expose ensuite à la même cristallisation, les terres qu'on ramasse journellement sur la voûte ardente de la Soufrerie de Pouzolles, ne sont que des cendres du Soufre brulé, tout-à-fait incapables de nourrir des plantes & des animaux; ainsi le sel qu'elles contiennent est à peu près comme le sel fixe des plantes brulées; avec cette difference, que comme il retient encore quelques petites parties de soufre, il se gonfle lorsqu'on l'expose à un nouveau

feu, sans s'y enflammer ni s'y consommer ; il s'y convertit en une masse fort legere & tout-à-fait incombustible. Outre l'alun qu'on prépare sur cette Soufrerie, il s'en trouve quantité d'autres en differents endroits de la terre, que la seule Nature a formé par le simple lavage des cendres, que les autres feux souterrains rendent par leurs volcans, ou laissent de leurs incendies éteintes ; ces cendres ayant été exposées aux pluyes & entrainées dans des endroits éloignés de ces feux, leurs sels se sont cristallisés naturellement, ce qui ne sçauroit arriver sur la voûte brulante de la Soufrerie de Pouzoles, à raison de la trop grande chaleur du lieu, qui est un obstacle à l'approche & à la cristallation naturelle de ces sels, tout comme à l'accroissement des plantes.

Tout Alun de roche, qu'on appelle cristallin, à raison de la fermeté, & de la transparence de ses cristaux, est un remede calmant & rafraichissant qu'on a coutume d'ordonner interieurement pour arrêter les pertes de sang, on applique aussi avec succès sur les hemorroides externes enflammées, du blanc d'œuf, après l'avoir fait battre quelque tems à froid avec une pierre d'Alun ; cette drogue produit ces deux bons effets à raison d'un reste des

parties grossieres du Soufre, qu'elle a contracté dans son origine, celle-ci s'attachant aux petits vaisseaux ouverts ou trop agitez, les resserrent & en calment les vives ossillations. Une preuve certaine que l'Alun de roche ne calme & ne rafraichit qu'à raison de son soufre, c'est qu'en l'exposant au feu, il s'y change bientôt en une masse blanche fort legere, qui bien loin d'arrêter les pertes de sang & de calmer les inflammations exterieures, sert au contraire à ronger les chairs baveuses des playes & des ulceres; surquoi il est essentiel d'observer que l'Alun de roche ne doit jamais être employé qu'à froid, tant en Medecine qu'en Chirurgie.

De ce que l'Alun brulé, dont on se sert en Chirurgie, est un véritable caustique, il y a tout lieu d'assurer qu'il a été originairement composé des plantes brulées, puisque brulant la soude ou le kali, qui est une plante connue, il en résulte un autre caustique que l'on nomme Alun catin, ou artificiel, pour le distinguer de l'Alun brulé naturel.

L'Alun fissile, que Dioscoride appelle Fleur d'Alun, est une pierre filamenteuse que l'on nomme vulgairement Alun en plume & linet incombustible, on en fait de petits ouvrages tricotés qui blanchissent

sent au feu sans s'y consumer, & sans y rien perdre de leur poids sensible, ni changer de forme. J'en ai devers moi une jarretiere & une bourse, dont les surfaces sont toutes parsemées de petits bouts blancs & souples comme de la plume. J'ai enfermé plusieurs fois des petites piéces de plomb dans cette bourse, que j'ai placée au milieu d'un feu assez ardent pour fondre le plomb, j'en ai ensuite retiré ce métal fondu réduit en une seule masse, sans que la bourse en ait reçu aucune alteration. Cet Alun tire son origine comme l'autre, des cendres du Soufre brulé, lesquelles doivent avoir resté plus long-tems exposées aux feux souterains, & ensuite au long lavage des pluyes où elles se sont converties en pierre par les courants d'eau. Cette pierre filamenteuse ne sçauroit se fondre ni se consumer au feu, puisqu'elle n'a plus ni sel fusible, ni soufre inflammable.

Quoique les pierres d'Alun en plume se retirent aujourd'hui en grande quantité au pied des montagnes des Pirennées, sur lesquelles on ne voit paroitre aucun soufre enflammé, & qu'on trouve très-souvent de l'Alun de roche en des endroits très-éloignés des montagnes enflammées, je ne laisse pas de croire, sur ce que j'ai observé

à la Soufrerie de Pouzoles, que ces deux especes d'Alun, de même que le Sel armoniac naturel, sont le produit de feux souterains, les tremblements de terre qui surviennent de fois à autre en differents pays, les eaux minérales qu'on rencontre presque partout, & la diversité des vents particuliers que l'on voit naître de toutes parts, me paroissent trois preuves convaincantes, qu'il doit y avoir presque par toute la terre des feux souterrains, qui ne different de ceux que nous voyons, qu'en ce que leurs soupiraux sont ou trop petits, ou trop éloignez de nous dans l'interieure de la terre, pour être apperçus.

ARTICLE QUATRIE'ME.

De la formation de la Pierre-ponce.

LA legereté & la dureté, singulieres à cette pierre, m'en avoient toujours imposé sur sa nature & sur son origine: Je l'avois regardée comme le produit d'une calcination naturelle de quelques cailloux, parce que ceux-ci deviennent beaucoup plus legers & conservent partie de leur premiere dureté & de leur forme exterieure, en sortant des fourneaux où on les a calcinez pour les réduire en pierres de chaux. Ce sentiment me paroissoit fon-

dé sur ce qu'on a vû très-souvent des feux souterrains jetter quantité de ces Pierres-ponces ; d'ailleurs on assure que dans l'Archipel on trouve des Carrieres entieres de ces pierres d'une grosseur considerable, au dessus de celles que nous avons en France. Les observations que j'ai faites sur la plage de l'Isle de Ponce, m'ont entierement désabusé de cette ancienne prévention, j'y ai ramassé dans le sable fin quantité de Pierres-ponces qui s'y forment journellement, ainsi dans une autre Dissertation où je propose mes conjectures sur la formation des terres, j'ai crû pouvoir avancer que celle-ci est une espece de litophiton ou plante-pierre, ce que je vais tâcher de prouver par quelques expériences ausquelles je joindrai mes réflexions, pour prévenir les principales difficultés qu'on pourroit former contre ce nouveau sentiment.

Toutes les pierres considerées par rapport à leur origine, se divisent en opaques qui se forment dans l'eau, & en transparentes qui sont le produit des feux souterrains; ainsi la Pierre-ponce étant essentiellement opaque, ne peut se former à mon avis, que du sédiment & du roulis des eaux, à peu près de la même maniere que je l'ai exposé ci-dessus, article premier, en par-

lant des concrétions pierreuses que l'eau de la Mer forme chaque jour. En suivant ce même principe, je crois que le sable fin & fort égal qui se ramasse sur la plage de l'Isle de Ponce, se forme de la fine poussiere, que les vents portent des Montagnes voisines dans la Mer; la liquidité & l'agitation naturelle de cette eau lient & roulent cette poussiere, de maniere à la reduire en des petits grains égaux, tels qu'on les trouve, parce que ces petites piéces de boue naturelle ont été agitées par une force suffisante & assez égale, pour se durcir & se former à peu prés semblables entr'elles: Ce que je dis de la formation de ce sable de l'Isle de Ponce, peut s'appliquer de même à tous les autres sables de Mer, & à ceux qui se forment dans les Fontaines, les Rivieres & les Fleuves.

La poussiere, dont le sable s'est formé dans l'eau, vient, pour la plus grande partie, du débris des pierres; il a donc fallu nécessairement, pour la conservation du Globe terrestre, que la même poussiere pût servir ensuite à la formation des nouvelles Pierres. Tandis que les Plantes, les Animaux & les Insectes se reproduisent de leur graine, de leur semence & de leurs œufs; les sables & les pierres se reproduisent de leur poussiere; il y a pourtant cette

différence essentielle entre ces deux reproductions, que les corps vivans croissent, se nourrissent, & se reproduisent par une force intérieure de ressort qui leur est propre, au lieu que le sable & les pierres ont toujours besoin d'une force extérieure pour s'ajuster ensemble, se durcir & s'accroître par couches extérieures telles que nous les voyons.

Parmi le grand nombre d'écorces d'Arbres, & de Plantes séches que les gros vents jettent des Montagnes du côté de la Mer; celles qui s'y trouvent ensévelies par le sable fin que les flots y jettent, doivent nécessairement se pétrifier à la longue, comme se pétrifient ces piéces de bois d'aulne, qui, au rapport de Gesner, après avoir resté ensévelies trois années dans du sable en Allemagne, s'y trouvent converties en une pierre si dure (dit cet Auteur) qu'on s'en sert pour éguiser les Instruments de fer, ce qui ne me permet pas de douter que ces écorces d'Arbres ne concourent à la formation de ces Pierres-ponces, c'est que les premieres que j'y ramassai étoient encore demi Liege & demi Pierre; tous les Litophitons que j'ai aussi ramassé sur ce sable fin avoient conservé leur forme extérieure naturelle, & la régularité de leurs branches, ce qui me pa-

roît une preuve certaine de leur origine & de leur pétrification, en quoi les Litophitons se trouvent, à mon avis essentiellement différents du Corail rouge qui n'observe jamais aucun ordre réglé dans la diversité infinie de ces especes de branches.

Le Corail ne sauroit être une véritable Plante marine naturelle, ni une espece de Litophiton, comme on le croit vulgairement, ce corps ne se forme jamais que dans la Mer; on le trouve ordinairement attaché par sa baze à la voûte des rochers, d'où il pend en-bas; il est de ces Coraux que l'on trouve formés au fond de la Mer, sur des tas de terre cuite, sur des pieces de crâne humain, sur des débris d'une bouteille de verre, ou sur des coquilles; la substance du Corail se trouve répanduë à plat sur tous ces corps sans s'élever en branches, ce qui démontre invinciblement que le Corail n'est qu'un véritable Suc bitumineux, qui, flottant dans les eaux de la Mer, s'y attache à différents corps, sur lesquels il se durcit peu à peu; lorsque ce Suc s'est attaché dans la Mer au haut d'un rocher, & qu'il est encore mol, il coule & glisse sur lui-même par son propre poids. Ce Suc suspendu, bien-tôt agité par les flots de la Mer, acquiert par cette agitation une forme qui a quelque rapport

avec celle d'une Plante dépourvûë de feuilles, rapport toujours très-irrégulier, & par conſéquent trés-oppoſé à celui des véritables Plantes, & de tous les Litophitons; ce qu'on appelle fleur & ſemence de Corail n'eſt autre choſe que ce même Sue encore liquide, qui, répandu ſur une piece de terre cuite, s'il eſt replongé dans la Mer, ſemble y reproduire un nouveau Corail, parce que le Suc qui flotte dans l'eau, s'y attache aiſément à raiſon de l'homogeneïté de ſubſtance,

Les différentes Plantes, dont on trouve ſouvent la figure en tout ou en partie exactement dépeinte par la nature dans l'interieur des rochers, y ont été entraînées par des courants d'eau avec du ſable fin; elles s'y ſont pourries dans le limon, & y ont laiſſé après leur pourriture un vuide ou un véritable moule qui s'eſt enſuite rempli par l'aſſemblage d'un ſable fin; celui-ci en s'y pétrifiant a dû retenir la forme du moule que la Plante a laiſſé; les figures des Coquillages & des Poiſſons qu'on trouve auſſi très-ſouvent tracées dans l'intérieur des rochers, y ont été formées de même; ces pétrifications non plus que la formation du Corail, ne ſauroient être rapportées aux véritables Litophitons; ceux-ci conſervent conſtamment, non la

seule image extérieure des corps dont ils sont formés, mais ils ont préciſément la même groſſeur, le même nombre & la même figure de leurs principales parties les plus dures; celles-ci ayant réſiſté plus long-tems que les autres à leur pourriture, ſans ſe déplacer, ont reçû chacune à part tout le ſable néceſſaire à leur pétrification: c'eſt préciſément pour cela que la plûpart des Litophitons branchus ſont dépourvûs de feüilles, de même que les corps des animaux, en ſe pétrifiant, abandonnent leur propre chair, parce que ces parties tendres & molles s'étant pourries trop vîte, ont été entraînées par les courants d'eau avant la pétrification de leur Squelet; comme le ſable qui a pénétré de toutes parts le Squelet de ces Plantes ſe trouve chargé des mêmes huiles & graiſſes répanduës dans l'eau de la mer dont il s'eſt formé, il arrive que tous les véritables Litophitons répandent une odeur de corne de cerf brûlé lorſqu'on les brûle à la flamme d'une chandelle, & qu'ils fourniſſent un véritable eſprit urineux par la diſtillation, ce que le Corail ne ſauroit faire; les Litophitons, ſelon la force du terme ne peuvent ſe prendre que pour des véritables Plantes-Pierres; ces Plantes ne ſauroient plus croître après leur pétrification, puiſqu'elles

puisqu'elles ont perdu en se pétrifiant cette organisation interieure, qui leur est absolument nécessaire pour la végetation, soit qu'elles ayent été formées dans le fond de la mer, ou sur son rivage. Celles-là portent le nom de Plantes marines, & celles-ci peuvent être appellées Maritimes; il se trouve aussi quelquefois des plantes séches simplement incrustées d'un sable fin attaché tout à l'entour des branches, sur lesquelles on remarque, que des petits grains de sables égaux entr'eux s'y sont attachés ensemble par une espèce de cristalisation; on doit regarder ces corps comme des simples incrustations & nullement comme des veritables litophitons dont la surface est toujours égale, & tout-à-fait semblable aux plantes dont ils ont été formés.

Le fond de la mer, est de même que la surface de la terre, fort inégal & divisé en differens terroirs, dont les uns se trouvent tous recouverts de plantes marines, les autres sont stériles, sabloneux ou pierreux; il y a quantité de montagnes de differentes grandeurs, entremêlées de valons, dans tous ceux-ci roulent sans cesse des grands torrents d'eau, dont les uns se portent d'orient en occident, & du nord au midi, tandis que les autres roulent en des sens tout-à-fait opposés, par des valons escar-

tés des précedens. Les differents Fleuves qui se jettent sans cesse de tous les côtés de la terre dans les vastes mers, & qui y conservent leurs courants d'eau, ne nous permettent pas de douter que le fond de la mer ne soit tel que je viens de l'exposer; peut-être que la diversité des courants souterrains, dont nous ne connoissons que la plus petite partie, est l'unique cause du flux & reflux de la mer, qui peut répondre aux mouvements de la Lune, sans que cette planette y ait aucune part: Mais laissons cette question indécise pour revenir à mon sujet. Je me contenterai de faire remarquer qu'il doit se faire dans le fond de la mer, les mêmes pétrifications que nous voyons se former journellement sur ses rivages, sur tous les endroits du globe terrestre, qu'elle a parcouru, & dans quantité de fontaines, de rivieres & de fleuves, dont les eaux sont appellées pétrifiantes, à raison de leurs productions pierreuses.

Les plantes marines qui sont ensevelies dans des bancs de sable où elles pourrissent peu à peu, doivent s'y pétrifier au fond de la mer d'où on les retire, tantôt sous la forme de simples squelets d'une plante entiere dépourvûe de toutes ses feuilles, tantôt sous la forme de simples

feuilles qui sont ordinairement percées d'un nombre infini de trous égaux entr'eux. Je croirois que tous ces trous ont été formés, avant la pétrification, par des petits poissons, qui en ont mangé la chair la plus tendre, sans toucher aux fibres dures de la même feuille. Ces fibres laissent toujours entr'elles cette égalité & cette uniformité de distance, dont les vuides constituent la régularité des trous. Cette conjecture me paroît confirmée par deux faits assez connus. Il y a certaines eaux poissoneuses dans lesquelles on ne sauroit laisser tremper quelque tems un animal entier; par exemple un petit oiseau, sans l'en retirer ensuite entierement dépourvû de toutes ses chairs & réduit en un squelet blanc & fort net, ce qui se fait par les petits poissons, qui s'attachent uniquement à manger la chair, sans toucher aux os, ni aux cartilages, qui les tiennent attachés. Personne n'ignore que les feuilles de quantité de nos arbres ne soient rongées par de petits insectes, de maniere qu'en se desséchant ensuite, elles nous presentent la même régularité des trous, que l'on trouve aux litophitons persillés.

Sur ce que les plantes dépourvûes de leurs feuilles, & des simples feuilles décharnées, se pétrifient dans le fond de la

mer, lorsqu'elles ont été ensevelies dans les bancs de sable, il est aisé de comprendre comment les écorces d'arbre, légeres, séches & fort poreuses, qui tombent des montagnes sur le sable fin de l'Isle de Ponce, peuvent s'y changer en pierres fort poreuses & trés-legeres, telles que nous les voyons. Ce sable fin & égal étant entrainé & pousſé peu à peu par les flots de la mer dans tout le tissu de cette écorce, s'y place de maniere à y laisser à peu près les mêmes vuides que l'écorce séchée, ou le véritable liége, garde naturellement ce qui constitue sa légereté respective. Quant à la dureté singuliere de la Pierre-ponce, elle ne sçauroit dépendre que du contact serré & immédiat des petits grains de sable qui ont fait la pétrification.

Le Liége avant qu'on le prépare pour le mettre en œuvre, est de beaucoup plus épais, plus léger, & en plus grandes piéces que quand on nous l'apporte : on a eu soin de le passer par un feu léger, & quand il est encore chaud, on le presse & on lui donne la forme qu'on veut, moyenant quoi l'écorce d'arbre devient plus mince & plus dure ; elle acquiert un coloris noir en dehors & jaune en dedans, tel que nous le voyons. Lorsque le vent porte ses écorces d'arbres des montagnes dans la mer ou

sur le sable, elles se moüillent d'abord, se gonflent & se grossissent beaucoup, bien loin de se resserrer ; ces écorces ainsi ramolies & gonflées, se brisent aisément en differentes piéces, & celles-ci s'arrondissent un peu par les fréquens roulis de l'eau, étant enfin ensevelies dans le sable, en s'y pétrifiant, elles constituent les Pierres-ponces de diverses grosseurs, & presque toutes d'une figure approchante de la ronde, telles que nous le voyons chez les droguistes ; que si on en ramasse de plus grosses dans l'Archipel, & qu'elles y soient en plus grande quantité, c'est sans doute parce que les écorces d'arbres, plus abondantes & plus grosses, qui les ont formées, s'y sont ramassées pendant un assez long espace de tems, pour y former une grande carriere ; celle-ci s'est ensuite découverte par quelque tremblement de terre occasionné par des feux souterrains, situés au-dessous d'elle. Ces feux ne sçauroient former la Pierre-ponce, ils ne font tout au plus que la noircir, comme je l'ai observé dans le passage de la montagne brulante d'Estromboly, au pied de laquelle on trouve des Pierres-ponces noirâtres, qui y ont été simplement exposées à la fumée de ce feu, ou bien qui y ont été formées par un sable noir. Toutes les Pierres-ponces bru-

lent & jettent une odeur de corne de cerf, lorsqu'on les expose à la flamme d'une chandelle, comme font tous les autres litophitons brulés; ce qui ne me permet pas de douter qu'elles n'ayent été formées dans le sable, comme je l'ai exposé ci-dessus. Les cailloux calcinés en pierre de chaux, ne prennent point feu à la chandelle, ils s'échauffent au-contraire dans l'eau, ce que ne sçauroit faire la Pierre-ponce, ce n'est donc pas une pierre calcinée, mais un véritable litophiton; ce qu'il falloit prouver. La Pierre-ponce réduite en poudre très-fine, est un remede dont je me suis souvent servi intérieurement avec beaucoup de succès, pour arrêter les vomissemens excessifs, principalement ceux qui avoient été occasionnés par les émetiques antimoniaux. Comme dans ces cas le ventricule trop agassé, se resserre irrégulierement, en se contractant avec effort, & qu'il est pour lors dans une espéce de mouvement convulsif, pendant lequel le sang roule irrégulierement dans le tissu de ce viscere, je crois que cette poudre à la dose de dix grains jusqu'à demi dragme, arrête le vomissement, en rétablissant dans le ventricule, une circulation égale & uniforme par le frassement simple & égal, qu'elle produit dans la membrane interne.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS EN CE LIVRE.

Dissertation préliminaire sur la Chirurgie-pratique, page j. & suiv.

CH. I. *Des Tumeurs en général*, 1 & suiv.

Diagnostic, 6

Prognostic, 10

Curation, 13

CH. II. *Du Phlegmon*, 17

Diagnostic, 21

Prognostic, 23

Curation, 25

CH. III. *De l'Erésipele*, 36

Diagnostic, 42

Prognostic, 44

Curation, 48

CH. IV. *De l'Oedéme*, 58

Diagnostic, 65

Prognostic, 69

Curation, 71

CH. V. *Du Schirre*, 77

Diagnostic, 82

Prognostic, 84

Curation, 88

CH. VI. *Du Cancer*, 96
Diagnostic, 111
Prognostic, 114
Curation, 116
CH. VII. *Des Ecrouelles*, 122
Diagnostic, 126
Prognostic, 127
Curation, 129
CH. VIII. *Du Charbon*, 131
Diagnostic, 134
Prognostic, ibid.
Curation, 136
CH. IX. *De la Gangrene & du Sphacele*, 139
Diagnostic, 144
Prognostic, ibid.
Curation, 145
CH. X. *Du Panaris*, 149
Diagnostic, 151
Prognostic, 152
Curation, ibid.
CH. XI. *De la Galle*, 156
Diagnostic, 160
Prognostic, 161
Curation, 164
CH. XII. *Des Dartres, de la Lépre des Grecs ou Impetigo, du Malmort, & de la Lépre des Arabes, ou Elephantiasis*, 167
Diagnostic, 170

Prognostic, 170
Curation, 171
CH. XIII. *De la Teigne & de la Rache*, 173
Diagnostic, 176
Prognostic, 177
Curation, ibid.
CH. XIV. *De la petite vérole*, 179
Diagnostic, 194
Prognostic, 197
Curation, 199
Premiere Consultation Chirurgicale sur une Dartre au visage, 201
Seconde Consultation Chirurgicale sur un écoulement involontaire de larmes, 208
Troisiéme Consultation Chirurgicale sur l'Ophtalmie, 214
Quatriéme Consultation Chirurgicale sur une Fistule lacrymale, 218
Cinquiéme Consultation Chirurgicale sur un affoiblissement de vûe en conséquence d'un coup d'épée, 220
Sixiéme Consultation Chirurgicale sur un Scorbutique, 224
Septiéme Consultation Chirurgicale sur un Scorbut avec affection hypocondriaque, 231
Huitiéme Consultation Chirurgicale sur un Goître naissant, 237
Neuviéme Consultation Chirurgicale sur des Tumeurs écrouelleuses, 241

Dixiéme Consultation Chirurgicale sur les écrouelles ouvertes, 245
Onziéme Consultation Chirurgicale sur un Phlegmon œdemateux de la mamelle, 252
Douziéme Consultation Chirurgicale sur une dartre farineuse, 259
Treiziéme Consultation Chirurgicale sur des ulceres aux Jambes, 265
Quatorziéme Consultation Chirurgicale sur un flux hemorroidal excessif & periodique, accompagné & suivi de plusieurs accidens particuliers, 275
Quinziéme Consultation Chirurgicale sur un soupçon d'empoisonnement, 281
Seiziéme Consultation Chirurgicale sur l'ulcere d'une oreille, 294
Dix-septiéme Consultation Chirurgicale sur le pissement de sang, 301
Dix-huitieme Consultation Chirurgicale sur un autre pissement de sang, 308
Dix-neuvieme Consultation Chirurgicale pour une véritable Lépre, 313
Premiere Observation sur la Cataracte, 324
Seconde Observation sur un Erésipele negligé, 330
Troisiéme Observation sur l'ouverture du Cadavre d'une vieille Dame où l'on trouva toutes les bronches pulmonaires osseuses de même que la plûpart des arteres, 340
Quatriéme Observation, ou Rapport de Chi-

rurgie sur l'ouverture du Cadavre d'un homme blessé au-dessous de l'oreille gauche ; 352
Cinquiéme Observation ou Rapport de Chirurgie sur l'ouverture du Cadavre d'un homme blessé à la poitrine & au bas-ventre par un coup de feu, 355
Sixiéme Observation sur un Cancer de l'œil, 356
Septiéme Observation sur le délire mélancolique, 359
Huitiéme Observation sur le même sujet, 360
Neuviéme Observation sur le même sujet, 362
Dixiéme Observation sur la Catalepsie & l'Epilepsie compliquées, 364
Discours Académique sur la Contagion de la peste de Marseille, 373, 376 & suiv.
Dissertation sur la formation du Soufre vif, du Sel armoniac naturel, de l'Alun de Roche, & de la Pierre-Ponce, 401 & suiv.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AY examiné par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Instituts de Medecine, Traité des Tumeurs, & des maladies vénériennes* par M. Deidier, dont la réimpression peut être permise. A Paris le 13 Février 1738.

WINSLOW.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: à nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amé CHARLES MAURICE D'HOURY, seul Imprimeur Libraire de notre très-cher & très-amé Oncle Louis Duc d'Orleans, Premier Prince de notre Sang: Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à réimprimer ou faire réimprimer & donner au public, *la Médecine aisée, de le Clerc, Chirurgie complette, Instituts de Medecine de Deidier, Traité des Tumeurs, & maladies vénériennes, du même; Description des Tableaux du Palais Royal*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les réimprimer ou faire réimprimer en bon papier, beaux caracteres suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des presentes:

A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de réimprimer ou faire reimprimer lesdits Lives ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant & de tous dépens dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs: & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront

servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement, Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le premier jour du mois de May l'an de grace mil sept cent trente-huit, & de notre Regne le vingtroisiéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 40. fol. 37. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723 A Paris le 7 May 1738. LANGLOIS, *Syndic.*

2 15